
3 1761 06765496 2

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE. — N° 46

ERNEST CŒURDEROY

ŒUVRES

TOME III

JOURS D'EXIL

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE (1854-1855)



PARIS. — Ier
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

1911

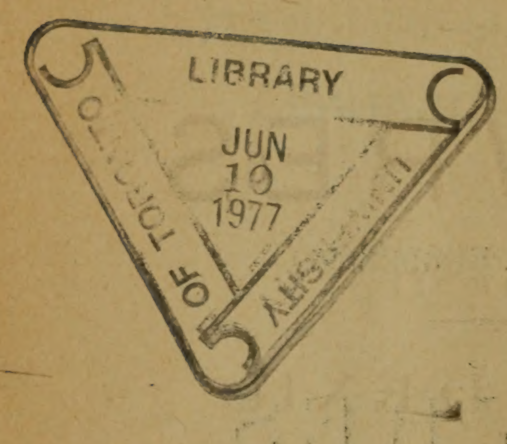
ERNEST CŒURDEROY

ŒUVRES

TOME III

JOURS D'EXIL

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.
(Deuxième moitié de la deuxième partie, 1854-1855, Italie)



Il a été tiré à part
onze exemplaires sur papier de Hollande
numérotés et paraphés par l'éditeur.

BIBLIOTHÈQUE SOCIOLOGIQUE. — N° 46

ERNEST CŒURDEROY

ŒUVRES

TOME III

JOURS D'EXIL

TROISIÈME ET DERNIÈRE PARTIE.

(Deuxième moitié de la 2e partie, 1854-1855, Italie.)



PARIS. — Ier

P.-V. STOCK, ÉDITEUR

155, RUE SAINT-HONORÉ, 155

1911

NOTICE BIOGRAPHIQUE

SUR

ERNEST CŒURDEROY (1825-1862).

(Fin; voir tomes I, pp. IX-XXXIX; II, pp. V-XXVI).

XI

Entre les dates du 27 mai 1854 (Santander) et du mois d'octobre 1854 (Turin), nous perdons Cœurderoy complètement de vue. Dans cet intervalle, il acheva cependant et fit paraître le livre « Hurrah!!! ou la Révolution par les Cosaques, *par* Ernest Cœurderoy » (*Londres, octobre 1854, 1, 1, 437 pp. petit in-8°, couverture jaune*). *Ce volume ne porte pas de nom d'imprimeur : un imprimeur anglais n'aurait pas négligé d'y apposer le sien; son apparence en outre n'est pas anglaise du tout. La biographie Larousse écrit : « Genève, 1854 »; est-ce là une erreur de plume, pour « Londres », ou bien un renseignement inédit? Car il est fort probable,*

en effet, que le livre fut imprimé soit à Genève, soit quelque part en Suisse ou, à la rigueur, en Belgique.

L'Introduction fut écrite dans l'été de 1854 (en juillet?), probablement en Espagne; les Visions *sont également de 1854, mais le fond théorique, la « théorie des Cosaques » étayée de mille arguments, date de la seconde moitié de 1852, après la publication du livre* De la Révolution dans l'homme et dans la société. La Révolution par les Cosaques *est un livre dont maintes pages sont vraiment chauffées à blanc, notamment les* Visions *(pp. 311-348) et l'*Exécution de la civilisation par l'épée *(pp. 349-433), chapitre contenant des prédictions qui touchent tous les pays de la terre.*

Je ne reviens plus sur l'idée dominante de ce livre (v. t. II, pp. IX-XIII), mais je fais remarquer qu'il devait avoir une contre-partie qui ne fut pas écrite ou nous reste inconnue. Cœurderoy se proposait d'y développer « les causes politiques de l'impuissance de tous les gouvernements civilisés contre l'invasion russe »; de prouver « que les partis démocratiques *de l'Occident ne peuvent pas accomplir la Révolution, et qu'ils ne le veulent pas »; de faire voir « que,* fatalement, *les partis* officieux *se rallieront bientôt aux gouvernements, qui ne sont, après tout, que des partis officiels »:*

« *D'où je conclurai :*

1° Que la RÉVOLUTION SOCIALISTE, ANTI-PROPRIÉTAIRE *et* ANTI-PRIVILÉGIÉE *prochaine ne sera faite ni par les gouvernements ni par les partis civilisés ;*

*2° Que l'*INDIVIDU, *conscient de ses droits et maître de sa personne, pourra seul renverser les uns et les autres, conserver l'humanité en la faisant passer de Civilisation en Socialisme, utiliser enfin les richesses et découvertes des sociétés par un nouveau contrat.*

Ce travail, que je publierai dès qu'il me sera possible, sera le complément de celui-ci. J'y développerai le rôle de la Liberté achevant l'œuvre de la Force. J'y montrerai l'homme socialiste libre et révolutionnaire pour de bon, *reconstruisant au milieu de l'anarchie, pièce à pièce, l'édifice social démoli par des hordes esclaves et belliqueuses.*

Ainsi, j'aurai posé les deux termes antinomiques du problème ethnique et socialiste européen : d'une part, la Nation russe représentant la Force ; d'autre part, l'Individu socialiste représentant l'Idée.

Et de même que je donne pour titre à ce livre-ci : HURRAH ! OU LA RÉVOLUTION PAR LES COSAQUES ! *de même, je donnerai pour titre à l'autre :* LES BRACONNIERS, OU LA RÉVOLUTION PAR L'INDIVIDU.

Et ce nouveau tableau tracé, je n'aurai rien fait encore que parcourir, haletant, une terrible phase de DÉMOLITION SOCIALE,

Que montrer à mes contemporains la Révolution à son aurore, dégageant son disque embrasé du milieu des nuages de sang rassemblés à l'horizon !

Plus tard, il me faudra leur faire voir l'astre splendide répandant sur les hommes heureux la gloire de ses rayons d'or.

Alors moi, l'anarchiste, j'entreprendrai de décrire la RECONSTRUCTION SOCIALISTE *dont je n'ai rien dit encore.*

Et j'espère prouver à tous qu'il est profitable de méditer longtemps sur des ruines, et que la Négation audacieuse conduit toujours à l'Affirmation sûre.

... Aurai-je le temps et la force de mettre mon dessein à exécution ? Je ne le sais... .

... Oh ! puissent m'être plus légères les autorités paternelle et gouvernementale ! Puissent les partis me laisser en repos ! Puisse la santé, si prompte à la fuite, me reprendre sur ses ailes robustes, et de nouveau sourire aux efforts de mon courage ! » (pp. 431-432).

Ces deux livres — la Révolution par l'Individu *et* la Reconstruction socialiste — *ne furent pas publiés, mais les* Jours d'Exil, *notamment notre tome III (1854-1855), contiennent diverses chaînes d'idées qu'on y aurait retrouvées plus élaborées. Rappelons encore, en regard de tant de pages de démolition féroce, les paroles suivantes de l'auteur :*

« *Ma haine et mon amour sont de même origine ; leurs racines nerveuses s'élèvent de chaque fibre de mon cœur déchiré ! En moi toute haine suppose un amour...*

... Je hais infiniment parce que j'aime sans réserve.

... Dans ce monde d'iniquité, je ne puis rien aimer comme je m'en sens la force ; je suis contraint de haïr, hélas!

Et ma haine, c'est de l'amour encore ; l'amour de l'homme juste qui désespère, l'amour de l'homme libre forcé de vivre au milieu d'esclaves ; un amour non satisfait, immense, indéfini, généreux et général. — Amour qui brûle, amour qui tue ?

Je suis l'amant de l'Avenir qui maudit le Présent. Je suis le citoyen de l'Humanité qui souffre en Civilisation. Je mords et je déchire de toute la force que donne à mes dents une indignation légitime. » (Ib., *pp. 429-430*).

La deuxième partie des Jours d'Exil (*les tomes II et III de notre édition) tient donc lieu pour nous des écrits théoriques non publiés, et le lecteur peut laisser agir sur lui, sans ordre préalable, le charme de tous ces poèmes en prose, expression de révolte généreuse et libératrice. Je renonce à inventorier les idées de Cœurderoy. On trouve de vraies utopies sociales dans ses écrits, telles* la Patrie de mes songes *et la* Fête universelle à Lisbonne, Triomphe de Vénus, *ainsi que nombre de prédictions pour un avenir plus rapproché. Comme utopiste, il se range aux côtés de Fourier, de Joseph Déjacque et de William Morris : la beauté, l'art, la diversité et la plus étendue liberté sont l'essence de ses rêves. Il prévoit l'anarchie la plus intégrale. « Aucune opinion n'est sanctionnée par un vote ; le suffrage*

universel n'existant pas et ne prouvant rien, aucune majorité n'est constatée. La Loi, l'Autorité sont à jamais détruites ; » *ou bien :* « *Nous qui ne voyons de Révolution sociale, universelle et vraie, que dans l'abolition de la Propriété, du Gouvernement et de l'Intérêt, que dans l'absolue liberté de la Pensée, de l'Amour, du Travail et de la Raison, que dans l'universelle anarchie en un mot...* » (Hurrah!, *p. 154*). « *L'abolition de la propriété, la suppression de l'intérêt, la destruction du monopole, la liberté de la circulation, l'équité de l'échange, le règne du travail, l'empire des passions et du bonheur* » (Ib., *p. 19*).

Faut-il préciser la nuance économique *de l'anarchisme de Cœurderoy? Il ne s'attendait peut-être pas à ce que, depuis son temps, au lieu d'élargir la conception anarchiste, on l'aurait morcelée, rétrécie, en y attachant des qualifications économiques, généralisant ainsi la portée d'hypothèses dont aucune n'aurait dû dépasser les limites du milieu où elle a pris origine et auquel elle était appropriée. Me servant cependant de cette terminologie convenue, j'appellerais le* « *système* » *de cet ennemi de* tout *système :* une synthèse de collectivisme et de mutuellisme libertaires. *Propriété collective des moyens de production, libre accès pour tous à ces instruments de travail ; propriété individuelle et échange mutuel des produits du travail. Mais jamais Cœur-*

deroy n'aurait conçu l'idée d'exclure d'autres arrangements économiques, dans le sens soit du communisme, soit de l'individualisme, pourvu que l'autorité sous n'importe quelle forme n'en fît pas partie.

Si on s'étonne qu'avec une telle soif de liberté Cœurderoy ait pu « appeler les Cosaques », envisageant d'un cœur léger le rôle du despotisme comme agent destructeur, exécuteur matériel de la pensée révolutionnaire trop faible pour déblayer le terrain, il faut se dire que son talent et sa perspicacité, comme toute autre chose, avaient leurs limites ; sa confiance dans le pouvoir régénérateur de la liberté était si grande, qu'il crut voir cette liberté sortir, rayonnante et victorieuse, du chaos même qu'il évoquait pour l'œuvre de destruction. Après tout, ceux qui, au lieu des Cosaques, *font appel aux* masses populaires, *font également un saut dans l'inconnu ; et si nous disons, avec d'autres encore : « Régénérons-nous* nous-mêmes, *laissant là Cosaques et masses », sommes-nous moins utopistes ?*

Cœurderoy a au moins le mérite de nous avoir révélé franchement toute sa pensée et de la discuter avec nous ; il fut en outre le premier qui accepta, des socialistes qui l'avaient précédé, ce que chacun lui parut offrir de meilleur, sans s'enfermer dans les étroites frontières d'une école. En face des polémiques écœurantes où s'en-

tredéchirent Proudhon, Considérant et Pierre Leroux, du dénigrement du « charlatanisme » de Saint-Simon et de Robert Owen par Fourier, des innombrables « réfutations » du père Cabet, de l'intolérance de Louis Blanc, de la rigidité de Blanqui, de la jalousie de Marx, — Cœurderoy (comme Bakounine, qui fut également large d'esprit) est heureux de cueillir des fleurs de liberté chez tous les socialistes, ne rejetant que les mauvaises herbes des autoritaires. Proudhon, Fourier, Pierre Leroux sont les écrivains socialistes auxquels il doit le plus.

XII

Nous ignorons les causes du départ de Cœurderoy de l'Espagne où il se sentait si bien, sans avoir pu échapper pourtant à un affaiblissement de sa santé qui, dans l'hiver de 1854 à 1855 qu'il passa à Turin, s'aggrava et lui fit passer des mois terribles de maladie ou de malaise ; ce mal des nerfs ou du cerveau lui fit craindre la folie, contre laquelle il avait résolu de recourir au suicide comme moyen suprême. A-t-il traversé la France et la Suisse romande en se rendant à Turin? Les chapitres Suisse *de notre tome II, rédigés en octobre 1854 à Turin, me paraissent*

remplis de fraîches impressions de la beauté du lac de Genève et de la Montagne ; et ce fut peut-être au cours d'une traversée rapide de la Suisse qu'il prit les arrangements nécessaires pour faire imprimer le Hurrah! *De l'Italie, le Piémont seul était accessible alors à un proscrit ; et ayant à choisir entre des villes comme Nice, Gênes, Turin, etc., s'il échoua à Turin, ce fut peut-être parce que c'était la ville la plus rapprochée de la Suisse, ou bien parce que son ami Xavier Charre y passa également cet hiver-là, travaillant de son métier de ciseleur.*

Toutes les impressions de Cœurderoy à Turin furent sombres. En janvier 1855, il écrit le chapitre si triste : Marina. Sur le suicide ; *en avril, les chapitres* La Basilica di Superga, tomba dei reali di Savoia, *inspiré par la mort des deux reines en janvier ;* Federico Robotti (*sur la mort d'un jeune homme*) *;* Victor Hennequin. Le Ciel sur terre (*à l'occasion de* Sauvons le genre humain, *livre paru à Paris en 1853*) *;* Culte des Morts. *Mais si une tristesse mortelle paraît écraser l'auteur sous son poids, voilà qu'il se relève de nouveau et nous donne dans le même mois le* Chant de l'Exilé, Patrie de l'Avenir, *un de ses plus brillants chapitres, avec son utopie, son essai sur la littérature de l'exil et une raillerie des bourgeois de la ville où il a grandi, suivie de paroles plus attendries sur les charmes modestes de la nature*

de son pays, qui ne saurait plus lui plaire, s'il rentrait, à ce qu'il s'imagine. Ce retour à la polémique vive et cassante montre que la crise de l'hiver était terminée. En juin 1855, à Annecy, il dressa le tableau terrible de la misère du peuple travailleur, Le Prolétariat à Turin. L'enfer sur terre, *un martyrologe classique.*

Ayant repris sa santé, ce dont témoigne sa grande activité littéraire d'avril à juin 1855, il se fixa à Annecy, au bord du lac de ce nom, en Savoie. C'est de là (mois de juin) que sont datés les chapitres Ecce homo (*le Christ révolutionnaire*); Marie Capelle (*Madame Lafarge*), *et* le Prolétariat à Turin. *Le chapitre* Marie Capelle *marque pour moi le zénith de sa puissance littéraire. Qu'on relise les pages sur Byron, sur la famille, la justice, la science officielle et les experts, le hideux Orfila, le gouvernement, la religion et son personnel, les prisons, les journalistes, le mariage, etc., et on y trouvera peut-être le plaidoyer le plus ardent qu'on ait écrit, dans une œuvre littéraire, pour le droit de la femme d'être traitée en être humain, et la flétrissure la plus véhémente des institutions oppressives dont un homme libre se sent entouré de tous côtés. Avec cela, c'est plein de verve et peint avec des couleurs qui n'ont rien perdu de leur fraîcheur éblouissante.*

A ce moment, quand son talent avait atteint

son plus grand développement, nous le voyons tout à coup se marier, le 6 juin 1855, à Genève, avec M[lle] Marie-*Justine* Rampont, *fille de* Germain-*François-Sébastien* Rampont *et de Marie-Justine* Lechin, *son épouse. A cette occasion, le docteur Charles Cœurderoy et sa femme, ainsi que le grand-père, un oncle et un autre parent de M*[lle] *Rampont, tous des Lechin, se rendirent à Genève; deux médecins genevois, Gautier et Mayor, furent d'autres témoins du mariage. Germain Rampont, né à Chablis (Yonne) en 1809, médecin à Leugny (canton de Toucy), représentant à la Constituante de 1848, en fuite après l'échauffourée de Leugny lors du coup d'Etat, ami politique donc du docteur Charles Cœurderoy, mais d'une nuance plus modérée, était le futur directeur général des postes du gouvernement de la Défense nationale et de la présidence de Thiers (septembre 1870-août 1873), plus tard sénateur, mort en 1888.*

Comment se fit ce mariage, se demande-t-on, quand on se rappelle la vie si errante et si solitaire de Cœurderoy, qui le faisait si peu prévoir? L'interruption des publications que l'auteur se proposait de faire est si rapprochée de son mariage qu'on se sent porté à examiner si ce mariage n'en fut pas une des causes? — On disait à Tonnerre que M[lle] *Rampont s'était éprise de Cœurderoy sans l'avoir vu, seule-*

ment d'après ce qu'elle entendait dire de lui, touchée, donc, de son sort de proscrit, s'apitoyant sur son isolement, admirant son talent. Mais une personne qui a connu de très près la famille Cœurderoy contredit cette version romanesque ; d'après son témoignage, M. Rampont, qui avait perdu la plus grande partie de sa fortune, était lié avec Cœurderoy père, et ce sont « les deux pères qui ont fait eux-mêmes le mariage ». Cœurderoy lui-même, dans la dédicace de la deuxième partie des Jours d'Exil *(t. II, pp. III-VI); a présenté la chose de cette autre façon : la jeune fille vient à lui, le consolant dans les angoisses de son isolement, le ramenant à la vie et au bonheur ; elle est la future camarade de ses travaux et de ses aspirations; ces pages expriment une vive sympathie pour M. et Mme Rampont qui lui confient leur fille.*

Quoique la vérité vraie nous échappe sans doute, ces trois récits et d'autres données permettent peut-être les conclusions suivantes: Les parents de Cœurderoy, après ses publications, qu'ils jugeaient exaltées et inutiles, et la grave maladie de 1854-1855, auront voulu sauver leur fils par un mariage. Mais quelle famille du pays aurait envoyé sa fille en exil auprès d'un révolutionnaire aussi impénitent qu'Ernest Cœurderoy? Le docteur Rampont, cependant, que son passé républicain plaçait également dans une

situation exceptionnelle, aura alors jugé avantageux de donner sa fille à un jeune homme qui était un bon parti, l'unique héritier des Cœurderoy, gens très à leur aise. Il n'aura donc pas découragé l'intérêt que les récits faits sur Ernest Cœurderoy avaient pu faire naître dans le cœur d'une jeune fille à peine âgée de vingt ans. On aura sans doute usé de grands ménagements pour ne pas effaroucher Cœurderoy ; tout aura dû lui paraître se passer spontanément. Il venait d'écrire son chapitre Marie Capelle, *où il met à nu les dessous de l'âme bourgeoise, — et immédiatement après il tombe lui-même dans le traquenard de ce petit complot bien bourgeois, véritable comédie de famille : sans doute le changement qui se produisait ainsi dans sa situation lui souriait ; mais peut-être aussi l'innocente comédie devait-elle devenir le point de départ d'une longue tragédie ; qui le sait ?*

La maladie ou le malaise ne l'ont pas quitté. Le chapitre Le Lac d'Annecy (*Annecy, juillet 1855*) *contient de nouvelles plaintes ; l'écrivain cherche en vain le bonheur. « Je veux renaître à la vie qui s'agite à mes côtés... Ah! s'il n'est pas trop tard... » Il parcourt le lac « avec celle que j'aime », admire la nature sauvage de la Savoie, visite la maison de Mme de Warens. Germain Vallier* (*1821-1883*), *proscrit du 2 décembre, botaniste, alors secrétaire d'Eugène Sue, est, à ce moment,*

de ses amis. Cœurderoy chante la gloire de l'Amour et nous présente le seul petit poème que nous connaissions de lui. Mais les pensées de mort le reprennent, et il écrit ce qu'on pourrait appeler l'utopie des funérailles libres. Il possède alors, dit-il, deux êtres dans lesquels il place une confiance entière, « mon ami » et « celle que j'aime »; sans doute Xavier Charre et sa jeune femme.

Sa santé s'améliorait, lorsque, tout à coup, le 22 juillet 1855, la police l'arracha brutalement de sa retraite ; « sous prétexte d'aliénation mentale », il fut expulsé des Etats du roi de Piémont. Il flétrit le prétexte de l'expulsion et tout le système policier de mille fers rouges dans Une Feuille de mon dossier détachée des cahiers de la police *(chapitre sans date et, comme tout ce qu'il écrit à partir de cette expulsion, sans indication de lieu). Ses lettres furent ouvertes, ses livres saisis (bizarre façon de soigner un prétendu aliéné !), et il quitta l'inhospitalier pays. Nous ignorons où les deux époux se rendirent. Le 17 août 1855, Cœurderoy donne la description d'une montagne à vue étendue où il se trouve (t. II, p. 51); quelques détails peuvent s'appliquer aux montagnes du Tessin des environs de Lugano. Le Tessin aurait été en effet le seul pays de langue latine dans l'Europe centrale où il pouvait encore trouver un asile temporaire, pour le reste de l'été,*

peut-être ; mais ce n'est là qu'une de mes hypothèses.

Il écrit encore La chasse de l'Empereur (« *août 1855. De quelque part* ») ; *l'*Introduction *de la deuxième partie des* Jours d'Exil (*sans date, mais antérieure au 17 août*) *et* Une Fête universelle à Lisbonne. Triomphe de Vénus (*septembre*) ; *enfin l'*Epilogue (*novembre 1855*), *son dernier écrit, terminé par une apostrophe enthousiaste à l'Italie* (« *Salut ! Italie, soleil du monde dans l'Avenir !* »).

Si l'on se rappelle que, par l'initiative d'Orsini et de Garibaldi, l'Italie inaugura quelques années plus tard le mouvement libéral européen de la décade qui précéda 1870, mouvement qui répara un peu les défaites que la cause populaire avait subies en 1848 et 1849, et sans lequel la classe ouvrière n'aurait peut-être pas si vite repris cet élan qui culmina dans l'Internationale et la Commune de Paris, — si l'on songe à ces faits, on constatera avec plaisir que l'œuvre de Cœurderoy se termine vraiment par un accord harmonieux et prophétique, qu'il sut mettre avec sûreté le doigt sur un des leviers de la Révolution, et on oublie les quelques notes discordantes que ses écrits peuvent contenir.

XIII

L'impression des Jours d'Exil, deuxième partie, *se fit à Londres dans le même format que le tome Ier; la page de titre porte la date de décembre 1855; v. t. II, pp. XXV-XXVI. L'auteur y parle « d'une troisième et dernière partie » qu'il se proposait de publier « à moins de mort subite ou d'avènement de la police* démocratique *aux affaires » (t. II, pp. 88, 89). Cette troisième partie est annoncée sur la couverture de la deuxième; mais on sait qu'à une date inconnue, cette couverture fut remplacée par une autre, où il n'est fait aucune mention ni de la première ni de la troisième partie. La cause de cette substitution, très soigneusement exécutée, reste inconnue. Je n'ai trouvé aucune trace de la troisième partie, et même la deuxième partie ne se trouve dans aucune bibliothèque publique, ni dans aucune bibliographie à moi connue. Une liste policière des* « publications anti-bonapartistes faites hors de France » *(jusqu'en 1857), dans* Papiers secrets brûlés dans l'incendie des Tuileries, *Bruxelles, 1871, p. 65, porte « Jours d'Exil par Cœur-de-roi, publié à Londres et à Jersey »* (sic); *comme les parties I et II donnent clairement l'adresse de*

leurs éditeurs et imprimeurs à Londres, l'indication de Jersey pourrait faire émettre l'hypothèse d'une troisième partie imprimée là, si l'on ne savait pas que des documents pareils fourmillent d'inexactitudes; tout l'argent de l'Empire ne put jamais faire copier correctement à un mouchard le titre d'un livre. Ainsi cet espoir s'évapore, et nous restons sans aucune trace des travaux littéraires de Cœurderoy à partir de novembre 1855.

XIV

Quelles sont les raisons du silence de l'auteur à partir de 1855? Les écrits de 1855 le montrent subissant des crises de dépression, mais en sortant victorieusement, plein d'espoir et de projets littéraires qu'il serait facile d'énumérer d'après les indications éparses dans ses écrits. Il s'était créé, au plus fort de la réaction des années qui suivirent 1848 et en dehors de tout parti organisé, une tribune absolument libre, une vraie oasis qui fut l'asile sacré de la pensée révolutionnaire. Il m'est difficile de croire que des publications faites par lui à partir de 1856 eussent échappé à l'attention des collectionneurs qui les recherchent, et des écrits parus entre 1858 et 1861 auraient été mentionnés dans le Libertaire,

journal anarchiste que Joseph Déjacque publia durant ces années-là.

On sait que les parents de Cœurderoy ne voyaient pas de bon œil ses publications, dans lesquelles le père est un peu malmené çà et là. « Mon père le (le livre) trouvera dépourvu de sens. Qu'importe! Je suis plus âgé que mon père : j'ai vu davantage, j'ai plus songé que lui. » Le docteur Charles Cœurderoy avait cessé d'envoyer des subsides à son fils ; sa mère s'endetta pour lui venir en aide, en cachette. — Il est également acquis que le mariage de Cœurderoy ne fut pas heureux. Le témoignage de Mme Marie Cœurderoy-Rampont nous manque ; on a évité de la questionner sur ce sujet délicat. Elle faisait de la peinture ; à en juger par les petits tableaux conservés au musée de Tonnerre, dont la facture est soignée, mais où le fonds d'imagination est assez restreint, on se demandera si, avec cette tournure d'esprit, elle savait bien apprécier la fougue impétueuse de la pensée de son mari. Nourrissait-elle le projet de le ramener à la vie bourgeoise, ou non? Et lui, avait-il su faire accepter son indépendance farouche à une jeune camarade à laquelle l'apprentissage de la liberté manquait encore?

Enfin, nous ignorons quel fut son état de santé à partir de 1856, et quelles raisons lui faisaient dire en 1855 : « J'ai trente ans, me disais-

je ; c'est l'âge fatidique où la Santé se retire des miens. Alors, ils languissent pendant quelque temps dans des angoisses indescriptibles. Puis la Nature charitable leur envoie le sommeil des morts ou le délire des fous » (*t. III, p. 44*) ; *et ailleurs :* « *La voilà donc, ma part dans cette vie, ma propriété par héritage, la Maladie ! Cela valait bien la peine de séparer votre cause de la cause commune, générations privilégiées dont je suis descendu* » (Ib., *p. 47*). *Je ne sais pas à qui il fait allusion, ses parents ayant joui d'une longévité remarquable, mais il a peut-être établi sa propre diagnose avec un sang-froid et une précision terribles. Sa destinée fut-elle d'être abattu, terrassé par une maladie cérébrale ou nerveuse qui, sans le tuer, ne lui laissa plus assez de forces pour vaincre les difficultés extérieures qui s'opposaient à la publication de ses écrits, et que des moyens financiers plus restreints, une pression plus forte venue de la femme ou de la famille, le découragement ou un peu d'apaisement, que sais-je? avaient peut-être augmentées ?*

On peut encore se figurer qu'après avoir trouvé, en composant les Jours d'Exil, *le véritable genre littéraire qui lui convenait, Cœurderoy n'ait plus voulu écrire des ouvrages plus systématiques. Les parties inédites des* Jours d'Exil *sur la Suisse et Londres en 1851 et 1852 ne le satisfaisaient peut-être plus en 1856, et elles auraient en effet*

donné à la troisième partie l'apparence d'un retour en arrière. Quoi qu'il en soit, on regrette de voir un auteur disparaître au moment même où il vient de donner son chef-d'œuvre, et on se demande si rien de ses manuscrits n'a été conservé. S'ils sont restés entre les mains de sa veuve, il y a un très faible espoir qu'ils existent encore. Mais si ses parents, accourus à la nouvelle de sa mort, les ont emportés, ils auront été détruits par Mme Cœurderoy mère avec les livres, les lettres, etc.

Ernest Cœurderoy, par une lettre du 28 août 1859, adressée au National *de Bruxelles, refusa de profiter de l'amnistie du 17 août 1859; on trouve la lettre dans les deux recueils des protestations des proscrits, celui de Louis Blanc (Bruxelles, J. Rozez) et celui qui fut publié à Lausanne en 1859. « Les motifs de ma résolution, dit la lettre de Cœurderoy, sont de ceux que tout homme de cœur comprendra, et qu'il serait trop long d'exposer dans un journal. Je me réserve, au surplus, de les faire connaître quand le temps m'en semblera plus opportun, et sous la forme que je jugerai la meilleure. » Voilà ses dernières paroles, fières et froides, montrant qu'il n'était au pouvoir de personne, ni de sa femme ni de sa famille (si tel était leur désir), de le faire plier.*

XV

Ce n'est qu'à l'occasion de sa mort que nous apprenons que Cœurderoy et sa femme demeuraient en 1862 au hameau de Fossaz (commune de Chêne-Thonex, canton de Genève), à quelques pas de la frontière de Savoie, dans la plaine au pied du Salève. Une petite maison à un étage, qui portait en 1898 le n° 313, située dans un petit jardin, au bord de la route, avait été louée par le ménage Cœurderoy ; c'est dans la chambre à droite, au premier, qu'Ernest Cœurderoy se donna la mort.

La Nation Suisse *(Genève) du 26 octobre 1862 écrit qu' « il était revenu depuis peu de temps d'un voyage à Londres » ; mais puisque, d'après des témoignages de quelques habitants du hameau que j'ai pu recueillir, il avait demeuré à Fossaz un certain nombre de mois, ce voyage à Londres peut bien n'avoir été qu'une visite faite à l'Exposition universelle de 1862. M. Dupleix, à Genève, m'a dit, en 1901, qu'il croyait que Cœurderoy arrivait de Turin. D'après la biographie Larousse, bien renseignée sur Cœurderoy, il « habitait l'Italie depuis 1856 ». M. Elisée Reclus croyait se souvenir, en 1903, mais sans oser*

l'affirmer avec quelque degré d'assurance, qu'il avait passé ses dernières années à Jersey ou à Guernesey. On peut accorder tout cela — mais dans le domaine de la pleine hypothèse — en conjecturant qu'en décembre 1855 il serait allé à Londres pour surveiller l'impression du second volume des Jours d'Exil, *qui est plus correctement imprimé que le premier ; qu'après l'hiver, le continent lui restant interdit, il se serait fixé à Jersey ; mais qu'en 1859, quand l'Italie s'ouvrit enfin à un souffle plus libéral, ou peut-être déjà plus tôt, il serait allé vivre en Italie.*

Je ne sais si c'est à cette période que se rapportent les paroles d'un homme qui n'a pu suivre sa carrière que de loin et avec qui je n'ai pas pu discuter la chronologie des faits : « D'Angleterre, écrit-il, il était passé dans le Piémont, où il avait commencé son ouvrage, mais la police impériale, qui le pourchassait, avait organisé autour de sa demeure un charivari, qui se renouvelait chaque nuit pour empêcher tout repos et tout travail. Il a quitté l'Italie pour s'installer à Genève... » On peut bien se figurer qu'un neurasthénique ait pour de telles raisons, vraies ou imaginaires, subitement pris la résolution d'aller habiter un autre pays ; mais rien n'autorise une affirmation plus positive. Une fois arrivé à Genève, Cœurderoy a dû aller voir son vieil ami de 1849, F. Jannot, qui demeurait à Chêne ; et, comme il cherchait

peut-être la solitude complète, les époux Cœurderoy se fixèrent au voisinage de Chêne, dans le tranquille hameau de Fossaz. Car, d'après M. Dupleix, Jannot était pour ainsi dire la seule personne que fréquentait Cœurderoy. Il vivait tranquillement, sortait peu, travaillait (écrivait) toujours ; sa femme faisait de la peinture.

Je n'ai aucune raison de diminuer l'importance du fait que fin septembre dernier, quand j'ai pu parler, à Fossaz et à Genève, à trois témoins locaux de sa vie d'alors, une dame de la famille de l'ancienne propriétaire de la maison m'a dit qu'on s'était aperçu, au bout de quelque temps, que Cœurderoy ne jouissait pas de la plénitude de sa raison ; que sa femme cachait la chose, en lui cédant en tout, mais que cela était devenu patent pour chacun. M. Dupleix, qui l'avait appelé « fou », m'a dit, lorsque je lui ai demandé s'il pouvait me donner des preuves à l'appui de cette qualification, que, dans diverses conversations qu'il avait eues avec lui, cette « folie » ne s'était pas montrée. Cœurderoy lui-même a décrit ce qu'il ressentait dans ses accès de maladie, avec une sincérité parfaite. Il a nettement déclaré sa détermination d'avoir recours au suicide, si la folie était inévitable (v. t. III, pp. 32, 35, 48). — Je présume donc qu'il passa les années qui suivirent 1855 dans un état de dépression croissante, de mélancolie et de désespoir que rien

ne soulageait, mais en pleine conscience de son état, en mort-vivant, et luttant, probablement, toujours vaillamment contre le mal envahissant. De même que ses livres paraissent étranges à ceux qui ne comprennent pas le langage de la liberté, beaucoup de choses en lui ont dû paraître étranges à ses voisins ; mais la folie ne l'aura saisi qu'au dernier moment, et alors il a tenu parole : il s'est suicidé. Ou bien le suicide a été accompli en pleine raison (c'est mon opinion personnelle) ; ou bien la raison ébranlée a cédé automatiquement à la suggestion du suicide, puisque, Cœurderoy ayant si souvent pensé qu'il se suiciderait pour échapper à la folie, l'exécution de cette résolution devenait un geste involontaire.

D'après le récit d'un voisin, M. Gros, à Fossaz, le jour de sa mort Cœurderoy avait poursuivi sa femme en courant, un pistolet à la main. Dans le jardin, il trébucha sur un fil de fer, et sa femme se sauva, appelant au secours. On trouva les portes fermées, et, en escaladant la galerie au moyen d'une échelle, on le vit étendu sur son lit, les veines ouvertes, mort. L'idée fut émise dans le village qu'il avait voulu se saigner pour se calmer et qu'il s'était blessé à mort involontairement dans sa surexcitation. Tout en écartant cette hypothèse, ne pourrons-nous pas conclure, du fait même que l'hypothèse a pu être formée, que l'opinion de la folie n'était pas gé-

nérale, et que même l'idée d'un accès de folie n'est pas une explication absolument sûre d'un événement qui, avait-on dit alors dans le milieu des proscrits de Genève, avait quelque chose de mystérieux?

Les funérailles eurent lieu pendant un grand orage; personne, sauf Jannot, ne suivit le cercueil. Les parents de Cœurderoy accoururent à Fossaz, m'a-t-on dit; la jeune veuve quitta bientôt le hameau. Elle était en froid avec sa belle-mère, mais après un certain temps les deux femmes se réconcilièrent. Mme Cœurderoy-Rampont s'est remariée depuis, et on la dit morte.

Ernest Cœurderoy fut enterré au cimetière de Plainpalais, à Genève, aujourd'hui rue des Rois. Sa mère remit de l'argent pour l'entretien de la tombe à une personne qui, par une indélicatesse incroyable, ne s'en occupa point, et la tombe a disparu. On croit que sans cela la mère aurait plus tard fait ramener les restes de son fils à Tonnerre, où, après la mort du docteur Charles Cœurderoy en 1866, elle habitait la grande maison en solitaire, refusant les avances que la haute société locale lui faisait pour la ramener dans ses rangs après la mort du républicain et de l'anarchiste qu'avaient été son mari et son fils. Elle conserva à son fils toute son affection maternelle, le pleura longtemps, mais sans parler jamais de ses opinions politiques. Elle avait

réuni une grande quantité des publications de Cœurderoy, qu'elle ne montrait à personne et qu'elle brûla elle-même, plusieurs jours durant, dans les toutes dernières années de sa vie. A plus forte raison aura-t-elle détruit ce qu'elle a pu avoir conservé de manuscrits, de lettres, etc., de son fils. L'isolement, et la conscience de l'indifférence que ces reliques auraient rencontrée après sa mort dans les milieux qu'elle connaissait, ont dû inspirer cet acte si regrettable d'une femme qui, en laissant toute sa fortune à la ville et à l'hospice de Tonnerre, — suivant en cela une recommandation de son fils, d'employer sa fortune en bonnes œuvres, — a perpétué la mémoire de son fils par une œuvre de civisme laïque. Si, par cette destruction, les matériaux biographiques sur Cœurderoy ont subi une perte irréparable, ses œuvres principales ont survécu quand même, et un dernier trait romanesque s'ajoute à son histoire.

D'autres causes devront, du reste, être trouvées pour expliquer l'extrême rareté des écrits de Cœurderoy, dont 55 exemplaires, de six publications, sont arrivés à ma connaissance. Je regrette que la place ne permette pas d'ajouter à ce tableau rapide de sa vie maints détails personnels, un précis de ses idées sur nombre de questions, et une appréciation littéraire. J'espère qu'un jour on apprendra à connaître Cœurderoy de

plus près par une réimpression d'autres de ses publications. Et je répète mon vœu, que les matériaux biographiques si exigus que j'ai pu utiliser soient bientôt augmentés par la collaboration des lecteurs et des chercheurs.

1er Novembre 1910.

Max NETTLAU.

Additions et Corrections à la Notice Biographique du tome Ier.

Pages XV, XXI. — *Le pastel est l'œuvre du peintre Armand-Dumaresq.*

Pages XXI, XXVII. — *Le docteur Mangon venait de la Normandie; son fils, Ch.-Fr. Hervé-Mangon, l'ami de Cœurderoy, ministre de l'agriculture en 1885, collabora au temps de la seconde République à la* Démocratie pacifique.

Page XXXIII. — *Cœurderoy signa l'appel* Aux Démocrates socialistes du département de la Seine (*Lausanne, le 18 février 1850; signé Rolland, Félix Pyat, Boichot, L. Avril, Eug. Raspail, Jannot, R. Kopp, Ernest Cœurderoy*), Biblioth. Nat., Lb 55 1487.

ITALIE.

MARINA.

— SUR LE SUICIDE.

Torino, Gennajo 1855.

« 'T is ours to bear, not judge the dead : and they
Who doom to hell, themselves are on the way,
Unless these bullies of eternal pains
Are pardon'd their bad hearts for their worse brains.

Byron.

I

Mon âme se plaît aux histoires sombres. Sous le ciel d'Italie semé d'étoiles, je ramasse tout d'abord une suicidée, pauvre femme que brisa l'amour. — L'amour tue !

Marina Ferro : sourcils noirs, œil sauvage, teint de pèche mûre, tête volontaire sur son cou nerveux ; fille de Turin, la belle ville, fille d'Ausonie qui sut aimer jusqu'à la mort. — L'amour tue !

Femmes pauvres, ah ne vous prenez point de passion pour les valets ! — L'amour tue !

Ecoutez plutôt l'histoire de Marina :

292 Elle était belle et fraîche comme le lys des vallées qui n'attend pour éclore qu'un baiser du soleil. Elle était plus gaie que l'alouette au point

du jour. Elle avait dix-sept ans, l'ouvrière diligente. Le travail de la semaine suffisait à sa vie. Le dimanche, elle courait avec ses compagnes par les collines ombreuses qui bordent l'Eridan.

— Eridan! nom fameux qui me rappelle l'histoire de mes semblables remplie de guerres, de trahisons, de malheurs! Dans tes ondes vertes je vois du sang ; sur le sable de tes rives je retrouve les pas des ravageurs fameux : Annibal et César, Attila, Bourbon, Philibert-Emmanuel, les deux Eugène et Napoléon. J'entends les Alpes voisines trembler sous le poids des armées envahissantes ; les feux infernaux mugisseut indomptés : les jours de deuil vont revenir. Ecartons ces images. —

Joyeuse, insouciante, naïve dans sa superstition comme toutes les jeunes filles, Marina demandait à la marguerite des montagnes les secrets de son avenir. Serai-je heureuse, disait-elle ? Et la blanche prophétesse du pauvre répondait invariablement : *point du tout!*

Et de colère, la jeune fille froissait dans ses petites mains brunes la pauvre fleur, et la jetait aux eaux du fleuve qui bientôt l'avait submergée. — Funeste vertu que la Franchise! Plus funeste encore le don de Prophétie!

II

Par une tiède soirée de juin, le long du chemin rapide qui conduit de Turin à Chieri, Marina

revenait. Elle était lasse des jeux, des danses et des chants de la journée. C'était la fête de Saint-Jean.

Prends garde, ô jeune fille ! ne t'écarte pas ainsi de tes compagnes. La Joie glisse sur le matin de notre vie comme l'aurore souriante, sur la cime des monts. Mais ensuite viennent le Travail et la Peine qui nous mûrissent et nous consument : les feux ardents du jour brûlent sans pitié l'herbe des champs ! — La douleur tue !

[293] ... Pour qui ces chant d'allégresse? Pour qui le carillon des cloches bavardes, les fleurs écarlates dans la chevelure des vierges, les habits de fête, les arcs de triomphe, les grands feux de houx, les dépouilles de la nature sur la route sablée ?

Serait-ce pour la pauvre fille aux pieds mignons? Non, c'est pour la reine de Sardaigne, de Chypre et Jérusalem ; déjà ses blancs coursiers hennissent dans les gorges profondes.

Prends garde, ô jeune fille ! ne t'écarte pas ainsi de tes compagnes. Range-toi sur le chemin des rois. Car les mêmes hommes qui se prosternent sous les roues de leurs chars ne te relèveraient pas, toi pauvre, si tu glissais sur une feuille de rose. — La Pauvreté, c'est le Crime !

Pareil à l'ange tentateur, le Soleil se couche dans les nuages sombres, provoquant les mortels aux doux mystères des nuits. Du fond des abîmes les vents du soir s'élèvent, dispersant dans l'infini

les feuilles nouvelles. Un voile de vapeurs est étendu sur les eaux tranquilles, comme un drap mortuaire sur les formes transparentes des enfants. Le long murmure des êtres ressemble au bâillement de la Mort qui s'éveille !

Prends garde, ô jeune fille! ne t'éloigne pas ainsi de tes compagnes. Vois-tu cette goutte de sang dans le fleuve limpide ? C'est le dernier regard du soleil fatigué, l'œil rouge de l'oiseau de proie qui demande son festin ; c'est la bouche altérée de l'abîme qui s'entr'ouvre pour engloutir. — Car toujours la Terre dévore les derniers-nés de ses entrailles : les fleurs à peine écloses, et les jeunes filles, et les enfants!

Une mystérieuse lumière s'étend sur les cieux. La reine des nuits paraît aux limites de son empire, les corolles des fleurs se ferment sur la rosée d'en haut. Le Silence descend de son trône d'ébène.

Prends garde, ô jeune fille! Il vient plus d'enfants à la nuit qu'au jour. Et la pâle Déesse des soirs soutient seule dans les souffrances de la maternité les femmes déçues. Prends garde que ton cœur ne se heurte contre un amour grossier! Ne vois-tu pas que les branches des arbres étendent leurs ombres en travers de tes pas pour te prévenir contre les mauvaises rencontres ?

Sur la route passent de jeunes garçons, des blonds et des bruns. Ils racontent leurs conquêtes

comme des coqs glorieux. [294] L'un d'eux porte chaîne d'or au cou, diamants aux doigts ; sa parole est plus distinguée que celle des autres : c'est un valet du roi !

Prends garde, ô jeune fille ! ne t'éloigne pas ainsi de tes compagnes.

III

Depuis ce soir funeste deux semaines ont passé...

Pourquoi pleure la jeune fille ? Pourquoi ne sort-elle plus de sa chambre solitaire ? Pourquoi laisse-t-elle ses beaux cheveux en désordre et son travail inachevé ?...

Amour, Amour ! tu commences et tu finis par de cuisants regrets. Et tu noies dans des torrents d'amertume la seule goutte d'ivresse que tu verses, rieur, à notre cœur mortel !

Je t'aime ! Il n'avait dit que ces deux mots, le jeune homme à la voix sonore. Et maintenant ces mots vibraient dans tout l'être de Marina comme la Parole créatrice dans l'Eternité profonde. La lumière s'était faite dans son âme, lumière infinie, dévorante !

Je t'aime ! Elle n'entendait plus dans le monde que cet hymne des bienheureux ; elle le répéterait toute sa vie, dans les prières du soir et dans celles du matin. — Ainsi rêvent les vierges. Et malheur à qui les trompe !

Imprudents qui déchaînez l'incendie sur leurs imaginations pensives, n'avez-vous jamais vu les vertes forêts se tordre dans le feu, pousser vers le ciel un cri déchirant, et mourir !? Ah! ne promettez pas la vie de vos lèvres roses si votre cœur est noir et ne peut donner que la mort ! !

Cependant elle était à lui s'il la voulait, la noble fille, au valet du roi ! Tant que durait la nuit elle l'appelait se faisant petite pour lui laisser place dans sa couche. Mille fois elle baisait l'oreiller brodé de ses mains et qu'elle destinait à reposer la tête chérie. — Ainsi font les vierges. Et malheur à qui les trompe !

Or il advint un soir que le valet du roi voulut la pauvre fille, et que la pauvre fille fut à lui...

295 Modestes lectrices, vous n'attendez pas de moi que je raconte comment une enfant de dix-sept ans s'évanouit au bras du bien-aimé. S'il me fallait une description du doux péché d'origine, je laisserais tomber cette plume de mes indignes mains, vous la ramasseriez, et j'apprendrais par cœur votre divin récit...

Laissez-moi seulement vous dire que Marina la brune ne succomba point comme Danaë la blonde, sous une averse d'or. Elle ne fut pas séduite, non ! mais elle se donna dans toute la naïveté de son cœur.

IV

Neuf mois après... Que de mystères se déroulent pendant ces neuf mois! Que de travail fait l'homme quand il obéit à son attraction!... Neuf mois après, une fraîche existence scintillait sur les abimes du Néant, comme une étoile sur le sein des nuits. La Vierge était devenue mère ; des baisers d'une génération, divine essence, elle avait fait une génération nouvelle.

— Infinie, toute puissante, créatrice, éternelle est la tendresse de la femme! A vous amour et culte, Vénus antique, Madone de Raphaël, Béatrice, Laura, Hélène et Cléopâtre, Myrrha de Byron, Madeleine affligée, filles d'Eve conservant et renouvelant l'existence de tous au péril de la vôtre... La femme qui sait aimer fait tout son travail ici bas. —

Beaux sont tes enfants, Amour aux grandes ailes, saint Amour indompté! Belle était la petite fille blonde que Marina berçait dans sa mansarde, près des anges et des oiseaux. Epris de son sourire, les anges chantaient : « Mère! laisse-la s'envoler vers nos sphères éclatantes ; elle y sera plus heureuse que sur la terre où rampent les serpents... »

Jaloux de sa beauté, les oiseaux chantaient : « Mère! permets qu'elle s'élance avec nous dans l'air sans bornes ; nous lui ferons un doux nid de verdure au bord des ruisseaux en fleurs. Près de toi la Misère l'attend... »

Souvent aussi les vieillards la prenaient sur leurs genoux tremblants, [296] et la baisant au front : Mère, disaient-ils, confie-nous l'enfant aux yeux bleux ; elle nous rappellera nos joies et nos amours à jamais perdues. Nous la rendrons bonne et sage, car les années donnent de l'expérience. Car nous avons eu la patience de vivre. Et puisses-tu ne jamais savoir ce qu'il faut de courage pour cela !... »

Et Marina tendait vers les cieux l'enfant rieuse, et pendant quelques instants la laissait au bras des vieillards. Puis jalouse, elle la ramenait sur son sein, redoutant qu'elle ne fût séduite par les harmonies des mondes supérieurs et ramenée dans l'Eternité dont elle sortait à peine.

Oh que ne la laissait-elle emporter par les anges, les oiseaux et les vieillards adorés des enfants ! Ou plutôt, pourquoi l'avait-elle déposée dans cette vallée de nos larmes où elle ne devait passer, la pauvre enfant, que les heures suffisantes pour qu'on rabotàt son cercueil ?!

— Hélas ! Notre existence est une coupe taillée dans le cristal et remplie jusqu'au bord d'un liquide vermeil ; elle étincelle devant notre jeunesse, comme un mirage à l'horizon des déserts. Altérés de santé, de bonheur et d'amour, haletants, semblables aux coursiers de bataille, nous la buvons d'un trait. Tant mieux !...

Malheur à celui qui prendrait le temps de goûter le breuvage amer ! Malheur au malade qui sau-

rait lire dans la conscience du médecin ! Malheur à qui ne verrait plus dans le monde que solitude et poison ! L'espérance est ignorante et naïve, mais ses ailes sont rapides et son âme forte. Le Désespoir est clairvoyant au contraire, mais il a les membres paralysés et le souffle de glace. On ne guérit pas de sa morsure.

Hommes ! ne sondez pas trop l'avenir, ne l'ébranlez point sur ses bases ; il vous écraserait, vermisseaux ! Heureux ceux qui n'ont pas la vue trop courte, mais plus heureux encore ceux qui ne l'ont pas trop longue ! Les prophètes sont tous condamnés à mort. L'Humanité compte ses pas et ne fait l'un qu'après l'autre. —

Deux amours trop infinis remplissaient le cœur de Marina pour qu'elle songeât à la veille ou au lendemain.

Son enfant, cette créature frêle, c'était sa joie, le but de son travail, le gage de son amour, le sceau de sa vie, l'arc-en-ciel qui l'unissait au bien-aimé, comme la terre au firmament,

Elle le baignait dans les eaux parfumées, elle lui faisait apprendre le nom de son père, elle nattait ses cheveux avec des rubans de mille couleurs, elle y répandait des fleurs. — Car sur la tête de cet enfant, comme sur un autel, le valet du roi s'était engagé par un solennel serment à Marina la brune.

V

Un vent furieux s'élève, chassant devant lui les nuages déchirés : on dirait le hurlement du Remords qui s'acharne sur les grands coupables. Les cataractes du ciel s'ouvrent, la pluie tombe épaisse et rapide. Les rues sont désertes en un instant. Sous l'auvent du grand toit, près de la fenêtre de Marina, s'est abritée l'hirondelle qui rappelle ses petits sous son aile tremblante et pousse des cris d'effroi.

— Et Marina qui l'entend se lève de son travail :

« Oh qu'as-tu, lui dit-elle, pauvre mère venue de si loin ? Le martinet aux serres cruelles a-t-il ravi le fruit de tes amours ? Ou bien le passereau fainéant s'est-il installé dans ton beau nid si péniblement élevé ? As-tu froid ou faim ? As-tu peur ? Les hommes t'auraient-ils blessée ?

« Chère petite ! viens près de moi, je te défendrai, j'étancherai le sang de tes plaies. Les pauvres ne se trahissent point ; et ma mansarde, mon dernier pain, mon plus fin morceau de toile blanche sont à toi comme à moi. Ne partages-tu pas toutes les émotions de ma vie ? Quand je suis triste, je te vois en deuil et nous pleurons ensemble. Quand je suis en fête, tu secoues tes plumes au soleil, et nous chantons. Et les anges qui passent tout près emportent sur leurs ailes les soupirs de nos cœurs. »

— Et l'hirondelle qui la comprend, répond :

« Ne vois-tu pas l'éclair ? N'entends-tu pas les râles de l'ouragan ? Ne trembles-tu pas, ma sœur ? Ah quand Dieu tempête dans les cieux, quand les grands de la terre sont pris d'effroi, [238] malheur aux pauvres ! Malheur sur nous, ma sœur, et malheur sur nos enfants chéris !

« Entends-tu l'épouvantable tremblement ? L'Ange destructeur déracine la terre de ses assises ; des flots de feu jaillissent de la blessure large ; nous sommes précipitées avec le globe dans un chaos sans fin. Partout où ma vue porte, la nature est noire et vide comme un tombeau violé. O ma bien-aimée sœur ! j'ai froid, mes petits sont tremblants, et je suis abandonnée de leur père ! »

— « Et pourquoi Dieu, pourquoi les puissants nous en voudraient-ils ? dis-moi, reprend la Marina ? Ils ont bien autre à faire qu'à s'occuper de nous. D'ailleurs nous ne les gênons point ; nous tenons si peu de place dans le monde, et nous y faisons si peu de bruit. Que nous faut-il pour vivre. Les rayons du soleil, le grand air, l'eau du ciel, les bains du fleuve pour toutes d'eux ; pour toi les insectes noirs qui sont de trop sur terre ; pour moi les miettes de pain blanc que les riches laissent tomber de leurs tables ?

« Ne tremble donc point, ma sœur, et ne crains rien de Dieu que les plus savants d'entre les hommes ne connaissent même pas. Viens chez moi ; tu te réchaufferas avec tes petits et nous deviserons pendant qu'au dehors grondera l'orage. »

— Merci de ton offre hospitalière, mais je ne saurais en profiter. Marina tu es bonne, mais cruels sont tes semblables. Chaque jour je bénis ma mère qui m'apprit à me passer de leurs foyers. Et mes enfants me béniront quand leurs plumes devenues fortes, je les entraînerai sur ma trace dans les airs sans limites.

« Car je suis l'Oiseau des promesses dont la fécondité peuple tous les climats. Je suis l'Hôte béni qui ramène les beaux jours. Je suis la Voyageuse à l'aile intrépide. Je suis la Prophétesse qui chante sur les ruines des empires. Je suis la Voix de l'éternelle Révolution. Je suis la fille sauvage de la Liberté sainte et je meurs dans l'esclavage. J'habite les palais et les chaumières ; je connais civilisés et barbares, blancs et noirs, forêts et navires, sud et nord, cieux et mers, enfer et paradis. Je vois plus en un jour avec mes yeux perçants que les savants, dans toute leur existence, avec leurs instruments de cuivre... Trop tôt hélas ! il te souviendra, ma sœur, de ma prédiction !... »

VI

[299] ... Et pas plus tard que ce soir-là se vérifia pour la pauvre fille la prédiction de l'hirondelle.

Les vents ont fait silence. De ses rayons sanglants le soleil dévore les eaux répandues sur la

terre, comme l'amant jaloux, les larmes de la femme outragée. C'est le déclin du jour. L'oiseau noir va chercher la nourriture pour ses enfants et revient de tout son vol auprès de la mansarde. Avant de s'endormir, il y jette un regard.

La petite fille est couchée. Marina serre son travail, allume la lampe confidente des transports de tendresse et dépose une couronne de roses autour du portrait aimé. Puis elle tire les rideaux discrets ; c'est l'heure du rendez-vous !

L'oiseau prophète replie sous son aile sa tête fatiguée et s'endort d'un mauvais sommeil. Les roses humides versent des pleurs. Epouvanté, l'enfant s'éveille ; il voit du sang sur son berceau...

Tout entière aux joies de l'attente, Marina rassure l'enfant, essuie les pleurs des roses tombées sur ses mains ; son âme se refuse aux appréhensions sinistres. Cependant la Nuit indulgente aux amours est tombée depuis longtemps, et le bien-aimé ne vient pas !

Pourquoi tarde-t-il ainsi ? Qui peut le retenir ? Serait-il en danger ? Aurait-il en ce monde une affection plus chère que sa Marina ? Elle, femme timide, elle irait le chercher aux limites du ciel, à travers mille morts. Et lui ne paraît point !

... Des pas résonnent dans l'escalier sonore... Il vient, il vient ! Elle écoute... Non, les pas s'arrêtent à l'étage inférieur... — Elle entend une voix mâle... C'est bien lui cette fois... Elle se penche

encore... La voix s'éloigne... Désillusion ! — Pazienza ! Du moins elle l'adorera dans tout ce qui lui ressemble ; elle contemplera son image et son enfant !

300 Elle prend et quitte cent fois son travail... Les heures se passent... Rien, rien que le silence menaçant !... La cloche du couvent sonne douze coups qui frappent douze siècles sur le cœur de la pauvre jeune fille. Qui jamais précipita ton cours, s'écrie-t-elle, ô Temps inexorable ? — Vieille histoire, émotion toujours neuve qu'un rendez-vous !

... On frappe... Plus de doute, il est là ! Comment ne l'a-t-elle pas entendu ? Comme elle se promet de gronder fort et de pardonner vite ! Comme elle regagnera le temps perdu dans des angoisses vaines ! Comme elle lui fera promettre de ne plus l'effrayer ainsi ! Désormais, elle le retiendra près d'elle. Heureux prisonnier !

Elle ouvre... Malédiction ! C'est la femme laide et jalouse, sa voisine, qui jamais ne lui parla que de malheurs. En une seconde, passent dans l'esprit de Marina, comme autant d'éclairs, l'orage de la journée, les prédictions de l'oiseau noir, les larmes des roses et les cris de l'enfant.

VII

Marina n'a plus d'amant, son enfant n'a plus de père ; le valet du roi s'est promis à plus riche que sa maîtresse. Telles furent les nouvelles qu'apporta

dans la mansarde la femme laide et jalouse. — Messager boiteux, mauvais message.

Elle a consulté sa conscience, elle a regardé son enfant, elle a pris son parti, la fille brune! De joie, la Mort a grincé des dents. — L'Amour tue!

La pauvre femme trompée n'a plus d'amie que l'hirondelle. Le spectacle du malheur éloigne les hommes intéressés. Fortuné qui n'a pas été mis à cette épreuve!

VIII

[301] Avez-vous vu faire la dernière toilette des condamnés? Ils ne sont pas plus tristes que n'était la belle ouvrière, revêtant sa robe de fête pour aller trouver son amant.

De mon temps, temps de misère et de vanité, les laquais sont plus arrogants que leurs maîtres. Le valet du roi ne recevait pas.

... La mansarde la plus étroite est trop large encore quand on y ramène pour compagnon le désespoir! Le Désespoir, conseiller sombre, le seul hôte de Marina désormais.

Oh! maudits les plus heureux souvenirs quand ils tombent, brillants comme des rayons de soleil, sur un cœur désolé!

L'hirondelle chante encore, pauvre sybille, comme la première fois! Hérissées sont ses plumes. L'épervier, tyrans des cieux, emporte dans ses serres le dernier de ses petits. Une goutte de sang

se brise sur les pavés de la cour. Malheur ! Le sang appelle le sang...

IX

« O Mort ! dernier asile des êtres affligés, je t'implore à genoux ! Jamais vierge au blanc corsage ne parut plus belle à son fiancé que tu ne me parais, ô Mort ! Squelette de l'Espérance, attends-moi deux secondes ; une prière à Dieu et je suis dans tes bras. » — Ainsi chantait la Marina.

— Elle valait bien la peine d'être ramassée, la sainte femme à l'œil noir. Et la Mort qui passait arrêta son char. —

« Tu m'es témoin, Seigneur ! reprend-elle, que j'eusse aimé la vie pour cette enfant, pour son père et pour moi ! Tu m'es témoin que je voulais rendre heureux, être heureuse ! Tu m'es témoin [30] que le dernier battement de ce cœur et sa bénédiction suprême sont pour celui que réjouira ma mort !

« Joie, Bonté, Bienveillance, doux effluves d'Amour, Etoile d'Espoir, roulez, feuilles mortes, à l'abîme des temps qui ne reviendront plus ». Et déchirant son voile : « Ainsi passe ta gloire, ô monde, et ce qui vaut mieux ton bonheur !

« Et toi, viens mon enfant, sur le cœur de ta mère. Les cieux dorés s'ouvrent devant nous ! Entends le chant des anges qui nous attendent, joyeux ! Félicité d'en haut, éternelle Justice, jette un regard sur nous qui mourons pour toi ! »

Ainsi dit la fille à la longue chevelure. Puis elle regarde la fenêtre ouverte, serre la fragile créature sur son sein palpitant. Et bondissant sur la pierre, les yeux hagards, les cheveux frémissants d'horreur, elle s'élance, invaincue, dans les âges futurs ! — Heureux, heureux les morts ! !...

... En ce moment on vit un rayon de soleil fendre la nue ; le jeune Phénix battit le firmament de son aile qui jamais ne brûle. Et les cieux retentirent comme les harpes d'Eole touchées par le souffle de l'Inspiration.

On vit aussi l'oiseau noir fondre sur le pavé de la cour et longtemps se débattre dans le sang des morts qu'il avait tant aimés !...

Ainsi meurent les vierges. Et malheur à qui les trompe !

X

Ainsi va notre monde. — L'amour tue, la douleur entretient la vie ; la mort des uns fait marier les autres.

Le jour où Marina succombe, trahie dans son amour, le valet du roi présente à la bénédiction des prêtres sa fiancée nouvelle.

Dans cettte heure suprême deux jeunes filles se promettent : l'une à la Mort, l'autre à l'Epoux.

Oh ! l'amante légitime plaint le sort de sa rivale ; mais elle ne sent pas encore les épines cachées sous les roses de sa couronne ! Et le valet du

roi serait jaloux de la Mort, s'il pouvait contempler la beauté de Marina montant à l'Infini.

[303] Cependant le triple sacrifice s'accomplit. A son intérêt l'homme grossier immole une mère et son enfant, une jeune fille et son avenir ! Le nom que cet homme refuse à la pauvre femme pour la protéger contre l'opinion, il l'impose à la jeune fille pour l'asservir par l'opinion ! Et dans la conscience de cet homme il ne s'élève pas un remords, et dans son cœur, pas un soupir ! — Les voies de la Révolution sont inflexibles, et redoutables les coups dont elle frappe les hommes !

Allez cueillir les rameaux de l'oranger ; jetez la gaze blanche sur les noirs cheveux de l'épouse ; serrez sa taille mince dans la ceinture de soie ! — La pauvre mère foule aux pieds les dernières fleurs qu'apporta son amant ; elle se pare pour la mort comme pour une fête ; sa main tremblante passe un ruban noir autour de son cou.

Menez, ramenez la danse joyeuse ; étendez les draps fins dans la couche des époux ; récitez-leur des vers et des chansons ! — La pauvre mère s'élance de la mansarde ; elle brise son crâne sur un lit de pavés ; le monde cruel voue sa mémoire aux tourments de l'Enfer !

Prêtez, recevez des serments d'amour ; passez dans vos doigts roses l'anneau des alliances ; formez des projets de bonheur ! — La pauvre mère connaît la sainteté des promesses que font les hommes et le titre de l'or qu'ils donnent. Dans son dé-

sespoir, elle ne sait plus exprimer que ces adieux déchirants :

XI

« Adieu ! ma belle ville, fleuve aimé, collines en fleurs, et toi flambeau du jour qui daignais sourire à mon bonheur. Adieu ! — La nature est trop belle pour supporter la vue de mon infortune !

» Adieu ! monde qui poursuis de tes outrages les plus sanglants la fille des plus pauvres, victime de sa foi. Monde impitoyable et lâche, adieu ! — Tu me refuses le travail et l'estime. Et moi je refuse le pain de tes aumônes, et je suis trop fière pour boire les larmes de mon honneur mêlées au fiel de tes mépris !

304 « Adieu ! folles compagnes de ma jeunesse. Puisse ma mort vous sauver ! Puissiez-vous prendre garde aux belles paroles des garçons ! Puisse votre premier amour ne pas dévorer votre fraîche existence ! A vous adieu !

« Adieu tous ceux que j'aime ! Pardonnez-moi ma mort. Car cet amour, c'était ma vie ; mort cet amour, il me fallait mourir ! Pour moi malheureuse la terre était vide. Je voyais des crêpes sur toutes choses : sur les murs de la mansarde, sur les fruits des arbres, sur les flots limpides, sur l'azur du ciel, sur la blanche couverte de mon lit, sur les yeux de mon enfant ! Tous ceux que j'aime, adieu ! Pardonnez-moi ! !

« Adieu tout ce qui respire, tout ce qui joue,

tout ce qui fleurit, tout ce qui peut aimer sur la terre souriante ! Garçons au teint bruni, filles aux pieds cambrés, enfants aimés de leurs pères, adieu ! — Je ne veux pas envier, je ne veux pas maudire. Soyez heureux, soyez bénis ! Pour moi la mort est une nécessité suprême. Demain si je vivais, j'aurais faim, j'aurais honte : je haïrais...

« Adieu ! père adoré. Pardonne si je vais rejoindre la mère, la bonne mère qui est au cieux. Pardonne si je laisse ta vieillesse sans appui. Mais je n'en peux davantage... Père, adieu !

« Adieu ! toi que j'aimais tant. Oh ! plus que la Madone sainte, plus que la mémoire de celle qui m'engendra, toi que j'aime jusque dans la Mort... Je te pardonne ! Je veux oublier que tu m'as refusé ton bras contre le monde et ton nom pour l'enfant de nos amours ; je veux oublier que tu m'as fait offrir un peu de ton argent pour tout mon honneur livré. — Gratuité d'outrage contre gratuité d'amour ! — Puisse ta conscience ne pas se souvenir plus que mon cœur ! Adieu toi, bien-aimé !

« Adieu ! le dernier, le meilleur, à toi la pauvrette, hirondelle à la gorge blanche. Loin sont nos jours de fête, ô ma sœur malheureuse ! — Que la nature était belle quand l'étoile des matins se levait sur sa couche d'azur, quand tu la saluais de tes chants ; quand elle t'éveillait, hirondelle, et que tu m'éveillais après ! Qu'elle était belle encore, le soir, quand le soleil couchant regardait pour la dernière fois nos vertes collines, et que tu revenais, chanteuse, en suivant sa traînée de feu !

... « Vous qui relèverez mon corps, vous qui viendrez vous asseoir sur le gazon de ma tombe, vous que l'amour tue, vous que l'amour fait vivre! une larme, une prière en passant pour la pauvre Marina. Ce sont des pleurs sacrés, ceux qu'on verse sur le malheur !

« Oh ! ne m'accusez pas. Car mon âme s'envole, semblable à la fleur de l'anémone froissée sous le sabot du ruminant. L'anémone ne vit qu'une heure, mais bleue, mais pure, symbole d'espérance et d'amour. Oh! ne m'accusez pas ! »

XII

Certes plus touchants que ceux-ci furent les adieux sur lesquels la Marina déposa son dernier baiser. Mais je n'ai que ma plume pour reproduire le sublime langage d'une âme qui rompt ses fers !

O plume! tu n'es bonne qu'à salir les doigts des érudits, et je te briserais sur leurs fronts, instruments misérable, tant l'impatience de ma pensée souffre de ta lenteur !

Du moins si je tenais dans cette droite émue l'archet ou le pinceau, je ferais admirer au monde la libre et fière femme qui mourut pour racheter ses compagnes de la servitude imposée par les hommes !

A moi donc, à moi tout le sang de mes veines ouvertes ! Qu'il descende goutte à goutte dans cette

plume rebelle à mes efforts ; qu'il la réchauffe, la ramollisse, la ploie sous ma main comme un métal fusible :

Afin que chaque battement de mon cœur se retrouve dans chaque mot, dans chaque lettre déposés sur ce papier.

Car c'est encore une grande revendication, celle que j'entreprends aujourd'hui pour une femme qui sut aimer, pour une morte, contre tous les hommes calculateurs, contre la civilisation vivante !

De l'univers des tombes, levez-vous, ombres des forts, victimes salies par la main des sociétés jugeuses, vous qui portez au front l'auréole d'épines... levez-vous !

Lève-toi, Christ crucifié par Pilate ! Lève-toi, Montcharmont guillotiné !

Et puissiez-vous rendre ma voix inflexible comme la Justice, [306] opiniâtre comme la Vengeance, terrible comme la trompette du prophète et du soldat !

XIII

Exilé sur la terre, je parcours les allées désertes d'un *camposanto* d'Italie. Je foule aux pieds la fraîche mousse qui recouvre ton beau corps inanimé, Marina ! Oh laisse-moi détacher de ton immortelle couronne la fleur de la pervenche et la branche noire du cyprès ! Parfums de douleur et d'amour, couvrez-moi de vos nuages roses. Et toi,

jeune fiancée de la Mort, appelle-moi de ta voix la plus douce !

Ici je veux rester jusqu'après le déclin du jour, attendant l'heure du rossignol et du ver-luisant. Je veux suivre dans les buissons le vol des phalènes et les danses des feux follets. Esprits des morts, âmes heureuses, consolez-moi ! Consolez-moi, les cieux ! Clair de lune, bruits de la terre, chants du fleuve, frémissements de l'herbe, consolez-moi ! Les vivants font tant de mal...

Je veux penser à la pauvre femme suicidée, morte sans qu'une larme vint rafraîchir ses lèvres ; morte sans exciter un regret ; morte, n'emportant de cette terre que la blanche robe qu'elle destinait aux joies des fiançailles. — L'amour tue !

XIV

Le prêtre et le philosophe ont touché du bout de leurs manteaux l'humble pierre de sa tombe, et ils ont dit : Réprouvée, maudite la misérable qui succombe aux tentations de l'amour, au 307
délire du suicide ! Et depuis, les souris chauves ont répété tous les soirs : Crime ! Malédiction ! (1)

(1) Moi-même, oui moi, dans un temps où je me croyais sage, j'écrivais, pauvre fou : « Le suicide est un acte lâche que réprouvent également l'opinion et la la loi. » (*De la Révolution dans l'Homme et dans la Société.*) — L'opinion ! la loi ! mensonges, tyrannies, camisoles de force, furies qui déchirent ton âme toujours jeune, Eternité, ma mère !

Elle maudite par vous, mes maîtres ! Ah ! cette malédiction lui sera bien légère devant l'Humanité ! Mais réprouvée, criminelle, Marina !... Et pourquoi ? Qu'en savez-vous ?... Vous l'avez lu, vous dites, mais avez-vous jamais pensé ! ?

C'est chose grave cependant, c'est péché mortel de condamner en une parole la pauvre fille qui, pendant longs jours et mortelles nuits, se roula, gémissante, dans la serpillière des angoisses. C'est lâcheté, quand on a le dos au feu, le ventre à table, et la main dans la main de sa courtisane, c'est lâcheté de broyer sous la fourrure de ses sandales la femme qui meurt de faim, de froid et de douleur ! Et qui donne avec son sang, dans cette société sans entrailles, une sublime leçon de courage, d'honneur, d'amour et de fidélité !

XV

Il fallait, dites-vous, qu'elle vècut, objet de honte et de persécution. Il fallait qu'elle traînât son repentir au pied des autels, exemple pour tous de terreur salutaire et d'humilité ! Alors les Académies l'eussent couronnée, sa mémoire eût été grande, et très miséricordieux, le Seigneur l'aurait reçue dans le palais de ses béatitudes ! — Et voilà pourtant les beaux discours en échange desquels vous donnez votre vie, prolétaires, ô mes frères !

Et moi je dis : Que chacun sonde sa plaie ! Et

que ceux-là se tuent qui la jugent trop profonde pour jamais guérir ! La *Résignation !* belle parole en vérité, et qui résonne bien aux oreilles de l'âne en même temps que le bâton sur son dos ! Mais parole indigne de l'homme fort et de la femme délivrée ! Résignation, [308] Souffrance et Martyre : maximes mauvaises en elles-mêmes et mises trop souvent, hélas ! au service de causes, de lois et d'opinions pires encore !

Telles serait donc, selon vous, la destinée de l'homme ici-bas : se consumer par la douleur et les privations, afin que dans les demeures des bienheureux, dans les palais et dans le ciel, les oisifs et Dieu, leur maître, s'épuisent par l'exaltation d'un bonheur éternel. — Blasphème ! ô Blasphème dont l'humiliante résignation du pauvre est plus coupable encore que l'insolente tyrannie du riche !

XVI

Non, la destinée de l'homme sur terre n'est pas celle de la bête qu'il conduit au labour. Et les philanthropes qui n'ont à lui montrer à l'horizon que des corps amaigris, des âmes désespérées, des gibets et des tortures, les apôtres du Devoir et du Sacrifice ne parviennent plus même à se faire écouter par les plus simples. — *Requiem æternam, sempiternam dona eis, Domine !*

Le Bonheur est le but vers lequel tout être s'envole, quand il écoute la grande voix de la nature.

Il a deux ailes pour l'atteindre, l'Espérance et la Liberté. Et s'il croit ne pouvoir jamais le saisir dans cette existence, à rien ne valent pour l'empêcher de mourir les digressions des philosophes. — Je l'affirme sur mon âme, le Suicide décimera les hommes tant qu'ils n'auront pas trouvé la voie qui conduit au Bonheur.

XVII

Si je n'espérais plus rien, absolument rien ici-bas, je me suiciderais sans scrupule...

Je me suiciderais parce que je suis libre. — Et je ne considère pas la Liberté comme un vain mot ; je l'étends au contraire jusqu'au droit de m'ôter la vie si je la prévois à jamais malheureuse. Et qui donc, mieux que moi, pourrait juger de mes chances de bonheur ? Vous qui me condamnez pour avoir porté la main sur mon corps, pensez-vous qu'avant de m'y décider, je n'aie pas bien combattu bien souffert ? Ah ! plus que vous apparemment ! — Il n'est en vérité que les philosophes pour imaginer qu'un homme se détruise par partie de plaisir, et pour afficher la prétention de le faire comparaître à leur tribunal.

XVIII

Je me suiciderais parce que j'ai la conviction

que je revivrai. — Et la vie future de mes croyances n'est pas ce mirage désespérant au moyen duquel toutes les religions fascinent les esprits trembleurs.

O démonomaniaques, à un seul ou à plusieurs Dieux! Adorateurs d'images, de fétiches, de plâtres, de mômies et de charognes, y avez-vous bien réfléchi? L'éternité de l'existence sous l'œil d'un maître éternellement courroucé, vengeur éternellement, éternellement tout-puissant, c'est l'éternité du Supplice, c'est la fatalité du Mal.

Hélas! Hélas! Assez de chaînes pèsent sur nos membres déchirés! Faut-il encore, de nos coupables mains, en forger de nouvelles? Faut-il river à jamais celles de la terre à celles du ciel?

Hommes! j'en rougis pour vous, mais les oiseaux des champs vous donnent des leçons de courage. Car ils s'accoutument à la vue des épouvantails du paysan. Et vous, vous saluez humblement le prêtre noir qui passe, et vous vous agenouillez devant ses manitous, et vous leur engagez votre postérité par serments redoutables, dans les siècles des siècles. — O race humaine, ne pourrais-tu donc pas devenir aussi brave que la race des passereaux?

XIX

Moi qui suis pétri comme vous d'argile mortelle, je me suis raidi contre le mauvais instinct qui nous livre à la Peur. Je me suis dit qu'à me-

sure que je progresserais dans les existences futures, je m'éloignerais davantage du terrible Dieu créé par les épouvantements du premier homme, et je me rapprocherais plus du dernier Dieu que nous connaîtrons, de l'Homme affranchi.

Et l'Homme affranchi, le Dieu futur, sera beau, robuste, intelligent, bon et heureux ([1]). Il n'aura plus d'intérêt à faire le mal, plus de préjugés, plus de craintes paralysantes ; il développera, dans leur plénitude, ses facultés et ses passions sublimes, il rayonnera par l'activité de sa force et l'essor de son génie sur la nature vaincue. Et privé de sa clef de voûte céleste, le noir édifice de l'esclavage tombera. Et de sa chute retentira l'Enfer.

La foi que j'ai dans cette vie future, c'est mon

(1) Il y aura toujours *douleur* dans l'humanité, j'en conviens. Mais elle ne sera plus imposée par une classe d'hommes à une autre classe. De cette douleur coupable, véritable péché d'origine, nous nous délivrerons par la science de la justice et de l'harmonie, car cette douleur vient de notre ignorance, de nos discordes, de nos iniquités.

Les sociétés de l'avenir ne seront plus sujettes qu'à deux sortes de maux : ceux qui sont la conséquence forcée de toute lutte contre la nature et qui diminueront chaque jour ; et ceux qui résulteront toujours des réactions de l'âme sur elle-même, réactions qui conservent notre existence par le jeu des contrastes et rompent l'uniformité de nos sensations morales.

Ainsi dit le poète :

« Ritorna a tua scienza
Che vuol quanto la cosa è più perfetta
Più senta il bene, e cosi la doglienza. »

Dante.

salut, le rempart de ma faiblesse, le secret de mon sang-froid devant le Suicide.

XX

[311] Je me suiciderais parce que je crois à la Révolution immanente et permanente dans les sphères infinies. Vienne demain la Mort, et je la saluerai comme le bien suprême. Car alors seulement mes aspirations les plus indomptées s'échapperont de leur prison osseuse ; alors la force transformatrice prendra dans sa main mon corps et mon âme et les balancera sur les immenses plaines de l'Eternité. Alors mon sang sera répandu sur l'universelle série des choses, et mon esprit revivra, plus subtil, dans les sociétés régénérées. Alors je serai plus utile à tous. Alors je parcourrai les cercles de lumière et de chaleur, et je ne m'arrêterai jamais. Et de motions en émotions, et par bonds et par fêtes, à grand coups d'ailes, je m'agiterai dans le monde immortel ! — Oh ! que cet avenir est plus grand et plus diversifié que celui du Paradis !

Et pourquoi donc redouterais-je le suicide qui me rend toute ma virtualité d'existence dans le temps et dans l'espace ? Et me dépose, radieux, aux plages lointaines de l'avenir !

XXI

Qu'est-ce en réalité que notre vie terrestre ? Une partie de notre existence totale, et pas la meilleure sans doute. Or, mon existence totale, celle de mon âme toujours renaissante, est un capital mis à ma disposition. J'ai le droit d'en être avare ou prodigue, et de choisir les moyens et les moments de le dépenser : midi ou minuit, aurore ou crépuscule, excès de débauche comme excès de travail, mort lente ou suicide ; rasoir tranchant, pistolet à la détente facile, acide prussique expéditif, charbon, corde et clou, ressources des plus pauvres !

[312] *Time is money.* — L'épargne du temps est aussi mortelle que celle des richesses : je n'épargnerai pas mes jours. De la somme de ma vie je ne perds rien d'ailleurs en changeant de forme ; tant que l'univers sera, je serai dans l'univers. Le suicide ne peut jamais faire que précipiter mes transformations.

XXII

Quand mon présent est sec et vide comme l'enveloppe d'une noisette dévorée par l'insecte térébrant, y demeurerai-je, moi ? Quand je ne trouve plus dans mon passé que des souvenirs de douleur, quand l'avenir m'apparaît sous le voile de la nuit,

me résignerai-je à ne jamais les découvrir d'un autre point de vue ?

Non. Car si je reste ainsi, j'ai la certitude d'être malheureux, inutile, à charge à moi-même et aux autres. Car le mal détruira mes facultés. Je languirai, je mourrai tous les jours sans jamais être mort.

Et mes ennemis se réjouiront de ma décadence ; et je lasserai la bienveillance de mes amis, la patience de mes héritiers. Et quand on m'aura plaint deux jours entiers, le troisième on ne me trouvera plus supportable. Et derrière mes épaules, mes parents chuchotteront des mots sinistres. Et ma mère, oh ! ma mère me précèdera dans la tombe, maudissant le malheureux jour qui me vit naître ! — Ah ! mille fois plutôt le suicide.

XXIII

Je me réjouis fort, dans mon âme ironique, du sens conventionnel que les civilisés attachent aux mots.

D'un coup de pistolet un homme en finit avec la vie qui lui pèse : cet acte s'appelle suicide, et cet homme laisse la mémoire [313] d'un lâche criminel, mille fois plus condamnable et damnable qu'un assassin. Et voyez un peu l'excellence de votre logique ! Celui qui se fait arracher un chicot est réputé brave ; les phtisiques et les cancéreux, qui traînent pendant de longs mois l'agonie d'une

existence condamnée, sont célébrés comme des modèles de courage. — Moi, je persiste à penser que le gros instinct de la bête lui épargne bien des souffrances au-devant desquelles nous courons. Je le démontrerai en instruisant le procès des médecins, les plus charlatans des despotes.

XXIV

Pour me détourner du suicide, ne me dites pas que je suis *chargé* d'une mission, celle de vivre, et que je *dois* l'accomplir jusqu'au bout. Car *charge* veut dire *peine*, et *devoir*, *esclavage*. Car je ne fais que ce qui me plaît, à moins de force majeure ; et j'ai du moins pour consolation, dans cette vie, la certitude de pouvoir m'en débarrasser quand je le jugerai convenable.

Puis je vous demanderais : qui donc avait mission de m'imposer cette mission-là ? A qui donc en ai-je reconnu le droit ? Quand et comment ? Qu'on me montre le contrat par lequel je me suis engagé à vivre quand même ! Qu'on me cite les conditions que j'ai stipulées à mon avantage en le rédigeant et en le signant ! Et alors je me résigne à vivre par mission, commission, soumission, pression, compression, dépression et aspersion. — Sinon, non !

XXV

Ne me dites pas que ce contrat avait force de loi parmi les générations qui m'ont précédé. Car cette loi ne m'engage à rien, [314] moi qui n'ai pu ni la discuter, ni la voter. Et s'il me fallait vivre, courbé sous les décrets qui régissaient les morts, je m'écrierais : Creusons avec nos ongles dans la terre des tombeaux, ramenons-la sur nous et laissons aux squelettes l'administration de ce monde. — Mais je m'assure que le sacrifice des vivants serait un triste et inutile hommage à rendre aux morts.

XXVI

Si la mission dont vous voulez m'imposer l'observance m'était avantageuse, il ne serait pas nécessaire de l'appuyer de menaces terribles. Je serais porté vers son accomplissement par l'attrait même de ma nature ; je ne serais pas réduit à m'élever contre elle du cri suprême de mon sang. Je vivrais tout bêtement, comme l'épicier du coin, sans savoir d'où je viens, où je vais, et le plus souvent même, ce que je fais dans le monde.

Ah ! que parlez-vous de missions, de devoirs, de peines et de récompenses éternelles, de *balançoires* enfin, à celui qui tient le couteau de sa droite amaigrie, et frénétiquement le porte dans l'incurable plaie de son âme ! — La mort est la seule déesse qui console les désespérés !

XXVII

Et vous, prêtres rebondis, académiciens roses, jésuites de tout poil, de tout fiel et de toute robe, me rappelleriez-vous cette mission avec tant de sollicitude, si vous ne m'exploitiez pas sans pudeur, à merci et miséricorde ? Ah ! si vous n'aviez pas tant d'intérêts sur ma vie, que vous importerait ma mort !

Les philanthropes d'Angleterre sont moins hypocrites que vous. Ceux-là comptent du moins, et passent froidement sur le cadavre [315] de l'ouvrier mort de faim dans le mois de novembre (1), mais ils dénoncent, indignés, à la police (2), le cocher barbare qui se permet de fouetter, sans les égards dus à sa valeur, la plus maigre rosse de *Smithfield!*

Ah sang et rage ! C'est que pour votre malheur, vous êtes trop féconds et trop à bon marché, prolétaires, ô mes frères ! Tandis que les bêtes de somme manquent et sont d'un bien plus grand prix que les hommes (3) !

(1) *The month of cut throats* — le mois où l'on se coupe la gorge.

(2) *To put in charge* — mettre en charge. —

(3) Je me donne la satisfaction de rapporter ici la réflexion vraiment ingénieuse que me fit un jeune *gentleman hautement respectable* dont je cherchais à émouvoir la sensibilité en faveur d'un pauvre déguenillé : « *My dear sir, and why did not God make a peculiar skin to those poor in order they may be not so shocking to the gentry?* » — « Mon cher monsieur, et pourquoi Dieu n'a-t-il pas fait une peau spéciale pour ces pauvres afin qu'ils ne soient pas aussi *choquants* pour les gens de noblesse ? » — ALMIGHTY GOD ! ! !

XXVIII

Et pourquoi me trouvé-je compris, victime involontaire, dans la gémissante procession de ceux qui vivent?

Est-ce parce que les nuits sont longues? Et qu'alors, ne sachant comment passer leur temps, deux êtres humains se sont rapprochés pour me produire? Et si j'estime que les respectables auteurs de mes jours eûssent bien mieux fait de dormir ou de songer un peu plus à ce qu'ils faisaient; si la vie qu'ils m'ont transmise, sans savoir ni pourquoi ni comment, n'est plus pour moi qu'une interminable succession de douleurs, faudra-t-il que, par reconnaissance pour la peine ou le plaisir qu'ils ont pris pendant une seconde, je conserve, moi, cette existence à perpétuité (1)?

(1) C'est généralement avec préméditation que les bourgeois ne se reproduisent pas ou se reproduisent : tantôt sous la forme d'un avocat, tantôt sous celle d'un notaire, d'un médecin, d'un fonctionnaire ou d'un filou quelconque. Nombre, sexe, profession de la progéniture, tout est bien calculé sur ses rentes à venir, quand elle n'est encore qu'en chantier. Malheureusement les procédés ne répondent pas aux intentions. Les bourgeois n'ont pu réussir encore à faire passer la nature sous les fourches caudines de leur gêne. Mais il ne faut désespérer de rien ; nous vivons dans le siècle des grandes découvertes et des moralités de haute-école. Nous touchons à la nuit heureuse où le rêve du grand Malthus se réalisera pour la générale jubilation des classes honnêtes et modérées. En vérité, je vous le dis, les bourgeois sont plus malins que les singes !

[316] Est-ce parce qu'elle me vient d'en haut, cette mission, et qu'elle est sanctifiée par Dieu ? Et si votre Dieu est mon ennemi ; si je ne reconnais son autorité malfaisante ni dans le ciel ni sur la terre, me faudra-t-il vivre pour votre satisfaction ? Et s'il importe tellement à ce Dieu que je parcoure tout entière la longue route de l'existence, pourquoi donc me la sème-t-il de cendres, de ronces, de cercueils, d'apparitions maudites, de réalités plus maudites encore ? S'il est toute puissance et toute bonté, ce Dieu, pourquoi donc ne se fait-il connaître à moi que par le Mal ? Et s'il est immuable et qu'il soit mon maître, ce Dieu, comment puis-je espérer d'en être délivré jamais ?..... Jamais !!...

XXIX

Ne me dites pas qu'il est horriblement dangereux de mettre sous les yeux des hommes des membres pantelants, un crâne vide, des traits convulsés par la rage ou le désespoir. Ne me dites pas que l'odeur et la vue du sang sont contagieuses ; qu'un pareil spectacle nous fait oublier devoirs et famille, qu'il nous amène à douter de nos propres forces et de nos chances de bonheur dans cette vie.

Car vous ne voyez qu'un instant le cadavre du suicidé ; un instant seulement il effraye les femmes nerveuses et fait pleurer les enfants. Le lende-

main les hommes légers le recouvrent d'une lourde pierre... Et tout est dit!

Tandis que le Découragement à l'œil cave promène de longs mois son spectre parmi les sociétés bruyantes, troublant les conversations des femmes et les rondes des enfants. Horreur pour horreur, ne préférez-vous pas encore la vue de la plaie saignante [317] à celle de la plaie grise qui ne se ferme pas ? Non certes, l'image de la mort violente n'est pas aussi pernicieuse que celle des maladies incurables.

Si la tête du suicidé est si horrible à voir, elle détournera les hommes du suicide bien loin de les y pousser. Soyez conséquents avec vous-mêmes, criminalistes! Ne tuez-vous pas les assassins pour frapper les sociétés d'épouvante ? Ne montrez-vous pas leurs têtes coupées à la foule pour lui donner un exemple salutaire ?

Moi, je ne sache pas que la société puisse préparer un cadavre plus artistement et plus moralement que ne le fait l'individu.

XXX

Ne me dites pas que l'homme qui vient de se détruire a désespéré trop tôt; que demain peut-être l'heure de la délivrance eût sonné pour lui ; qu'il n'a pas assez réfléchi.....

Ah! sans doute, le malheureux a calculé ses chances d'avenir avec plus d'anxiété que vous ;

mieux que vous, sans doute, il a reconnu que son mal était incurable. Et pourquoi donc, à travers mille angoisses certaines, eût-il attendu sur cette terre un bonheur tardif et rare, quand il pouvait d'un coup d'aile s'élancer dans les sphères brillantes de l'avenir ?

Il est las de la monotone répétition de ses souffrances, il veut y mettre un terme par une mort prompte, il préfère une grande douleur qu'il peut choisir à ces mille douleurs invisibles dont la Fatalité le poursuit. Le stoïcien lui-même se fatiguerait d'endurer toujours les mêmes tourments, et l'*altruiste* le plus dévoué désespérerait tôt ou tard s'il ne pouvait remplir ici-bas qu'une mission de désespérance.

Il vous est facile de dire, ô philosophes ! qu'on en revient quand on veut ; que l'homme peut vaincre sa maladie, dominer sa pensée et conjurer la mort. Moi je soutiens qu'on le désire toujours et que rarement on y parvient, hélas ! Et je vous demande : ô forts de tête et de corps, pourquoi donc ne punissez-vous pas la folie, la misère, la fièvre, le délire, les maux chroniques et l'agonie ?.... Ce sont, ce sont autant de lents suicides... Echappez-y !...

XXXI

318 Qu'on en soit bien convaincu, notre esprit ne conçoit pas une pensée qui ne témoigne d'un besoin de nos corps, d'une opération de nos âmes et

de nos facultés. Quand un homme se sent irrésistiblement attiré vers le suicide, c'est que toutes ses forces ne sont pas employées ici-bas; c'est qu'il entend les voix de ses amis morts qui l'appellent dans un autre monde ; c'est qu'il ne peut douter qu'il y sera plus heureux, plus utile, plus libre que dans celui-ci. Le divin égoïsme qui prend racine dans l'âme des Christ et des Barbès, et qui, réfléchi sur les sociétés, produit la délivrance de tous, n'est autre chose après tout qu'une ambition sublime, la dévorante soif d'une immense gloire à venir, la fascination que la Mort exerce sur nous, l'aspiration à l'Immortalité !

Le Suicide, c'est le plus rapide des anges qui président aux résurrections !

— « Qui donc ose prêcher le Suicide dans cette société ? N'est-elle pas assez malheureuse ? » — Ainsi diront les Malthusiens.

— « Eh bien ! c'est moi, mes maîtres, moi qui signe tous mes actes de mon nom, et dont chaque parole est un acte. Livrez-moi donc une fois de plus à vos tribunaux ! »

— « Homme de haine et de meurtre, malheur à vous qui montrez à toute cette génération la pente funeste où il y a du sang, du sang chaud qui enivre ! Malheur à vous qui poussez les hommes par les épaules au gouffre de la Mort ! » — Ainsi diront les Malthusiens.

— « Et si cette génération m'approuve, c'est que votre société, c'est le chevalet de Ribera; c'est que je suis dans le vrai quand je compare

la mort par le suicide à cette lente torture par la misère, et que je dis : le suicide est un bien ! Est-ce ma faute, ou la vôtre? »

Ah! Malthusiens hypocrites et misérables! Et que faites-vous donc en entretenant la guerre, le paupérisme et le malheur dans les sociétés? Que faites-vous en proposant des contraintes morales, des procédés sexuels, hygiéniques, sociaux, ingénieux et [319] chirurgicaux contre la propagation de l'espèce? Vous suicidez l'humanité, si je ne me trompe, et par les plus lentes des tortures, par les plus cruelles, par la misère et la privation. Moi, dans une société comme la nôtre, j'aime mieux pousser l'homme trop malheureux à se détruire par le fer ou le poison. Oui, si dans un seul cas, je me reconnaissais le droit d'exercer une autorité sur l'esprit de mes semblables, je conseillerais le suicide à quiconque m'affirmerait ne plus pouvoir supporter l'existence! Et ce conseil, je le donnerais dans tout le calme de ma conscience, comme le médecin qui, désespérant d'arrêter la gangrène d'un membre au moyen d'une médication générale, propose l'amputation.

XXXII

Si, lisant ces lignes, quelqu'un de ces grands infortunés y puisait le courage de se détruire, je ne regarderais pas comme perdu le temps que j'ai mis à les rédiger.

Avant tout, dirais-je à l'homme, délivre-toi du mal! Et quand toutes les heures de ta vie sont la proie du mal, eh bien! délivre-toi de la vie!

Si tu as désespéré de toutes choses, si tu appelles la Mort comme une fiancée: tue-toi!

Si les beaux Séraphins aux ailes flamboyantes soulèvent toutes les nuits ta tête vers les cieux: tue-toi!

Si tu vois les morts qui t'aiment danser à l'heure de minuit sur le gazon des tombes, s'ils te réservent une place dans leurs rondes joyeuses: tue-toi!

Si ta mère vénérée, si la bien-aimée de ton cœur te sourient dans de plus beaux mondes: tue-toi!

Si, plus grande que sur cette terre maudite, la Gloire t'apparaît dans l'avenir: tue-toi!

Si tu ne peux atteindre l'amour de tes rêves, l'étincelant rayon de ton espoir, la dernière aspiration de ta pensée: tue-toi!

Si le cor des révolutions, si le canon hurleur qui sonne les batailles retentissent en ton âme: tue-toi!

320 Malheureux si tu n'en as pas la force! Heureux si tu peux exécuter la résolution suprême!

— L'homme est trop petit en réalité, trop grand en espérance pour redouter la mort. Avec un peu de courage il peut rompre en une seconde les lourdes chaînes du présent. De sang-froid, il ne doit pas être bien affreux de mourir en se précipitant, en s'endormant dans les vapeurs du char-

bon ou sous les baisers des vagues, en se brûlant la cervelle. N'avons-nous pas éprouvé mille fois ces sensations dans nos rêves ? Et les avons-nous trouvées poignantes, intolérables, comme les affres de la douleur qui ne passe pas ? —

Quand nous souffrons trop, remettons-nous donc avec confiance entre les mains des siècles diligents que jamais n'épuiseront sur notre être l'éternelle série de leurs transformations.

... Pendant trois mois d'hiver, j'eus de ces rêves affreux qui suspendent les battements du cœur et provoquent notre main furieuse à nous ôter la vie... Reviendront-ils ? je l'ignore. Mais si je les prévoyais par malheur, je n'aurais certainement plus le désir de leur résister.

— Les phénomènes qui se passent dans l'esprit de l'homme observateur sont utiles à connaître parce qu'ils réflètent les préoccupations de son temps. Je surmonterai donc la répugnance qui me laisse le souvenir de ces rêves, et je les écrirai :

J'ai trente ans, me disais-je ; c'est l'âge fatidique où la Santé se retire des miens. Alors, ils languissent pendant quelque temps dans des angoisses indescriptibles. Puis la Nature charitable leur envoie le sommeil des morts ou le délire des fous.

Fou! Ce mot-là m'effraie ; je ne veux pas le devenir. Ah! mille morts plutôt qu'une parole de

pitié méprisante, plutôt que la dictature matérielle des médecins ou les divagations psychiques des savants! Non, je ne laisserai pas mon âme à cette dissection torturante!

— Que je vous cite un exemple de la justesse de nos idées conventionnelles :

A vingt ans j'étais interne à la Salpêtrière, et j'y traitais des folles : on m'appelait *philosophe*. Aujourd'hui, si l'on me renfermait à Bicêtre, on m'appellerait *fou*. Travaillez donc dix ans de
321 votre vie pour arriver à ce résultat! Oh! si j'allais ne point avoir la force de mourir!

Cependant je ne puis aller plus loin. Le sombre Suicide me bat de son aile de soufre, il me fascine comme un épervier; autour de ma tête il agite de formidables épouvantements. La Mort a pris mon cœur pour oreiller.

Homme! Couvre des oripeaux de la grandeur ton épaule superbe, gonfle ton crâne d'axiomes et de paradoxes retentissants, brille au dedans, brille au dehors : tu ne dépasseras pas ton heure. Le Destin est suspendu sur ta tête comme le tranchant d'une hache.

Je le jure par la froideur de ma logique ordinaire, si la conscience d'une grande œuvre à accomplir, si la perspective rapprochée d'une réputation scandaleuse pouvaient arracher un homme à la mort, je serais cet homme. Car j'ai la passion du travail, et sur mes lèvres prophétiques, je tiens le mot des énigmes qui passionnent l'Humanité. Mais quoi! je suis terrassé par le mal.....

— Héritage, Epargne, Propriété, voilà ce que vous appelez des biens, imbéciles *occupants* d'aujourd'hui. Conservez donc aussi les maux que ces biens-là vous causent, soyez-en seigneurs et héritiers dans les siècles des siècles ! Et que les supplices de l'Enfer ne vous en délivrent point !

Entre les murs de fer, de pierres ou d'épines, vous renfermez les instruments de travail et de fête dont l'usage appartient à tous. En semant sur ces murs des tessons de bouteilles, vous dites : « ici n'entrera point mon semblable ; sur ces verres tranchants il s'écorchera les mains et les pieds ; s'il n'a rien à manger, rien à boire, qu'il vive de sa chair et du sang de sa chair ! J'exproprie l'Humanité pour cause d'utilité particulière. Chacun chez soi, chacun pour soi ! Dieu reconnaît les siens ! »

Mais la Justice qui n'est autre chose, entendez-vous, que la Nécessité, la Justice éternelle, inéluctable, sidérante, infinie, l'impitoyable Justice s'attache à vos pas. Et refermant votre enceinte de pierres dans une enceinte de tourments et de remords, elle dit :

« Tu périras, ô riche, par défaut de travail et de mouvement ; tu seras troué par les balles des révoltes que tu provoques. Car le mouvement, c'est l'existence ; le travail, c'est l'attrait qui l'entretient ; et la Révolution, c'est la revendication qui ne périme [322] jamais, c'est le droit éternel du déshérité ! L'inique ouvrage de tes mains, ô riche,

le mur de ce champ se resserrera et viendra te prendre à la gorge. Et ni toi, ni tes enfants ne sortirez de ce cercle maudit. Et maintenant fais réparer tes clôtures ; je sais bien qui paiera les frais ! » —

La voilà donc ma part dans cette vie, ma propriété par héritage, la Maladie ! Cela valait bien la peine de séparer votre cause de la cause commune, générations privilégiées dont je suis descendu.

Si mon âme était complice de cette exploitation odieuse ; si j'avais travaillé, souffert pour la défendre, je n'aurais pas le droit de me plaindre ! Mais je me suis raidi contre elle de toute ma force mortelle : et ma force a ployé ! Malédiction !

Fatalité, Providence, Mondes qui me dominez, Tout plus grand que moi, je suis vaincu par vous ! Mais je ne vous appellerai point Dieu, je ne vous demanderai pas merci, je ne vous adorerai jamais. Dans le mouvement éternel il est d'autres existences que celle que je quitte, et toute partie perdue veut sa revanche. Ne criez donc pas victoire avant le temps. L'Homme se vengera du Mal ; l'Homme détrônera Dieu !

J'avais cependant tant de pensées utiles à communiquer aux autres ! Peut-être l'heure n'en est pas encore venue ?... Non, je ne puis être ainsi supprimé pour toujours ! Et je m'élance dans ton sein, Eternité, avec la conviction que je reviendrai parmi les hommes !

Mon enveloppe d'argile ne suffit plus à contenir mon imagination déchaînée. Transparente, éphémère, amincie par le travail, elle éclate comme la glace de Janvier qui ralentit pour un instant le cours des fleuves. Cette âme et ce corps qui me sont échus vont divorcer et entrer dans de nouveaux accords. Que cette transformation s'opère donc! Et malheureux moi, si j'en retardais la venue d'une seconde seulement!...

Mes ennemis diront : « Il ne pouvait finir autrement. Que sa mort serve de leçon aux jeunes gens présomptueux! »

Et me soulevant de ma tombe, je leur répondrai : « entre vous et moi rien n'est fini, mes maîtres! La Liberté qui fit vibrer ma langue ne m'inspira jamais que des paroles vraies. Tant que ma volonté put rassembler en un faisceau les rayons de mon intelligence, l'une et l'autre furent mises au service de la Justice. Et [323] quand le courage me manqua, je rendis de bon gré mon âme au tourbillon. Croyez-vous que pareil bon vouloir soit chose commune, et que les hommes n'en aient plus que faire?

« Pour votre confusion et mon triomphe, je reviendrai, je le jure, et je serai le premier au rendez-vous des réparations. Retenez bien les paroles que je vais écrire afin de pouvoir un jour en vérifier l'exactitude..... »

Avant la fin du siècle, un homme juste paraîtra sur cette terre souillée de crimes; ce sera un re-

venant : les morts reviennent! Il ne dira plus à l'individu : « Rends à César ce qui appartient à César, à Dieu ce qui est à Dieu ; rends à l'Exploiteur ce qui est à l'Exploiteur. »

Mais il lui dira : « Prends ce qui te revient, mon frère, partout où tu le trouveras. Et que tes semblables en prennent autant, afin que l'Equité soit rétablie dans le monde. Et que chacun ensuite fasse respecter son Droit, afin que personne ne soit plus dans l'obligation de fléchir sous la loi du Devoir. Car le mot *Devoir* exprime une contrainte, une souffrance, la lutte contre tout ce qui est plus fort que nous. Homme libre! tu ne reconnaîtras de plus fort que toi rien, rien que l'Univers. Et rassemblant toutes les ressources de ta force et de ton esprit, tu te mesureras avec lui, tu le vaincras. Réduit à ces termes, le Devoir n'est plus un principe permanent ; c'est une contrainte passagère dont l'objet varie suivant les temps et les lieux. Tandis que le Devoir des âges passés, c'était le mot d'ordre des tyrannies éternelles, c'était la sanction de l'Esclavage, de la Misère et de l'Immobilité. »

..... Il dira encore, le revenant : « Ton domaine, fils des hommes, est de tout siècle et de tout lieu jusqu'à la transformation de ta race. Tu peux le resserrer ou l'agrandir à la mesure de tes craintes ou de ton énergie. Le fond des Océans, la voûte des Cieux, Continents sous-marins, Mondes étoilés, Création, Dieu, tout cela t'appartiendra le jour où tu ne trembleras plus en y portant la

main. A condition que tu te gardes des faux prophètes, de ceux qui te crient : « ton royaume n'est pas de ce monde ! »

..... Ce revenant ne portera pas mon nom, car mon nom veut dire malheur ; mais il poursuivra mes idées. Il parlera toutes les langues de la terre et passera dix années parmi les peuples, leur annonçant la Bonne-Nouvelle. Il sera d'une activité, d'une audace [324] extrêmes ; parfois cependant on le verra pris de défaillances inexpliquées. Il rendra compte des sublimes harmonies de l'homme et des sociétés. Il n'écrira pas, et toutefois ses paroles seront recueillies et affichées à tous les coins des rues. Des ambassadeurs magnifiques lui offriront les plus riches empires de la terre. Et lui répondra: « Mon royaume n'est pas de ce monde. Car je suis envoyé pour détruire tous les royaumes de ce monde. »

Et qui donc es-tu ? lui demandera-t-on. Et lui répondra : « Je suis Dieu détrôné ; je suis l'aspiration des siècles passés et des générations présentes... Je vous le dis en vérité, le temps est proche où l'HOMME bouleversera le globe, et posant sur sa tête la couronne des monts sublimes, s'écriera :

« Je suis le Roi des Rois, le Premier et le Dernier, Celui qui fut et qui sera. Je commande à la foudre d'allumer la tempête de mes pensées, je commande à la mer de m'emporter aux horizons lointains. Je marche sur les flots dociles ; les éclairs désarmés caressent mes cheveux. »

..... Celui qui reviendra dira encore : « Courage,

mes frères ! Chauffez-vous aux feux du ciel, soulevez la masse des eaux, saignez aux quatre veines la planète trop riche, et recueillez son sang d'ardente lave fondue! Animez, animez la matière infinie; brisez, brûlez, soufflez, tordez, dispersez tout ce qui fut, tout ce qui est..... C'est bien !

« Homme, tu marchais à tâtons dans les ténèbres. Et maintenant, tu peux exciter ou retenir l'infernal mouvement des mondes avec la même facilité qu'un soldat, son cheval. Salut ! Salut ! roi de toutes choses, te crie l'Humanité..... C'est très bien encore !

..... » Mais tu trembles, insecte vêtu de pourpre, Prométhée victorieux ! Tu pleures sur les lauriers de ton char de triomphe et laisses tomber de ta main trop chargée les dépouilles opimes de la nature soumise. Et tu meurs, las de toi-même, comme tous les êtres à l'apogée de leur gloire, lorsqu'ils n'ont plus rien à combattre. »

Ainsi finira la race des hommes, quand elle aura réalisé son rêve divin. Elle laissera la terre transformée, recréée. A cette heure suprême, si le premier de cette race pouvait revenir, il s'écrierait : « de qui donc est ce nouvel œuvre de six jours? » Et la crainte faisant battre son cœur : « c'est d'un nouveau Dieu » dirait-il.

Au lieu d'Adam, ce sera le premier d'une autre race qui paraîtra, [325] demandant : « splendide Univers, qui t'a créé? » Et la crainte faisant bat-

tre son cœur : « c'est un Dieu » répondra-t-il. Et les enfants de ses enfants, le croyant sur parole, se remettront à la poursuite d'une divinité quelconque. — Adore Dieu qui voudra, moi je le combattrai !

Dieu est derrière nous comme devant nous ; c'est un mot, l'X de l'éternel problème de la vie, l'énigme qui passionne notre émulation créatrice. C'est le prix de la Lutte, la raison d'être de la Découverte, l'Ennemi qu'il nous faut vaincre à tout prix, par tous moyens ! Ou c'est la Mort ! !

..... Voilà ce que m'ont appris les rêves d'épouvante qui me tinrent haletant trois mois. Aujourd'hui que je les relis de sang-froid, au grand soleil, en présence de la splendide nature d'Italie, je ne trouve pas une virgule à en retrancher. Je me promets au contraire de les développer très prosaïquement quelque jour que je ne rêverai pas du tout. Peut-être ainsi ferai-je mieux accepter mes idées par les âmes craintives et les esprits paresseux ? — Amen !

ECCE HOMO !!

Annecy, Juin 1855.

« Et Verbum Caro factum est ! Et habitavit in nobis.

Les Livres.

I

[327] Entre la croix de Marina la suicidée et celle de Marie Capelle la justiciée des hommes, je veux planter la croix du plus grand d'entre nous, de celui qui releva la femme adultère et la Madeleine en pleurs !

Salut ! Christ, éternel opprobre des oppresseurs, gloire éternelle des révoltés ! — Ecce Homo ! Voilà l'Homme !!

L'Homme qui se fit mourir de travail et d'amour, qui répandit sa fièvre et son sang parmi ses semblables pour les racheter de la servitude. Et qui leur dit alors : « Prenez et buvez ! Ceci est l'âme de ma vie, la suprême essence de ma douleur, le dernier présent de celui qui meurt pour vous ! »

Salut ! Salut, Christ suicidé !

L'Homme que les soldats flagellèrent, souffletèrent et couronnèrent d'épines ! Celui qu'insulta le

peuple hurleur pour le salut [327] duquel il montait à la croix ! Celui qui reçut crachats et mains suantes sur sa face angélique ! Celui qu'on couvrit d'écarlate comme les fous des rois ! Celui qui gravit son long Calvaire, un roseau à la main, la fièvre froide au front, les pieds meurtris par les cailloux ! Celui qu'on cloua sur le bois de supplice, qu'on désaltéra de vinaigre, qu'on insulta pendant l'heure suprême de l'agonie ! La victime choisie des souverains sacrificateurs, des interprètes de la loi, des princes et des sages de ce temps-là ; d'Hérode, de Pilate et de Tibère César !!

Salut ! Salut, Christ supplicié !

L'Homme, entendez-vous bien, et non pas le Seigneur. Mais le plus terrible adversaire de Dieu, l'audacieux briseur d'images qui chassa les marchands du temple, le géant rebelle qui reprit l'éternelle guerre contre l'éternel Ennemi, l'abaissa jusqu'à la terre, le saisit corps à corps, le démasqua, l'humilia dans la personne de ses prêtres, de ses lieutenants couronnés, de ses sicaires et de ses valets. Et puis se nomma Roi des Juifs, Fils de Jéhovah, Dieu, pour témoigner de sa victoire sur l'Inconnu parmi les générations à venir.

Salut, Christ ! Impitoyable révolutionnaire, Salut !

L'Homme, notre frère, celui qui habita parmi nous, sonda la société dans ses profondeurs, en éprouva les joies, en souffrit les souffrances ! Celui qui releva tout ce que le monde abaisse à plaisir :

les bons petits enfants, les femmes aimantes, les lépreux, les blessés, les pauvres, les possédés qui vivaient dans les sépulcres, les prisonniers, les condamnés à mort! Celui qui choisit pour disciples, pour amis, les simples d'esprit, les forts, ceux qui étaient honnêtes et de bon vouloir !

Salut ! Christ, naïf, sincère, fidèle en tes amours comme la jeune vierge et les petits garçons !

Le Fils de l'Homme, entendez-vous, non pas le fils de Dieu. — Le fils d'une femme conçue dans le péché, qui devint mère comme les autres le deviennent, qui lui donna son lait et sa tendresse, qui fut aimée de lui comme le sont nos chères mères. — Le fils du charpentier Joseph ou de quelqu'un de ses gais compagnons... Qui le sait ? La loi de ces temps défendait, comme les nôtres, la recherche de la paternité. Les voluptueux Séraphins en causèrent beaucoup dans le ciel ; on parla longtemps sur la terre des grandes choses que le Saint-Esprit avait faites en la [328] Vierge élue parmi toutes les femmes pour le recevoir. Mais tout ce que les mauvaises langues de Nazareth purent apprendre des amours de Marie, les Evangiles le rapportent. — Le fils unique de femme jeune, aimante, ignorant les calculs du monde et son amour trompeur, s'occupant, ainsi que Cornélie la Romaine, de faire des enfants et non pas de l'argent.

Salut ! Christ. Salut ! Marie, trésor de grâce et d'amour ! Soyez aimés de tous, ô doux mystères des nuits !

L'Homme, enfant du Bonheur et de la Liberté, le pareil de ceux que vous appelez les *bâtards* (1), ô civilisés misérables ! Et que je nomme les grands, les forts, les légitimes, les entiers, les hommes de race, de sang et de cœur !

Salut ! Christ, conçu, mourant dans une promesse d'amour. Salut ! Salut ! !

Voilà l'Homme ! Ecce Homo !

N'est-il pas grand ainsi ? N'est-il pas aussi majestueux, aussi fier, aussi plein d'audace et de puissance que vous puissiez le rêver ? N'est-il pas radieux de la sublime ambition que donne la soif de l'éternelle gloire ? Quelle auréole de sacristie vous faut-il encore à son front ? L'aimez-vous mieux surnaturel, incompréhensible, irrévélé,

(1) Pour cette appréciation des *bâtards*, je diffère encore complètement et à mon grand regret de nos plus illustres *démagogues instructeurs*. Dans un *meeting* tenu par les réfugiés français à Londres en 1852 pour l'anniversaire de la Révolution provisoire de février, M. Louis Blanc ne trouva pas de plus sanglante insulte à l'adresse de Louis-Napoléon Bonaparte que l'appellation de *bâtard*. Il le nomma bas, bâtard, Werhuël, fils de personne, rien, moins que rien ! Et le gros de l'auditoire applaudit frénétiquement à l'orateur-phénomène ! Et pendant plus de deux ans cette bonne plaisanterie défraya la rédaction du très savant journal l'*Homme*, organe des facétieux revenants de 93 ! Les voilà bien, les grands *rrrévolutionnaires* de la tradition, pourfendeurs à outrance des *infâmes* institutions du passé, blagueurs, renverseurs, démolisseurs, casseurs surtout. En réalité, les plus inoffensifs bourgeois du monde !... Et quand il serait bâtard ? Dans ce cas il y aurait, selon moi, deux époques mémorables dans la vie de Bonaparte : sa naissance et son mariage. Car ce sont deux protestations contre la société du XIXe siècle !

Dieu? Dieu de la Guerre, du Meurtre, des Terreurs, de l'Enfer, de l'Incendie, des Déluges, des Disettes et des Contagions, monstre de haine, instrument de vengeance, anthropophage enfin ? Pour Dieu comment le voulez-vous ?

Moi, je l'adore comme HOMME, généralement aimant, généralement aimé. Comme Dieu, je ne connais de lui que ses prêtres. [329] Et s'il revenait, ses prêtres le crucifieraient, ainsi que fit Pilate, en se lavant les mains. Et ses prêtres ne sont pas des hommes ; ce sont des choses qui végètent sous la robe noire. Et je les saignerais comme on saigne un chapon !

II

O mes contemporains ! honnêtes bourgeois de France, écoutez un récit :

En 1839 vivait à Paris un homme grand entre tous et d'esprit et d'amour, un Homme-Dieu ! Il avait nom Barbès ! Armand Barbès ! !

A peine cet homme eut-il l'âge de raison, qu'il se prit à méditer sur le sort de sa race, et ne la trouva pas heureuse : — qu'il se prit à réfléchir sur les droits de sa race, sur sa liberté, sa conscience, sa fierté, son honneur. Et qu'il trouva tout cela violé, foulé sous les pieds des rois et des traitants, comme un marc de vendange.

Et dès qu'il eût acquis cette conviction, cet homme, Armand Barbès, tendit au grand jour les

muscles de son bras, écouta dans la nuit les battements de son cœur, mesura du regard, en profondeur et en surface, l'Humanité qui se tordait devant lui sur son lit de douleurs, et s'écria :

« Sois béni, Christ ! Mes bras sont grands, mon cœur résonne ; je suis assez fort pour continuer ton œuvre et gravir le Calvaire où tu marquas tes pas ! »

Et dès qu'il eût juré cette haine implacable au Despotisme et à l'Iniquité, cet homme, Armand Barbès, prit dans sa main de fer le fusil des batailles, descendit dans la rue pavée d'hommes, et se battit comme se battent le lion et le gladiateur thrace dégagés de leurs chaînes. — C'était le 12 mai 1839.....

Et ce Barbès, hélas ! fut abandonné du peuple qu'il voulait délivrer, trahi, vaincu, malmené par les soldats, et plongé dans les cachots de Louis-Philippe, le vieux batteur de monnaie !

330 Voilà le Christ ! Voilà l'Homme ! Ecce Homo ! — Nous sommes au Jardin des Oliviers, à la veille des Azymes.

Salut ! Barbès, Salut ! !

Il est haut le moderne Golgotha ! Pour y monter, il faut parcourir le long, le rude chemin qui s'étend du prétoire d'Hébert, successeur de Pilate, aux masses crénelées du mont Saint-Michel. Je ne décrirai pas ce trajet de tortures, ces éternelles années d'emprisonnement et d'angoisses. Je n'en ai pas le droit, je n'en ai pas la force, moi qui

n'ai rien enduré de pareil. Si vous voulez les graver à jamais dans vos âmes, lisez les émouvantes pages de Martin-Bernard, un autre Homme-Dieu qui se tua pour nous. — Moi je rapprocherai leur supplice de celui du pêcheur de Galilée.

Dans le prétoire d'Hébert, ou de tout autre — je ne sais plus lequel ; il en est tant de ces limiers de bourreau — dans le prétoire d'Hébert ont pris place les mouchards, les faibles, les trembleurs, les gendarmes, les inquisiteurs, les juges qui digèrent en condamnant à mort, la hideuse foule, l'homme rouge qui attend sa proie. — Oh la bonne, la jolie, l'honorable société ! — Là sont aussi les saintes femmes qui pleurent en silence, et les jeunes gens aux aspirations nobles, embaumant dans leurs cœurs la mémoire des grands morts.

Silence ! glapit l'huissier. Respect à la Justice des hommes ! !

Et les accusés, traînés par devant les juges criminels, serrent les poings contre ces lâches qui versent tout le sang des déshérités pour servir l'insatiable rapacité des occupants.

Ils contemplent ta croix, ô Christ, suspendue contre les murs du tribunal ; ils défient le code et la magistrature, la force brutale et la stupide clameur des foules aveugles. Et du fond de leurs âmes brisées ils s'écrient : « Dérision, Sacrilége et Blasphème : voilà la Justice humaine ! La Vérité

est dans la Vengeance! Tu nous l'as promise, ô Christ! et tu nous la donneras. Et le beau jour va luire où les premiers deviendront les derniers. »

Cependant, les héritiers de Judas, le vendeur de sang, s'approchent d'Armand Barbès, et le baisant au front : « Salut ! maître, disent-ils. » Et lui, le Grand que rien n'a souillé, les écarte de la main, leur répondant : « Laissez-moi, je vous connais, [331] votre dévouement vaut trente sous. » Et devant la noblesse de cette sainte figure, rougissant de leur abjection, les malheureux vont se vendre aux princes de la police qui leur passent au cou le lacet du déshonneur et les enterrent, vivants, dans l'immense Haceldamah des parjures de nos temps. — Oh! malheureux de pareils morts ! Mieux vaudrait qu'ils n'eussent pas vu le jour !

Et les habiles, les trembleurs, interrogés par les juges, répondent : « Nous ne connaissons pas cet homme ; nous n'avons jamais vu Barbès ; nous ne savons pas ce que vous voulez dire ; nous n'étions pas avec lui. » Et le coq noir, le coq impitoyable qui crie : Remords et Damnation! chante par trois fois dans leurs poitrines creuses. — « L'esprit est prompt, mais la chair est faible, leur avait dit Barbès, quand ils lui faisaient des protestations de courage. »

Et les gendarmes cherchent à le salir de leur

contact, de leur haleine, de leur odeur de boucs ; ils lui mettraient volontiers le bonnet phrygien sur la tête, un niveau dans la main, pour avoir l'occasion de lui cracher au visage et de lui dire : « Salut ! Dictateur de la République Française. » Mais lui, les tient en respect du regard.

Et l'avocat-général à l'œil d'orfraie, les juges aux faces obèses, le vénérable président Pasquier lui demandent : « Es-tu Barbès, l'ennemi du Dieu que les peuples révèrent ? » Et lui : « Tu l'as dit ; je suis l'ami des hommes ; je suis ton adversaire, je suis en ton pouvoir ; déchire mon corps, scalpe ma tête : mon âme est dans les cieux ! » Et la fauve populaire rugit et demande la tête divine. Et le bourreau va la saisir.....

Adieu ! Barbès, adieu !.....

..... Ah ! rouvrez-vous mes yeux. Le Juste n'est pas mort sur le gibet infâme ! Oui sans doute, son brave cœur eût préféré cette fin à dix ans de cachot, dix ans pendant lesquels les geôliers lui firent boire de l'eau mêlée de fiel, dix ans pendant lesquels son âme abandonnée fût saisie de la tristesse de la mort ! Je le sais, car j'ai lu les sublimes méditations de sa nuit d'agonie. — Mais les voies de la Révolution sont inflexibles, effrayants sont les coups dont elle frappe les hommes !

Des étudiants de Paris le sauvèrent du rapide supplice de la [332] tête, mais il subit le long supplice du corps ; il fut comprimé dans la voiture

cellulaire, dans le cachot à doubles grilles ; il fut privé d'air, d'aliments, de lumière et de soleil vivant ; il traîna la vie de sa grande âme avec son corps malade, avec sa santé morte !

Salut ! Barbès, salut !

..... Le 24 Février le ressuscite. Libre et révolté, le peuple des faubourgs crie trois mois durant : A Barbès longue vie ! Et puis le peuple se livre lui-même, et puis il livre Barbès, et plus tard, au 15 Mai de la même année, lui crie : Mort et Prison ! Et ne le salue pas même d'un mot de souvenir quand, transféré de la citadelle de Doullens au tombeau flottant de Belle-Isle, il passe la nuit dans Paris, à la prison Mazas !

L'opinion est changeante comme les vagues de la mer ; la faveur du peuple est mobile comme l'univers des sables. — Heureux ceúx qui ne relèvent que de leur conscience et n'écoutent rien que son cri ! Heureux Barbès ! Où que tu sois, frère exilé, salut !

O frère ! ce n'est pas la timide voix d'un flatteur qui t'envoie ces paroles d'amour, mais la voix perçante de celui qui sait dire à tous et sur tout la vérité. Tel est mon seul droit à chanter tes louanges, moi qui ne connais de toi que tes actes, moi qui, dans mon cœur, ai tant souffert, quand le méprisé Bonaparte donna l'ordre à ses geôliers de te chasser de sa prison d'Etat. Oh siècle de lâcheté, de dépravation ! Les assassins prétendent

gracier les martyrs. Et la foule imbécile applaudit aux assassins !

Ah ! Napoléon III peut admirer Barbès, mais il ne saurait lui retirer le droit de flétrir à jamais le Deux Décembre galopant dans le sang des libres, sur un cheval morveux !

César ! César ! Ceux qui vont mourir ne te saluent plus !

Les hommes de mon temps, les moutons galeux de Panurge ! Ils déifient le Christ mort, et persécutent Barbès vivant ! Ils insultent à la mémoire des prêtres, des juges et des soldats de Tibère mort, et payent à beaux deniers la pantelante orgie des prétoriens de Napoléon vivant ! Ils sont braves dans le passé, lâches dans le présent, aveugles dans l'avenir ! Ils ne vivent pas, ne respirent pas, ne parlent pas ! Ils mangent, ils ont peur, ils mentent ! — Infamie, Prudence, Gêne et Misère !!

III

333 La Croix, la lourde croix, la croix de bois de cèdre, la croix de l'homme aimant, du pauvre, du juste, du réprouvé, du libre, du rebelle : où est-elle aujourd'hui ?

Est-elle sur ta tombe délaissée, Marina, pauvre fille que brisa l'amour ? Sur la tienne, Laviron, le plus audacieux pionnier de la République Universelle ? Sur celle de Marie Capelle, la plus réprou-

vée des femmes ? Ou bien encore sur les vôtres, Montcharmont, Spartacus, les plus libres, les plus rebelles parmi les hommes ? Est-elle dans vos mansardes, dans vos chaumières, dans vos combles, dans vos soupentes, ô prolétaires, mes frères ? !

Non certes. Les puissants en ont fait le joyau de leur luxe, l'instrument de supplice des pauvres. Elle brille entre les mains du prêtre, dans les temples des Pharisiens, des docteurs de la Loi, dans les boudoirs des Hérodias, des reines et des impératrices, derrière le comptoir des banquiers, sur la porte des propriétaires !

Et quand vient la Pâque fleurie, travailleurs, vous allez chercher à l'église voisine des rameaux humides d'eau bénite, et les suspendez au lit de vos enfants qui dorment. Et quand les puissants de la terre vous ordonnent, au nom du Christ, de vous courber sous le fardeau des misères, vous vous soumettez, au nom du Christ, aux puissants de la terre !

Ah ! malheureux aveugles, ne comprendrez-vous jamais que cette croix-là, c'est la croix de l'opprimé, la croix de votre frère, votre croix ? Quand donc l'arracherez-vous aux mains des marchands de ce monde qui en trafiquent impunément ? Quand donc forgerez-vous, sur son modèle aimé, les poignées de vos glaives? Quand la briserez-vous sur les têtes aux cheveux d'argent ? Quand ?

Oh quand donc repousserez-vous de vos lèvres arides, altérées de bonheur, gercées de privations, cette coupe de vinaigre que vous tendent les mains graissées par votre sang et par vos larmes?

334 Alors vous vaincrez par ce signe. Alors, seulement alors, vous serez dignes de celui qui sentit son front mordu par les épines et les baisers de Judas. Et de son trône de gloire vous sourira l'Homme élu qui, rassemblant sur son cœur toutes les peines, toutes les aspirations de l'Humanité, dit à son cœur : « Oh répands tout ton sang pour les soulager toutes ! »

IV

Il marchait par le monde, droit devant lui, ferme et juste de propos, sans reproche et sans peur. Il ne craignait rien des puissances de la terre, du tranchant de leurs lois ou de leurs épées.

Il n'avait pas de gîte et méprisait les trônes, les honneurs et faveurs, et l'or des diadèmes, et l'argent monnayé. Il vivait de parole et de résignation, laissant les hochets et les impôts à César.

..... Oh ne le plaignez pas ! Il était grand cet homme ! Et bien petits sont aujourd'hui les plus grands de son temps !!

Il parlait aux simples le langage des simples ; il leur contait la Parabole et la Bonne Nouvelle dans l'abondance de son cœur. Et les simples

le comprenaient, les docteurs frissonnaient au timbre de sa voix, et les malades se levaient pour baiser le pan de sa robe !

..... Ne le pleurez pas ! Oh qu'il savait cet homme ! Et combien sont oubliés aujourd'hui les docteurs de son temps ! !

Les gens officiels le calomniaient, ils faisaient dire de lui : « c'est un mangeur, un buveur, un ami des péagers et des méchantes gens. » Ils le confondaient avec le vulgaire des malfaiteurs, et délivraient Barrabas le meurtrier, de préférence à lui.

Lui cependant convertissait les centeniers, les excellents gendarmes, les bons et les mauvais larrons, les malheureuses filles vendues aux appétits des sens.

—[335] Oui, les pauvres, les torturées de ce monde, celles que vous nommez les filles de joie, de vie mauvaise, il les convertissait !

Oh vous mentez, civilisés, quand vous les appelez ainsi, les délaissées ! Vous insultez à la plus épouvantable des infortunes !

Et moi je vous dis que forte est l'âme de la fille qui, seule, ose afficher sur la terre hypocrite le délire du franc-amour, le cynisme de la lassitude et de l'indifférence.

Oui, brave est la femme qui s'étend morte devant vous et vous dit : « Voilà mon corps-cadavre ; je vous le livre pour votre amour-écu ! » Et

qui mord son amant et lui crie : « Ami, veux-tu mon cœur ? Veux-tu ma vie ? Veux-tu le sang de mes artères ? » Et qui lui donnerait ses dents, ses doigts, tous ses cheveux, pour lui prouver son amour ! Et qui, captive elle-même dans le labyrinthe de la Prostitution, défend contre le monstre l'enfant de sa tendresse !

Fier est aussi le cœur de l'homme qui se dresse seul contre l'iniquité sociale ! Et l'attend au coin des rues, sur la lisière des bois, à l'heure où la lune se mire dans le canon des carabines !

.... Oh ! qu'il aimait, ce Christ qui sut comprendre, relever et chérir tous ces êtres courageux et déprimés !

Et qui les racheta les uns après les autres : pêcheurs de Génésareth, prostituées de Samarie, lépreux de Galilée, brigands des chemins, Lazares porteurs de bure, de blouses, de faix, de chaînes et de croix de supplice ; et vous, petits enfants, qui l'avez tant chéri !

.... Oh ! qu'il aimait cet homme ! Et combien sont oubliés aujourd'hui les riches bienfaisants de son époque ! !

Il fut en butte à la contradiction, à l'espionnage, à la persécution et à l'opprobre. Il fut déclaré fou, méchant, archange des ténèbres ; il fut maudit dans son nom et maudit dans ses actes. Ses amis le trahirent.

Mais lui resta le Christ, l'homme unique, celui qui dépassa tous les autres de la tête. Il brûla la folle semence du Bavardage, confondit les faux prophètes et déjoua leurs embûches, humilia les porteurs d'uniformes, de mîtres, de sceptres et de couronnes ; tous les grands porteurs d'or. Il mit la cognée dans la racine des vieux troncs, ébranla sur leurs bases les sociétés juives, et cria [336] de toute sa gorge : « Malheur aux riches, aux grands, aux rassasiés, aux repus ! Malheur à la race des vipères ! Brisons de nos bras nus les sépulcres blanchis ! »

Qu'il était fort cet homme ! Et combien sont oubliés aujourd'hui les plus fameux révolutionnaires de son temps ! !

Il fut renié par les hommes de son pays et de son âge, par ses apôtres, par ses amis. Il fut étranger partout et n'eut pas même une pierre pour y poser sa tête. Il vit venir la mort et poussa droit à elle son sillon infléchi. Et vers l'instant suprême, consola son voisin de croix qui se désespérait !

.... Oh ! ne le plaignez pas ! Il eut tant de courage, cet homme ! Ils ont si bien oubliés aujourd'hui les héros de son temps ! !

Le jour de sa mort, le soleil voila sa face radieuse, les tombeaux s'ouvrirent, les morts errèrent parmi les grandes herbes des campos santos, les éléments grondèrent avec furie, la foudre déchaîna tous ses éclairs et tous ses coups ; le ciel

épouvanté le réclama des enfants de la terre.

Et les saintes femmes de Galilée le couchèrent dans un blanc linceul tout parfumé de myrrhe, elles baisèrent ses lèvres de leurs lèvres ardentes, elles essuyèrent le sang de ses blessures avec les longues tresses de leurs cheveux d'or.

Et le peuple qui l'avait insulté se prosterna devant sa face pâlie par la mort. Et les gardes eux-mêmes, et les bourreaux se prirent à larmoyer !

..... Ah ne le pleurez pas ! Il était bien-aimé cet homme ! Et combien voudraient mourir comme il est mort ! !

Ne le cherchez point parmi les trépassés ; ne le cherchez pas dans le ciel ; ne le cherchez pas derrière les autels des prêtres et des escabeaux des juges. Cherchez-le parmi les vivants, le grand Prophète, le Voyant des plus lointains horizons. Et vous le trouverez ; vous trouverez Barbès, et par milliers ceux qui lui ressemblent !

Sois bénie, Révolution !

Mais notre monde est trop peuplé pour que de nouveaux Christs y fraient glorieusement leurs calvaires. L'Humanité suit sa route sans dévier. Les obstacles qu'elle rencontre, les ressources dont elle dispose grandissent ou diminuent en raison les uns des autres. Nos besoins sont devenus insatiables, immense [337] l'œuvre de notre salut, innombrables les ouvriers et les porteurs de croix. Les grandes intelligences, les cœurs d'élite s'élèvent comme une moisson d'épis ; qui pour-

rait dire lequel est plus grand que les autres? Frères! saluons l'Avenir comme le semeur salue le soleil levant quand il promène ses baisers sur les plaines dorées. Toujours le bon grain détruit l'ivraie stérile. Les herbes folles sont voraces et se mangent par le pied.

Salut! Jésus — Salut! Barbès — Salut! tous les Christs, tous les Hommes qui gémissent dans les prisons et les tortures.

Sois bénie, Révolution!

V

Quand le Découragement câlin se frotte contre moi, quand je le caresse et qu'il se vautre, et qu'il me tente, comme le chat, de son *ron ron* trompeur... pour me griffer ensuite et me mordre le sein!

Alors, ô Porte-Croix, vers ta figure rêveuse je lève mes yeux en pleurs! Et je pense, et je dis :

Oh qui me donnera, Christ! la magnétique pénétration de ton regard, la suavité de ta parole, l'inspiration de ta pensée, ta prescience et ton patient courage?! Qui me donnera ta sympathique douceur dans les rapports avec les hommes, ton inflexibilité dans la lutte, ta sublime résignation devant le dernier supplice? Qui me donnera la mort qui s'acharna sur toi?! A qui me dirait : meurs pour racheter tes semblables du malheur

et ton nom de l'oubli, à qui me le dirait je répondrais : merci!

Sois bénie, Révolution qui tires parti des forces humaines et trouves à tout bon vouloir la tâche qui lui convient!

Oh passer dans le monde les yeux levés au ciel, sans toucher à la terre, sans tenir dans la vie! Et mourir à trente ans, le front ceint de l'auréole d'une éternelle gloire, la palme des grands en main! Et revenir dans tous les siècles, sur la nuée brillante de la Révélation, dans la splendeur qu'on a rêvée! Voler de sphère en sphère, comme de tige en tige le papillon de pourpre! Et recueillir, et semer partout, ainsi que les abeilles, des paroles douces comme [338] le miel, enivrantes comme le nectar des fleurs!... Qui me le donnera?

Sois bénie, Souveraine, mère de Force et de Grâce, fille d'Amour et de Guerre, qui secoues sur les hommes l'ombres bienfaisante de tes grandes ailes, tes paroles d'enthousiasme, tes dons et tes promesses, le courage et la vie! Sois à jamais bénie, Révolution!

VI

..... Et maintenant, prend courage et redescends sur terre, ô ma pauvre âme un instant égarée dans l'avenir sans bornes. Et tu trouveras ici-bas des hommes lâches quand ils veulent faire

preuve de courage, et brutaux quand ils veulent faire preuve d'amour. Les braves de ce temps, ce sont les juges qui frappent les faibles en se couvrant de fer. Les tendres d'aujourd'hui, ce sont les riches libertins qui torturent les plus pauvres et les plus belles en se couvrant d'argent!

Horreur et Fange!

Roulez donc, Civilisés! Allez, volez, misérables vampires, hyènes au poil luisant, mendiants de richesses et de croix étoilées, plats cafards! Fouillez, trouez partout! Buvez le sang, sucez l'honneur! Parmi des êtres en peine qu'il faut savoir comprendre, moissonnez des têtes pour les couper et des formes de femme pour les faire souffrir! C'est bien...

Moi, je vous mépriserai. Moi je chercherai parmi vos accusés, des consciences; parmi vos filles d'amour, des cœurs. Et quand vous serez tous autour d'eux, ongles et poils tendus, quand vous écumerez, râlerez, aboierez après la chair, comme des mâtins à jeûn..... moi je viendrai sécher les pleurs que vous faites répandre. Et je recueillerai, comme le Christ, dans les demeures infimes, des trésors de tendresse!

Sois bénie, Révolution!

MARIE CAPELLE.

Annecy, Juin 1855.

« Je n'ai plus de patrie! je n'ai plus de foyer! Mon nom n'est plus un titre! Ma vie n'est plus un droit!.....

« De quel droit protester de mon innocence? Je suis la chose jugée, la coupable de par la loi!... De quel droit me promettre l'avenir? Je suis la chose condamnée, je suis la morte à perpétuité! »

Marie Capelle.

I

[339] Tout le monde la connaît, la pauvre femme que la Justice des hommes condamna comme empoisonneuse, que l'Opinion des hommes déchira de son ongle cruel, sur laquelle s'acharna la Presse assassine, encensée par les hommes; que tordit le mal d'opprobre, qu'acheva la prison : la malheureuse *morte*, Marie Capelle!

Ah l'homme aime à détruire!

Marie Capelle! avec sa longue robe noire, ses cheveux blanchis en une heure d'audience, son teint pâle, son front d'agonisante, [340] ses grands yeux pleins de larmes, ses traits, ses beaux traits divinisés par la Douleur. — Tout cela n'est plus!

Ah l'homme aime à détruire!

Et moi je veux la ressusciter sous mes pleurs ; je veux refaire tout ce que l'homme a défait. Je veux rendre à la déshonorée du monde honneur, amour et gloire dans les âges futurs. Je veux appeler autour de sa tombe tous les anges du ciel, et les supplier d'attacher un bouton de rose à chaque épine de sa couronne.

Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fit !

L'impérieuse, l'immortelle voix de ma conscience s'élève en mon sein ; elle crie : Cette femme est ta sœur ; elle est couchée sous la terre lourde et le mépris glacé. Relève-la ! Car d'une seconde à l'autre, les hommes pourraient t'ensevelir, vivant, te mépriser, honnête, comme ils l'ont ensevelie comme ils l'ont méprisée. Leur justice est soûle de sang ; on la voit trembler sur la pointe d'un poignard, sur le tranchant d'une hache, sur le bord des sépulcres. Ressuscite, si tu le peux, la pauvre homicidée.

Fais à autrui ce que tu voudrais qu'on te fit !

II

L'orage apporte aux plages des Océans des débris d'hommes, des câbles de navire, des cuirasses ; de l'or et du fer. La rafale de Novembre disperse sur la terre gercée les feuilles jaunies, les flocons de neige, les cristaux de givre, les larmes de la pluie ; l'argent et le froid. La Mort

étend sur les tombeaux des roses, des cyprès, une couronne d'immortelles, une boucle de cheveux, une goutte de sang, un soupir, le long, le déchirant sanglot qui rompit la dernière fibre du cœur ; elle laisse le meilleur.

J'envie le sort des trépassés !

Dans l'humble cimetière d'Ornolac est une pierre. — Sous cette pierre il y a des os creusés par la souffrance, vides de moëlle et de sang. A l'heure du crépuscule, ces os résonnent comme des roseaux chanteurs, détachés de leurs tiges par la tourmente des [341] flots. Sur cette pierre est un petit livre gémi, saigné, souffert par la passion humaine : la Bible des opprimés. A l'heure de l'Aurore, les pages de ce livre tremblent, se dressent, s'allument et pleurent dans le vent leurs paroles de feu.

Hommes ! Prosternez-vous devant ces dépouilles ! Ce sont les os, ce sont les *Heures de prison* de Marie Capelle, le chantre des agonisants. Je donnerais tous les jours qui me restent pour écrire jamais une seule page semblable aux siennes.

J'envie le sort des trépassés !

Ce livre court le monde.

Les libraires l'étalent aux devantures de leurs boutiques entre les nauséeuses méditations de Lamartine, les strophes crochues de Victor Hugo, les mondains et éphémères désespoirs de Musset l'académicien, et les jérémiades sonores de Châ-

teaubriand. C'est, disent-ils, pour le faire valoir!

Les hommes le parcourent et le trouvent bien écrit; les femmes le dévorent toutes les nuits, et tous les jours crient à l'impudence!

Et personne encore n'a osé dire que ce livre était l'œuvre du plus grand poète de nos temps. Et les révolutionnaires eux-mêmes rougiraient de s'associer aux suprêmes revendications de la plus brisée des âmes!

Et la Civilisation triomphante trône toujours, des deux pieds, sur les folles balances de sa justice infâme!

Et la grande femme est restée seule jusqu'ici dans la sublime région des martyres non pleurées!

J'envie le sort des trépassés!

O Byron, Byron! le fier, l'inquiet, le Prométhée de notre âge, ô sanglant météore qui nous léguas deux révolutions! Toi qui recherchais les blessures incurables, les larges plaies, les désolations profondes, les pleurs amers et les agonies lentes... pour les immortaliser! Où es-tu?

Soulève ce cadavre, réchauffe-le de ton haleine fiévreuse, confie des vers à son oreille, des baisers à son front! Car elle te rendra tes baisers et tes vers, car elle te rendra ton amour, la femme bien-aimante, et son grand cœur battra de nouveau tout pour toi, ce cœur infortuné qui laissa sa mémoire et sa glorification aux hommes justes.

Oh! parais, Créateur, et souffle sur ces cendres comme souffla Jéhovah sur le Chaos informe.

Viens, refais la lumière, la vie, la [342] parole, la pensée dans leur sublime essence. Refais-les : tu le peux !

J'envie le sort des trépassés !

Mon invocation se perd dans le tourbillon des sociétés. Les intérêts l'accueillent de leur rire implacable. J'entends l'Ironie s'écrier : « Il est mort, il est mort ! C'est en vain que Westminster le réclame aux beaux rivages de Missolonghi ; c'est en vain que le peuple de divinise ! Nous l'avons foudroyé ; nous dansons sur son crâne l'infernale sarabande que conduit la Corruption ! Que son exemple profite aux esprits orgueilleux ! Et que les libres tremblent ! Le XIXe siècle sonne le glas du génie, la Saint-Barthélemy des innocents ! — DE PROFUNDIS sur l'indépendance du monde ! »

J'envie le sort des trépassés !

O mes deux morts aimés ! Laissez à ma piété filiale le soin de vos mortelles dépouilles. Que votre génie, bercé par l'harmonie des sphères, ne se préoccupe plus des petites misères de ce monde ! Tout ce que peuvent le culte, la tendresse et les forces d'un enfant des hommes, je le ferai pour vous. Dormez en paix le doux sommeil qui si longtemps s'enfuit de vos rouges paupières. Mon cœur battra si souvent sur vos tombes qu'il y gravera son empreinte de toute la chaleur de son sang. Car vous êtes la famille de mon âme, les adorés avec lesquels l'amour ne se parle pas, ne

s'écrit pas, ne se dit pas; mais se pense, se devine, se comprend et devient immortel!

Oh je vous rejoindrai! Je serai votre frère dans les existences nouvelles! La haine des sociétés, les sifflets de la foule, la rancune des savants, des aristocraties et des démocraties, la tyrannie des majorités, des gouvernements et des tribunaux : toutes les puissances de la terre se sont chargées de nous réunir.

J'envie le sort des trépassés!

III

[343] Charles Fourier écrit quelque part : « On peut « juger très exactement du degré de civilisation « d'une société par la situation qu'elle fait aux femmes. «

Oh! que dira l'Avenir de cette nôtre civilisation très catholique, quand dépouillant le procès de Marie Capelle, il verra toute une société liguée contre une femme malade, quand les sombres échos du dix-neuvième siècle, évoqués par lui, répéteront ces cris de féroce et lâche vengeance : « *K'ss! K'ss!* Hurlez limiers! Mordez! — Anathème! Torture! Malédiction! Persécution! Folie! Mort sur Marie Capelle l'empoisonneuse!... » Que dira l'Avenir?

Sera-ce cette Société, sa justice, ses lois, sa science, sa famille, son gouvernement, sa religion, ses prisons et ses peines qu'il absoudra, l'Avenir,

le grand Réparateur? Sera-ce son héroïsme qu'il célèbrera dans ses chants? Ne sera-ce pas plutôt le bon droit et le courage de Marie Capelle, sa grande victime?

Je veux devancer le jugement de la postérité :

L'Avenir t'exécutera, Société du Monopole! — Toi qui respectes et pratiques la monstrueuse loi du mariage *à vie!* Toi qui places *pour toujours* la femme sous la dépendance de l'homme! Toi qui la dépouilles *à jamais* de tout droit civil et politique, de toutes ressources, de toute profession; qui lui retires jusqu'à son nom, et l'abandonnes déshéritée, seule, palpitante, au milieu d'un monde qui demande impitoyablement la mort du faible!

Toi qui la rives par les chaînes de l'intérêt aux flancs, au sort, aux caprices de son seigneur et maître! Toi qui lui imposes comme devoirs toutes les volontés de son mari, qui la flétris quand elle fait un faux pas, et célèbres cependant la gloire de l'homme qui la trompe! Toi qui lui retires enfin jusqu'à la direction, jusqu'à la possession des enfants de son amour!

Rutilant Avenir, roule, emporte, dévore cette Société dans tes vagues de feu! — Hallali!!

[344] L'avenir vous punira, vous les hommes, les tyrans qui avez fait cette loi si parfaitement à votre image : sans délicatesse, sans amour et sans justice; qui l'avez rédigée tout en votre faveur : lâche, oppressive à la femme, infaillible, irrévoca-

ble, indiscutable, irrévisible; insulte à la nature, opprobre à l'humanité! — Vous ignorants, insensibles, qui par la voix de vos assemblées, de vos conciles, de vos prêtres et de vos discoureurs, avez osé déclarer que la femme, la divine femme, est d'une nature inférieure à la vôtre, d'argile plus grossière, d'essence moins éthérée! — Vous brutes, qui cherchez à la convaincre qu'elle est mise au monde pour vous soigner avec zèle, vous servir avec obéissance, et vous frictionner avec amour, quand le cœur vous en dit! — Vous ignobles, cupides, qui la vendez comme votre esclave ou votre domaine! Vous lâches, qui l'enfermez, l'enchaînez, la déformez, la mutilez, la bâillonnez, l'annihilez, la répudiez, la souffletez, la battez de mille coups, la lapidez de mille pierres, la torturez de mille tortures! — Vous traîtres, imposteurs, qui la trompez, la séduisez, la violez, et l'entraînez, pantelante, au gouffre de misère et de déshonneur! — Vous grossiers jouisseurs qui vous en servez comme d'un instrument de luxure, et ne lui laissez que ses yeux pour pleurer vos crimes! — Vous sages, et savants, et sensés, et galants, et Frrrançais qui la tenez en tutelle à perpétuité!

Profonds législateurs, beaux docteurs de la loi, charmants diseurs de riens, aimables défenseurs de la Famille et de la Prostitution, de la Propriété et du Droit du Seigneur-mari, avocats et procureurs de mauvaises causes, huissiers et recors, faiseurs de tous métiers, gâte-sauces et ministres, ambitieux dégommés, valets à beaux floquarts, fines

écharpes, et frais rubans d'honneur : très moral Baroche, chevaleresque Thiers, et vous, illustres Martin du Nord, Teste et consorts, bons petits pères, époux modèles, honnêtes gens, grands exemples, pauvres saints de paradis, braves gars... misérables histrions... arrière! Oh! ne défendez plus la famille, ne la défendez plus!!...

Rutilant Avenir, roule, emporte, dévore les hommes d'à-présent dans tes vagues de feu! — Hallali!!

L'Avenir te dispersera, famille du dix-neuvième siècle! — C'est toi, dénaturée, qui troques tes enfants contre de l'argent, les déchires des dents, des ongles, de la langue, et te disputes sur leurs cadavres encore chauds l'héritage sanglant de la mort!

[345] Ainsi tu fis de Marie Capelle, ô Famille! Tu la vendis à un homme incapable de comprendre son âme, qui te l'acheta comptant, pour s'en distraire de temps à autre. Et quand cet homme mourut d'une mort inexpliquée jusqu'à ce jour, tu l'accusas, la pauvre martyre, de l'avoir empoisonné, tu supposas à son crime le double mobile de l'intérêt et de l'amour; tu la déshonoras, tu la détruisis sans pitié pour jouir tout à ton aise des dépouilles de M. Lafarge!

Ah! conduisez les noces, cousins, collatéraux, frères et mères des époux! Tressez guirlandes et couronnes, riez, chantez, soûlez-vous!... Toutes les fois que j'assiste à ces modernes saturnales de

famille, moi je pleure et je dis : C'est le sacrifice d'Iphigénie l'innocente, c'est le festin d'Atrée ! Elle est servie l'horrible table où les convives mangent la chair de leurs enfants, où l'on boit le sang, le crime, le poison, le remords et l'envie dans des coupes vermeilles !

Hélas ! de pareilles familles remplissent ce monde. Pour une qui se donne en scandale, il en est des milliers qui lavent leur linge sale avec leurs pleurs et saignent dans la nuit ! La famille civilisée, vous dis-je, c'est l'antre des discordes, l'accouplement violent et sans remède d'intérêts opposés, de passions éphémères ; c'est l'épine qui enflamme, l'épingle qui déchire, le souffle toujours brûlant sous lequel flambent cupidités, haines et vengeances qui ne pardonnent jamais !

Je pose en axiome que plus les individus sont rapprochés aujourd'hui par les liens du sang, plus ils s'abhorrent et désirent trancher le nœud gordien qui leur meurtrit l'âme !

Si encore les frères ennemis d'à-présent se disputaient des royaumes... ou seulement un plat de lentilles ! Non, ils ne sont pas ambitieux, ils ne sont pas mêmes gourmands... mais ils tueront père et mère pour un monaco !

Ah ! comment la famille civilisée serait-elle heureuse ? Elle prétend réunir ce qui est incompatible : l'amour naturel et l'intérêt privilégié, les droits du monopole et ceux de l'humanité, la passion et le devoir, l'élan et le calcul, le baiser et le chiffre, le sale lopin de terre et la frange irisée du ciel !

Rutilant Avenir, roule, emporte, dévore la famille d'aujourd'hui dans tes vagues de feu ! — Hallali !!

L'Avenir condamnera la Justice civilisée! — La Justice lâche qui convoque juges, procureurs de cour, griffonneurs de papier, [346] jurés, bourreaux, avocats, gendarmes et public pour mettre en scène l'agonie d'une femme ! La Justice qui n'a pas à craindre la perte d'un seul poil de son vieux chef fêlé, et menace sans pudeur la tête céleste d'une jeune femme !

La Justice humaine, sujette à erreur, qui mille fois s'est trompée ! La Justice qui engendre le faux témoignage, le parjure et le crime ! La Justice que les gouvernements paient pour frapper leurs vengeances ! La Justice qui torture sans relâche, sans merci, sans vergogne !

La Justice qui ne sera jamais que l'instrument de colère des majorités et l'aiguillon de révolte des minorités, tant que le Droit de vivre sera lettre morte parmi les hommes!

— Le Droit de vivre! le seul, le vrai droit social, le droit de suprême nécessité et de salut public ! Le droit du sang, le cri du pain ! —

C'est cette Justice-là qui fit endurer mille morts à Marie Capelle sans jamais la faire mourir ; c'est elle qui la poursuivit à outrance comme une gazelle blessée. Jusqu'à ce que la pauvre tombât sur ses deux mains, la face contre terre, et que ses grands yeux remplis de larmes, son grand courage

vaincu, elle s'agenouillât devant la tombe, le seul asile qui pût contenir son immense désespoir. C'est cette Justice qui, sous toutes formes, lui présenta, représenta sa croix. — Croix noire et criminelle dans le présent; croix blanche, croix glorieuse dans l'Avenir!

Cette croix, ce faix sous lequel elle plia pendant douze années, la portant ou la traînant comme elle pouvait, on la lui remettait sous les yeux à toute heure, en tout lieu! Tantôt c'était le cadavre de son mari raidi par la mort, les deux bras étendus. — Tantôt c'était un ennemi qui levait les mains à droite et à gauche pour rendre Dieu complice d'une déposition fausse. — Ou bien l'avocat-général, vautour à face humaine, qui secouait frénétiquement sur sa tête les deux manches de sa robe rougie du sang des condamnés à mort. — Ou le vieux code grand ouvert sur la table d'inquisition. — C'étaient encore la poignée du sabre des gendarmes, les regards obliques de la foule qui se heurtaient, les clefs de la prison, les crucifix des religieuses gardiennes de sa cellule, les barreaux entre-croisés..... — Des croix, toujours des croix, emblêmes de souffrance, de mort, de flétrissure momentanée, de vengeance éternelle!

Hélas! une pareille Justice n'est pas transformable. Conséquence forcée de l'expropriation que tous subissent pour l'utilité de [347] quelques-uns, elle ne disparaîtra qu'avec l'aubaine et l'oisiveté. Suprême consolateur, Travail, oh que ton règne arrive!

Rutilant Avenir! roule, emporte, dévore la Justice des hommes dans tes vagues de feu! — Hallali!!

L'Avenir reniera la Science d'aujourd'hui! — La Science sciante, pédante, énervante, paralysante, abrutissante! La Science diplômée par le Privilège, jalouse de ses prérogatives, facile aux grands, dure aux petits!

La Science hydropique, pléthorique, titubante, livide, qui répand sur le monde le délirant bavardage, les ténèbres, la cécité, la cataracte, la myopie et le regard louche! La Science qui s'enferme à double tour dans l'infect sanctuaire où elle empile cornues, chaînes, poisons, cadavres et malades!

La Vieille aux cheveux rares qui se traîne, honteuse, à la remorque de la jeune Découverte aux tresses parfumées! L'ennuyeuse, l'entêtée, l'endormie qui radote! L'ignorante, la superbe, qui cache son impuissance sous de longues phrases recueillies dans la défroque des Grecs!

L'Intrigante, l'avare, la voleuse, la fausse monnayeuse, l'usurière, la plagiaire, qui s'approprie les travaux de ses ennemis et les dénature en les traduisant dans son affreux grimoire! L'antique, l'académique, la monastique, l'étique, l'universitaire, la solitaire, la mauvaise coucheuse, qui sépare sa cause de celle de l'humanité, qui spécialise, étiole, étrangle toutes les questions qu'elle touche en les séparant des grandes questions d'intérêt général!

La Science couarde qui ne manque jamais de

donner le coup de pied de l'âne aux victimes abattues de l'injustice sociale!

C'est cette Science-là cependant qui déterra M. Lafarge, le tourna, le retourna, le contourna, l'exploita, le coupa par petits morceaux, l'éminça, comme chair à pâté, dans ses alambics, le fit chauffer à blanc, fouilla dans ses entrailles de plusieurs mois durant quelques semaines; et triomphante, imperturbable, vint affirmer aux juges que la mort provenait d'un empoisonnement par l'arsenic!

Et l'interprète inattaquable de cette science infaillible, l'oracle immaculé de vie et de mort, celui dont les lèvres pincées ne s'ouvraient solennellement que pour condamner ou absoudre sans appel : le Python sauteur de ces temps-là..... qu'était-il? Une sorte de jongleur méridional, moitié médecin, moitié chanteur, [348] tout-à-fait saltimbanque; — l'homme qui sut monopoliser toutes les missions odieuses que refusaient des médecins eux-mêmes; — celui qui fourra mains et nez partout où il y avait à faire collection de croix d'honneur et de souillures : dans le sein de la duchesse de Berry, dans le gros boyau de M. Lafarge et de milliers d'autres.

Il est mort à cette heure, les doigts lavés! Que son Dieu, s'il en avait un, reconnaisse son âme! Qu'il ne se lève pas trop de suppliciés pour l'accuser! Et qu'il n'ait pas peur des morts!!

Chacun entend la renommée, le devoir et le courage à sa façon. Cet homme, Orfila, prétendait

remplir dans les sociétés une mission glorieuse, mission de salut, aussi pénible, aussi dangereuse à exercer que celle des juges. J'estime en effet que leurs grands cœurs étaient bien faits pour s'aimer et se soutenir, comme larrons en foire; j'estime qu'Orfila tuait aussi habilement, aussi froidement, aussi souvent que M. le juge ou M. le bourreau; j'estime que les mêmes récompenses et les mêmes peines doivent être le partage des uns et des autres dans le Présent et dans l'Avenir. — Qui revivra, reverra!

Et si quelqu'un me reprochait de parler avec aussi peu de respect de mon *doyen* mort, je répondrais : « Je ne suis plus un pauvre étudiant. Je suis la Postérité qui ne sait rien dire que le Vrai sur les vivants et sur les morts. Et si j'appelais dans la première rue venue d'une grande ville de France, je ferais paraître sur le seuil de leurs demeures des milliers de familles dont les imprécations s'élèveraient avec les miennes contre l'un des assassins légaux les plus renommés de ce siècle! »

Et cependant, cet expert, ce docte, cet illustre, le grand chimiste, savait-il exactement ce qu'il faut d'arsenic pour empoisonner un homme, pour empoisonner tel homme, ce qu'il en eût fallu pour empoisonner Mithridate, par exemple? Savait-il ce qu'en renferment nos tissus, la terre, et aussi les substances chimiques employées par lui? Pouvait-il affirmer que la science de l'avenir ne donnera pas d'éclatants démentis à la sienne? Ne rendait-il pas doctoralement une sorte de *jugement de*

Dieu? Ignorait-il que la science *opposante* était d'une tout autre conviction que la science *officielle* sur la culpabilité de cette femme d'élite? Etait-il permis à Orfila de dédaigner l'opinion de Raspail? Etait-il bien sûr, cet homme, pour habile qu'il fût, de la précision de ses balances, de la justesse de ses appareils, de la pureté de ses réactifs, de la rigueur de ses expériences? Etait-il sûr du feu, de
349 l'air, de l'eau, de l'électricité? Que soupçonnait-il des forces primitives de la nature qui nous sont encore inconnues? L'acquittement de Madame Lacoste ne lui révéla-t-il pas quelques années plus tard la mesure de l'opinion et les doutes de la science sur la condamnation de Madame Lafarge?

O savants, ô pygmées, montagnes en travail de souris..... mais qui donc êtes-vous, hommes mes semblables, pour laisser tomber la tête de votre frère suspendue par un fil au bout de vos doigts qui tremblent?! Ah, si vous aviez une conscience, des contemplations, des rêves, un peu de cœur..... Ah, que je vous plaindrais!

Rutilant Avenir! roule, emporte, dévore la Science de nos temps dans tes vagues de feu! — Hallali!!

L'Avenir dissoudra le gouvernement civilisé! — La clef de voûte de tous les intérêts injustes, le lien qui les resserre en un faisceau, les étrangle et les déchire pour les conserver mieux au risque de les rompre! La machine à broyer le pauvre, à écorcher le riche, à les éterniser l'un et l'autre,

lépreuses, souffreteuses espèces que rien ne peut guérir ! La verge fleurie de la violence que les peuples remettent aux plus audacieux, aux plus scélérats des hommes, aux descendants d'Aaron pour nous fouetter jusqu'au sang! La Méduse moderne, ouvrant les mille bouches inassouvies de ses fonctionnaires sur les épaules des majorités patientes!

La bande privilégiée des brigands officiels confortablement établie tout le long des grandes routes, dans les rues larges, aux portes des cités, dans les palais et les chaumières, sur les bords des fleuves et les cimes des montagnes! Celle qui dévalise, blesse, assassine impunément, sûrement l'humanité qui chante en passant son chemin!

Le Gouvernement qui provoque le désordre, l'entretient, le renouvelle sans cesse parce qu'il en boit et en mange, parce qu'il ne vit qu'à la condition de conserver l'inégalité parmi les hommes : parce qu'il *gouverne* enfin!

Le Gouvernement, l'épine inflammatoire des sociétés!

Et c'est le plus ouvertement méprisé, le plus niaisement constitutionnel, le plus cyniquement corrupteur, le plus piteusement grippe-sous, le plus effrontément mendiant, le plus mesquinement bourgeois, le plus insolemment lâche de tous les gouvernements, celui qui s'agenouillait devant les grandes puissances de l'Europe coalisée, celui de
Louis Philippe l'Avare, qui fit du zèle, de la 350
force, du courage contre une pauvre femme accablée! Ce fut lui qui la soumit aux quotidiennes vi-

sites de ses employés-espions, qui lui mesura l'air, le feu, le vêtement, la lumière, le soleil et les livres; qui troubla sans répit la religion de sa solitude, lui disputant, heure par heure, la vie du corps et la vie de l'esprit. Ce fut ce gouvernement qui la tortura patiemment, doucement, paternellement, poliment, en personne du monde, lui conseillant de se faire oublier, d'abandonner son honneur et son nom aux ongles du mépris, d'être morte et vivante à la fois, vivante comme on l'est dans un cachot!

Eh bien! Messieurs et Mesdames, sachons être contents de notre sort fortuné! Estimons-nous heureux que nos gouvernants veuillent bien comprendre nos sensations les plus délicates, faire visiter leurs Bacchantes *officielles* et nous vendre très cher leurs tabacs empoisonnés. Mais n'exigeons pas d'eux l'impossible, le luxe. Ne font-ils pas tout ce qu'ils peuvent? Etes-vous parfaits vous-mêmes pour leur demander la perfection! Après tout, nous ne les payons pas pour savoir ce que sont l'honneur et le courage d'une femme. Le figuier est un bel et bon arbre; mais ce n'est pas un cep de vigne, et il ne faut pas s'attendre à lui voir porter des raisins. Il ne faut pas oublier non plus qu'un directeur de prison, un inspecteur de police, un préfet, un fonctionnaire quelconque ne sont pas des hommes. A ces sortes de fauves le réglement tient lieu de conscience, de tête, de seconde nature. Ces espèces-là vivent de sang et de larmes; leur imagination travaille sans cesse à découvrir

des tortures, depuis le coup d'épingle jusqu'au supplice en plein jour, jusqu'à la guillotine, au poteau d'infamie ; on ne prononce leurs noms qu'à propos de désespoirs ou de vengeances; ils ne ramassent leur pain que dans l'ombre et la souffrance!... Hideux!!

Faites donc comprendre aux porte-clefs, aux valets de pouvoir, que tous les hommes doivent respect à toutes les femmes ; consolation à celle qui pleure, encouragement à celle qui lutte, aide à celle qui souffre, admiration, sympathie, défense à celle qui plie sous le poids d'une condamnation injuste..... Autant vaudrait supplier un chien de chasse de lâcher la perdrix dont il attend les os !

Oh que le contact de pareilles gens fait souffrir de nobles cœurs! Oh que Madame Lafarge devait saigner dans sa dignité quand ils entraient en sa cellule comme en pays conquis, quand ils violaient sans pudeur le dernier refuge de l'adversité, le suprême [351] asile de la pensée! Oh qu'elle devait trembler, la pauvre, grincer des dents, maudire et mourir, quand il lui fallait les recevoir à toute heure, dans tout état : couchée, moitié vêtue, quand elle suait la fièvre, quand elle râlait, quand l'inspiration la rendait folle! Et combien ils devaient se mépriser eux-mêmes, ceux qui consentaient à recevoir le pain de leurs enfants arrosé du sel de ses larmes!

Ah! s'il vous faut bien manger et bien boire, oisifs et parasites, minuteurs d'arrêts de mort, bourreaux à froid, écrivassiers de prisons et de

préfectures, mendiez, pillez, assassinez en risquant votre vie, sous le chaud soleil, par les nuits étoilées. Mais ne vous mettez pas cent contre un; mais ne torturez pas ainsi, dans le silence d'un cachot, une noble femme que votre vue fait mourir de dégoût, et qui vous cracherait son cœur à la face, si elle n'avait peur de se salir en expirant!

O siècle dix-neuvième d'âge, mais dernier de fierté, triste siècle dans lequel ma vie se consume misérablement, siècle de promiscuité de toutes personnes et de renversement de tous principes! Tu rapproches les âmes les plus pures des consciences les plus noires : dans les prisons, le citoyen libre du *mouton* de police; dans l'exil, le proscrit du mouchard; dans les hôpitaux, le poète qui meurt de faim de l'entremetteur qui meurt de débauche! Et rien ne saurait épargner aux hommes fiers ce contact flétrissant, odieux, quotidienne souillure, plus brûlante que la morsure du fer rouge, plus corrosive que la dent grise du temps! Et je n'en parle que pour l'avoir senti!

Hélas! le soleil devient pâle, les saisons incertaines, les climats incléments et les fruits sans saveur; les hommes n'ont plus ni santé ni caractère. Tous ceux qui tranchent encore sur le fond uniforme de nos sociétés, soit par l'excès du bien, soit par l'excès du mal, tous ceux-là sont associés dans une exception commune, enveloppés dans une même réprobation. On torture les premiers parce qu'on redoute leur franchise et leur courage; on gonfle les seconds parce qu'on craint leur ruse et

leur lâcheté. Car les bourgeois ont peur de tout ce qui n'est pas médiocre, moyen, ordinaire, modéré, *passe-partout* comme eux. Ils coupent leur barbe, la queue de leurs chevaux et les têtes de leurs supérieurs. Gare à ceux qui en ont!

Oh! que les préfets, les gendarmes et les justiciers font donc bien de vous voler et de vous humilier selon vos mérites, bourgeois [352] qui leur faites si parcimonieusement l'aumône de leur pauvre vie! Comme je me ferais servir à leur place!

Oui, si j'étais à la tête de l'un des 86 départements de la belle France, j'exigerais des notables de l'endroit que mon couvert fût mis chaque jour à leur table, à mon heure; que leurs femmes s'éprissent de moi; que leurs garçons fussent mes pages, et leurs filles, mes courtisanes. Je leur demanderais la belle gerbe de blé, le haut et robuste chêne, la fine bouteille du crû, la génisse du troupeau; les droits, tous les droits du Seigneur! Je leur interdirais de mettre le pied sur le seuil de leurs portes sans passe-port; je voudrais que ceux qui voient clair me saluassent à mille pas, et les myopes à deux mille. Tous les dimanches, je ferais fouetter leur zèle et leur amour de l'ordre avec des orties brûlantes, au bon endroit, à nu, au vif, sans rémission. Enfin je contraindrais ce *monde-là* à doter tous mes enfants; et tous les neuf mois, sans faute, j'en ferais un à ma femme. Et je les verrais épanouis, joyeux, et gras, et roses venir baiser mes pieds en chantant : « Quel honneur, quel bonheur! Je suis votre humble serviteur! »

Oh! rage! Cela ne serait que trop posssible!

Rutilant Avenir! roule, emporte, dévore les gouvernements à bon et à mauvais marché, les aristocraties et les démocraties, dans tes vagues de feu! — Hallali!!

L'Avenir excommuniera la très sainte religion catholique, apostolique et romaine! — La religion prêchée par des hommes qui n'ont pas de femmes et par des femmes qui n'ont pas d'hommes : êtres sans sexe, sans passions, sans instincts, sans appétits apparents; malheureux qui ne savent rien des lois, des exigences, des douleurs et des plaisirs de la vie; borgnes qui ne voient le monde qu'à travers le microscope de leur idiotisme ou de leur hypocrisie; spectres qui le traversent dans de noirs costumes, déformés, attristés! Demandez-leur ce que sont la tendresse, l'amitié, la pauvreté, la richesse, la famille, le garçon de vingt ans, la vierge timide, la femme adultère, la Madeleine, la Vénus, la Minerve : l'Humanité! Ils ne doivent rien en savoir; ils nient la nature, l'homme, les sociétés, la génération, le bonheur et la transformation des êtres. — Dieu de mon amour, qu'ils sont à plaindre!

Voilà cependant les infortunées créatures que le monde nomme les excellentes, les pieuses, les précieuses, les charitables; celles [353] qu'il craint d'offenser, honore, nourrit, respecte, ou tout au moins tolère; celles que l'Eglise déïfie, que nous chargeons de nos intérêts les plus chers, de nos œu-

vres de bienfaisance et d'amour. En vérité je vous le dis, la vie du prêtre et de la religieuse, c'est la parodie sacrilège de la vie du Christ, c'est l'esprit de l'égoïsme et la lettre du dévouement. Contre la doctrine et les conséquences de l'*altruisme* je ne veux pas d'autre preuve!

Sur la masse des hommes les religieux planent encore, et du haut des autels les fascinent, comme depuis la nue dorée, l'émerillon aux couleurs sombres, qui, de son œil sanglant, suit dans le sillon les oiseaux pleins d'effroi. Ces êtres hermaphrodites, monstrueux, peuplent les hôpitaux, les prisons, les maisons de correction et de repentance; tous les asiles ouverts à la douleur.

Comment pourraient-ils aimer, soigner les pauvres, redresser les malfaiteurs? Les connaissent-ils? Les ont-ils approchés dans les demeures des hommes? Ne sont-ils pas de ces divins personnages qui habitent le septième ciel, et de ce bas monde ignorent tout? Ne sont-ils pas sur terre objets de pitié, de terreur ou de répulsion? Qu'on ne prononce jamais devant eux les saints noms de père, de mère, d'époux, d'enfant, d'affection et d'amour. Ces mots les transportent de fureur; ce sont pour leurs cœurs desséchés autant d'aiguillons de souffrance; cela leur rappelle des privations amères, de cuisants regrets. Car ils n'en sont venus, les malheureux, à s'enrôler dans la milice du pape, que traqués, brisés, forcés par la misère, l'ignorance et le fanatisme, recrutés dans nos vertes campagnes et dans nos populeux faubourgs

par les sergents méprisés des sacristies. — O Religion de mensonge et de vol, religion d'outremonts, te voilà ravalée jusqu'au degré du Libertinage ; et comme lui tu n'as plus d'auxiliaire que la Faim!

Ah! puisque l'occasion m'en est offerte, je démasquerai sans pitié, sans réserve, cette assassine charité qui cache la sécheresse de sa main et la cruauté de son âme sous la robe de Saint-Vincent-de-Paul et la croix de Jésus!

.... Les six plus belles années qu'aurait pu rêver la tendresse de mon cœur, je les ai passées dans les hôpitaux de Paris, près des malades. Là, j'ai vu la Misère, la Douleur, la Contagion, la Fièvre, l'Opération teinte de sang, le Délire, le Râle et l'Angoisse veiller au chevet du pauvre. Et moi qui ne suis qu'un homme, et un médecin encore, j'ai senti bien souvent mes yeux remplis de larmes, et ma gorge de sanglots. Autour de ces infortunés que [354] tordait le Mal, j'ai vu le pire des maux ; j'ai vu tourbillonner le noir essaim de ces guêpes saintes, qu'on appelle, par cruelle antiphrase, des *mères* et des *sœurs!*

L'œuvre de destruction que le médecin commence avec le couteau, que la maladie continue de ses dents de scie, elles l'achèvent à coups d'épingle répétés à chaque heure. Dans ces noirs asiles de la souffrance elles ont établi l'intolérable dictature du bigotisme et trônent, béates, au milieu des pleurs, sur des crucifix d'ébène et d'argent. Plus impassibles que des reliques, elles vont et viennent

mille fois le jour, d'un bout de leur empire à l'autre, cherchant par tous moyens, par toutes violences, leur charge d'âmes pour l'éternité. Elles ont une police pour traquer leurs victimes; elles excitent l'Impatience, irritent la Colère, fouettent l'Agonie, tournent le mal contre le mal; elles disposent de tout un arsenal de tortures pour arracher des aveux, des *Credo*, des *Pater* et des *Confiteor*.

Elles savent profiter des paroxysmes de l'angoisse ou du délire. A celui qui est peureux : « Tu mourras, disent-elles, *si tu ne te confesses pas.* — Je ferai priver ton garçon d'instruction, ta fille d'ouvrage, et ta femme de pain, crient-elles jusqu'au fond du cœur au malheureux père de famille, *si tu ne te confesses pas.* — L'enfer va te saisir avec ses tenailles mâchées, ses grilles et ses glaives et ses flammes cruelles, répètent-elles à satiété au pauvre d'esprit, *si tu ne te confesses pas.* — Veux-tu du pain, du bouillon, du vin fortifiant, la vie, la résurrection? demandent-elles à cet autre épuisé par une opération grave..... *Confesse-toi!* — Vois mes bras blancs, mes cheveux épais, et sous mon voile noir mes yeux, mes beaux yeux bleus! Veux-tu tout cela? Veux-tu mon amitié, mon souvenir, ma tendresse, mes faveurs, mon amour? murmurent-elles doucement à l'oreille du jeune poète... *Confesse-toi!* — Et toi qui refuses la parole, le corps et le sang d'un Dieu mort pour nous, misérable pécheur, endurci dans l'impénitence finale, je ne panserai pas tes blessures,

je ne changerai plus les draps de ton lit, je ne te donnerai pas cette potion qui pourrait te sauver. Les médecins sont absents, il est nuit; entre nous et l'éternité il n'y a plus qu'une lampe dont l'huile est presque consumée; la Mort est ma servante, et je suis ta maîtresse..... *Confesse-toi!* »

..... J'ai passé une année d'ineffable amour à l'hôpital des petits enfants. Oh que je les aimais! Que j'étais avide de leurs caresses! Que j'étais heureux de les bercer, de jouer avec leurs [355] cheveux, de laver leurs plaies, d'annoncer à leurs mères que la santé revenait à leurs joues!

Eh bien! là encore près de ces malheureux enfants, il y avait la compassée, l'implacable, la froide religieuse, raide, sèche comme le tibia d'un saint, Furie, Vengeance en jupe noire, en béguin! Et combien elles faisaient souffrir ces pauvres petits êtres, les misérables bigotes!

Elles leur laissaient demander pendant des heures entières une cuillerée de sirop, une goutte de tisane rafraîchissante; elles défendaient aux infirmières de se déranger de leurs saints cantiques pour aller à eux; elles restaient sourdes à leurs sanglots, à leurs voix défaillantes qui disaient doucement : « Mères, bonnes mères aimées! j'ai soif, j'ai bien soif, je vais mourir... oh donnez-moi de l'eau! » — « Nous sauvons notre âme, répondaient-elles, que Dieu sauve ton corps! »

Et dans un des coins de la salle des plus petits, elles avaient fait dessiner un grand œil ouvert, abominable, taché de sang, avec de larges cils

crépus. Et simulant l'effroi, elles fixaient cet œil et disaient au pauvre enfant malade : « regarde, pleure, grince des dents, petit misérable, Dieu te voit et connaît tous tes péchés ; c'est lui qui te fait souffrir : la souffrance est sainte ! »

Et quand les petits garçons aimants leur tendaient les bras : « il nous est défendu d'aimer, leur répondaient-elles. N'avez-vous pas honte de vouloir nous embrasser ? L'amour est un crime ! »

Et j'en frémis, et j'en pleure, et j'en aime mille fois davantage la bonne mère qui me donna son lait, elle les frappaient, les pauvres enfants dont les parents étaient absents !

Et quand le Dimanche, les mères venaient, pieuses, à l'hôpital, elles leurs faisaient mendier longtemps la vue de leurs bien-aimés. Et lorsqu'enfin elles laissaient embrasser à leurs mères les enfants malades, ce n'était jamais que sous la stricte surveillance et le regard doux-amer de l'une d'elles. Ah n'est-ce pas, religieuses du bon Dieu, que ce sont des secrets bien dangereux, ceux qu'une mère affligée peut confier à son enfant qui souffre ?!

..... Et l'administration aux griffes de vautour, aux yeux de lynx, l'administration pateline pour qui bienfaisance, médecine, religion, respect humain, amour du semblable, pitié ne sont rien que des mots, des objets de spéculation et de trafic, l'administration qui veut vivre et mourir en odeur de sainteté, seconde de tout son pouvoir le zèle homicide des religieuses !

Le croirait-on? Le *Bureau central des hôpitaux* accorde tous [356] les ans une prime au directeur et au pharmacien de l'établissement dans lequel on lui dépense le moins de vivres et de médicaments. Et c'est le directeur de la Salpétrière où il n'y a que des femmes vieilles ou folles, et le pharmacien des Enfants malades qui sont, de mémoire d'homme, les lauréats de ce nouveau prix Montyon. Les femmes, les enfants et les vieillards, les plus faibles, les plus rapprochés du berceau, de la tombe, sont toujours sacrifiés ici-bas (1) !

..... Les religieuses, ces filles sans amants! Elles se prétendent les épouses du Christ, le plus aimant des hommes; et pendant douze ans, dans la maison centrale de Montpellier, elles n'ont cessé de torturer Marie Capelle, la plus aimante des femmes! Oh non jamais le Christ n'eût consenti à déposer un baiser sur le front d'une fille

(1) J'aurais à signaler bien d'autres abus aussi barbares qui se commettent dans les hôpitaux de Paris, et que pas un médeein n'ose révéler. J'espère pouvoir le faire quand je serai plus de loisir.

Sois béni, Christ! qui m'as permis de voir comment étaient torturés tes bien-aimés. Car je ne suis chargé ni d'honneurs ni de richesses, comme le sont les princes de la science; j'aurai donc la main et la langue moins enchaînées qu'eux.

Et je ferai rougir le riche de l'hypocrisie de ses aumônes, et le pauvre de la profondeur de son humiliation!

Et j'espère en la Justice que je finirai par émouvoir l'opinion de ceux qui viendront après nous et qui vaudront mieux!

du pape; il eût craint de devenir insensible à l'amour en s'éprenant des statues qu'on érige sur les tombeaux!

Elles devaient persécuter madame Lafarge de toute la haine qu'elles portent au monde; elles devaient être dévotement implacables, bigotement féroces envers elle; elles devaient l'achever. Car cette femme personnifiait tout ce qu'elles abhorrent, la distinction et l'intelligence des classes heureuses; elle était encore humide de baisers, encore embaumée de l'enivrante senteur du luxe et des joies de la vie; elle respirait l'amour, le sentiment, le génie! Le monde était rempli du bruit de son nom, des péripéties de son grand drame, et de cet irrésistible ascendant moral qui lui conciliait hautes sympathies, et dévouements à toute épreuve, comme il n'en existe plus dans ce siècle. Comment lui auraient-elles pardonné?

Au milieu du silence de la nuit, l'image de Marie Capelle leur apparaissait si grande, à ces nonnes tremblantes; elle les agitait tellement; elle soulevait en leurs esprits de si terribles doutes![357] Les béates demeuraient fascinées, et s'irritaient, et n'osaient s'avouer pourquoi! Elles n'étaient plus tout entières à leurs mesquines intrigues, à leurs vengeances noires, à leurs monotones prières, à leurs exercices hébêtants; elles pensaient à leur prisonnière et sentaient combien la femme aimante est supérieure aux autres.

Souvent elles songeaient qu'elles étaient ensevelies, vivantes, dans le linceul de leurs voiles,

chrysalides sans espoir, tandis que la *morte au monde* pouvait quelque jour se relever, radieuse, de sa tombe de pierre. Elles la voyaient avec dépit plus libre qu'elles, puisant en son âme une sorte de mysticisme, d'indépendance et de raison; tandis que leurs hallucinations, leur mysticisme, à elles, provenaient de la peur de l'Irrévélé.

La détenue, dans sa cellule, restait libre de son être sensible; elles qui parcouraient la prison de long en large ne pouvaient cependant détacher leur pensée des grains de leur rosaire; elles étaient enchaînées, pour la vie, par des vœux et des statuts contre nature. Elles *devaient* à leur supérieure obéissance passive, et non par amitié; elles *devaient* au directeur de leurs consciences respect, non par amour; elles rendaient enfin aux malades, aux captives des *devoirs*, non des soins. Si elles étaient saintes et inviolables de par la religion, Marie Capelle l'était de par le cœur, le talent et l'éclat de la chûte. Et mesquine jalousie de religieuse ne sut jamais oublier l'écrâsement où la tient une incontestable grandeur!

..... Les prêtres, les êtres à apparence mâle que le pape greffe sur l'homme pour la gloire du Très-Haut, rivalisaient d'ardeur avec les religieuses. Lâchement ils fouillaient de leurs sabots de mulets dans les entrailles de la femme tombée. Et du haut de leurs chaires évangéliques, ils la signalaient à l'aversion de leurs frères comme suppôt de l'Enfer, vase de corruption et de luxure, empoisonnée d'abord par le romantisme de l'épo-

que, et plus tard empoisonneuse..... C'est ainsi qu'ils remplissent parmi nous leur mission de paix et d'amour !

Vous dont la chair est faible et le cœur fort, hommes de sentiment et de sens, défiez-vous de ceux qui font vœu de chasteté, défiez-vous de ceux à qui l'on ne connaît pas un amour! Ils ne sont pas purs.....

..... Madame Lafarge comprenait bien ce monde occulte des religieux : « Là (dans les couvents), » écrivait-elle, ce qui attire le monde, on le fuit; » ce qu'il chante, on le pleure; ce que le [358] monde » cherche, on l'évite ; ce qu'il sait, on l'oublie ; ce » qu'il oublie, on s'en souvient. »

Oh pour une femme *très femme*, ce devait être un épouvantable supplice de subir le contact de celles qui ne le sont pas du tout, de n'entendre qu'elles, de ne recevoir personne qu'en leur présence, d'être sursaturée de l'odeur nauséeuse qu'elles traînent à leur suite, de sentir pénétrer dans le vif de son âme leurs allusions déchirantes, leurs sarcasmes sanglants et leurs froides censures; de leur entendre parler de sacrifice et d'amour, en tournant les sacrés feuillets de leurs missels crasseux! Et il en est des milliers, dans les prisons, de femmes frêles et sensibles qui souffrent ce qu'a souffert Marie Capelle!

Rutilant Avenir! roule, emporte, dévore dans tes vagues de feu le vieux Catholicisme, ses prêtres, ses religieuses, ses moines; les papistes, les papefigues, les papimanes, les papirusses : les

gras et les maigres, les cagots et les immondes, les barbus et les tondus, les calottés et les déchaussés; tous ceux qu'ils font vivre, tous ceux qu'ils font mourir! — Hallali!!

L'Avenir portera la hache et la torche jusque dans les fondements des prisons! — Ces oubliettes de la loi, ces cellules-tombes où les hommes enfouissent, vivants, les hommes leurs semblables!

Là, tout est solitude, silence, frayeur et froid. Ou si l'on entend des voix, ce sont celles de l'inquisiteur et de sa victime qui s'élèvent, tourmentées toutes deux, vers l'éternel tribunal du temps. Ainsi la flamme qui dévore et la cendre qu'elle emporte dans sa robe écarlate!

Le prisonnier est la chose de la loi, le jouet de la police; aux mains du directeur et du geôlier, il est comme la souris entre les griffes du chat vorace!

Là, le plus libre heurte son front à quatre murs de pierre; le plus aimant est séparé de tout ami; le plus actif, retranché de la vie comme un membre inutile. Là, le plus robuste manque d'air, d'espace et de pain; la vue des eaux, des cieux, des plaines et des montagnes y est interdite au poète. Là, le plus grand doit courber sa taille sous la porte d'entrée; là, le plus noble voit son flanc saigner sous des piqûres d'épingle... Jamais Prométhée n'a tant souffert!

Là, tout est interprêté, mouchardé, surpris, incriminé : les pas, les soupirs, la toux, le regard,

le geste, la parole, le sommeil, [359] le délire et le rêve. Les larmes brûlantes mouillent la poussière, oxydent les verroux, tombent sur la pierre et la réchauffent encore ; mais jamais elles ne ramollirent le cœur calleux d'un guichetier.

C'est là qu'on est à double vue gardé, renfermé sous triple serrure, rivé à quadruple chaîne, à quintuple grille isolé. C'est là qu'on décachette vos lettres, qu'on fouille vos amis, votre femme; qu'on analyse les aliments, l'eau, la potion qui doit vous guérir, la plume et le papier qui traduisent vos pensées.

C'est là qu'on insulte, qu'on trahit, qu'on vend et revend le malheur; là qu'on fait saigner sans merci toutes les cicatrices. C'est là qu'il faut respirer le même air que les plus ignobles de la police; là que le premier élu parmi les ignorants et les lâches a le pouvoir d'interroger, de réprimander, de punir les plus intelligents et les plus fiers des hommes.

L'autorité sait bien choisir les tortureurs des prisons. Elle les prend au milieu des renégats politiques et des forçats libérés. Elle ne cherche pas à tenter ceux qu'elle sait capables de revendications courageuses, mais elle entoure les mauvais larrons dont elle a pesé les haines, mesuré les crocs, goûté la bile amère. Elle ne tend pas ses pièges sur le passage des loups qui veulent rester maigres, mais sur celui des molosses qui demandent à prendre du ventre et flairent un maître en aboyant.

Ceux qui ont gagné leurs éperons dans l'accomplissement des œuvres les plus basses, ceux qui ont ramassé dans le fumier les décorations que le pouvoir y sème, ceux dont le front ne rougit plus, ceux qui ont traîné tous les oripeaux de l'infamie, ceux dont l'âme est morte jurant, conjurant, parjurant, suppliant, trahissant... tous ceux-là sont les très moraux anges gardiens des prisons!

Variées à l'infini sont les tortures des damnés dans les fosses communes que leur creusent les griffes de la Justice. Oh que tout le monde gouvernemental a bien plus d'imagination que Dante quand il s'agit de faire souffrir!

.... Le premier supplice dont on essaie, c'est la dégradante promiscuité de la chambrée. Là sont entassés dix ou quinze hommes dont les haleines se raréfient, dont les mouvements se gênent, dont les caractères, les opinions et les tendances se déchirent constamment. Tout est bien calculé pour diviser les âmes en comprimant les corps.

Afin que le très moral et très paternel pouvoir puisse dire aux [360] bourgeois imbéciles : « Voyez comme ils s'aiment! Ce sont eux cependant qui vous prêchent la science sociale et la fraternité! Que feraient-ils si nous les laissions déchaînés au milieu des sociétés paisibles? » Et les bourgeois s'épanouissent d'allégresse, comme des potirons au soleil : « Vive la République! Vivent les frères et amis! » crient-ils en se frottant les mains.

— Ah misérables, ignorants et lâches, dont la

pensée ne s'arrêta jamais sur une question d'honneur, de dignité, de conscience, de liberté, d'histoire, d'harmonie, d'avenir ! Vous ne savez donc pas que l'Idée progesse en déchirant le sein de qui la porte ? Vous ignorez donc que les apôtres de toute révélation ne furent jamais d'accord ? Ne pourrez-vous enfin comprendre que s'ils se fussent montrés *satisfaits*, *unanimes*, comme vous l'êtes toujours, leur pensée serait morte sur leurs lèvres florissantes ?

Vous vous étonnez qu'une société de prisonniers ou de proscrits, restreinte de nombre, monotone d'aspirations, privée d'occupations actives, décimée par la misère et les peines, soit forcément divisée ! Vous êtes surpris que des hommes qui ne sont plus libres que de leurs âmes, s'obstinent dans la religion de leurs âmes ! Ils y tiennent, eux, comme vous tenez à vos épargnes ; car leurs idées sont les semences qu'ils jettent aux vents de l'avenir, et vos épargnes sont les produits que vous ravissez à l'humanité dans les siècles des siècles.

Je voudrais voir un peu comment vous seriez d'accord en prison, vous qui cependant n'avez rien à nier dans le passé, rien à détruire dans le présent, rien, absolument rien à désirer dans l'avenir ; vous qui vivez, tranquilles, sur le respectable code de l'angélique Abel, le premier des curés, la souche féconde des propriétaires. Beau livre par ma foi, doré sur tranche, fermé d'argent, enrichi par Justinien et Napoléon-le-Corse, deux

despotes glorieux pour quelque temps encore !

Mais que vais-je chercher midi à quatorze heures? Je n'ai pas besoin de vous observer à Clichy pour me faire une idée de votre concorde, ô Civilisés très honnêtes! Il est sur la terre qui le porte à regret, un édifice bien plus sombre, bien plus immoral, bien plus encombré que les prisons de criminels et de recéleurs; c'est la Bourse où l'on vous laisse libres, comme larrons en foire, pratiquant, trafiquant, tirant le plan des vols que protége la Loi. Oh qu'elles sont touchantes en vérité la probité-modèle, la douce aménité, la tout aimable association des frères et amis de l'Agio!... [361] J'en pleure, mais c'est de rage. Et mon cœur se gonfle et pousse des flots de sang à mon cerveau! —

... Quand les prisonniers résistent à cette première épreuve, épouvantable spécimen de *communisme gouvernemental et moralisateur*, on les verrouille hermétiquement dans une cellule où la Solitude est leur compagne, et le Cauchemar, leur camarade de nuit!

... Et quand ils résistent encore, on leur ravit la vue du nuage qui passe, la fraîche brise des matins et des soirs, la visite de l'oiseau chanteur, celle de la souris et de l'araignée qui consolaient les captifs de Plessis-les-Tours, de Chillon et de la Bastille. On envie les tristes lauriers d'Olivier-le-Daim d'exécrable mémoire, et du compère Tristan! On est plus chacal, mais pas aussi renard que Louis XI, le vieux goutteux qui prenait du tabac!

... Et quand toutes ces tortures ne suffisent plus, on plonge les prisonniers dans des souterrains étroits, dans des boîtes de pierre, la tête dans les miasmes infects, les pieds dans leurs propres souillures, sans autre distraction que le bruit de leur cœur. — O Vengeance, Vengeance ! que je t'aime éveillée, rugissante, altérée, tout le long étendue, battant de ta queue tigrée les dalles des cachots !!

... Et quand leur cœur parle encore, on les prive de nourriture, d'eau, de sommeil bienfaisant. On cherche à les dompter par les mêmes procédés qu'emploient contre les rois des déserts, devenus leurs esclaves, les misérables bateleurs de ménagerie. C'est alors que les gardiens se mettent en grand nombre pour les réduire; il les saisissent au cou, serrent le nœud de leurs cravates, les étranglent, les frappent du pied et du poing, les étouffent sous leur poids de reptiles, ou les empoisonnent avec leur dard d'insectes venimeux. — Quand un homme libre a été froissé, mutilé de la sorte, dans sa personne et dans son honneur, il ne peut plus vivre que pour t'aimer, Vengeance la Belle, qui guéris les plaies des âmes mordues !

En prison, la plus grosse chaîne revient au plus indépendant ; la cellule, au plus sociable ; au plus méditateur, la promiscuité ; au plus studieux on défend le travail ; au plus aimant on interdit les visites de sa femme et de ses enfants.

Au contraire, pour les idiots, les traîtres et les lâches il y a de la viande, des vins et des liqueurs à gorger tous les soudards de France. La prison

n'est indulgente qu'à celui qui marche sur sa dignité ; elle n'est favorable qu'à l'être qui devient sourd au cri [362] de sa conscience, elle traite comme des animaux tous ceux qui se souviennent de leur dignité d'hommes.

— Et si je demandais à la société des *premiers occupants* au nom de quel droit irrévocable, incontestable, absolu, sacré, elle condamne, déshonore, flétrit, torture, enferme et raccourcit les hommes qui, privés de tous moyens d'existence, revendiquent sans cesse contre leurs spoliateurs : si je lui demandais... Elle balbutierait, se troublerait, ragerait, et sur ses places publiques, au soleil meurtrier, rangerait ses canons sonores !

Mais qu'elle tempête, délire, écume et exécute tant qu'elle le pourra encore, force n'est pas raison, et jamais personne ne réfutera les principes du *Droit de vivre* tels que je les ai posés dans l'apothéose du glorieux Montcharmont. *Hæret lateri lethalis arundo!* Tant qu'il y aura dans le monde un seul déshérité, un seul captif, une seule exécution à mort, les sociétés chancelleront sur des abîmes recouverts à peine par les feuillets des codes, et rendus glissants par tout le sang versé ! —

... Et qu'on souffre bien davantage encore dans la détention perpétuelle, « cette prison qui n'a pour seuil qu'une tombe ! » Cette nuit éternelle peuplée de spectres et de terreurs, dans laquelle gémissait la pauvre *morte*, s'écriant : « Terre qui » pleures ton soleil, regarde-moi ; je pleure ma

» vie, et je n'ai pas l'espoir d'un lendemain ! »

La détention perpétuelle! ténèbres sans aurore, hiver sans printemps, pluie noire sans arc-en-ciel, rocher sans sources, pierre tumulaire recouvrant une âme que tous renient pour la sœur de leur âme! — Couche en tessons de bouteilles où se plaindrait Montézuma ! — Souricière à jour, pratiquée pour l'œil de la police, dans laquelle Blanqui perd patience ! — Mort chronique qui fait désirer la mort aigüe par la potence, et qui inspire ces suprêmes pensées :

« C'est une douce chose que le sommeil qui nous
» repose de la vie sans nous faire cesser de vivre ;
» c'est une divine chose que la mort qui nous re-
» pose de la vie sans nous faire cesser d'être. »

« Souffre-t-on beaucoup pour mourir ? Moins,
» j'en suis sûre, qu'on ne souffre pour vivre. Au-
» trefois j'avais peur de la Mort et je la traitais
» en ennemie ; aujourd'hui je la rêve souriante
» et douce, et je la nomme tout bas la Libératrice.
» Je sens que son éternité ne brise que nos chaî-
» nes ; je sens que son froid baiser endort plus
» de douleurs qu'il n'éteint de joies. »

« De mes visions fantastiques, il en est une seule
» que j'aime, [363] et celle-là je veux la dire : Ma
» cellule prend l'aspect d'une tombe, et tout à
» coup la tombe s'illumine sous la forme radieuse
» d'un berceau. Que cette image est douce ! Cha-
» que fois qu'elle m'apparaît, je voudrais la rete-
» nir ; mais à peine m'a-t-elle souri qu'elle s'éva-
» nouit comme un songe, emportant avec elle

» l'emblême touchant d'une sublime vérité. »

... Plus noire est l'âme des geôliers que ces sombres abîmes où j'amais ne pénètrent le rayon de soleil ni la goutte d'eau saturée du parfum des fleurs. Ils ne se contentent pas, les chats sauvages, d'ensevelir l'âme d'une femme dans le sépulcre des géhennes; ils l'espionnent encore dans tous les actes de sa vie, l'accusent chaque jour de crimes imaginaires : de séduction et d'embauchage, de tentatives d'évasion et de meurtre, d'intrigues d'amour à distance. Que de fois madame Lafarge fut victime de leurs dénonciations intéressées!

On dirait à ces gens-là : « Prenez une lancette ébréchée; vous irez toutes les nuits saigner aux quatre veines une pauvre femme qui se meurt. Et vous avancerez en grade, et vous vous grandirez, et vous vous engraisserez avec son sang »... Ils le feraient, ils iraient, croyez-le, sans plus hésiter que des docteurs en médecine!

... Et l'on dirait aux journalistes, les pires des bourreaux : « voici de l'encre rouge et une plume de fer. Allez; vous trouverez dans un cachot sans jour et sans feu une femme qui se tord dans les angoisses. Vous graverez sur la peau de son front un article d'injures; vous demanderez sa mort, ou tout au moins le redoublement de ses tortures. Ainsi vous vous ferez connaître au peuple pour de bons citoyens, défenseurs de la saine morale et de la sacro-sainte famille. Et le peuple se souviendra de vous quand il aura des représentants à nommer »... Ils le feraient, ils iraient,

croyez-le, si cette pauvre femme n'avait pour la protéger contre eux ni parti, ni fortune.

Je ne connais rien de plus prostitué qu'un journaliste, rien de plus insolent avec les petits, de plus chien-couchant avec les grands, de plus hypocrite dans ses paroles, de plus mendiant dans ses actes, de plus policier dans le regard. J'entrerais encore dans les palais ou dans les maisons à enseignes vivantes ; mais dans la boutique d'un journal quelconque, pour y faire quoi que ce fût... jamais !

Les avocats du faible, les défenseurs-nés de la veuve et de l'orphelin — les rédacteurs du *National* et de la *Réforme*... quoi ! [364] — eurent cependant la lâcheté de reprocher au gouvernement de Louis-Philippe les attentions exceptionnelles dont il *entourait* la détenue de Montpellier !

Et quand ils possédèrent les clefs des casemates et les ancres des pontons, en 1848, ils nous montrèrent quels perfectionnements ils étaient capables d'introduire dans le traitement des maladies morales. — O victimes inapaisées de nos journées sanglantes, souvenez-vous, souvenez-vous, au jour de délivrance, d'enfouir la Presse vivante sous un mont de pavés !

Rutilant Avenir ! roule, emporte, dévore dans tes vagues de feu prisons, bagnes, pontons, geôliers, bourreaux, mouchards et journalistes, noirs, blancs, rouges et tricolores, masqués et pékins ! Et peut-être, une bonne fois, le bal infâme de la corruption finira-t-il faute de sauteurs. — Hallali ! Hallali ! !

IV

Quand elle était jeune fille, insouciante et belle, elle aimait le printemps. la prairie verdoyante, les libres fleurs des champs, les troupes d'oiseaux joyeux, l'image rouge du soleil dans les ruisseaux grondeurs. Elle écoutait le bûcheron sous la futaie, le marinier sur sa barque, le chasseur à la voix sonore, le cavalier au galop, et dans les bruyères, les troupes errantes de bohémiens. — Elle aimait tout ce qui parlait, respirait Liberté!

Et cependant la prison l'attendait, la prison triste et sombre où l'on ne voit plus ni ciel bleu, ni verdure, ni face humaine, ni beauté de physionomie, ni franchise de cœur, la prison où la Tyrannie et la Souffrance surveillent réciproquement leur maigreur.

... Ainsi joue le Destin, le destin homicide! La Liberté n'est chantée que dans les fers!

Elle s'approchait de ceux que le monde repousse, elle se penchait vers ceux qu'il abaisse, et de ses deux mains s'efforçait de les relever. Elle aimait le pauvre qui fait rougir le riche; le mendiant que la misère rend oisif comme d'autres l'opulence; le vieux [365] domestique qui baise avec respect la main qui le déprime; l'exilé, citoyen du monde; les orphelins, les ignorants, les travailleurs : tous ceux qui comprennent le droit langage de la Justice.

Et cependant les jugeurs l'attendaient, les jugeurs sourds, entêtés et barbares que les sociétés paient pour conserver aux riches l'héritage de la force, le butin de la guerre, le prix du sang et des sueurs de tous !

... Ainsi joue le Destin, le destin homicide ! Les défenseurs du Droit, ce sont les criminels !

Quand elle fut mariée, mécontente de sa situation, sans espoir sur la terre, dans une ferme isolée, près d'un homme d'affaires, elle regarda pardessus les murailles du présent avec les grands yeux de son esprit ; elle domina l'ensemble des sociétés, des temps et des espaces. Elle aima les grands, les bons et beaux livres, l'histoire qui chante le passé, la contemplation qui guette l'avenir ; elle fut poète, philosophe et prophétesse ; elle révéla tout ce qu'elle rêvait. Elle sut concentrer pour quelque temps l'admiration du grand monde, la banalité de ses éloges et l'hypocrisie de ses caresses félines.

Et cependant l'Opprobre l'attendait, et le Dédain qui siffle, et l'Isolement qui s'appuie sur ses coudes ankylosés, et le Mépris qui toise ses victimes des pieds jusqu'à la tête ! Elle était sensible et délicate ; il fallait qu'elle fût mille fois blessée, mille fois meurtrie pour savoir la valeur des amitiés faciles.

... Ainsi joue le Destin, le destin homicide ! La Franchise pousse ses racines dans le sol même des sociétés fangeuses. La Vérité est chauve par

derrière; il faut la saisir aux cheveux de devant. Ceux-là restent toujours aveugles qui ne raisonnent que sur le présent et sur le passé. L'homme voit clair seulement dans l'avenir. Les prophètes seuls disent vrai. L'intérêt éborgne les autres.

Quand elle fut en prison, elle y répandit une sueur de sang, y trempa sa plume et écrivit ce livre sublime, *Heures de prison*, qui ne sera pas compris de nos jours. Elle aima tant qu'elle sut pardonner à ses accusateurs, à ses parents, à ses juges, à ses gendarmes, à ses guichetiers, aux préfets, aux médecins, aux tourmenteurs, qui de temps à autre venaient la voir pour l'achever, à la féroce multitude enfin qui demandait sa mort!

Et cependant ses bourreaux l'achevèrent, ils la tuèrent jour [366] par jour, la brisèrent par morceaux, l'usèrent par ce mal chronique qui dissout l'être, le consume sans le refaire jamais, et s'appelle la Douleur, la Douleur!

... Ainsi joue le Destin, le destin homicide! La Souffrance absout la Cruauté, le chien lèche le bras qui le frappe, le Martyr pardonne à la Persécution. Les justes sont assez forts pour se montrer indulgents!

« L'opprimé peut pardonner à l'oppresseur. L'oppresseur, lui, ne pardonne jamais à l'opprimé. C'est son remords vivant; c'est le cri qui l'accuse; c'est plus encore, c'est le pardon qui l'écrase sous son aumône de pitié. »

Ainsi disait celle qui sut pardonner à la meute aboyeuse qui la mordait au cœur !

Vains bruits du monde, opinion cancanière, gouvernements inquisiteurs, ah vous ne pouvez rien sur l'être supérieur qui vous accable de ses dédains ! Et qui, retranché dans son âme fière, vous regarde tourmenter son corps comme s'il en était absent !

... Ainsi joue le Destin, le destin homicide ! Le véritable torturé, c'est celui qui torture !

Quand on lui faisait revêtir la triste livrée des prisonnières à vie ; quand on murait la fenêtre de sa cellule ; quand on faisait autour d'elle la tombe et le néant ; quand elle sentait la main de la mort craquer sur ses épaules maigres ; quand elle avait peur de l'hypochondrie, de la folie furieuse, de la démence hébêtée, du monstrueux idiotisme, des mille défaillances des grandes âmes...

Alors, elle se réfugiait en pleurant dans les souvenirs de sa jeunesse heureuse, dans des aspirations infinies vers des mondes meilleurs !...

Alors, elle aimait tout ce qui lui rappelait le mouvement des êtres, joyeux de se conserver. Quand la sœur de son âme entrait dans la prison, elle buvait son haleine parfumée par la brise ; elle cherchait sur ses joues les froids baisers de l'hiver ou les ardentes caresses du soleil printanier...

Alors, elle aimait davantage encore la nature, l'avenir, la vie, la liberté, les beaux jours d'au-

tomne, les nuits pâles, l'étang ridé par la tempête, la forêt murmurante ;

Le chant de la fauvette à la fleur d'aubépine, le vol de l'hirondelle sur les vagues blanchissantes, les pleurs de la rosée dans [367] la corolle des lys, le lierre des croix des morts, la cloche de l'église, la trompe du pâtre, l'aboiement des chiens, le bruit des rames dans l'onde, et sur les monts lointains, la détonation de l'arme du chasseur.

Alors, elle aimait la terre et la mer, le sable et la vague se disputant en des années une ligne de rivage, les nénuphars d'argent et d'or, les vertes aiguilles des joncs, la Bretagne, l'Alsace, « sa » chère et robuste Picardie qui, la tête couronnée » de chênes, laisse flotter aux vents son manteau » d'épis aux grains d'or. »

Alors, elle s'écriait : « J'aime les bruits décroissants du travail et les douces harmonies du repos; j'aime les cris des enfants s'égrenant deux à deux au retour de l'école ; j'aime le chant de l'ouvrier sortant, joyeux, de sa fabrique, et le sifflet du vigneron nonchalamment assis, comme un roi d'Yvetot, sur la croupe de son âne ; j'aime enfin les pas cadencés de nos braves mineurs regagnant par bandes joyeuses le quartier des casernes. »

..... Ainsi joue le Destin, le destin homicide ! Jamais rude laboureur ne trouva pour chanter la nature les sublimes accents du poète captif. Jamais la vie ne nous paraît plus souriante, plus fraîche de couleur et de santé que sur le bord des tombes. L'homme n'est heureux et grand qu'en

aspirations. Les cieux sont sur sa tête; et sous ses pieds les ronces, les cailloux du chemin. A chacun de ses pas, il se heurte au fonctionnaire, au soldat arrogants, au prêtre qui traîne son propre deuil, à l'esclave imbécile, aux juifs couchés dans la poussière, aux rois, ces chiffonniers besoigneux, qui crochètent des couronnes d'occasion dans des pactoles de sang!

O terre, ô corps d'argile, ô ma prison étroite, tu dévores mon âme comme la tunique du centaure que l'amour rendait fou! Le siècle qui vient m'attire comme l'aimant; le siècle présent me retient comme un étau de platine. L'explosion de mon cœur fait éclater mes côtes ainsi que la poudre enflammée qui disperse dans l'air les grilles des arsenaux.

... Ainsi joue le Destin, le destin homicide!

V

368 Je retourne sur mes pas dans la longue route de la vie. A cinq ans de distance, je rencontre un corps baigné dans des larmes de sang : c'est le cadavre de Marie Capelle!

Cette femme ne s'est pas éteinte, elle a été violemment détruite : sa mort est œuvre humaine.

Le meurtre est incontestable, incontesté. Qui l'a commis? Elle ou les autres? Est-elle meurtrière ou victime? Faut-il la condamner ou la plaindre? — J'informe.....

Devant moi comparaissent deux femmes :

L'une chargée d'ans et de crimes, labourée de cicatrices et de rides : horrible à voir; impudente, impunie cependant, vénérée pour ses honneurs et ses titres, resplendissante d'acier et d'or, entourée de prétoriens, de défenseurs puissants. — C'est la Société.

L'autre jeune, belle, fraîche d'illusions et d'amour, drapée de noir, courbée sous la prévention d'un crime épouvantable, insultée, foulée aux pieds, accablée sous le nombre, harcelée par de riches accusateurs et des juges sans responsabilité. — C'est madame Lafarge.

De ces deux femmes, l'une est coupable. Je veux savoir laquelle.....

Au XVIIe siècle, dans la riche Angleterre, une créature impitoyable, la plus chanceuse des reines, sacrifia lâchement à sa jalousie froide, une autre femme, une autre reine dont le grand cœur avait connu l'amour, l'infortunée Marie Stuart !

Toutes les dignités, toutes les richesses, toutes les conquêtes, qui devinrent le partage de l'ambitieuse Elisabeth furent impuissantes à apaiser sa conscience, à réhabiliter sa mémoire. Elle mourut de tristesse et de remords. Et maintenant son nom veut dire haine, insensibilité !

Et cependant pas une voix ne s'éleva contre sa sentence [369] suprême, quand elle étendit sur le

papier la fatale goutte d'encre qui devait faire répandre de purs flots de sang.

Que ceux qui ont du jugement comparent! Que ceux qui ont du cœur plaignent les jeunes victimes et maudissent les vieilles assassines! Que ceux qui ont des oreilles les prêtent à mes paroles.

Car je viens recueillir les restes des tortureurs. Je veux les ensevelir en paix ; je veux faire cesser les cris de rage que n'étouffa même pas la pierre d'oubli qu'on scelle sur les fosses.

Je porte sur mon bras le blanc linceul du pardon, mais je n'y coucherai pas Marie Capelle sans donner une réponse à son âme gémissante qui demande justice et réparation!

A-t-elle empoisonné son mari, cette femme?

Je ne le sais pas, je ne puis le savoir, je n'en ai pas besoin. Il est ici-bas des mystères si formidables que nul regard ne peut en pénétrer tout d'abord les ténèbres.

A son lever, le Soleil n'éclaire que la cime des monts. La Mort, qui découvre tout, est bien lente à détruire les vêtements et les tissus qui cachent notre cœur. Le Temps est bien las, bien pesant à la course. La Vérité se voile la face, par pudeur, devant les iniquités civilisées.

Qu'on médite sur tout cela; qu'on songe aux misérables erreurs des mortels les plus sages! Et qu'il se lève, celui qui oserait affirmer qu'à l'instant où j'écris, l'innocence de Marie Capelle ne

brûle pas la conscience du véritable empoisonneur de M. Lafarge!

Du jugement d'une poignée de bourgeois censitaires j'en appelle au tribunal de l'Avenir. Et j'ai la certitude qu'il déposera sur cette tête sacrifiée la double et radieuse couronne de gloire et d'amour.

J'ai déjà prouvé quelque part que les hommes n'avaient pas le droit de se ravir l'existence ou la liberté ([1]). Je n'y reviendrai plus. Je veux seulement demander aux juges de madame Lafarge s'ils pourraient établir sa culpabilité sur d'incontestables preuves? Et s'ils ne le peuvent pas, je leur crie par la voix de l'éternelle justice : Pourquoi donc l'avez-vous condamnée? Dans quel enfer [370] êtes-vous aujourd'hui? Qui vous tirera du pétrin de sang caillé, de l'abîme de soufre et de charbon? Qu'avez-vous fait d'une âme de femme? Et comment rachèterez-vous de ce verdict vos mémoires détestées?.....

A tout crime il faut des mobiles assez impérieux pour l'emporter, dans l'esprit du coupable, sur la crainte de la loi, sur l'horreur que lui inspirent ses propres desseins. — Or quels motifs tellement puissants, tellement inexorables pouvait avoir madame Lafarge d'empoisonner ce brave limousin qui lui servait d'époux et qui ne demandait qu'à vivre? Mais un cuisinier souffre à saigner un pou-

(1) *Jours d'Exil*, première partie, article MONTCHARMONT.

let; et cette femme n'eût pas tremblé, n'eût pas reculé d'effroi devant la mort d'un homme! Elle l'eût refroidi de gaîté de cœur; elle eût fait de l'art pour l'art! — Je le nie.

Vous dites qu'elle convoitait la fortune de son mari, qu'elle était fatiguée de sa cohabitation, qu'elle en aimait un autre. Et ce sont des juges, des gens du grand monde, qui réclament une tête sur de pareilles preuves morales!

Cependant il ne vous est pas permis d'ignorer, MM. du Parquet, beaux histrions des planches, que si le mariage n'existait pas, les dames galantes l'inventeraient afin d'être plus libres dans leurs amours. Et la rouée, l'impudente, la dénaturée, l'hypocrite par excellence, madame Lafarge, aurait été assez simple pour brûler par l'estomac son commode paravent de mari, quand il est si naturel et si bien reçu de se divertir du déshonneur des hommes! — Je le nie.

Vous savez aussi, et par expérience, combien facilement les femmes se dérobent à la fréquentation des hommes qu'elles abhorrent. Avec six nuits d'indisposition et six jours de dédain, les voilà quittes; elles n'ont qu'à prendre la peine de froncer la lèvre et de tourner le dos. Ah s'il leur était indispensable de recourir à l'arsenic pour balancer le joug conjugal, je te bénirais, ô divine substance! Car prompte et sévère justice serait faite à la fin de tous les assassins légaux qui se marient et fatiguent de tendres femmes des remords de leurs nuits!

Vous savez enfin, toujours par expérience, comment les femmes profitent de la tendresse des riches, des plus avares surtout, pour leur soutirer tout ce qu'elles désirent. Vivant, M. Lafarge était la vache à lait de Marie Capelle ; mort de poison, il devenait la poule aux œufs d'or des juges, médecins, chimistes, geôliers, préfets et autres fossoyeurs.

371 Autour de ces deux époux qui pouvaient se tolérer tant bien que mal, n'avez-vous pas vu, dites-moi, toute cette famille de loups-cerviers dont le moins rapace tondrait facilement dix moutons de la laine du bonhomme aux expériences ? N'avez-vous pas entendu comme ils aiguisaient leurs crocs sur les vieux bancs de vos prétoires ? Ne savez-vous pas que la Cupidité est fille de la Faim, et plus mauvaise conseillère encore, et mère du Crime, le louveteau teigneux ? Ne le savez-vous pas, vous juges qu'elle talonne et cloue pour la vie sur des fauteuils rembourrés de crânes humains ?

Oh les magistrats sont bien faits à l'image des sociétés qu'ils servent ! Quand il y a, d'un côté, beaucoup d'hommes, grand bruit de voix, respectable total de fortunes, majorité formidable de préjugés et d'intérêts ; — quand il y a, de l'autre, une pauvre réprouvée, qui tout d'abord ne rencontre que les sympathies professionnelles des avocats ; le choix des magistrats est bientôt fait. Qui l'ignore ? Quel cœur droit n'a pas saigné sous leurs ongles crochus ?

Tenez, juges, jurés, jurisconsultes, jurisprudents, juristroquants, juriscroquants et jugeurs, si vous aviez été bien en règle avec vos consciences et bien sûrs de ce que vous faisiez, vous n'eussiez admis en faveur de Marie Capelle aucune circonstance atténuante.

Avec vos idées sur l'autorité et la justice, vous ne le pouviez pas, vous ne le deviez pas ; il fallait l'acquitter ou la frapper impitoyablement de mort. M. Lafarge, lui, n'était pas mort à demi ; et selon vous, une tête en vaut une autre.

En la condamnant à la détention perpétuelle, vous avez commis déni de justice envers elle, ce qui ne vous importe guère, ou envers la société, ce qui vous cuirait davantage.

Vous avez été coupables envers la société, si croyant madame Lafarge empoisonneuse, vous ne l'avez pas mise dans l'impossibilité de renouveler ses attaques homicides ; et cela de la manière la plus expéditive, la plus définitive, la plus éradicative possible. Vous avez été coupables envers madame Lafarge, si la croyant innocente, vous l'avez immolée sans scrupule, sans courage, aux aveugles exigences de l'opinion.

L'hésitation n'était pas permise à des juges intègres comme vous l'êtes tous, honorables inamovibles ! L'avocat-général vous suppliait de *trancher* la question, le bourreau se roulait à vos
372 genoux et vous conjurait de lui laisser cette tête à *tondre* ; vous connaissiez le procédé : cha-

que fois que la machine reluisante achève l'horrible besogne que vous lui mâchez, vous allez voir comme elle travaille, ô vampires altérés !

Vous avez douté cependant, douté sur une alternative de vie ou de mort ! Vous avez fait comme les lâches, vous avez reculé pour mieux sauter un jour ; la peur du danger présent vous a rejetés dans l'effroi du péril à venir. Vous avez remis l'acquittement de votre dette, la dette du sang, à la plus longue échéance que vous puissiez entrevoir. A votre aise ! vous avez le choix..... L'homme n'est qu'un fétu dans le mouvement des mondes ; ce qui lui paraît un siècle n'est pas même une seconde dans le temps éternel. Mais l'heure des vengeances sonne toujours ! Et c'est le doigt de la Révolution, fatal, inflexible, infaillible, qui pousse l'aiguille d'or sur le cadran d'airain que fixent les regards des damnés de ce monde !

D'une façon comme de l'autre, vous êtes condamnables et pendables en raison de ce jugement rendu. Avec le crime toute indulgence est de la complicité ; et la Civilisation peut réclamer vos têtes à défaut de celle que vous dérobez à sa vengeance. Avec l'innocence, d'autre part, toute flétrissure imméritée laisse dans l'âme un remords qui ne s'éteint plus ; et ce remords réclame le cœur noir du juge à défaut du cœur pur de sa victime.

Vous vous êtes engagés dans l'impasse étroite d'une inquisition sans fin, sans miséricorde. Sur vos têtes brillent des glaives étincelants, des flammes de pourpre, des pinces et des limes nouvelle-

ment affilées, des cordes vernies de vieux sang. Vous vous êtes perdus ; vous serez grillés, déchirés, écartelés, rôtis dans les siècles des siècles ! !

Il n'était pas question de parler de pitié, de vous laver les mains, d'éternuer, de larmoyer, de geindre, de pousser des soupirs comme des vaches en couches, de vous livrer enfin à mille exercices de sensibilité plus ridicules encore. Il s'agissait de porter un jugement sans appel, et d'en assumer la responsabilité, dès à présent et dans l'avenir, devant les hommes et vos consciences.

C'est que, voyez-vous, la conscience est entière et ne s'accommode pas de termes dilatoires. Pilate, qui n'était que faible, ne trouva de repos hélas ! que dans la tombe. Au moins, c'est ce [373] que dit le monde. Quant à moi je ne le crois pas même en paix sous la terre verdoyante, car je l'ai reconnu bien souvent, à sa mine piteuse, sous la toge cramoisie des juges criminels !

Je viens de plaider la cause de Marie Capelle ainsi qu'aurait pu le faire un avocat sans fierté devant des juges sans conscience. Assurément cette défense est indigne d'elle et de moi : c'est à la société que je la jette en passant. Aux chiens les os ;

> « Ah ! fiera compagnia ! Ma nella chiesa
> Co' santi, e in taverna co' ghiottoni. »
>
> *Dante.*

Mais quand même je comprendrais le droit

comme un civilisé peut le comprendre, quand même je reconnaîtrais aux lois un caractère sacré, je n'aurais pas condamné Marie Capelle. Avant de rendre un pareil jugement contre une pareille femme, j'aurais écouté l'accent de sa parole, le timbre de sa voix ; j'eusse tenté de pénétrer dans sa pensée, de transfuser dans mes veines tout le sang de son cœur. Car il est des natures dont nous ne pouvons soupçonner l'essence divine qu'en nous inoculant la fièvre. Oh! que penser d'un siècle qui livre Marie Capelle à une collection choisie de bourgeois de province, à des jurés dont l'intelligence, le sens moral et l'affectivité sont cotés moins de cent francs!

Moi, je ne me serais pas défendu de ses séductions. Je ne reconnais pas la stupide nécessité de me défier des plus incompressibles entraînements, de me raidir contre eux, d'aiguiser en regrets poignants mes impressions les plus douces. Et je jure que si madame Lafarge m'avait inspiré de l'amour, j'aurais pu l'acquitter sans mentir à la justice. Et je jure que si sa tête en pleurs m'avait fait frémir, j'aurais tout fait pour sauver sa tête. Car amour, c'est justice ; charme, c'est sympathie ; beauté de physionomie (1), c'est la bonté de cœur.

(1) Je dis beauté de physionomie et non pas de visage. A mon sens, la beauté et la laideur n'existent pas d'une manière absolue, constante, incontestable ; elles ne tiennent pas à la régularité des traits, elles se modifient aussi souvent que notre physionomie change, et notre physionomie est aussi variable que les mille émotions qui nous animent. Le plus beau des hommes devient hideux sous l'influence de

Oh que les peuples artistes, les beaux méridionaux, les Romains, les Grecs, et tes fils bronzés, ardente Espagne, sont plus grands que nous, eux qui comprennent que les traits sont le miroir de l'âme et reflètent, dans leur expression rapide, les bons et les mauvais instincts qui nous agitent!

Les épiciers de mon village diront qu'ils m'ont vu très enfant, que je ne puis connaître la femme, que je sors du collège et qu'il faudrait me renvoyer à l'école. Mais honnêtes traitants, où donc l'avez-vous connue, la femme? Par devant M. le Curé sans doute, la fille aux beaux écus sonnants, aux bons biens qui reluisent sous le soleil. Moi, j'appelle cette femme-là une *affaire* que vous avez faite. Et quels vertueux sentiments substituez-vous donc au divin amour? Apparemment ceux dont les autorités vous permettent la manifestation publique et très morale et très démonstrative... Oh misère!

certaines passions, et le plus laid s'illumine d'une céleste beauté sous l'impression de certaines autres. Selon les affinités des âmes ou leurs antipathies, tel visage plaît à l'un qui déplairait à tous les autres. Moi, je ne trouve d'absolument beau que le fat, d'absolument laid que le crétin. L'un vaut l'autre : tous deux me font horreur. Je comprends à la rigueur que Pygmalion s'extasie devant sa maîtresse d'albâtre ; du moins elle ne le fatigue pas de ses réflexions. Mais s'éprendre de la beauté des journaux de mode, du portrait vivant, marchant et de couleur fixe, c'est une déplorable infirmité. La beauté régulière, couperosée de santé, bouffie d'embonpoint, c'est l'impassibilité, la glace, la statue, la véritable laideur. — J'aime mieux un singe : chacun ses goûts!

Moi je n'ai besoin pour me prononcer sur pareilles matières ni des articles du code, ni des jérémiades des avocats, ni de leurs dossiers poudreux ; il ne me faut qu'une ligne du livre de Marie Capelle pour la glorifier. Car je ne veux juger que par les lois d'amour!

Rie de moi qui voudra...

VI

Je suppose un instant que je sois juré et que je me reconnaisse la faculté de condamner ou d'absoudre quelqu'un [1].

375 Je suppose de plus qu'il me soit prouvé d'une manière irréfutable que madame Lafarge ait empoisonné son mari!

..... Que vais-je faire ?

Je me prononce et dis : j'acquitte cette femme ; elle n'est pas coupable ; elle a frappé suivant son droit ; elle a bien fait, elle a courageusement fait. Car je ne reconnais qu'un droit, celui de vivre. Et Marie Capelle ne l'avait pas.

Qu'on ne vienne pas me dire qu'on lui donnait

(1) En ce qui me touche, cette supposition est entièrement gratuite. Je n'ai pas besoin de dire que je nie ce droit à qui que ce soit, et dans tous les cas ; — que, suivant moi, ceux qui l'exercent se rendent complices de la violence des majorités ; — qu'ils le font à leurs risques et périls ; et qu'un jour ou l'autre terrible justice sera faite de tous les hommes atteints de la monomanie de juger les autres. — Je développerai ce paradoxe en son lieu.

à boire et à manger à discrétion, chevaux et voitures, colifichets, toilettes et bonbons. Et son âme de feu, répondrais-je, se repaissait-elle de tout cela. Quel confident, quel ami, quel amant lui restaient, à sa pauvre âme? Pouvait-elle étreindre la Loi, l'embrasser, lui sourire, s'épancher en elle, lui murmurer d'amour, répéter ses soupirs, boire ses pleurs? (1)

Ah je comprends que les *dames* comme il faut, c'est-à-dire sans cœur, sans intelligence, sans tendresse, puissent tenir dans la prison du mariage d'intérêt! Mais une femme qui, d'un seul baiser, d'un regard, d'une parole, pouvait dévorer l'âme d'un homme, une femme qui n'était que par le cœur, une pareille femme, je le soutiens, était privée de son droit de vivre par son accolement à M. Lafarge.

Qu'on ne vienne pas me chanter la défaite ordinaire du laissez-faire, laissez-marier : « au bout du compte, personne ne la forçait d'épouser M. Lafarge, et dès qu'elle l'avait pris, il fallait le garder. »

Car je répondrais : tout le monde la contraignait à cette alliance. La Civilisation est coupable au premier chef des unions disproportionnées que forcent ses intérêts iniques; elle en est promo-

(1) La société a remplacé par la Loi la passion, le caprice, l'amour, la vie! Elle en a fait un être animé et sensible. Ce n'est pas ma faute s'il me faut parler le langage des civilisés.

trice. Les parents ne sont que ses complices ou ses entremetteurs, les roues obéissantes d'un engrenage infâme. C'est à la société du Monopole que revient la responsabilité des divisions, déchirements, adultères, duels, empoisonnements, assassinats et crimes [376] de toute sorte qui résultent du mariage-spéculation. Et sept fois plus lâche que coupable se montre-t-elle encore quand elle rejette tout l'odieux de ses trafics sur de pauvres jeunes filles que leur familles traînent, moitié par force et moitié par ruse, sur la place où se marchandent, sous étiquettes menteuses, toutes les cupidités du siècle !

Quant à l'épousailleur qui, sans jeunesse, sans beauté, sans talent, pousse au marché et se fait sans crainte exécuteur du complot, c'est à ses risques et périls. Qui casse les verres, les paie : cette maxime et trop strictement juste pour être consolante aux hommes d'aujourd'hui. — Ah ! tripoteurs d'affaires, vous voulez des fiancées jeunes, jolies et intelligentes à l'avenant ! Et vous croyez leur faire beaucoup d'honneur en les admettant à partager votre couche aux rideaux jaunes ! Et vous ne doutez pas de vous ! Et vous ne sauriez imaginer qu'une femme pût être malheureuse avec des rentes !..... Oh mais, c'est pain béni que de vous empoisonner l'estomac et le cœur ! Et j'en rirai longtemps, je vous jure, à gorge déployée !

Je dis encore : lâche est la victime qui demeure dans de pareils liens, qui consent à vivre tous les

jours de sa vie, malheureuse, hypocrite, mendiante, trompeuse, prostituée publiquement, légalement, à perpétuité. Quand une femme de cœur s'est dit une bonne fois : « je ne puis plus exister ainsi ; ma situation torture horriblement mon esprit et mon âme ; ».... quand elle s'est dit cela — et combien l'ont dit plus souvent que madame Lafarge ! —... quand elle s'est dit cela, elle s'est irrévocablement placée entre le Suicide et l'Homicide. — Mourir ou faire mourir. — *To be or not to be — That is the question !*

That is the question ! — Car la loi, la société ne veulent rien faire pour l'épouse contre son maître. Et si elle leur demande satisfaction, elle n'aboutira qu'au dégradant scandale, aux sifflets, aux huées. — Car les femmes ne sont rien en civilisation que les souffre-douleurs du premier rustre venu. Et il n'est pas dans le caractère de toutes femmes de se résigner, tant qu'il plaît à ce rustre de vivre en les faisant mourir. Et si elle vient à désirer, à rêver la mort de ce rustre, nulle femme ne peut répondre qu'un beau jour, à bout de patience, repoussée de toutes parts, après quelque scène de désespoir, elle ne se fera pas justice de ses propres mains !

Moi, je soutiens que celle qui tue son mari est mille fois plus [377] brave, franche, estimable, honnête et digne que celle qui le déshonore. Je soutiens qu'en enchaînant *pour la vie* deux êtres antipathiques, la loi ne leur permet d'échapper que *par la mort* à son joug hébêtant. Le sanglant

dilemme reste toujours posé : *to be or not to be* : — mourir ou faire mourir : — *that is the question !*

That is the question ! Vous ne pouvez y échapper, civilisés ! Et maintenant, qui de vous, plats-gueux, placé dans cette alternative cannibalesque, épargnerait les jours de son prochain bien-aimé ? Qui les épargnerait surtout quand ce prochain est laid, sale et bête, comme l'était M. Lafarge ? Pas un, je l'affirme, ne se suiciderait pour le sauver !

Ah ! Société civilisée ! Messaline obèse dont l'estomac et les sens ne s'éveillent plus, ne se lassent plus ! C'est toi, la garçonnière, qui rapetisse la femme, la rends coquette, jalouse, haineuse, vaniteuse, griffeuse comme la chatte domestique et l'esclave de couleur. Et quand une nature privilégiée se dresse contre tes rigueurs et se fait justice comme elle peut, c'est toi, la vraie coupable, qui la poursuis, l'insultes, la pends, la décapites et flétris sa mémoire. Ah ! les juges qui ont condamné madame Lafarge, les *chicquanous !* je ne voudrais pas être dans leurs fourrures d'hermine !

Ah Société lâche, impunie, voleuse, tu veux maintenir tes droits d'aubaine et toutes les unions cimentées avec la fange de tes contrats, tu veux les maintenir *quand même ?...* Eh bien donc tu courras tous les risques de révoltes ; depuis l'émeute qui chante innocemment, jusqu'à l'assassinat qui frappe sans parler !

Il y avait beaucoup de femmes qui priaient leur

bon Dieu de rappeler Marie Capelle à sa gauche. C'étaient ces femelles-mômies, aux paroles mielleuses, aux lèvres pincées, qui jamais n'ont pleuré de leurs yeux, qui jamais n'ont aimé de leur âme, qui ne sentent rien, dont le cœur bat aussi pauvrement de nuit que de jour. C'étaient ces vertueuses pucelles qui se seraient faites religieuses si leurs mères l'eussent exigé, qui se sont mariées pour satisfaire leurs pères, qui font des enfants pour plaire à leurs maris, guenons qui se donnent de faux airs de femmes. De ces monstres-là je ne donnerais pas un baiser à la douzaine!

Ces salopes sans entrailles s'imaginent pourtant qu'il faut bien du courage pour laisser prendre à leurs maris ce qu'elles peuvent [378] encore avoir, pour donner le sein à leurs enfants, pour raccommoder à peu près tout leur monde, étaler sur l'oreiller le bonnet de coton conjugal et n'avoir, en moyenne, que deux querelles par jour. D'après elles, tous les devoirs d'une bonne ménagère sont renfermés dans le programme de ces occupations variées et attrayantes. Et l'idéal de la femme ne doit pas s'élever au-dessus des devoirs de la bonne ménagère!

Aussi faut-il voir comme ces balais en jupons déchirent la créature exceptionnelle qui leur tombe entre les griffes! C'est une criminelle, parce qu'elle a passé dans le prétoire des juges; — une impudente, parce qu'elle s'est défendue; — un bas-bleu, parce qu'elle a du génie; — une lâche, parce qu'elle a la force de vivre pour décrire ses souf-

frances, sa fièvre et ses extases ; — une coureuse, parce qu'elle conserve de la reconnaissance à ceux qui la défendent, et qu'elle n'est défendue que par des hommes ; — une éhontée, parce qu'elle se met avec goût ; — une *pas grand'chose,* parce qu'elle a le bon sens de les mépriser !

Et voilà ce que nos conventions et nos mœurs ont fait de la femme : une *pisseuse!* Elles l'ont dénaturée, ravalée. Elles lui ont défendu toute occupation sérieuse, toute question générale, tout grand mobile, tout souvenir, toute aspiration, tout enthousiasme. Elles lui ont interdit sociétés, spectacles, amitiés, préférences, tout jusqu'aux livres que désapprouve la censure de famille. C'est alors que la femme malheureuse est tombée de sa hauteur dans le pot-au-feu, le chiffon, la lessive, les cancans, commérages et intrigues de quartier. Et maintenant elle est si profondément, si constitutionnellement déprimée, qu'elle se montre fière de son brillant empire, et que la majorité de nos femmes ne se délivrerait certainement pas si vite que la majorité des brebis. La Civilisation n'en fait pas d'autres ; elle siffle les femmes de progrès, les ridiculise, les exile et les emprisonne : tout ce qui est pur, noble, élevé, elle le souille, le dégrade et le rapetisse... Pitié !

VII

379 La mythologie raconte qu'il existait dans l'île de Crète, un monstre moitié taureau, moitié homme, auquel les mères devaient conduire chaque année les plus belles de leurs filles, parées de voiles blancs. — Ceci n'est qu'une fable.

L'histoire rapporte qu'il fut un temps où les rois Maures de Toledo prélevaient un tribut annuel de cent jeunes filles sur l'Espagne restée libre. — Cette époque est passée.

Savez-vous où l'histoire, l'histoire moderne, se passe en réalité? Chez les civilisés qui reculent d'horreur au récit des cruautés des temps héroïques, et qui traînent chaque jour au pied des autels leurs pauvres filles couronnées d'oranger! Et qui paient tribut au Minotaure-Mariage qui déflore et dévore les vierges tremblantes!

Il est long, le martyrologe des femmes! Leur faiblesse a tenté l'homme despote ; elles n'ont pas écrasé la tête du serpent de la concupiscence qui se dressait contre elles. Le monstre s'est tordu sur lui-même, il a sifflé d'aise en les mordant au sein. Et voilà pourquoi la femme enfante dans la douleur!

Votre véritable péché d'origine, filles d'Eve, c'est l'aveugle obéissance au sexe fort. Vous ne la devez pas. Quand la refuserez-vous?...

Moi qui n'ai connu le monde que de loin, en passant mon chemin à travers les sociétés pressées, en me hâtant vers le but que désirait mon cœur... *hélas! que j'en ai vu mourir de jeunes femmes!*

— Non pas d'excès de danse, pour une intrigue dévoilée, pour un bouquet perdu; non pas dans les salons dorés, sous les lustres des bals où viennent les recueillir des poètes indulgents aux vanités du jour; non pas ensevelies dans une robe de lumière et de gloire! Mais seules, désespérées, étouffées, sanglotantes dans les ténèbres de l'alcôve conjugale! —

380 Combien vendues à des vieillards, à des épileptiques, à des crétins, à des rois; à pires encore!

Combien enchaînées à des avares, à des coureurs de filles, à des ivrognes que la colère emporte et qui les martyrisent chaque soir pour leur témoigner leur attachement!

Combien livrées à des centaures qui leur répugnent et brisent leurs âmes délicates sous de grossiers transports!

Combien forcées par des maris infâmes de se vendre au plus offrant!

..... Ainsi frappe l'injustice des hommes!

Que d'autres privées, par intérêt sordide, d'argent, de nourriture, de sommeil, des plus simples vêtements que la pudeur réclame!

Que d'autres dont on détruit la santé pour recueillir plus tôt l'héritage!

Que d'autres mises à la tâche, contraintes de nourrir des hommes qui ne savent faire pour elles que des enfants !

Que d'autres humiliées, dévorant leurs sanglots, réduites au rôle de première domestique dans leur maison !

..... Ainsi frappe l'injustice des hommes !

Il en est auxquelles on interdit la fréquentation de leur famille et des personnes de leur choix, les intimes épanchements, les occupations attrayantes, la lecture et la correspondance !

Il en est qu'on surveille, qu'on enferme, qu'on traîne par les cheveux sur leurs pleurs !

Il en est, des femmes d'une intelligence divine, dont les lettres et les secrets sont violés, commentés par des maris stupides !

Il en est, des femmes d'une affection excessive, auxquelles on défend d'aimer leurs mères... ou leurs sœurs !

Il en est qui se consolaient de toutes leurs peines en adorant leurs enfants : on ravit leurs enfants à leur tendresse ; on apprend à mépriser leurs mères !

..... Ainsi frappe l'injustice des hommes !

Aux unes on refuse l'intelligence ; aux autres le cœur. A celles-ci l'on défend le prêtre : on l'impose à celles-là. Aux femmes les plus supérieures est déniée toute liberté de conscience, de religion et de sympathies !

S'il en est une brave, tout ce monde petit et jaloux se ligue [381] contre elle pour la courber et la flétrir. Elle ne s'appartient pas, la malheureuse femme!

..... Ainsi frappe l'injustice des hommes!

On prend une femme avec une étude de notaire, une clientèle de médecin, un carré de trèfle ou de luzerne, un commerce de drogues ou de calicots. Le fond de boutique est exploité, choyé, soigné, conservé comme la prunelle de l'œil; quant aux formes de la femme, elles sont froissées, foulées d'abord, et puis délaissées, dépréciées, outragées, oubliées à jamais!

Tout sentiment s'est caché dans les comptoirs des Paul de Kock, Dumas père et fils, et autres fabricants de romans. L'amour est un trafic; l'innocence un mythe; la tendresse, la beauté, la grâce et l'intelligence, autant de monnaies de billon; l'homme est un courtier sans cœur, et la pauvre femme, une tare dans la balance de cuivre des intérêts les plus grossiers : on la nomme un *boulet!*

..... Ainsi frappe l'injustice des hommes!

J'ai connu bien des maris dont la laideur et la bêtise faisaient rougir leurs femmes!

De *complaisants*, j'en connais par milliers!

J'en ai connu beaucoup d'autres qui donnaient à entendre à de pauvres créatures qu'ils ne les avaient prises que par spéculation!

J'en ai connu plus encore qui leur reprochaient l'aisance échangée contre leur pauvreté!

J'en sais qui conjurent contre elles les haines et les cupidités de deux familles!

J'en sais qui les menacent des peines de l'Enfer!

J'en sais qui persécutent, sans rougir, les enfants de la femme prise en secondes noces!

J'en sais, oui j'en sais, qui vendent leurs femmes à la police!!!

..... Ainsi frappe l'injustice des hommes!

C'en est trop : je m'arrête. Lecteur, qui que tu sois, même un de ces hommes qui détruisent les femmes... Oh, n'est-ce pas, que personne n'aurait la force d'aller plus loin?!

Et cependant il est des mystères bien plus hideux, il est des cœurs de femme bien plus saignants encore dans le monde où nous sommes!

[382] Et celles-là se résigneraient?... Allons donc! Elles protestent comme elles peuvent, n'importe où, n'importe quand... Tout se paie, tout se règle : les abus de la force sont compensés par les protestations de la ruse.

..... Ainsi frappe la justice des femmes!

Descellez, brisez les tombes de la loi! n'y mourez plus vivantes! soulevez-vous, mes sœurs! parlez haut et ferme! Dressez vos têtes mignonnes, drapez vos divins charmes dans vos robes blanches; serrez leurs plis flottants à vos tailles flexi-

bles ! Soyez fières, agaçantes, dédaigneuses, intraitables ! Repoussez les misérables hommages de l'intérêt, de la banalité ! Jetez des fleurs aux brises qui soupirent, des baisers à la source qui tremble, au cheval hennissant ! N'en donnez pas aux hommes ; ils sont trop sensuels pour les refuser, trop affairés pour les rendre ! Qu'ils tempêtent et souffrent, qu'ils supplient ou menacent, qu'ils rient ou qu'ils pleurent... tenez bon !

Dans le domaine de l'affection, de la perspicacité, de la délicatesse, la femme est la véritable *maîtresse* ici-bas. Les hommes le disent dans leur langage hypocrite : que les femmes le leur fassent prouver par des actes.

..... Puisse frapper enfin la justice des femmes !

VIII

Chante, ô mon âme, le vivifiant soleil, le ciel bleu, l'air des monts, le lac d'Annecy et ses eaux d'émeraude, le Matin qui se frotte les yeux, les rêves des êtres qui ronflent encore, les vertes campagnes, la rosée qui scintille, les poissons frétillants, les oiseaux bavards et les fleurs parfumées. Chante, chante le réveil de la Nature, les Résurrections et l'Avenir drapé dans un voile de flammes. — Chante la glorification des victimes des hommes !

Les juges ne savent pas combien d'enthousias-

mes et de revendications implacables germent dans le sang d'une femme injustement versé.

[383] Calomnions, disent-ils, calomnions avant la mort, calomnions après, calomnions lâchement, calomnions toujours : il en restera quelque chose.

Et moi je dis : oui, quelque chose en reste ; pour les bourreaux, la honte ; la gloire pour les victimes !

Calomniez encore, calomniez vite, juges de la terre ! — Le Temps va faire justice.

Il n'est plus possible de jeter sur *sa* mémoire le linceul de mensonge et d'oubli. Les toiles se déchirent, les trônes craquent, les tombes s'entr'ouvrent. Et les ombres des morts passent à travers les ténèbres, grandes, vengeresses, réclamant et criant :

« Rédemption ! Rédemption ! — Nous avons pour nous le Temps, la vieille lime sur laquelle la Calomnie laisse sa langue de vipère. Nous avons la Mémoire, l'auguste Vestale accroupie sur des cendres qu'elle rallume toujours. Nous avons le fier cri du coq qui réveille le Remords dans les âmes coupables ; les notes perçantes du Martinet qui raconte partout, à la terre, dans les cieux, les crimes de la nuit. Nous avons enfin la jeune voix des poètes qui ne sont pas vendus ! — Rédemption ! Rédemption ! »

La tempête s'endort. La bise rageuse se cache dans les gorges des monts. Le soleil irise les gout-

tes de pluie qui tremblent sur les herbes. La fauvette chante dans la haie fleurie.

..... Le jour de colère est passé !

Sèche les pleurs de tes pauvres yeux, ma grande amie ! Parfume tes cheveux que détressa la haine, laisse au bonheur tes joues pâlies ! Et baise-moi, baise-moi des baisers de ta bouche !

Te voilà belle ainsi, de cette beauté suprême qui n'est pas de la terre ! Monte, monte dans les sphères étoilées ; tu seras portée sur les nuages d'azur ; les petits oiseaux, les papillons de pourpre, les perles du myosotis et mon âme haletante s'envoleront avec toi !

Et les hommes qui te méprisaient seront embrasés de ton divin amour !

..... Le jour de colère est passé !

Tu revivras, ô femme ! parce que tu as beaucoup aimé, beaucoup souffert ; parce que tu n'as pas désespéré de la Justice ; parce que tu ne t'es pas abandonnée quand tous doutaient de toi !

384 Tu revivras parce que tu as brûlé, meurtri ton corps pour rafraîchir ton âme, pour sauver ta pensée ; parce que tu as sacrifié le Présent à l'Avenir, la Santé à la Gloire !

Tu revivras. Tu auras des ailes de saphir, une haleine embaumée. Et je te verrai, le matin, raser de ton vol les prés humides et te pencher, le soir, sur l'arête des flots. Et je trouverai le repos dans

l'herbe et dans les ondes frémissantes encore du frôlement de ton ombre!

..... Le jour de colère est passé!

Dans le grand calice de tes douleurs, humanité! toute larme est recueillie : celle de la prisonnière et celle de l'exilé. Et les siècles, en passant, confondent toutes les vagues écumantes du Lac Maudit!

J'ai voulu reconnaître à Marie Capelle la dette sacrée de l'exil; je me suis rappelé les paroles d'amour qu'elle laissa tomber dans le cœur d'un martyr polonais.

Si l'on me demande qu'elle était son opinion politique... je répondrai : qu'en sais-je? En laissez-vous aux femmes? Et que m'importent les paroles prononcées par les lèvres? Je n'ai plus foi qu'aux actes.

Vous qui, depuis six ans, courez tous les pays; vous qui, mille fois, avez passé sous les fenêtres de jeunes femmes grandies sous d'autres cieux que votre ciel natal..... dites, proscrits mes frères, sont-elles nombreuses, les jeunes filles qui se passionnent pour le malheur?

Vous qu'irrite l'injustice et qu'aigrit la souffrance, vous qui vous enfoncez dans la solitude de votre douleur, pour ne point prendre part à celle des autres... dites, proscrits mes frères, sont-elles nombreuses, les condamnées qui se passionnent pour le malheur?

Et cependant, la plus gracieuse et la plus infor-

tunée des femmes *lui* montra ses dents perlées, sa petite main et sa taille frêle à travers les barreaux de la prison; elle lui fit voir le ciel dans un de ses regards; elle oublia des peines cuisantes pour compatir aux siennes. « Aimons-nous, lui dit-elle, sur le bord de la tombe !

..... « Le jour de colère est passé ! »

Les battements du cœur brisent la pierre des sépulcres. L'Amour aux yeux brillants défie la Mort aux creux orbites.

... Le jour de colère est passé !

J'ai vu la fraîche Aurore s'éveiller sur les monts. J'ai vu le suaire de Marie Capelle emporté par morceaux dans les vents hurleurs, et son âme immortelle attirée vers les cieux ! Et je me suis écrié par deux fois : « Au revoir ! Au revoir !

... » Le jour de colère est passé ! »

IX

Femmes d'Europe, ô mes sœurs bien-aimées ! versez, versez sur Marie Capelle les plus pures de vos larmes !

Pour elle j'invoque ta fierté dédaigneuse, Espagnole brune ; les plus secrets soupirs de ton âme, enfant de l'Helvétie ; tes généreux caprices, ô blanche d'Angleterre ; tes sanglots déchirants,

Italienne ardente ; et ta passion que rien n'arrête, femme artiste de Paris !

Vous, jeunes filles, méditez sur son mariage, son procès, sa prison et sa mort. Et restez maîtresses des baisers de vos lèvres, des jours de votre vie. Cela n'appartient pas à vos parents ; ils ne peuvent connaître votre cœur, ils n'ont aucun droit sur ses passions, ils ne doivent jamais disposer de votre main. Ils ont quarante ans ; c'est l'âge de la prudence, de l'ambition, de la sagesse, du calcul, du sommeil et de la digestion : l'âge lourd du boa. Vous, vous avez seize ans ; vous êtes incomprises, mystérieuses ; vous aimez le demi jour, les rideaux roses, les promenades sur l'eau, les frais sentiers des bois, les longs serrements de mains, la rêverie qui mire ses yeux bleus dans les ruisseaux limpides, le regard aux rapides paroles, le silence et les soupirs ! Ah ! ne vous laissez pas conduire à l'époux par vos mères, car votre pudeur en rougirait pour elles ! — La noce en famille, c'est la bacchanale de Mylitta moins l'entrain, la magnificence et la volupté !

Vous, jeunes femmes qui portez de beaux enfants sur vos bras, vous qui sentez vos mamelles se gonfler et frémir sous la pression de leurs bouches, vous heureuses et fécondes, soyez sympathiques [386] et bonnes à toutes les infortunes. Une douce parole, une larme sur la tombe de celle qui mourut sans connaître les joies de la maternité tant désirée, tant admirée par elle. —

C'est si vrai, si chaud, si bienfaisant, une larme!

Et vous, pauvres femmes, qui vous débattez dans des unions maudites, vous qui vous regardez tous les matins pour voir vos yeux battus par l'insomnie, et vos rides précoces, vous qui ramassez par poignées vos cheveux tombants, vous dont les nerfs tremblent et l'âme s'égare, vous désespérées, frémissantes, muettes, quand vous entendez les pas du tyran du foyer!... Ne pâlissez plus sous la menace, ne vous courbez plus devant le poing levé, ne cédez plus, ne pleurez plus! Mais raidissez-vous, criez, sautez aux yeux, arrachez les cheveux, mordez jusqu'au sang, faites tout et *n'importe quoi !*

... C'est pour vous que j'écris ces pages, c'est à vous que je recommande de lire Marie Capelle. Pensez-y dans la nuit. Réveillez-vous, regardez vos enfants, pleurez; lisez et relisez encore. Alors, peut-être frapperez-vous du pied, grincerez-vous des dents, vous laisserez-vous croître cheveux et ongles pour en user au besoin; alors, vous dressant de votre hauteur, vous jurerez sans doute de ne plus laisser humilier en vous la dignité des femmes! — Heureux moi, s'il en est ainsi!

Que craignez-vous de la vulgaire brutalité de certains hommes? N'êtes-vous pas les gracieuses, les voluptueuses, les danseuses, les mignonnes, les fées qui voltigent sur les rêves des nuits? N'êtes-vous pas les reines des fêtes, les sœurs des oiseaux à la gorge sonore, les patronnes des fleurs, les

dames invoquées par les guerriers et les hommes de mer, les fiancées des Dieux, les anges qui gardez le poète, le malade et le pauvre ? N'êtes-vous pas agaçantes, ravissantes, délirantes, vestales de la Passion, messagères de l'Amour, tout-puissantes par un baiser ? !

N'ayez peur. Trop maigre, trop ridée, trop avare est la Loi pour l'emporter jamais sur la fraîcheur de vos charmes, sur vos jeunes ardeurs et la prodigalité des vos caresses. Les maîtres d'école, les curés, les juges et les vertueux hypocrites de la Démocratie ne sont pas plus de bois que le commun des mortels. Une femme les menerait à Santiago comme à la Mecque par le paillard pan de leurs chemises...

LA BASILICA DI SUPERGA
TOMBA DEI REALJ DI SAVOJA.

Torino, Aprile 1855.

« Memento quia pulvis es et in pulverem reverteris. »

Les Livres.

« Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas
Regumque turres. »

Horace.

« Le pauvre, en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses lois ;
Et la garde qui veille aux barrières du Louvre
N'en défend pas nos rois. »

Malherbe.

I

[387] O la plus compète des révolutions, la première et la dernière, toi qui résumes l'être, le composes, le décomposes et l'agites sans cesse, Mort à la droite osseuse, je te salue !

Le vol des corbeaux forme ta couronne funèbre ; sous tes pieds sont les vers ; la rage des vents souffle sur tes os. Mais ni le corbeau [378] noir, ni le ver gluant, ni les vents furieux n'ont prise sur ton âme. Toi seule es sacrée, toi seule es immortelle, ô Mort !

L'homme n'engendre que pour toi. L'être n'est jamais créé, permanent ou anéanti ; l'être n'est rien que l'expression d'un mouvement qui dure toujours et que tu diriges, ô Mort !

O la plus inexorable des révolutions, je te salue !

C'est toi qui règnes sur nous. — Tu ravis le fils à sa mère, le père à sa famille nombreuse ; tu préviens la jeune fille au rendez-vous d'amour ; tu bois nos pleurs et notre sang. — Tu n'assembles que pour séparer.

C'est toi qui règnes sur la terre. — Tu précipites les nations contre les nations, les hommes sur le sein des femmes, et les enfants dans les bras des vieillards. Et les peuples tuent les peuples ; et les hommes s'épuisent dans les transports de la reproduction ; et le premier mot que les vieillards apprennent aux enfants qui naissent, c'est ton redoutable nom, ô Mort ! — Tu ne crées que pour détruire.

C'est toi qui rêgnes sur les cieux. — Tu mutines l'un contre l'autre les astres enflammés ; tu détaches l'étoile filante de la voûte bleue ; tu déchires et recouds les mondes ; les sombres limites de ton empire nous sont inconnues. — Tu ne règles que pour troubler.

C'est toi qui règnes sur les rois. — Qu'ils s'humilient sous ta main ! — Tu n'élèves que pour abaisser.

O la plus nécessaire des révolutions, toi qui

élèves la tombe jusqu'au niveau du trône, Mort à la droite osseuse, je te salue !

Quand les rois comptent leurs états et mesurent la hauteur de leurs couronnes, tu frappes. Et les rois disparaissent comme la poussière des neiges. Autant en emporte le vent !

Quand les rois menacent, tempêtent et déchaînent la guerre, tu les prends par l'oreille. Et les rois te suivent comme des filous sans vergogne. Et tu les couches en long sous la pierre du sépulcre !

Quand les rois se prétendent plus grands que nous, tu les fais passer sous ton bras d'acier !

O la plus juste des révolutions, je te salue !

Les rois meurent : qu'importe aux peuples ? — Car les peuples sont morts par milliers dans les batailles. Et cependant [389] les rois jouaient aux échecs avec leurs os ; ils s'élevaient des piédestaux sur leurs cadavres !

Les rois ont froid dans leurs bières ; qu'importe aux peuples ? — Car les peuples ont eu froid dans les rudes hivers. Tandis que les rois se chauffaient le ventre dans les boudoirs de leurs palais !

Les rois sont serrés dans leurs bières : qu'importe aux peuples ? — Car les peuples étaient à l'étroit dans les prisons. Alors que les rois parcouraient leurs grands domaines au galop de leurs coursiers !

Les rois sont seuls dans leurs bières : qu'importe aux peuples ? — Car les peuples ont été seuls à boire la coupe des misères. Pendant que les rois, aidés de leurs courtisanes, se gonflaient d'impôts !

Les rois crient de leurs bières : Dieu ! protège-nous ! Peuples ! priez pour nous ? Qu'importe à Dieu ? Qu'importe aux peuples ? — La Mort tranche le nœud des intérêts humains. Le maître n'a plus besoin de valets ; les valets n'ont plus peur des maîtres. Jusqu'ici l'égalité ne fut vraie que devant la tombe !

O la plus vengeresse des révolutions, Mort, je te salue !

II

Soulevez-vous, opprimés ! Chantez, chantez les hymnes d'allégresse ! !

L'aile de la mort est large ; elle frappe à droite, à gauche, en haut comme en bas, ver et roi ! Mais impartiale est la justice de la Mort ; elle remplit les grands de terreur et les petits d'espérance ! Les royaumes de l'avenir sont aux pauvres de biens, aux riches d'esprit. Le monarque d'aujourd'hui sera le pauvre de demain !

Soulevez-vous, opprimés ! Chantez, chantez les hymnes d'allégresse ! !

N'ayez peur de la Mort. Elle est maigre comme vous. Comme vous elle travaille, fauche et révotionne le monde, jour et nuit. Son voile est déchiré comme vos habits, ses dents claquent [390] comme les vôtres ; son bras est fort ; son front sue ; le mal a creusé ses yeux et dénudé son crâne. — En tout elle est semblable à vous.

Soulevez-vous, opprimés ! Chantez, chantez les hymnes d'allégresse ! !

La Mort a tout à gagner ; elle n'a rien à perdre. Tout ce qu'elle n'ose prendre, on le lui refuse. C'est votre alliée ! Mangez, buvez comme elle ; servez-vous des festins partout où vous trouverez des couverts d'or et des mets recherchés. Le sang du riche est votre sang ; la chair du riche est votre chair. Vos os ont froid ; eh ! recouvrez vos os !

Soulevez-vous, opprimés ! Chantez, chantez les hymnes d'allégresse ! !

Vous êtes condamnés à mort ; c'est le destin précoce de tout homme juste sur cette terre ; c'est mon destin, c'est le vôtre. Acceptons-le ! Entre ce monde et nous mettons résolûment le poteau d'infamie. Et du haut de ce trône glorieux les escabeaux des rois et leurs sceptres nous paraîtront des hochets bons pour les enfants. En vérité, je vous le dis, les puissants de la terre ont maladies, démences, douleurs et remords, comme nous, plus que nous ! Mais ils ne trouvent pas dans leurs tombes le doux sommeil qui répand sur les nôtres ses tentures rouges de pavots, le sommeil tranquille des existences sereines.

Soulevez-vous, opprimés ! Chantez, chantez les hymnes d'allégresse ! !

III

Rendons justice à tous. Dans leur vie les rois font une bonne action, celle de mourir. Ils nous donnent un grand exemple, le culte qu'ils rendent à leurs morts. Prenons leçon des rois avant qu'ils ne disparaissent de ce monde.

Exilé sur la terre, j'ai passé parmi bien des peuples. Et de chacun [391] j'ai senti l'aspiration divine remuer mon cœur. Et j'ai vu qu'à l'heure dernière, à l'heure terrible de justice, les rois respectaient enfin le génie de la nation qui les avait faits grands, et cherchaient à l'éterniser dans leurs tombeaux.

Oh ! qu'il t'aime, Albion, l'Océan noir qui, deux fois le jour, vient baiser ta main blanche ! Et que tu lui rends bien son amour quand, penchant sur lui ta tête rêveuse, tu effleures de tes lèvres l'écume de ses flots errants ! Que de fois je l'ai vu, lorsqu'il frémissait de tendresse, se retirer, docile, sur un simple regard de tes beaux yeux, emportant ta divine image dans ses ondes ! Et qu'il était fier, l'Océan noir, en retournant à son grand travail !

Et que de fois je me suis écrié : O le plus courageux, le plus sombre des travailleurs, prolétaire anglais ! Ainsi tu roules aux pieds de la sorcière du Lancashire ; ainsi tu déposes sur ses

genoux richesses et parures gagnées à la sueur de ton front; ainsi tu te contentes, respectueux amant, de boire la fraîcheur de son haleine. Oh! tu es grand, mon frère, grand sur les vagues et grand sous la vapeur, grand dans le travail et grand dans l'amour; grand comme Thor ou Byron! Byron!!

Epoux de la mer, épouses de l'océan, les rois et les reines d'Angleterre ont voulu dormir leur long sommeil à portée de ses caresses, sous les froides voûtes de Westminster, aux rivages majestueux de la verte Tamise. C'est là qu'ils entendent le sillage du vaisseau sur la mer amoureuse, là qu'ils reçoivent les confidences des abîmes, les messages, les richesses et les trophées que rapportent leurs flottes de tous les bouts du monde.

Longtemps la monarchie des Iles de Bretagne fut la favorite de l'océan, et jusque dans la mort elle lui reste fidèle. Et lui, le grand Corsaire, l'adore, ainsi que Conrad aimait sa Médora!

Par les longues soirées de Juin, que d'heures j'ai passées, recueilli devant ta majesté, sombre Escorial, dernier palais des rois les plus superbes!

Autour de tes masses crénelées je voyais se presser les pics inaccessibles, les nuages d'or et de feu, les neiges éternelles, les sapins obstinés, et le soleil des Castilles prêt à briser son disque par l'excès même de ses ardeurs.

Puis, cette nature s'animait sous l'impulsion de ma pensée. Tous ces objets immobiles se heur-

taient, frémissants. Je voyais alors des guerriers colossaux, des chevaux ailés, des escadrons[392] couverts de poudre, des machines de guerre formidables. Le fracas des armes ébranlait terre et ciel ; ma fièvre se répandait sur toutes choses existantes.

Et je croyais assister aux grands combats de Viriathe ou du Cid. Le sang coulait dans le lit poudreux des torrents, les mourants élevaient aux cieux leurs têtes suppliantes, et les nuages s'étendaient sur eux comme de grands linceuls. J'entendais au loin le roulement des fourgons, la plainte des échos frappés, les cris de rage et de victoire confondus avec le bruit des trompettes éclatantes et le rappel lugubre des tambours de guerre.

Rouge était la montagne, rouge la nuit et le soleil couchant, rouge les étoiles et la voûte qui les supporte. La sierra sauvage resplendissait comme une cuirasse ensanglantée. Au fond était l'Enfer, béant, inassouvi, regorgeant de tortures ; tantôt éclairé, tantôt oublié par le soleil, il s'ouvrait et se refermait sur sa proie.

Et mon imagination grandissait, s'enflammait, délirait au milieu de cette tempête de visions activée par le souffle des rafales. Et je m'écriais, haletant : C'est la lutte des anges rebelles, la grande bataille des éléments, l'empire du Chaos, le Commencement et la Fin, l'atelier toujours fumant où les mondes s'allument, se combinent, se subliment et se fondent : l'Infini ! l'Infini ! !

..... C'est là que repose, entouré de sa postérité nombreuse, le plus orgueilleux, le plus noir des êtres que jamais portèrent les flancs d'une femme. Felipe II, l'âme damnée du révérend Torquemada. Sous sa domination cruelle, le monde saigna comme l'oiseau des champs sous la serre du tyran des cieux ; il le pressa, le foula, l'étrangla sans pitié. Et maintenant, os et poussière, il gît, foulé sous la pierre des montagnes, pressé dans une boîte de bronze, étranglé par le chapelet des vers suspendus à son cou. Roi des Espagnes, des Amériques et des Indes, la Mort est plus dédaigneuse encore qu'Elisabeth d'Angleterre, elle repousse ta main fatiguée de frapper. Et de tes trésors immenses, dispersés par l'Europe, les gais jeunes gens entretiennent la flamme des punchs aux reflets bleus !

..... Relevez-vous, rois des Espagnes aux tours d'argent ! Aux limites des deux Castilles ont rugi les lions de bronze. Il y a de l'or, du sang, de la poudre et des canons, des soldats et des capitaines sur les flancs des sierras. Debout ! promenez vos armées glorieuses d'un pôle à l'autre. Relevez-vous.

..... Rien ne répond qu'un rire infernal. — Rois des Castilles, [393] ce n'est pas votre voix aux accents redoutés. — Rien ne répond que le bruit sourd des ossements. — Rois des Castilles, ce n'est pas ainsi que retentissaient vos armures, pas ainsi que vous brisiez le mors sur les dents de vos coursiers.

..... Rien ne répond que le hibou, le vieil aveugle, qui crie du haut de la tour en ruines :

« La Mort est ma mère! — Elle me jette la chair saignante qui recouvre les os; et je me régale de la chair saignante. Et je chante les louanges de la Mort!

« Les rois sont mes frères! — La Mort les préfère à moi parce que je suis gris et qu'ils sont couverts de manteaux d'hermine; elle leur donne à dévorer des nations entières!

« Les rois sont mes frères! — Et j'habite les hautes chambres de leurs palais, et je distrais leurs longues veillées par mes accents consolateurs!

» Les rois sont mes frères! — Comme eux je me dérobe à la vue des hommes; je fuis l'éclat du jour. J'aime, comme eux, dans les ténèbres, à l'heure du meurtre et des trahisons, quand les tissus crient sous le poignard!

» Les rois sont mes frères! — Comme eux, je trouve mes petits plus beaux que le soleil. Et je leur enseigne à dormir le jour, à tourmenter la nuit!

» Les rois sont mes frères! — La Mort est leur mère aussi, mère féroce qui, dans ses caprices, les dévore, eux comme moi, comme toutes les victimes dont nous chantons les funérailles. — Ineffables sont les joies de notre famille! »

..... L'Escorial, c'est le génie sombre, audacieux, indompté des fils de l'Ibérie; c'est leur âme d'airain qui les poussa les premiers sur les mers loin-

taines et leur valut l'empire du monde. C'est l'image de l'homme superbe qui se mesure, sans crainte, à la nature géante, et reste calme quand les éléments font rage autour de lui. C'est l'être mortel se rapprochant des plus hautes montagnes, des plus lointains horizons, des mystères les plus terribles, des astres et de la foudre, sources de lumière et de vie. C'est l'Espagne toujours insoumise, toujours brillante, sous son aspect sombre, toujours grande au milieu des mondes qui l'admirent !

Dans les caveaux de Saint-Denis sont rangés les rois de France aux domaines étendus. C'est bien leur place. Le pays est uni comme leur humeur, plantureux comme leur santé. Pas d'ombre [394] à côté des rayons de lumière ; le soleil s'étend sur les plaines vastes dont il mûrit lentement les épis. Rien de pittoresque, d'effrayant ; rien qui serre le cœur du pèlerin, visiteur des sépultures.

Ils sont là, près de leur bonne ville, la Babylone savante, qui pendant quatorze siècles, supporta si patiemment leur trône. Ils reposent au cœur de cette civilisation dont ils poursuivirent le rêve avec tant de persévérance et vers laquelle le monde tourna longtemps ses regards éblouis.

..... Je ne sais ; mais ces braves fermiers de l'Ile de France, confortablement étendus au centre de leurs guérets, n'ont pas le pouvoir d'exciter mon admiration. J'ai toujours peur qu'ils ne viennent à s'éveiller pour boire bouteille.

..... De son aile que rien n'arrête, l'infatigable Temps poursuit son cours. Les vers mordent aux fruits, aux enfants, aux cadavres; ils rampent lentement dans le palais du crâne que la souveraine Intelligence parcourait comme un éclair ! La goutte d'eau creuse la pierre ; la vérole, les os ; l'insecte des Indes, les empires maritimes. Qui pourrait dire s'il reste seulement de la cendre dans les sépultures des royales familles qui commandaient aux nations ?...

J'en fais autant avec mon cigare !

IV

La Basilica di Supergà, dernier asile des princes de Savoie, s'élève sur la plus haute des collines qui dominent Turin. Dernier prolongement des Alpes mourantes, cette chaîne figure une série de grands tombeaux en marbre noir. Le dernier, le plus élevé de ces monts tumulaires, supporte Supergà comme un sceau de deuil, comme une couronne d'immortelles.

La royale basilique fut construite au commencement du XVIe siècle par Victor-Amédée II, afin de perpétuer le souvenir de la [395] victoire de Turin, remportée par le prince Eugène sur les Français.

C'était un puissant seigneur que ce Victor-Amédée ! Il était allié des plus grands monarques de son temps; son sceptre dominait l'un et l'autre

versant des Alpes les plus hautes; des bords du Léman aux rivages de Sicile les peuples saluaient la croix de ses bannières; il avait contraint l'Europe à lui reconnaître le titre de roi gagné dans les batailles!

Ses ancêtres avaient vu le jour sur le faîte des Alpes; ils en étaient descendus comme l'aigle, roi des cieux. Et maintenant leur puissance était aussi solidement établie que les Alpes inébranlables. Voilà ce que voulut exprimer le roi Victor-Amédée II en élevant cette basilique et en la nommant Supergà.

Le site est bien choisi. Sur le pied des montagnes l'Eridan s'enroule comme un ruban vert. Dans leurs cîmes touffues passent le souffle des matins, l'haleine des soirs, la brise et la tourmente. Le pavillon des cieux se plaît à protéger le dôme qu'éleva si pieusement la main des hommes; le soleil et la lune l'éclairent comme deux lampes ardentes, la voûte d'un tombeau; les étoiles qui filent répandent sur la terre consacrée les parfums éclos dans les régions sublimes.

De leurs couches de pierre les rois sardes peuvent contempler les Alpes, leur berceau; les riches plaines de la Lombardie; le dôme de Milan, objet de leurs convoitises caressées; le Piémont fertile, subjugué par leurs armes; la grande cité bâtie par leurs soins.

Ah! je rougis de l'imbécillité de mon espèce. Et je me demande s'il n'est point de puissance, s'il n'est point de terreur capables de guérir les rois

de leur orgueil ; les peuples, de leur soumission ; les hommes de leur aveuglement ?! Le malheur et l'esclavage seront-ils donc éternellement notre partage ? ! Fournirons-nous toujours et le vin et le sang aux régals des Gargantuas ?!

Quoi ! dans le sein même de la mort, les superbes rois de Piémont prétendent encore dominer les états couchés à leurs pieds ? Et leurs sujets se prosternent jusqu'à terre devant leurs ombres ! Hélas ! Hélas ! la monarchie n'est qu'un emblême. Et les peuples qui acceptent pour rois des corps sans âmes peuvent aussi bien se soumettre à des esprits dépouillés de leurs corps.

.... Impunis sur la terre, redoutés par les hommes timides, que les rois soient persécutés dans la tombe par l'excès même de leur orgueil ! Que la vue de leurs états réveille en leur âme les
396 soucis de la puissance, la fièvre de l'ambition, la convoitise des richesses, les jalousies d'amour, la misanthropie, la démence, l'irrésistible délire du Suicide !

Qu'ils aient des songes de larmes et de bile ! Qu'ils voient des armées sanglantes, des coursiers éventrés, des canons pleins d'esquilles, des soldats expirants, des monceaux de cadavres, des Tantales furieux ! Qu'ils sentent pénétrer dans leurs os les ombres de tous les suppliciés étranglés par leurs ordres ! Qu'ils boivent leur sang, tout leur sang ! Qu'ils déchirent leurs chairs avec leurs ongles ! Qu'ils ne puissent de toute l'éternité se détacher de leur proie ! Qu'ils soient lacérés par

les ronces et les cailloux de la montagne! Que les Cieux pèsent sur leurs têtes coupables! Que les eaux montent jusqu'à leurs lèvres sacrilèges! Qu'ils étouffent, blasphèment et hurlent de douleur! Et que les échos des monts nous apportent leurs gémissements!!

Jamais ils ne souffriront ce qu'ils ont fait souffrir!

V

Par un beau soir de mai je gravissais, pensif, le sentier qui serpente à travers les taillis de la colline, sentier étroit, sablé, pareil à la raie blanche que tracent les jeunes filles dans leurs cheveux touffus.

Les premières senteurs de la verdure, la rosée qui baignait les fleurs, les fraîches émanations du sol se confondaient dans l'air, promesses d'une vie nouvelle, d'une santé meilleure.

Moi, voyant la nature et si jeune et si belle, je me sentais renaître au bonheur, à la poésie. Et je pensais aux morts qui renaissent et aux enfants qui meurent. Et je ne ressentais plus ni la maladie, ni la fatigue. Et je n'étais plus triste.

Et voilà que du haut d'un grand chêne, l'âme des printemps, le rossignol au timbre sonore, exprima les pensée que la nuit transparente faisait naître en son cœur.

L'oiseau disait :

« Que supportez-vous, montagnes puissantes?

Que protèges-tu, voûte des cieux étendue? Fleuve rêveur, de qui berces-tu le sommeil? Que renfermez-vous, souterrains de Supergà? »

397 Par la voix profonde de ses abîmes la montagne répondit : « Je supporte deux ou trois poignées d'ossements. S'il me plaisait de me retourner sur l'autre flanc, j'engloutirais les restes vénérés des ducs de Savoie, je les confondrais avec le silex et l'argile de mes entrailles. — Et le plus fidèle de leurs sujets ne les reconnaîtrait plus! »

Par la voix claire de ses étoiles la voûte des cieux répondit: « Je protège des inscriptions pompeuses, des marbres luisants, des faisceaux d'armes, des casques, des glaives, des couronnes riches de diamants. Ce qu'il y a dessous ne vaut pas le dessus. S'il me plaisait cependant de pleurer avec mes orages, de me fâcher avec mes foudres, d'éclater de rire avec mes éclairs, je disperserais aux quatres vents des cieux les restes vénérés des ducs de Savoie. — Et le plus fidèle de leurs sujets ne les reconnaîtrait plus! »

Et le fleuve répondit par la voix argentée des nymphes de ses bords : « Je berce des songes de grandeur éteinte, des présomptions ridicules désormais, des testaments et des titres que maintes fois déchirèrent les peuples souverains. Mais s'il me plaisait de gonfler les eaux de ma source, d'assiéger les monts et de ronger leurs bases, j'em-

porterais les restes vénérés des ducs de Savoie dans les plis mouvants de ma robe, je les mêlerais avec la vase et les sables de mon lit. — Et le plus fidèle de leurs sujets ne les reconnaîtrait plus ! »

Et les souterrains répondirent par la voix creuse de l'écho : « Nous renfermons du fer rouillé, des débris de magnificence, des souverains, des vers qui rampent, des gaz qui font beaucoup de bruit, et les plus fatiguées des dépouilles des grands, leurs entrailles et leurs parties nobles. S'il nous arrivait pourtant de nous fendre par le froid ou d'éclater par la chaleur, nous ferions pénétrer les pauvres restes des ducs de Savoie dans nos pores de granit. — Et le plus fidèle de leurs sujets ne les reconnaîtrait plus ! »

VI

398 Pendant les grands froids, le triste oiseau des trépassés, la mésange prudente, se rapproche des habitations des hommes. Sous ma fenêtre j'entends sa voix qui grince.....

— Messager des ironies d'en haut, quel malheur viens-tu m'annoncer ?

Elle chante alors :

« Blanche est la terre ; blancs sont les arbres et leurs ramaux de dentelle ; blanches sont les rives du fleuve et ses franges glacées. Blancs sont les habits et la barbe de l'homme qui court les champs ;

blancs les linceuls et les os qu'ils recouvrent. Blanche est aussi ma gorge comme le rabat du prêtre. — La Mort moissonne en Janvier !

» Noirs sont les squelettes des arbres ; noire la nuit, noir le jour ; noir le couvercle du firmament ; noirs les cercueils et les cendres qu'ils renferment. Noirs sont aussi mes yeux, ma tête et mes pattes crochues. Je suis vêtue comme le prêtre, tristement et chaudement. — La Mort moissonne en Janvier !

» Il y a des pleurs dans l'air et dans les yeux ; le fleuve charrie des glaçons ; le pauvre est couché sous la neige, près de l'herbe du champ ; les rois meurent sur leurs trônes ; les perles du diadème pénètrent dans leurs crânes comme des poignards rougis. — La Mort moissonne en Janvier !

» La faim me rend cruelle ; je ne veux pas mourir. J'ouvrirai la tête de mes sœurs avec mon bec pointu, je leur viderai le crâne. La plus forte de nous enterrera les autres. Je suis l'exemple des hommes. — La Mort moissonne en Janvier !

» Je ne viens point t'annoncer ta mort : le Dieu des esclaves laisse vivre les hommes libres afin de les faire souffrir. Je ne chante pas la mort de tes amis : pour eux comme pour toi, la mort serait un bien. Je viens t'annoncer la fin de plusieurs altesses couronnées. — La Mort moissonne en Janvier ! »

— Oiseau de malheur ! Et que m'importe la mort des rois ? Je ne les connais point, je ne les aime point, je ne les hais point. [399] Les rois sont

de pauvres hères ; les rois sont les esclaves des autres hommes. Eh ! que me fait la mort des rois ? Moi, j'en ris et me chauffe. — La Mort moissonne en Janvier !

..... Honteux comme un jésuite qui s'est trompé de confident l'oiseau maudit s'envole. A travers la fenêtre mal jointe la froide bise redit tout le matin l'ironie de sa voix. Et cette voix répète : — La Mort moissonne en Janvier !

Depuis ce jour, je ne puis plus entendre le chant de la mésange.

VII

L'hiver est saison de mort. En ce temps de l'année, la nature présente tous les caractères du cadavre : froideur, immobilité, pâleur livide. Pareil à une lampe d'or, le soleil se consume tristement à la voûte du sépulcre de l'univers.

Rien n'est mort cependant. Les êtres se réparent pour revivre plus beaux ; ils attendent la douce haleine du printemps.

Entendez la montagne ronfler sous sa couverture de neige. A travers les nuages gris voyez ramper le soleil, ver-luisant colossal. Le torrent mugit sous la glace ; notre sang, un instant arrêté par le froid, gonfle de nouveau nos veines ; la semence éclate au sillon.

Tout est couvert par la voix des tempêtes ; tout ce qui vacille, tombe ; tout ce qui tremble,

meurt d'effroi; les feuilles jaunies sont emportées loin des arbres; les malades se laissent aller à l'évanouissement suprême.

Vous qui tenez à la vie, ne regardez pas trop longtemps le fleuve passer sous ses ponts, ne plongez pas la vue jusqu'au fond des abîmes, n'écoutez pas trop complaisamment la bise de janvier! Nos sens ont leurs faiblesses, et la mort, ses séductions.

Rude mois que le mois de Janvier 1855! Il emporta bien des femmes et bien des enfants! Et les vieillards octogénaires ne se rappellent pas en avoir supporté de semblable depuis 1829!

Après les révolutions et les vengeances des années précédentes, [400] après les fléaux et les pestes de l'été, en même temps que la Famine et la Guerre, le Froid décime les hommes. Ah! vous ne voulez pas agrandir le cercle des heureux du jour! Eh bien donc la Fatalité moissonnera la population de la terre; elle frappera riches et pauvres sans distinction, puisque les uns et les autres sont également coupables!

De la royale maison de Sardaigne trois meurent dans ce mois fatal! La première victime, c'est Maria-Teresa, fille impériale d'Autriche, épouse du magnanime Carlo-Alberto, mère du roi régnant. — Que les jésuites conservent dans l'eau salée le cœur de cette vieille bigote! Elle eût trop gémi de voir supprimer les couvents!

La seconde c'est Maria-Adelaïde, archiduchesse d'Autriche, reine régnante du Piémont. — Respect à la femme qui succombe bravement dans le pénible travail de son sexe! c'était pour la sixième fois que la reine affrontait les dangers de l'accouchement. La Mort, pour qui l'avenir n'a pas de secrets, semble vouloir souvent nous épargner des peines. Le jour est proche où les batailleurs de Savoie se lèveront de nouveau contre l'empire d'Autriche, et l'on dira dans ce jour : la mort vint à temps fermer les yeux de la pauvre femme; ils auraient trop pleuré de cette guerre cruelle!

Ma troisième victime, c'est Maria-Ferdinando-Alberto, duc de Gênes et frère du roi. — Paix à son âme guerrière! L'armée pleure celui qui teignit de son sang les campagnes de Novarre. Puisse-t-il voir bientôt des hauteurs de Supergà l'aigle d'Autriche en fuite devant les trois couleurs, les trois couleurs d'Italie!

..... « L'aquila austriaca
Che, per più divorar, due becchi porta! »
Luigi Alemanni.

VIII

Un jour que j'étais allé sur la haute montagne, de grand matin, j'entendis un coup de fusil prolonger son tonnerre dans l'étendue sonore. Et cette détonation me fit tressaillir. Hélas! c'est toujours
401 par le bruit que le malheur s'annonce; la na-

ture a mille voix formidables pour chanter l'hymne de ses colères :

Dies iræ! Dies illa!!

Et de mes yeux inquiets je cherchai dans l'étendue des cieux. Et voici : je vis un épervier blessé à mort tournoyer deux fois sur ses ailes sanglantes, tomber du haut des airs sur la blanche neige, se débattre et mourir! Et dans le même instant, tous les petits oiseaux qui étaient sur les arbres volèrent près de l'épervier mort. Et d'une voix lamentable ils criaient :

Dies iræ! Dies illa!!

La brume du matin baise la chevelure des forêts. L'Aurore à douce lumière réveille les mondes. — L'Aurore qui ne connaît point les paresseuses caresses d'amour, la pauvre fille toujours fraîche, toujours vierge et vigilante, sacrifiée dans sa jeune tendresse comme une religieuse :

Dies iræ! Dies illa!!

Je redescends la pente des monts, l'esprit fatigué des présages sinistres. Hélas! il n'est pas de prophètes de bonheur! De son doigt qui détruit, le Dieu du Mal les a frappés tous :

Dies iræ! Dies illa!!

Ce jour-là, Turin la belle ville est en deuil, en dueil royal. Sur la place Vittorio-Emmanuele les lourds fourgons s'alignent; les drapeaux aux trois couleurs déploient, au gré des vents, leurs longs voiles de crêpe; les fenêtres sont tendues d'inscrip-

tions funèbres; un peuple de soldats stationne, l'arme au pied, tout le long des portiques :

Dies iræ ! Dies illa ! !

Le canon roule ses hurlements d'une montagne à l'autre ; des profondeurs de la vallée les cloches lugubres, les tambours de deuil, les chevaux hennissants répondent au rappel du bronze des batailles. Sanglots des agonies princières, voix de colère et de meurtre, voix de résurrection, de mort et de prière, trompettes des jugements, hurlez-donc, hurlez :

Dies iræ ! Dies illa ! !

Pan est mort ! Pan est mort ! — Voilà ce que chantent, de leurs voix hypocrites, prêtres, magistrats, dignitaires aux riches costumes. Car le supplice des rois commence dès leur dernier
402 soupir, dès qu'ils peuvent sentir l'amère saveur des larmes que répandent les courtisans sur leurs bières :

Dies iræ ! Dies illa ! !

Pan est mort ! Pan est mort ! — Ainsi crient les femmes et les enfants, fifres aigus dans le concert des foules. Ainsi crie l'ouvrier qui se promène, privé de travail, toutes les fois que meurt un prince :

Dies iræ ! Dies illa ! !

Trois fois dans un mois la Mort sourde a frappé celle des familles royales qui méritait le moins son courroux implacable, la maison de Savoie. Trois

fois dans un mois, j'ai vu passer les huit chevaux attelés au char funèbre, la tête couverte de hauts panaches, l'écharpe de deuil aux flancs :

Dies iræ! Dies illa!!

Ils écumaient ; ils traînaient après eux un long cortège : valets, généraux, académiciens, ministres, mendiants, moines, évêques et pleureurs. Je n'ai pas vu couler une seule larme de tous ces yeux arides. La dernière, la plus longue de nos routes mortelles, les rois veulent la faire autrement que les pauvres. Et tant pis pour les rois! Car les pauvres sortent de ce monde sans bruit et sans escorte, mais du moins quelqu'un leur reste pour les regretter et les bénir, pour laisser à leurs ombres une parole d'amour. Les rois partent pour d'autres terres comme les condamnés pour l'échafaud ; les plus brillants dans leur escorte, ce sont leurs *gens d'armes :*

Dies iræ! Dies illa!!

De tous ces êtres qui portaient un cœur et suivaient les chars funèbres, je n'en ai vu qu'un seul. Je l'avais remarqué déjà dans le convoi de Napoléon Ier et dans celui de Wellington. C'est le cheval du guerrier mort qui porte son grand sabre et ses éperons ; c'est le coursier qui conduit le maître à sa dernière étape :

Dies iræ! Dies illa!!

..... Le jour où l'on remit à sa demeure dernière la mortelle dépouille de Ferdinando-Maria, duc de Gênes, je tenais à mon bras l'artiste qui avait

passé deux nuits, martelant dans le zinc la couronne déposée sur le char funèbre, Xavier Charre, un ouvrier, un proscrit ! Son patron lui donna cinq francs de la main gauche, tandis qu'il en recevait, lui, deux cents de la main droite. [403] Combien plus en touchèrent tous ceux qui forment cette interminable chaîne d'exploitation qui relie le ministre à l'ouvrier !

Dies iræ ! Dies illa ! !

IX

Sur la rive droite de l'Eridan, en face de la ville aux maisons arquées, s'élève un temple dont le dôme est brillant. C'est la *Gran-Madre di Dio* que les Piémontais construisirent, en signe de délivrance, quand les ducs de Savoie rentrèrent dans leurs états de Terre-ferme, après la chute de Napoléon empereur et roi.

C'est là que le cortège des rois les quitte et que l'évêque de Turin leur demande s'ils veulent monter à Supergà ?! Les augustes morts ne répondant rien, on suppose qu'ils consentent. Et on leur dit adieu.

Adieu ! c'est un fétu sur des abîmes, un point noir dans les cieux, une goutte de sang dans la mer, un soupir dans l'espace, une seconde dans l'éternité !

Dans la langue des amants, des maris et des mères, adieu, c'est désespoir !

Dans celle des héritiers, c'est débarras !
Dans celle des poètes, c'est au revoir !
Dans celle du notaire et du prêtre, c'est profit !
Dans celle du médecin, c'est perte !
Dans celle du public, indifférence !
Dans celle du courtisan, ingratitude !

Adieu ! c'est une déchirure dans la poitrine, une balle dans la tête, la pointe d'une épée dans le cœur ! C'est la prière, l'émotion suprême, la vérité pour quiconque ressent vivement ! Pour qui n'éprouve rien, c'est le mensonge !

Adieu, c'est Liberté ! !

X

FEDERICO ROBOTTI.

« Sogni dorati dell' eta primera
Perchè tan vivi ritornate in mente
Perchè venite a conturbar la sera
Di questo cor' in sull' april morente
Deh ! lasciatemi, ô sogni dulci e strani
In questo di che non avrà domani. »

E. Robotti.

404 I. — La mort des reines me laisse froid. — Cela se remplace si facilement, une reine. Et les familles princières ont joyaux, couronnes, fêtes et poètes à discrétion, pour les consoler. — La mort des reines me laisse froid...

Mais quand la lourde Mort s'abat sur la phalange sacrée des artistes, alors je pleure !... Et s'il ne

fallait que ma vie pour conserver, parmi les hommes, une grande voix qui s'éteint, je donnerais avec joie ma vie...

— Car l'artiste est roi de la terre, roi par le cœur et le génie, roi béni par tous et sacré de ses propres mains. Les autres rois sont histrions et valets de père en fils. —

Mais quand la Mort à l'œil perçant, choisit parmi nous, poètes, les plus généreux et les plus aimés, quand elle nous enlève un démocrate de vingt ans, beau jeune homme frêle, possédé de ce premier amour de l'humanité qui ne revient plus... Alors je me demande pourquoi je suis épargné, moi qui connais toutes les désillusions et tous les désespoirs, moi qui ai vécu plus d'un siècle en trente ans. Et j'accuse le Destin...

Mais quand la Mort sans seins et sans entrailles prend à l'artiste-mère, à la femme que le peuple adore, à la première actrice d'Italie, le premier-né de ses enfants... Alors je pense que, depuis tantôt six ans, je suis mort pour ma mère, et qu'il vaudrait autant pour sa tranquillité que je le fusse tout-à-fait.

Mais quand la Mort qui n'a pas de gîte ravit à la jeune Italie [405] celui qui jurait de combattre pour elle... Alors je songe, moi, que je n'ai plus de patrie, que mon bras est bien faible et l'humanité bien lourde ; qu'en vain je me consumerai contre la torpeur de ce siècle... Autant vaudrait la tombe !

Exilé sur la terre, contraint de cacher jusqu'à mon nom, étranger partout, il m'est interdit de céder aux plus impérieuses sollicitations de mon cœur. Je n'ai pas connu Federico Robotti.

Mais j'ai connu sa mère : je l'ai vue malheureuse dans *Marie-Jeanne*, artiste et amante dans *Cœur et Art*, héroïque dans les *Bacchanales de Rome*, toujours femme, toujours émouvante, toujours sublime !

Mais je suis âme en peine, homme libre de toute tyrannie. Et les grands caractères, les grands talents, les grands malheurs m'attirent. Mais j'aime la muse de Rossini, de Petrarca, de Dante et de Guerrazzi, la vierge de Raphaël, la terre de Galilée la Minerve de Camille, de Feruccio et de Garibaldi, la Déesse d'inspiration, d'amour et de courage, l'Italie aux trois couleurs !

Je veux préparer dans mon cœur une chambre ardente pour ta mémoire, Federico ! Je veux l'évoquer avec celle des morts adorés ; je veux avoir un digne ami de plus. Et de ceux-là il n'en est plus guère ici-bas ! Les plus heureux, les meilleurs s'envolent à tire d'ailes vers les régions resplendissantes de l'avenir. Ainsi toi, mon frère, qui chérissais l'humanité du double et grand amour du poète et du vengeur !

II. — Ah ! laissez- la pleurer !

Laissez-la pleurer, la pauvre mère ! Toutes les

grandes âmes pleurent. Les cieux pleurent la rosée ; la terre, les sources ; les fleurs, la sève ; la gazelle blessée, du sang, Et l'Ange d'infinie tendresse recueille les larmes des êtres pour former l'arc-en-ciel aux couleurs d'espérance !

Laissez-la pleurer, la noble femme, sur la terre frappée par le noir fossoyeur. Des blessures de notre mère commune s'échappe un parfum de fraîcheur, comme une âme vierge que nous aimons. La terre aussi connaît les douleurs de l'enfantement et celles des séparations. Et les mères se comprennent !

Laissez-la pleurer, la mère trop malheureuse, sur le sol qui [406] couvre son bien-aimé. Les larmes de ses grands yeux attendriraient les pierres ; elles feront fleurir au printemps les roses et les primevères, manteau soyeux des trépassés.

Ah ! laissez-la pleurer.

Quand les grands cœurs sont affligés sur la terre, les anges, dans les cieux, attachent un crêpe à leurs ailes d'or. Mais les hommes de mon temps mangent, boivent et crient toute la nuit :

« Nous voulons de la joie, du bruit, des concerts et des bals ! Il nous faut des amours, de la viande et des spectacles à bon marché. Buvons, faisons ripaille ! Allons voir comment une mère désolée remplit le rôle de courtisane deux jours après la mort de son enfant ! Cela ne coûte que huit sous ! ! »

Misérables !... J'ai vu la langue du chien d'arrêt teinte du sang de la perdrix couveuse ; j'ai vu le

hibou digérer, confortable, ses festins de la nuit. Mais je n'ai rien compris de hideux comme une pleine salle de bourgeois venus tout exprès pour épier les sanglots d'une mère, pour les humer, les boire, se frotter mains et ventre, et dire : je m'amuse pour mon argent !

Ne faut-il pas que les affaires se fassent, affaires de commerce et affaires d'art ? Et depuis quand la douleur a-t-elle droit sur le privilège sacré de l'entrepreneur ? Les modernes furies, la Peine, la Convoitise et la Misère sont avides de quotidiennes jouissances. On marche sur les yeux des morts, on arrache les cœurs des poitrines brisées, on les fait battre devant le public immonde. Et le Public se déclare à peine satisfait ! Ah ! mille fois plus monstrueux que la société de la Méduse ! !

Quand les reines meurent, les théâtres sont fermés. Il n'est plus de tristesse, il n'est plus de sympathie, vous dis-je, que par ordre du gouvernement !... Oh ! pudeur ! !

III. — Ah ! laissez-moi pleurer !

Laissez-moi pleurer, moi pauvre. — Car je ne puis que donner des larmes à cette grande infortune. Mais les soupirs de mon cœur valent bien les discours que laissent tomber prêtres et philosophes de leur lèvre amincie !

Laissez-moi pleurer, moi proscrit. — Car il est des douleurs qu'on n'adoucit point, mais qu'on partage. Et telle est ma douleur [407] à moi séparé

de ma mère. Et telle est sa douleur à la mère séparée de son enfant !

Laissez-moi pleurer, moi rêveur. — Car ils sont bien loin les temps heureux, les temps d'amour, où les sociétés rendront un culte aux arts, à la tombe, à la douleur. Et jusqu'à ce qu'ils descendent du haut des cieux, ces temps, l'Angoisse au long dard recherchera le cœur du poète, comme la lance celui du guerrier.

Ah! laissez-moi pleurer !

IV. — Si je te disais : Mère, console-toi ! — Me le pardonnerais-tu ?

Si je te disais : Oh ! l'âme est bien profonde ! Les grands cœurs s'attirent dans toutes les existences ! — Me laisserais-tu continuer ?

Si je te disais : l'Amour, la Gloire, le Génie plus libres, plus sublimes vous réuniront encore sous leurs ailes, mère et fils, moins souffrants, plus heureux ? — Me croirais-tu ?

Et si je te disais : O mère ! la couronne des poètes est aux mains de l'avenir : le présent étouffe nos rêves sous son poids !

La couronne des hommes libres est aux mains de l'avenir : le présent, c'est l'Esclavage !

Mère, serais-tu moins triste ?

Et si je te disais : Il est un art sublime que nous ne connaîtrons pas, et que ton fils entrevoit déjà !

Il est une Italie délivrée en vue de laquelle nous succomberons de fatigue, et que déjà ton fils habite !

Mère, sourirais-tu ?

Non, car mes sympathies sont tristes, et mon inspiration fatiguée. Non, car ma voix solitaire ne fait plus battre que mon cœur. Et si j'éveillais un souvenir en toi, ce serait celui du dernier instant de ton bien-aimé !

Mère, pauvre mère, je me tairai. Je ne rouvrirai point les blessures de ton âme. Mais écoute, ô ma sœur, sa parole, la parole de ton enfant !

---

408 V. — Claire est la nuit ; carressants tes rayons, chaste Déesse au croissant argenté ; le ciel glorieux d'Italie s'allume à la clarté de millions d'étoiles... C'est le diadème des bienheureux !

Le dernier chœur des batelières s'est perdu sous les eaux ; pareilles à une bande de cygnes, les barques au long cou (1) se reposent sur les bords échancrés de l'Eridan qui dort. Les pures vapeurs, les vapeurs bleues, descendent sur la terre parfumée. L'Alpe se recueille comme une pénitente blanche qui va faire sa confession.

Sur le dôme *del Monte* (2) qui domine les hau-

(1) Les bateaux qui courent sur les eaux padanes ont la poupe longue et recourbée, semblable au cou des oiseaux d'eau.

(2) Couvent de capucins sur la colline de ce nom.

teurs, minuit sonne lentement. Les paisibles vallées répètent au loin des sombres clameurs de l'airain religieux. Puis tout redevient silence. Ah ! certainement c'est une bien grande voix, celle qui va parler pour toute cette nature assoupie !

Prête donc l'oreille, ô mère ! à la douce harmonie des songes. Et tu entendras la joyeuse voix de celui qui récitait des vers. Et cette voix dira :

« Je viens à ton chevet, ma tendre mère, pour voir si la bienfaisante main du sommeil ferme enfin tes paupières. Car je ne puis te parler que dans tes rêves. Cette fois, du moins, l'Angoisse au front ridé te laisse une heure de repos. — Bonne mère, écoute-moi.

» Ne plus languir, ne plus pleurer, la sainte ! Ne plus troubler ma félicité suprême par l'amertume de tes regrets !

» Vois ! je ne tousse plus. Ces vilaines plaques rouges de mes joues qui te faisaient peur, la Maladie les a reprises pour les répandre sur d'autres enfants, pour effrayer d'autres mères. Moi, je me porte bien ; je suis beau, plus beau que mes frères, plus beau que toi peut-être.

» Vois encore ! L'Athénienne au teint doré, la fidèle amante du poète s'est penchée sur mes lèvres, elle a baisé mes yeux. Dans ma poitrine elle a mis le feu qui ne s'éteint plus ; dans ma voix l'éclat du tonnerre et le gai murmure des ruisseaux de nos collines !

» Entends ! Entends ! Je chante comme les peu-

ples soulevés; je chante comme l'oiseau gris qui passe la nuit sous le ciel des [409] printemps, ciel de gloire, de poésie, de liberté; je chante comme chanteront les jeunes artistes de l'Italie future. Je chante, mon Dieu! parce que je ne puis m'empêcher de chanter. — Bonne mère, écoute-moi!

« Et mes amours, mes amours d'ange, mère artiste, ne refuse pas de les partager. Voici ma fiancée, Romaine de la nouvelle République, fille aux pieds de gazelle, aux longs cheveux d'ébène. Ne semble-t-elle pas faite pour voler dans les cieux d'Ausonie, la taille ceinte du plus blanc des nuages?

« Je lui parle de toi, de ta voix pénétrante, de ton geste plein de grandeur, de tes triomphes assombris, de ta tendresse et de tes peines. Elle sait tout cela. Et tous deux, mère, nous t'aimons bien! »

VI. — O mère! elle vous révélera de bien plus beaux mystères quelque nuit, sa parole, la parole de votre enfant. Cette voix, elle est au fond de votre cœur et vous la reconnaîtrez. Ce n'est pas moi qui puis la reproduire; les blonds chérubins eux-mêmes ne sauraient l'imiter.

..... Alors, peut-être, me pardonnerez-vous d'avoir entretenu le public de votre affliction profonde, de lui avoir fait toucher une de ces blessures qui durent autant que nous et ne trouvent quelque soulagement que dans la solitude, le silence

et la nuit; douleur qui ne peut venir jusqu'à moi qu'après avoir parcouru le cercle nombreux de ses parents, de ses amis, de tous ceux qui le connurent.

Heureux les morts qu'on pleure! Il en est tant qu'on roule tout vifs dans le suaire de l'oubli!!

Heureux ceux qui meurent avant que la malveillance des hommes ait blanchi leurs cheveux! Il en est tant que la peine vieillit avant l'âge!!

Heureux ceux qui passent vite sur cette terre! Rien n'est la vie qu'une éternelle préparation!!

Les morts reviennent. Les morts prieront pour nous!!

XI

VICTOR HENNEQUIN.

LE CIEL SUR TERRE.

> La Chair deviendra Parole, l'Homme deviendra Dieu. J'affirme cela dès la présente année 1855.

410 I. — On dit que l'oiseau de Vénus, le cygne voluptueux, pleure son chant suprême quand il sent passer le couteau du sacrifice sur les blanches plumes de son cou.

On dit que huit mois après sa mort, le grand Italien exilé, le sublime poète, Dante Alighieri, reparut au milieu de ses disciples. Il était resplen-

dissant de lumières immortelles, il vivait de la véritable vie, d'une vie toute différente de la nôtre. A ceux qui l'avaient aimé dans l'infortune il révéla l'existence des treize derniers chants de la divine Comédie, qu'on avait cru perdus.

On dit qu'André Chénier, condamné à mort par un tribunal de sang, leva sa noble tête vers la hache révolutionnaire et dit en se frappant le front : il y avait là quelque chose!

On dit que les beaux Girondins, pendant la nuit qui précéda leur mort, célébrèrent la Liberté, la Justice et l'Amour dans des inspirations sublimes.

On dit que la statue de Memnon, frappée par le soleil levant, laisse échapper une mélodie plaintive qui réveille les êtres plongés dans le repos.

On dit que le Phénix se relève, les ailes déployées, de son suaire de myrrhe et d'aromates.

On dit qu'Orphée, le chantre thrace, put descendre aux enfers et remonter au jour.

On dit que les dernières pensées des plus divins mortels sont [411] aussi les plus grandes; et qu'à l'heure de la mort, Socrate, Dante, Macchiavelli, Christ, Gilbert et Moreau prophétisèrent.

On dit que les infortunés dont la poitrine est le siège d'un mal rongeur aiment plus que les autres les anges de la terre, les femmes au sourire consolateur.

Quand la mort aux ailes de crêpe plane de trop près sur le monde gémissant des malades, chacun d'eux s'efforce de transmettre à la postérité ce qu'il y a de plus ineffable en lui; celui-là la pen-

sée, et celui-ci l'amour! La Vie dérobe à la Mort tout ce qu'elle avait de plus précieux.

Ainsi l'arbre qui se dépouille laisse emporter ses semences aux vents d'automne. Ainsi l'Humanité se conserve et se sauve au milieu de l'univers menaçant.

II. — Il est mort, Hennequin, mort comme les justes, mort en prophétisant, mort d'inspiration et de misère, mort dans le désespoir! — Il avait vu le ciel!

Il ne pouvait souffrir plus longtemps dans le cercle des infortunes, des désastres et des vols civilisés. Le serpent l'étouffait, le serpent de ce monde qu'entrevit le prophète de l'Apocalypse, le hideux reptile qui a pour tête le bourgeois, le Véron-journaliste-apothicaire-sénateur, abcès d'obésité et de sanie; et pour queue la robe traînante de la prostitution. Il lui fallait mourir! — Il avait vu le Ciel!

Il est mort, Hennequin! Et ce n'est pas le seul. Nombreux sont les jeunes hommes qui le précédèrent dans la tombe, nombreux ceux qui l'y suivront. De ses mains d'argent, la Société creuse la fosse de tous ceux qui pensent, parlent et luttent, de tous les rêveurs, de tous les prophètes, de tous les vengeurs, ces exilés qui soupirent après la patrie de l'avenir, la patrie dans le temps, la vraie patrie. Lamentable destinée! Effrayante hécatombe! Que de mères vont pleurer! — Leurs fils ont vu le ciel!

Le Ciel! oui, ce que Hennequin nomme le monde des attractions et des harmonies, le ciel que chacun fait au gré de sa dominante affective ou intellectuelle, au gré de son amour et de sa croyance, le ciel qu'entrevoit tout homme préoccupé de sa destinée d'outre-tombe!

Le Ciel! c'est-à-dire la Résurrection, le lendemain, l'aurore, [412] le repos, le réveil, la terre des promesses et des espérances, le paradis des songes, le concert des amours, l'harmonie des arts, le trône splendide de la Liberté!

Le Ciel! le rivage désiré, fuyant, changeant toujours, que nous distinguons à peine quand est près d'aborder le vaisseau qui nous retient captifs, entassés parmi les vagues et les écueils de cette vie mortelle!

Le Ciel que nous atteindrons! Car notre Dieu, notre ennemi, c'est la découverte la plus prochaine qu'il nous faut faire; notre Paradis et notre Enfer sont dans la génération qui nous pousse. Les Cieux de l'homme sont sur la terre, les Cieux de l'homme sont dans l'Humanité! — Nous pouvons voir le Ciel!

III. — J'ai vu le ciel de l'ouvrier, de l'artiste et du savant. J'ai parcouru ses cités magnifiques, je me suis étendu dans ses parterres en fleurs; je me suis reposé sous ses tentes de verdure, au bord des sources fraîches, près des saules parfumés. J'ai passé, joyeux, dans ses salles de fête. J'ai

contemplé les bienheureux face à face, et je leur ai parlé. Et j'ai compris l'Harmonie, la Félicité, l'Accord entre les hommes qui nous suivront. — Hosannah ! !

..... Et comme j'ai vu ce Ciel, chacun pourra le voir sur terre, avant un siècle!

L'ouvrier ne frappera plus le fer avec le lourd marteau, si lent à la besogne. Il n'exposera plus son corps nu à des fourneaux ardents. Il ne travaillera plus le plomb, le cuivre, le mercure, les sels et les acides qui font mourir. Il ne sera plus contraint aux tâches répugnantes, aux longues veilles, aux fatigues qui brisent les constitutions les plus robustes. Il ne traînera plus ses enfants et sa femme, innocentes victimes, au noir travail des nuits. Il pourra satisfaire enfin tous les besoins de son corps et de son âme. — Toute exploitation aura cessé.

De puissantes machines battront les métaux que la métallurgie rendra plus malléables. Des entrailles de la terre sera tiré le feu, le feu toujours ardent. Toute préparation délétère sera modifiée, détruite ou remplacée.

Et l'Ouvrier deviendra le Génie conducteur des ateliers fumants. Sur un mouvement de son doigt, la vapeur, la flamme et l'eau [413] ralentiront, arrêteront, précipiteront leur cours. La tension du muscle aura disparu sous celle de l'intelligence créatrice, rayonnante, souveraine. La fatigue aura fait place à l'attrait, la fraîcheur de l'inspiration

à la fièvre des veilles, le Prolétaire à l'Ange, l'Homme à Dieu!

Et l'Ouvrier se reposera de ses conceptions fiévreuses au milieu des femmes et des enfants dont la fonction sociale est d'embellir la vie des hommes en les entourant de soins et de tendresses, en leur préparant des jours de joie, des nuits d'amour. — Hosannah!!

.... Et comme j'ai vu ce Ciel, chacun pourra le voir sur terre, avant un siècle!

L'artiste et le savant ne se consumeront plus dans la solitude et la misère. Ils ne seront plus affaissés sous les lourdes préoccupations de la vie quotidienne. Ils ne se traîneront plus aux suicides obscurs par la route sans fin de l'angoisse désespérée.

Non, mais ils développeront les aspirations de leurs âmes dans les immenses assemblées où tous les arts et toutes les sciences réuniront leurs chefs-d'œuvre, parmi les concerts célestes, les danses aériennes, les merveilles du luxe, les pompes et les délices de la vie.

Ils auront à profusion des livres, des peintures, des jardins, des sources jaillissantes. Pour les heures de travail des cabinets d'étude frais et silencieux. Pour les heures de paresse des chœurs bruyants, des évolutions, des représentations théâtrales, des bains de lait, des nuages d'encens, des groupes de houris dans les poses les plus voluptueuses; renversées, couchées, parées, rêveuses,

bâilleuses, entrelacées; souriantes, agaçantes, délirantes, frémissantes, frissonnantes, ivres de baisers d'amour! — Hosannah!!

.... Et comme j'ai vu ce Ciel, chacun pourra le voir sur terre, avant un siècle!

En vérité je vous le dis, il y a autant de cieux qu'il y a d'hommes et d'aptitudes humaines. Et sous le nom de *vocation*, chacun poursuit son ciel d'une existence à l'autre. Le Paradis et l'Enfer sont sous nos pieds; ils tournent, passent, reviennent, et nous courons après. Ne les cherchez pas ailleurs, hommes, mes frères égarés! Dieu n'est plus sur nos têtes! tous les tyrans sont morts!! — Hosannah!!

.... Et comme j'ai vu ces Cieux, chacun pourra les voir sur terre, durant la lente évolution des siècles!

[414] En vérité je vous le dis, l'Enfer est derrière nous et le Ciel devant. En reparaissant dans l'humanité, le savant retrouve sa tradition; l'ouvrier, son travail; l'artiste et le poète, leurs rêves; ils les retrouvent au point même où ils les avaient laissés dans une existence antérieure. Dès que l'esprit de l'homme s'éveille à la lumière, il s'approprie en quelques années tout le travail des siècles. Nous vivons surtout par le souvenir de nos existences passées, par nos aspirations vers les existences futures. Le Présent, c'est le Purgatoire. Dans son essence la vie est immortelle; ses formes seules changent. — Hosannah!!

.... Et comme j'ai vu ces Cieux, chacun pourra les voir sur terre durant la lente évolution des siècles!

En vérité je vous le dis, les lumières de la Terre future, de la Terre céleste seront tellement éclatantes que les hommes d'aujourd'hui ne sauraient en supporter la vue sans être frappés de cécité, sans devenir moroses comme des hiboux incompris. Ces lumières éclaireront d'une telle splendeur toutes les connaissances humaines que ce qui nous paraît noir et ténébreux deviendra clair et blanc comme la neige, pour nos descendants. Par leurs découvertes et leur science, les hommes se transformeront en des Dieux de lumière. Ce sera véritablement le siècle du Gaz rutilant, de l'Electricité rapide, du Jour vivant, l'âge de Feu, de Pourpre et d'Or qui nous viendra d'Orient avec l'ardent soleil! — Hosannah!!

.... Et comme j'ai vu ces Cieux, chacun pourra les voir sur terre, durant la lente évolution des siècles!

En vérité je vous le dis, les amours de la Terre céleste, de la Terre future deviendront tellement délirants, brûlants, flamboyants, éthérés, essentiels, sublimes que si nous pouvions, aujourd'hui, les concevoir par la pensée, nous ne saurions plus nous approcher de nos femelles terreuses et que nous serions mélancoliques auprès d'elles comme de *bons citoyens du Maine*. Les femmes de la terre

future, de la Terre céleste, seront aériennes, séraphiques, parfumées, sveltes, vaporeuses, comme la Vierge Marie, l'Andalouse du divin Murillo, comme les nuages bleus. Elles nous feront frissonner d'extase quand elles passeront sur nos paupières le bout de leurs doigts roses, impalpables. Leur haleine sera fraîche comme la rosée des nuits. Un sourire de leurs lèvres nous révélera les Espaces infinis, l'Eternité [415] profonde. Mais de pareilles amours ne pourront pas durer, elles se consumeront par l'excès même de leurs ardeurs. Et dans l'intervalle les hommes deviendront froids, rêveurs, studieux, solitaires. L'amour exclusivement sensuel, l'amour monotone, l'amour de calcul, de débauche, de priapisme, l'amour salace du pourceau ne sera plus possible. Les filles des hommes ne serviront plus d'éponges aux banquiers. — Hosannah ! !

... Et comme j'ai vu ces Cieux, chacun pourra les voir sur terre durant la lente évolution des siècles !

En vérité je vous le dis, je vois le Jardin, le beau jardin d'Eden, le jardin d'espérance ! Que de fleurs de pourpre et d'azur ! Que de lauriers et de roses ! Que d'allées fuyantes, perdues sous les futaies ! Que de fruits dorés, brunis par le soleil ! Que d'abeilles, de papillons, de miel et de nectar ! Je vois les vertes libellules voler sur les ruisseaux, entre le bleu du ciel et le vert des ondes. Je vois des joncs épanouis, des renoncules, des margue-

rites et des myosotis. Les jeunes filles en font d'abondantes moissons, les petits enfants glanent après elles. Oh ! les fraîches robes blanches et roses, les purs diamants, les magnifiques pendants d'oreilles, les fines dentelles, les rubans variés! Oh ! les éclatantes auréoles de lumière et de feu ! Oh ! les grandes cités, les vastes places, les larges rues splendidement éclairées, librement aérées! Oh! les portiques spacieux tapissés de fresques, de tableaux, de broderies, de tentures précieuses et de fleurs rares, pleins d'harmonies et de parfums! Oh! les magiques palais de cristal aux colonnes de topaze et d'améthyste! Et puis les riants châlets cachés dans la verdure des montagnes, et les petites maisonnettes au bord des fleuves, avec leurs barques blanches ou vertes qui se balancent au gré des vents! — Hosannah!!

... Et comme j'ai vu ces Cieux, chacun pourra les voir sur terre, durant la lente évolution des siècles!

Oh! le grand Paradis sans limite! Le Paradis où l'on ne s'ennuie plus, où l'on n'est plus impatient, fatigué du poids de la vie! — Le délicieux Paradis sans froids, sans sécheresses, sans maladies, sans fléaux, sans guerres, sans taches de sang! — Le Paradis sans médecins, avocats, savants, gouvernants, entrepreneurs, commerçants et propriétaires; sans serpents, sans vautours, sans herbes vénéneuses! — Le Paradis des douces brises, des rosées fraîches, des cieux limpides, où

tous les êtres sont bienheureux! 416 — Les Cieux, les Cieux infinis qu'ont vus tous les Prophètes! Et que je vois aussi, et dans lesquels j'entrerai bientôt, dès que mon âme gémissante aura brisé son enveloppe, son enveloppe mortelle! — Hosannah!!

... Et comme j'ai vu ces Cieux, chacun pourra les voir sur terre, durant la longue évolution des siècles!

IV. — Quand je traînais ma solitude dans le monde désert des proscrits, une seule voix vivante arriva jusqu'à moi. « *Sauvons le genre humain!* » criait-elle. Et mille clameurs de mépris et de rage s'élevaient autour du Prophète. C'était la foule aboyeuse qui jetait à Victor Hennequin la banale accusation de folie! — L'Avenir vengera les injustices du Présent!

A son âme assoupie dans le monde des morts, à son âme qui s'éveille au seuil d'une existence neuve, je veux renvoyer, moi, la Parole de vie. Renais au genre humain, frère, relève-toi, marche, prophétise encore! Autour de toi se presseront les générations joyeuses! — L'Avenir vengera les injustices du Présent!

Ris de bon cœur, mon frère! Les niais, les repus, les singes, les perroquets de ce monde t'ont dit FOU. Ah! n'obtient pas qui veut ce titre de noblesse!!

Entends-les ! entends-les ! ! Ils sont fils de ceux qui hurlaient :

« Fous Socrate et Pythagore !
» Fous Pascal et Galilée !
» Fous Christ et Mahomet !
» Fou Rousseau !
» Fou d'Holbach ! »
... Sois fier ! Ils t'ont dit FOU ! !

Entends-les ! entends-les ! ! Ils sont frères de ceux qui crient :

« Fous Proudhon et Fourier !
» Fous Goëthe et Leroux !
» Fous Saint-Simon et Kant ! Hegel et Feüerbach ! »
... Sois fier ! Ils t'ont dit FOU ! !

Entends-les ! entends-les ! ! Ce sont eux qui vocifèrent :

[417] « Fous les prophètes et les artistes ! Fou qui se détache du troupeau ! Fou qui meurt d'amour, de travail ou de fièvre ! — Fous Byron, Alfieri, Mirabeau ! !

» Fou le visionnaire, l'inspiré, l'extatique ! Fou qui ne se raidit point contre ses passions ! Fou qui n'étouffe pas la voix délirante de son génie ! — Fous Swedenborg, Donizetti, Luther !

» Fou qui n'est pas terroriste, monarchiste, communiste, enragé, numéroté ! Fou qui n'a pas son siège dans l'Eglise, son rang dans le Parti, sa plaque dans la Police ! Fou qui n'est pas esclave !

Fou qui veut rester libre ! Fou qui veut rester vrai ! Fou qui veut rester juste ! Fou qui n'apprend pas catéchismes, programmes, et professions de foi ! Fou qui dit sa pensée ! »

... Sois fier, mon frère ! Ils t'ont dit FOU ! !

» Fou le poète qui chante :

« Si demain, oubliant d'éclore,
Le jour manquait... Eh bien ! demain,
Quelque fou trouverait encore
Un flambeau pour le genre humain. »

... Sois fier ! Ils t'on dit FOU ! !

Oh ! qu'il me soit accordé dix ans seulement d'existence avec la folie de mon cœur !

V. — Sages, bien sages vous êtes en vérité, Messieurs de la canelle, du calicot, du brassard et du ruban d'honneur, Messieurs du journalisme, des partis, de la police, des académies et de l'Institut parlementaire des Sourds-Muets ! Ah ! très sages vous êtes, et les rêveurs, très fous ! !

Hommes du siècle, vaniteux et sceptiques, qui n'avez même plus la pudeur de respecter les morts... vers de terre et brins d'herbe dans l'univers immense : savez-vous qui est fou ? savez-vous qui est sage ? Qui de vous mesura jamais l'intervalle qui sépare le Génie de la Folie ? Qui de vous saurait distinguer le déclin rutilant de la Raison de son aurore splendide ?

Mangez, buvez, entrerenez rose et fraîche votre

chair précieuse, mais ne veuillez pas suivre du regard la traînée des éclairs. Le crépuscule du matin, le crépuscule du soir, la foudre, les mers grandes sont pleins de sang, pleins de feu, de soufre et de phosphore : ils vous aveugleraient !

418 Oh ! bien repus, bien frisés, bien comme il faut, hommes gais et railleurs qui passez le jour aux conversations légères, aux lourds repas ! Soupçonnez-vous ce que la Pensée coûte de délires, de forces, de fièvres, de douleurs et d'épuisement ? Avez-vous jamais souffert pour oser insulter l'Inspiration sainte ?

Non, vous fumez, croisez vos jambes, vous cherchez à tuer le temps, la soif, l'appétit et le ver solitaire. Vous vous regardez pour voir des hommes, vous vous écoutez pour saisir des pensées, vous riez pour montrer vos dents postiches, vous parlez pour ne rien dire, vous tournez pour avancer, vous éternuez contre le jour, vous bâillez aux corneilles, vous ragez contre votre ombre, vous vous asseyez sur vos talons, vous avez toujours les mêmes yeux pour voir toujours le même linge qui fait toujours les mêmes plis sur les mêmes poupées humaines, les mêmes poupées savantes ! Ah ! l'heureuse contrefaçon que vous faites là du théâtre des marionnettes !! Oh ! la grande, la noble vie que votre vie !

Non, vous ne savez pas comme on est porté loin quand l'Imagination, déployant ses ailes, vous entraîne à travers les temps et les espaces, parmi les races et les nations, sur les villes et les uni-

vers! Vous ne pouvez pas deviner les infinies émotions qu'on trouve à comparer le Petit au Grand, le Pauvre au Riche, la Maladie à la Santé, la Mort à la Naissance, le Cadavre à la Vie, l'Ame au Corps, la Terre au Firmament, et le Grillon à Dieu!

Et quand l'homme se réveille de ce travail inspiré, quand il lui faut reprendre pied sur terre, quand il doit sourire aux badauds de ce monde et presser sur son cœur la Réalité lourde... Oh! c'est le Désespoir!

Alors il devient triste et concentré, d'un abord difficile, d'une parole hésitante, d'une froideur qui blesse. Il le sent et s'afflige. Son regard reste fixe ; il le promène autour de lui, comme s'il était hébêté, comme s'il revenait d'un autre monde.

Que lui veulent tous ces hommes qui s'agitent et se passionnent pour des cartes et des constitutions, des vierges et des coureuses, des journalistes, des tribuns, des charlatans, des rois, des généraux au cœur d'argent? Que lui fait tout ce bruit? Qui sont tous ces insectes? Oh! que de langues grises chargées de médisances! Que de hideuses plaies! Que de physionomies stupides! Oh! les affreux poings serrés sous les tables, les dents noires qui [419] grincent, les lèvres écumantes, les baisers de Judas, les cœurs parjures, les yeux louches!... Que vous êtes laids, Civilisés!...

Loin du fou tout cela! Lui vous défie, très sages hommes d'affaires, d'être jamais heureux de cœur,

riches d'imagination. Lui n'est pas de ce temps, lui n'est pas de ce monde; il vit dans les nuages, il vit dans les étoiles, dans l'ivresse des harmonies, dans le sommeil des songes ; il vit dans l'avenir ! Il a brisé les liens qui le rattachent à votre petit monde ; il ne veut rien savoir ni de vos personnes, ni de vos conventions, ni de vos insupportables bavardages. Il ignore s'il est jeune ou vieux, riche ou pauvre, heureux ou malheureux, estimé, méprisé, inconnu, connu, vivant ou mort. Sifflez, calomniez, hurlez, applaudissez, pleurez, dansez, faites rage autour de lui ; vous ne l'arracherez pas à ses contemplations d'outre-terre. Autant vaudrait rappeler les anges à l'exil d'ici-bas !

VI. — Dans une de ces heures d'extase où nous autres, les fous, nous abandonnons à la douleur comme à une volupté suprême, où nous nous laisserions mourir pour goûter l'infini bonheur ; — dans une de ces heures d'irrésistibles émotions où nous nous sentons embrasés par le feu d'amour ; — dans une de ces heures trop rares, hélas ! j'ai vu Hennequin et je lui ai parlé.

Il était debout sur les nuages ; sa face était magnifiquement belle ; de sa chevelure noire s'échappaient de longs jets d'étincelles ; il tenait l'une de ses mains sur la tête de la femme, et l'autre sur le cœur de l'enfant qu'il avait tant aimés ; de ses yeux sortaient des rayons de lumière ; l'horizon vers lequel il se tournait resplendissait de feux !

— « Salut, lui dis-je, frère de la nouvelle patrie, je préfère te voir après ta mort qu'avant, j'aime mieux te connaître heureux que malheureux. Bénie soit ta visite ! Car je suis triste et seul, car je roule parmi les hommes comme une pierre luisante, et je leur fais une peur, une peur de revenant ! Je ne sais ni le jour, ni le mois de cette année terrestre. Dis-moi, frère, quelle heure est-il au ciel ? »

— Et lui à moi : « Il est l'heure où les guerriers couverts d'airain, les aigles, les coqs se réjouissent ; — l'heure fatale aux hiboux, aux hommes noirs, aux ténèbres ; — l'heure où dansent [420] sur les monts l'Aurore et les Résurrections aux écharpes d'iris, aux chevelures dorées !

» Oh ! qu'il est beau, mon frère, le ciel des prophètes, le ciel des fous, le ciel où l'on voit face à face Amos, Ezéchiel, Homère, Cassandre, Juvénal, Virgile, Christ, Saint-Paul, Dante, Swedenborg, Luther, Cazotte, Saint-Simon, Fourier, et le Grand, le Très-Grand, l'amant des mers immenses, Byron emporté sur un navire ailé !

» Frère, je ne te révélerai pas toutes les magnificences de ce ciel, car tu ne pourrais plus supporter la vie qui déjà te fatigue. Et tu ne saurais plus rien dire aux hommes ; car tu te sentirais, plus qu'à présent encore, au-dessous de tes rêves. Mais nous t'attendons, frère et parmi nous ta place est marquée.

» Patience donc ! Sois la trompette de nos voix qui descendent de l'Eternité. — Crie, ne te mé-

nage point. — Subis l'exil véritable, l'exil parmi les hommes. — Marche dans la droiture de ton chemin, attentif à la voix de ton cœur. — Erre par le monde, change souvent de pays ; cela te fera croire au ciel et prendre courage jusqu'au jour de la délivrance. — Efforce-toi de pleurer et de rire de temps à autre pour ne pas étouffer. — Entends parler les hommes, réponds-leur, écris pour eux. — Sens-toi vivre, si tu le peux ; ne te laisse pas aller encore aux séductions d'outre-tombe ; ne cueille pas trop souvent des fleurs dans les *campos santos*. Ta présence parmi les hommes nous est nécessaire pour quelque temps encore. »

... Et ces paroles dites, Hennequin disparut, me laissant plus résigné, plus dispos au travail. Dès lors je résolus d'accepter le voisinage de la famille et de la société, de me laisser composer sur la terre une existence telle quelle, de bâiller tous les matins en m'éveillant, de manger deux fois le jour, de prendre mon courage à deux mains, de me divertir tous les soirs par mesure hygiénique. Si je me résigne à persister dans cette voie, je suis de force, dans six semaines, à parler du siège de Sébastopol et de la crise ministérielle piémontaise avec autant d'impertinence que MM. de la littérature au jour le jour.

XII

[421] Il est des noms sur lesquels le temps passe sans imprimer la marque de son ongle. Le Temps, le grand Destructeur, ne saurait enlever un seul rayon de l'auréole qui scintille au front des grands hommes !

Tel est le nom de Carlo-Alberto. Il naquit roi, roi de Sicile, de Chypre et Jérusalem, prince de Piémont, duc de Savoie, de Gênes et autres lieux. Mais il voulut être homme, mais sa noble existence fut dévorée par le vœu qu'il avait fait de délivrer l'Italie, mais il défendit son grand rêve par le glaive et le sang, mais à son heure dernière, il s'enveloppa dans sa foi comme dans un manteau de martyr, et mourut, guerrier sombre, aux plages désertes de l'exil.

Et voilà pourquoi les peuples saluèrent Carlo-Alberto du nom de Magnanime ! Et voilà pourquoi moi qui me ris des intrigues des partis et de leurs principes menteurs, je répète dans mes pauvres strophes le cri de tout le peuple piémontais — *vox populi, vox Dei !*

... Et quoiqu'il m'en ait coûté, quoiqu'il puisse m'en coûter encore, je veux rester impartial surtout envers les rois, surtout envers les pauvres. — Le témoignage d'un homme juste n'est à mépriser de personne.

Du sein de l'Atlantique s'élève un rocher nu, flagellé par les vagues, brûlant sous le soleil de l'Equateur. Il n'est guère plus visible qu'un écueil, il n'est pas marqué sur la carte de monde. Mais il occupe la pensée de tous les hommes, mais c'est le soleil moderne, mais le pèlerin qui peut aborder à Sainte-Hélène en rapporte une branche du saule qui pleure sur les tombeaux. Mais à un quart de siècle de distance, deux nations puissantes y envoyèrent leurs vaisseaux en l'honneur d'un seul homme ; le *Bellérophon* d'Angleterre l'y déposa plein de vie, la *Belle-Poule* de France l'en ramena mort. La trahison put seule l'emprisonner, seule l'humiliation payer son rachat !... Et lui, submergea l'une et l'autre dans le torrent de sa splendeur.

[422] Sainte-Hélène et Paris ! Grande-Bretagne et France, Hudson Lowe et Napoléon ! rien ne peut séparer ces noms et ces souvenirs : ni la grande alliance d'Occident, ni le fer de ses armées, ni le feu de ses bronzes. Tout le sang versé, toutes les eaux de la mer n'effaceront jamais la prudence barbare de l'Angleterre marchande et la gloire sanglante de la France impériale.

Et ce Bonaparte fut-il grand parce qu'il entoura sa tête d'une mince feuille d'or, parce qu'il fit suivre d'un numéro d'ordre son prénom plébéien ? Ou bien parce que l'audace et le génie déçhaînèrent leurs fureurs dans son âme orgueilleuse ? Est-ce l'empereur, l'allié des rois, que nous vénérons

en lui ? Ou bien le général qui fit voler dans la poussière des batailles couronnes de rois et d'empereurs ?

Le présent nous répond, le présent triste et sombre, plein de remords et de sanglots. Entendez ce nom maudit dans les prisons et dans l'exil ! Voyez cette couronne souillée de sang et de fange ! C'est ton nom célébré, c'est ta couronne étincelante, Napoléon-le-Grand !

J'ai dit grand... Et ne dit-on pas grands et l'aigle et le vautour, et la Mort et la Guerre, et la voix du canon aux volées homicides... J'ai dit grand !...

... Et quoiqu'il m'en ait coûté, quoiqu'il puisse m'en coûter encore, je veux rester impartial surtout envers les rois, surtout envers les pauvres. — Le témoignage d'un homme juste n'est à mépriser de personne.

J'aime à chanter tes beaux rivages, Waldstætten, ô beau lac qui gardes l'Helvétie ! C'est là que repose le plus grand des hommes, sauvage dans la mort comme il le fut dans la vie. Les sapins des montagnes balancent sur sa tombe leur chevelure noire, les vagues pleurent à ses pieds leurs larmes d'écume, la Suisse répète son nom dans ses chants solennels !

Salut, Guillaume Tell ! Toi qui ne fus pas roi, tu fis courber sous ta flèche les puissants de ce monde. Tu ne voulus commander à personne, mais tu ne souffris pas que quelqu'un te donnât des ordres. La postérité te nomma Libérateur, et

jamais nom mortel ne fut suivi d'un titre plus glorieux !

Liberté ! Liberté ! vierge sainte, ô ma mère ! mets de l'harmonie dans ma voix, de l'amour dans mon cœur, toutes les fois que je prononcerai devant les hommes le nom sacré de ton fils immortel. Car toi seule peux vaincre la Mort !

423 ... Et quoiqu'il m'en ait coûté, quoiqu'il puisse m'en coûter encore, je veux rester impartial surtout envers les rois, surtout envers les peuples. — Le témoignage d'un homme juste n'est à mépriser de personne.

Il est des noms sur lesquels le temps passe sans imprimer la marque de son ongle. Le Temps, le grand Destructeur, ne saurait enlever un seul rayon de l'auréole qui scintille au front des grands hommes.

XIII

CULTE DES MORTS.

... Je rêve : — cela ne fait de mal à personne et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

Je rêve au culte que les sociétés futures rendront à leurs grands hommes après la mort.

J'appelle *grand* celui qui se distingue de la foule par l'énergie du caractère, l'originalité du

génie, l'activité de l'existence ; celui qui anime la matière, matière humaine ou matière brute ; celui qui rachète l'individu de l'esclavage social et affranchit la société de la résistance universelle.

Sont grands, parmi les hommes, l'ouvrier qui découvre un mécanisme, le peintre qui fait circuler la vie dans ses couleurs, le musicien et le poète qui répandent sur les multitudes le feu de leurs âmes, le révolté qui fait à la justice un rempart de son corps !

Tel fut, belle Florence, le plus sublime de tes enfants, Michelangiolo Buonarroti ! — Grand en toutes choses ; peintre, sculpteur, architecte, poète et guerrier ! — Grand d'énergie, lui qui, dans le même temps, défendait avec son glaive sa ville assiégée et sculptait de son ciseau divin la statue de la Victoire. — Grand de génie, lui qui fut le premier par ses chefs-d'œuvre dans cette Italie couverte de merveilles ! — Grand enfin par l'indépendance, lui qui écrivait :

« Io vo per vie men calpestate e solo ! »

424 A ces grands là des fleurs, des statues, des couronnes, des vers, de l'encens, des palais et des temples ! Laissez approcher d'eux les enfants aux joues roses, à l'âme candide ; la femme aux formes ravissantes, à la tendresse capricieuse ; les jeunes hommes aux pensées mâles, aux aspirations ardentes !

A ces grands là l'admiration, le respect et le culte, pendant leur vie, après leur mort ! Que leurs

portraits soient partout, dans la mansarde et sous le chaume, entre les lambris d'or et les poutres de sapin! Qu'ils soient de tout foyer, de toute famille, dans tous les yeux, dans tous les cœurs! Qu'on les aime! Car ils aiment infiniment. Car ils sont immortels! En eux rien n'est humain que le corps; leur âme est à l'étroit dans sa prison d'argile!

... Je rêve: — cela ne fait de mal à personne et cela me fait tant de bien! — Ah laissez-moi rêver!

Je suis épuisé, je suis vieux de force et de courage; je ne suis bon à rien faire; je suis Bohémien, mendiant, trouvère, hélas! au milieu de cet âge de fer!

Mais toi, jeune homme aux cheveux noirs, au teint de bronze, aux membres nerveux, bel artiste de Naples, de Venise, de Rome, de Florence, de Madrid ou de Séville, les cités filles du soleil, fais ton œuvre.

Souviens-toi que les plus grands monuments élevés de main d'homme, les Pyramides, sont dus à la pensée de la Mort, souviens-toi que nous sommes les juges de ceux qui nous précédèrent. Souviens-toi que leurs âmes inquiètes nous demandent éloge ou blâme, et qu'à leurs demandes suppliantes il nous faut rendre des réponses impartiales. Sois l'interprète des générations.

Choisis donc sur le faîte des Alpes géantes, de la Sierra grise, de l'Apennin neigeux une cime

que le soleil inonde, que battent les ailes de l'aigle et celles de la tempête, et pose un temple sur cette cime.

Fais-lui des colonnes de marbre, un dôme d'argent, des portes de bronze ; entoure-le d'immenses portiques sous lesquels seront rangées les statues des grands hommes de tous les pays et de tous les temps.

Place au dedans des tableaux qui représentent les principaux [425] événements de leur vie, leurs dangers, leurs souffrances, leur bonheur, quand ils ont pu l'atteindre. — Cette dernière partie de ton travail sera la plus courte, hélas !

Et toi, poète à la longue chevelure, au front plissé, au teint diaphane, toi qu'inspirent les chants divins de l'Allemagne et de l'Angleterre, serre la plume dans ta main tremblante, et sous chaque pensée de l'artiste dépose ta pensée. Apprends-nous quelles autorités les hommes doivent reconnaître dans leur gratitude, afin qu'ils n'adorent plus des idoles de terre, de bois ou d'argent. — Il n'y a d'autre Dieu que l'Homme. —

Je rêve : cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

Le Français rapprochera tous ces chefs-d'œuvres par groupes bien ordonnés, il les entourera d'ornements, il en dira l'origine, en donnera l'explication, communiquera le mouvement, la vie, la grâce à toutes choses. Sa physionomie sympathique, sa

gaîté contagieuse, ses facultés superficielles et critiques, diversifiées à l'infini, sa langue et ses manières devenues universelles, le rendront plus apte que tout autre à cette fonction d'intermédiaire entre le public et les artistes.

Les jeunes filles aux longs voiles blancs, aux mantilles précieuses, portant dans leurs cheveux des épingles d'or, les jeunes filles formeront des chœurs. Les jeunes garçons réciteront des vers. Les enfants heureux répandront des pétales de roses sous les pieds des visiteurs et feront brûler les essences odoriférantes dans des encensoirs aux chaînes d'argent.

Au frémissement des guitares, au roulement des castagnettes et des tambours de basque, aux salves mille fois répétées du canon, les Espagnols entreront dans le sanctuaire avec leurs costumes éclatants d'écarlate et de pierreries. Ole! Ole!

Alors les voûtes s'empliront d'harmonie, les fresques s'animeront; les têtes des anges, des héros, des artistes, des vierges, des Madeleines, des Vénus et des Minerves se pencheront vers les hommes pour les inspirer, leurs bouches parleront, leurs regards lanceront des éclairs. L'enthousiasme et le délire parcourront les foules émues, la terre et les cieux se pénétreront pour chanter les louanges des grands mortels!

Jours de gloire, de splendeur et d'amour... oh! quand donc [426] paraîtrez-vous sur la terre consolée? — La voix des songes me répond : quand

vous aurez disparu, vous et vos monotones saturnales. En attendant...

Je rêve : — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

J'ai visité les caveaux où reposent les souverains à l'aigle superbe, à la croix d'argent ! J'ai posé la main sur les urnes qui contiennent leurs cendres. Et dans ces urnes froides je n'ai rien senti frémir !

A Supergà, j'ai vu des crânes de rois grimacer sous des couronnes d'or ; le sculpteur a su les animer d'expressions infernales. L'un brise ses dents de rage, et l'autre d'ironie ; le regret tord la mâchoire de celui-ci, le lourd diadème écrase les tempes de celui-là. Tous souffrent et blasphèment et se rient de la mort. Oh ! bien lâche est la vanité des vivants ! Ils prétendent braver la souveraine décharnée, mais ils fuient sa rencontre, et s'ils lui portent quelque défi moqueur, ils en font peser toute la responsabilité sur des têtes de marbre !

Et je me suis écrié : Supergà ! Supergà ! ! Proche est le jour où, sous ton dôme, seront ensevelis d'autres cadavres que ceux des rois d'un même pays et d'une même race.

Car les hommes se lassent de célébrer la mémoire des despotes, et les vers sont soûls de rognons princiers !

— Rognons au champagne, au lait d'amandes, à la sauce anchevine, au parfait amour ! Rognons sautés, piqués, truffés, gâtés, gavés, entrelardés,

saturés, sursaturés, salés, poivrés, vinaigrés, épicés! — Rognons avides, humides, herbivores, carnivores, budgétivores, omnivores ! — Rognons réjouis, confits, déconfits, esbaudis, inassouvis !

Blanc-manger, bon manger, royal, impérial, fiscal, *capital* manger; brillant, friand, riant, mirobolant, attrayant, attirant, appétissant, agaçant, succulent, profitant, restaurant, instaurant, fortifiant, relevant ! ! —

Mais que voulez-vous ?... Les vers ont leurs caprices ; ils renoncent dessus ! !

... Je rêve : — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien! — Ah laissez-moi rêver !

427 Je rêve à la Basilique de Superga. — Je rêve à ce champ de repos pour les grands de tout pays et de toute gloire qui l'auront choisi pour lieu de sépulture.

C'est là qu'ils se recueilleront et méditeront dans leurs tombes, monde plus tranquille que notre monde. C'est là qu'ils trouveront le calme et la tempête, l'étoile et l'éclair, le chant d'amour de le fauvette et le cri de l'aigle à la prunelle sanglante.

Quand le Rêve les emportera sur ses ailes sonores, leurs âmes se balanceront par les immenses plaines du Piémont et de la Lombardie, semblables aux joyeux oisillons qui cherchent leur nourriture dans les blés.

Avec le souvenir des grandes batailles ils évoqueront le génie du Carnage et l'ange de la Transformation; d'une voix retentissante ils éveilleront les morts; ils recueilleront les chants de triomphe du vainqueur, les imprécations du vaincu.

Libres dans le temps, infinis dans l'espace, ils estimeront à leur juste valeur les passions superbes qui traînent les guerriers à l'œuvre des discordes. Ils feront la part des rois comme celle des peuples, comme celle de l'irrésistible fatalité qui les pousse les uns contre les autres.

A leurs yeux immortels, bien petits paraîtront ceux qui se croyaient le plus élevés, bien aveugles ceux qui se réputaient plus clairvoyants que le lynx. Combien ont conservé qui ne voulaient que détruire! Combien ont détruit qui faisaient tout pour conserver! — Les morts sauront cela.

Causes ou instruments, assassins ou victimes, les héros du plus grand poids seront trouvés légers dans l'éternelle balance. L'impartialité de l'histoire : illusion! L'opinion de la postérité : mensonge! La réhabilitation : chimère! Les sociétés obéissent aux passions de leurs temps. Les morts sont nos vrais juges!

Et leur voix impérieuse, infaillible, inévitable, leur voix qui vibre au fond des cœurs les plus noirs, nous l'appelons la Conscience ! la Conscience!!

Et quand le Rêve radoteur bercera leurs âmes sur la vallée paisible, ils entendront le Noël du

pâtre, la cognée retentissante du bûcheron, le cor qui demande du sang, les clochettes du troupeau dans les taillis verts, le murmure des eaux, le souffle [428] des nuages, les disputes du jour, les longues harmonies de la nuit;

A l'aurore, les complaintes des religieux et la trompette de la caserne, l'infernal sifflement des locomotives fumantes, le roulement des charrettes sur le pavé, l'hymne du batelier, la voix pleine du chasseur, le long hurlement des chiens, le cri du coq, les gémissements des femmes qui deviennent mères;

Au crépuscule, les rumeurs lointaines de la ville assoupie, la mesure de la valse enivrante, les mille clameurs des théâtres, le choc des verres ciselés, le pétillement des liqueurs généreuses, la respiration paisible des poitrines qui dorment, les transports d'amour de minuit, la détonation de l'arme meurtrière, le rire féroce de l'assassin, le râle de la victime, le galop du cheval qui fuit sur la route poudreuse, porteur d'un précieux fardeau.

« Ainsi, diront-ils, ainsi nous nous levions de bon matin. Ainsi nous nous activions au travail de la vie. Voilà les chants de prière et de bataille que répétaient nos lèvres; voilà nos chiens, nos rames, nos instruments de labour et nos glaives tranchants. — Oh! que nous aimions la terre et sa fécondité!

« Ainsi nous dansions, ainsi nous savions jouir des fêtes, des arts, de l'ivresse et de l'amour. Ainsi

nos mains sanglantes cherchaient dans la poitrine de nos frères un cœur à déchirer. Ainsi nous dévorions la courte distance qui sépare le berceau de la tombe chez la race des condamnés à mort. — Oh! nous aimions la terre et sa fécondité!

« Temps rapides, à jamais épuisés, vous n'êtes plus qu'un souvenir, souvenir de douleurs et de joies! Ainsi roulent les mondes; ainsi luttent les sociétés; ainsi la vie des hommes se consume comme un feu de sarments!

« Leurs passions les dévorent; elles sont la flamme, ils sont le bois. Et malheur à qui voudrait éteindre le feu! Son sang, tout son sang romprait ses veines pour l'attiser. Car la passion, c'est l'air, le souffle, l'âme, l'essence, la vie, le tout! — Le reste n'est qu'argile.

« Ah! disséquez les corps, mais épargnez les âmes ! Malheur à l'homme qui plongerait le scalpel de l'analyse jusqu'au fond de son être! Malheur à celui qui voudrait tout approfondir; ses actes, ses émotions, ses plaisirs et ses peines! Malheur à qui, se détachant entièrement de la vie présente, s'élancerait, imprudent,[429] sur les vastes abîmes de l'Avenir et du Passé. — La mer qui bat les rivages de Crète a longtemps gardé le nom du téméraire Icare!

« Que chaque être soit de son monde et de son temps! Malheur à la fourmi qui voudrait s'égaler à l'homme! Malheur à nous, les morts, s'il nous fallait parcourir de nouveau le cercle de nos existences passées. Notre expérience et notre volonté

viendraient mourir contre le découragement et la désespérance. Car le milieu serait encore le même tandis que notre vue se serait allongée. Et de même que l'homme de mer échoue contre les écueils d'un lac, de même nous échouerions contre les petites misères de la vie.

« Homme ne t'absorbe pas en toi-même, ne t'isole pas trop du mouvement qui t'emporte à la mort : tu périrais, orgueilleux !

« L'arbre des climats chauds et des îles nouvelles, l'Illusion, ne porte qu'une fleur brillante. Laissez-la sur la branche-mère, au sein du sol natal, au soleil des printemps. Regardez-la sans la cueillir, ne veuillez pas la renfermer en votre cœur comme en un sanctuaire : elle dévorerait votre cœur !

« La fleur d'Illusion ressemble au pavot des champs, brillant de santé, de couleurs écarlates au dehors; poussière, maladie noire au dedans. Et le brutal souffle du monde flétrit la fleur d'Illusion plus facilement que la rafale n'emporte les pétales du pavot rouge.

« Hélas, dans leur jeunesse, les hommes distinguent le pavot trompeur parmi les épis d'or du froment; ils le cueillent, le portent à leurs lèvres fraîches et font passer leur haleine brûlante sur la fleur qui se déplisse.... Et toute illusion disparaît alors. Et la robe de pourpre se balance dans les vents qui ricanent comme des démons accourus des enfers. Alors, entre nos mains, reste une tige

brisée, flétrie, que nous ne pouvons plus rattacher à rien sur la terre !

« Et quand elle est passée, la reine des belles fleurs, malheur à qui voudrait la réchauffer sur son sein nu ! Il s'épuiserait, comme sur un cadavre, la jeune fille aux naissantes amours !

« A celui-là la nature semblerait un tombeau. Parmi d'épaisses ténèbres il poursuivrait des visions toujours fuyantes ; il entendrait des voix que l'air ne transmettrait plus aux oreilles des autres ; il s'acharnerait sur le vide, il respirerait le Néant, le Néant !!

« Dans la moëlle de ses os se réjouirait la fièvre, dans son [430] crâne tremblant hurlerait la pensée ; le dévorant mirage substituerait ses images agrandies aux réalités naturelles. Joie, raison, santé, bonheur s'enfuiraient éperdus !

« Pour lui plus d'affections intimes, plus d'amours, plus de fêtes, plus d'enfants, ni de femmes, ni de père, ni de mère ; plus d'ami ! Plus rien, rien que les tortures de l'imagination, le supplice incessant d'une âme rebelle enchaînée dans un corps, meurtrie par la terre, l'argile, le roc, le roc éternel de Prométhée !

« Il aurait perdu toute notion du temps et des espaces. Les secondes lui paraîtraient des siècles, et les hameaux, des univers.

« Il aurait des heures d'extase dans lesquelles il embrasserait la terre et les cieux, les mers et les abîmes. Alors il rirait du Désespoir, de la Folie, de la Maladie, de la Mort ; il provoquerait les Dieux

à des combats sans trêve; il écumerait, maudirait!

« Il aurait ensuite de longs mois de prostration pendant lesquels les exigences de la vie matérielle pèseraient sur lui comme des montagnes de plomb. Il s'arrêterait, hésitant, devant la triviale nécessité de manger, de boire et de faire l'amour. Il prendrait en pitié les autres et lui-même, toute conversation, toute société. Sa parole lui semblerait un fatigant murmure. Il serait effrayé du bruit de la porte qui se ferme, d'un cri, d'un rire, du vol d'une mouche ou d'un oiseau.

« Au moindre souffle de sa pensée, son âme saignerait comme un ulcère chancreux sous le doigt qui le panse. Sa vie serait aride comme l'univers des sables. Inhabile à toute fonction sociale, à tout mouvement du corps, à tout effort d'attention, il envierait le sort du prolétaire et de l'infirme qui fournissent, résignés, leur carrière de souffrances. Il supporterait, fiévreux, ces douleurs déchirantes, plus infortuné, certes, que l'antique Tantale qui ne souffrait, lui, que dans son corps. Il méditerait mille suicides par jour et n'aurait pas la force d'en commettre un.

« Les enfants cruels le poursuivraient par les rues, lui jetant des pierres, et criant : *le Fou! Vive le Fou!!* Et ces cris d'êtres jeunes, lui rappelant la vie, ne feraient qu'augmenter son éternelle angoisse.

« Hélas! Hélas! trop d'espérance mène au déses-

poir, trop de clairvoyance à la cécité, trop de science à l'idiotisme, trop de foi [431] au doute, trop de désirs à l'impuissance, trop de soif de bonheur au dernier degré de l'infortune!

« Ne veuillez pas retenir l'inspiration sacrée de l'amour et du génie; subissez les défaillances que vous envoie la nature. Les éternelles flammes n'ont rien conservé jamais que la Salamandre des fables; elles ont emporté tout le reste dans leur robe d'étincelles.

» La mer a son flux et son reflux; le ciel, ses beaux jours bleus et ses noires tempêtes; la nuit appelle le jour; et le matin, le soir; et les sécheresses, la pluie. La Tristesse accroupie, c'est le rouge aiguillon du Bonheur, toujours prêt à s'envoler.

» Chaque homme dévore sa peine, boit ses larmes, lèche sa plaie, traîne son boulet, comme il peut. Quand il souffre, Diogène le chien se couche et fait le mort; le Sybarite hurle quand un pli de rose effleure sa peau; le Stoïcien défie la douleur; Saint-Augustin la divinise, la céleste Madeleine rit à seize ans et pleure à trente. Etourdissez-vous, narcotisez vos maux, dormez comme des marmottes quand vous ne pouvez pas être gais comme des pinsons. En vérité voilà la loi et les prophètes!

» Captif est l'homme dans son enveloppe d'argile; son âme est comprimée par un masque de fer. Et les regards de son âme prisonnière ne peuvent plonger dans l'immensité qu'à travers les deux ouvertures étroites pratiquées au haut du

masque, à la place des yeux. Ne fatiguez donc pas la vue de votre esprit ; elle est plus précieuse, elle se perd plus vite que celle de votre corps.

» Parmi les hommes, les uns supportent leur détention avec la patience des animaux réduits à l'esclavage ; les autres brisent leurs têtes rebelles contre les barreaux meurtriers. On appelle les premiers des sages, et les seconds des fous. Et moi je dis : les premiers sont des ânes, et les seconds des aigles, les lions bondissants, à la fauve crinière ! Ils souffrent également d'ailleurs.

» Les vraies heureux sur terre sont ceux qui ne tentent pas de faire brèche avec leurs ongles à leur prison charnelle, ceux qui savent faire suivre à leur pensée les deux sillons de lumière dont elle peut supporter la splendeur immortelle. Entretenir la santé de son corps et les aspirations de son âme, tel est le problème de l'Humanité.

» Au milieu de la nature géante les hommes sont suspendus comme au dessus d'un gouffre qui veut boire tout leur sang. Qu'ils prennent donc
conscience de leur force, mais aussi de leur 432
faiblesse ! Qu'ils précipitent leur essor, mais qu'ils limitent leur infini ! Qu'ils tordent les épines les plus rapprochées de leurs mains, qu'ils se débarrassent des cailloux qui font saigner leurs pieds ! Mais qu'ils n'aillent pas compter toutes les ronces et toutes les pierres de l'abîme sans ciel et sans fond ! Car alors l'Infini des espérances et des lumières deviendrait pour eux l'Infini des ténèbres et du désespoir !

» Hélas! Hélas! Les âmes d'élite seront-elles torturées toujours, toujours?! Toujours la foudre frappera-t-elle les yeux et les mains qui voudraient dérober ton âme, ô terrible soleil? Le Désespoir, la Folie, la Haine de l'immonde public doivent-ils être à jamais le partage des grands mortels?!

» ..... Longtemps, longtemps encore! Tant que le houx portera des dards, et le tigre des griffes acérées! Tant que l'ortie brûlante pullulera sur les murs en ruine! Tant qu'il y aura de la vermine dans les cheveux des enfants du pauvre et dans les poils de ses filles amaigries!!

» Oh! viens, viens Lumière, Harmonie, Bien suprême! Descends des cieux sur la postérité maheureuse de Caïn le Rebelle! Et sois bénie, Déesse, de tous ceux qui ont tant souffert!

» ..... Et vous, hommes sans entrailles et sans cervelle, cessez de détruire ainsi ceux de vos semblables qui consument leur vie dans la lutte de la justice, dans la poursuite des plus redoutables mystères. Ne crucifiez plus Christ, ne torturez plus Galilée, ne brûlez plus Jean Hus, ne renfermez plus Tasso, Solomon de Caus et Victor Hennequin dans les asiles sombres où gémissent les aliénés, ne raccourcissez plus Montcharmont! Moncharmont!!

» Aux pieds de ces grands-là, sachez-le bien, vos rires tombent imbéciles, blasphématoires et sacrilèges. Vous ne feriez pas contracter un seul pli sur la sérénité de leurs fronts. »

.... Moi qui retrace dans ces pages ardentes, en pauvre langue humaine, la sainte parole des grands morts, je m'incline sous l'auréole de leur gloire, et je m'écrie : « Têtes couronnées d'épines et de lauriers, je veux vous contempler tous les jours de ma vie!

» Remplissez mes yeux fatigués du feu de vos regards, soutenez mon courage, rendez ma voix vibrante, guérissez, guérissez mon âme qui se meurt.

433 » Afin que sur les foules, les paroles que vous m'inspirez résonnent, comme la trompette de Jean, le Prophète glorieux! »

..... Je rêve : — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien! — Ah laissez-moi rêver!

XIV

« L'enfant, dans un sens élevé, c'est l'ange. »
Swedenborg.

A Madrid, sur le pont de Tolède, que de fois j'ai passé!

Que de fois j'ai regardé le Mançanarès se traînant sur le sable noir! On dirait un agonisant sur son grabat!

Que de fois j'ai rencontré des troupes nombreuses de petits enfants conduisant leurs frères morts au Campo-Santo de San-Isidre.

Ils sont frais et roses; ils portent des couronnes d'oranger; ils chantent :

« ..... Montez, montez au ciel, petits anges de Dieu [1]! »

Le cercueil qu'ils suivent est tendu de pourpre, brodé d'or, abrité de feuillage : c'est un lit triomphal!...

Et moi qui vois le jeune ouvrier sans travail, moi qui vois le vieil aveugle tendre la main aux passants, moi qui les ai soignés par milliers, ceux qui souffrent dans les asiles de la misère et du désespoir; moi qui sais qu'il n'y a de repos que dans le sommeil, je chante avec les petits enfants de Madrid :

« ..... Montez, montez au ciel, petits anges de Dieu! »

Moi qui observe le sort du riche et le sort du pauvre...

Moi qui sais que la privation et la débauche nous déciment...

Moi qui ai traversé la vie comme un étranger...

Moi qui ai fait le compte des heureux de ce monde!...

434 Je chante avec les petits enfants de Madrid :

« ... Montez, montez au ciel, petits anges de Dieu! »

(1) *Angelitos de Dios.*

Ah! s'endormir dès l'aube de ce jour sans fin qui s'appelle la vie terrestre, arriver au but sans fournir la course, se coucher parmi les fleurs et les dentelles fines, reposer au milieu d'enfants joyeux, de parents consolés...

Pour moi, comme pour tant d'autres, c'eût été le bonheur!

C'est pourquoi je chante avec les petits enfants de Madrid :

« ..... Montez, montez au ciel, petits anges de Dieu! »

C'est nous les hommes, les grands, les raisonnables, qui avons rendu la mort hideuse à plaisir. Nous avons fouillé parmi les squelettes, nous avons choisi le plus grand, le plus vieux. Nous lui avons jeté sur le crâne un voile noir, nous lui avons mis une faulx dans la main. Et nous avons dit :

« *De profundis!* Lamentons-nous! Voici la Mort! la Mort décharnée! »

Les petits, les espiègles, les enfants des Espagnes ont regardé parmi eux; ils ont choisi la petite fille la plus rose et la plus gracieuse; ils ont jeté sur son cou la gaze transparente, ils ont mis dans sa main la fleur du lys aimée de Murillo. Et ils ont dit :

« *Eccè soror angelorum!* Réjouissons-nous! Voici la fraîche Résurrection! »

Les hommes font peur de la mort aux enfants;

les enfants chantent aux hommes les louanges de la mort : — Quels sont les plus sages?

Moi je chante avec les petits enfants de Madrid :

« ... Montez, montez au ciel, petits anges de Dieu! »

Il faut considérer notre fin comme une résurrection.

Avec cette idée les braves des Espagnes ne connaissent pas le danger; ils ne craignent ni le fer qui tranche, ni la balle sidérante, ni la douleur, ni l'agonie.

Rodriguez de Bivar, le grand Cid Campeador, voit la Mort revêtue d'une robe blanche comme la neige. Elle court à lui, et le prévient de se préparer à la suivre. Et comme ils l'ont fait grand dans l'autre monde, leur Cid honoré, les braves des Espagnes!

« Qu'on embaume mon corps! s'écrie-t-il. Qu'on selle Babiéca, mon bon cheval! Qu'on mette Tizona, mon épée de Tolède, dans ma droite morte! Qu'on déploie mes vieilles bannières ensanglantées [435] devant les bataillons, et qu'on m'envoie contre les Maures! *Alante!!*

» Ne pleurez pas! Rangez les troupes sous les murailles de l'héroïque cité de Valence! Sonnez la trompette rauque, battez du tambour, faites un bruit d'enfer : soyez joyeux! car je guiderai les nôtres à la victoire dernière! *Alante!!*

.... Et le bon Cid Campeador, revêtu de son armure de guerre, est attaché sur Babiéca, le cour-

sieur vainqueur dans cent batailles. Il se tient si droit qu'on le croirait vivant !

Il paraît éclatant comme un géant de lumière; son épée resplendit comme le sillon de la foudre. Il s'élance contre Bucar et ses guerriers innombrables. Et le vent emporte, avec la poussière des chemins, les bataillons des Maures vaincus ! !

..... Et le bon Cid, ce bon Cid glorieux, est couché sur un cénotaphe couvert de pourpre, frangé d'or. Et doña Chimena, sa fidèle compagne, lui fait de longs adieux sous les voûtes sonores de San-Pedro de Cardeña !

..... Et plus de vingt rois sont venus de très loin, avec leurs reines, pour lui baiser les mains, à ce bon Cid tant honoré !

..... Et les anges emportent son cœur sur la devise de son écu ;

..... Les petits enfants chantent :

« ..... Montez, montez au ciel, petits anges de Dieu ! »

« **Laissez venir à moi les petits enfants.** »
Christ.

Et quand je les voyais passer, ces beaux petits enfants, conduisant un des leurs aux limites de l'empire des anges, je disais à leurs mères :

« Ah ! laissez-les venir à moi ; laissez-moi manger leurs cheveux et leurs joues ! Ils sont si beaux, si caressants, si bons ! Je les aime tant !

» Ils sont l'espoir de l'humanité, l'anneau d'alliance entre l'homme et la femme, la sainte promesse transmise par la génération qui passe à la génération qui vient, l'essence de notre vie, le suprême soupir de nos plus chères amours !

» Ils dorment d'un si bon sommeil; ils font de si beaux rêves d'or; la vie leur est si douce, l'avenir si brillant !

436 » Ils vont chercher nos intimes pensées jusqu'au fond de nos yeux; ils n'aiment pas l'homme sans cœur, la femme sans amour. Ils rendent cent baisers pour un. Gâtez-les, aimez-les, ne les frappez jamais, les bons petits enfants ! »

Celui-là, le plus grand des hommes qui passèrent en ce monde, parmi les rouges éclairs des révolutions, celui-là, le Sauveur, disait : « laissez venir à moi les petits enfants ! »

C'est qu'ils rendent amour pour amour, sans intérêt, sans calcul. C'est que leur bouche n'est pas menteuse; c'est qu'ils embrassent de toute la force de leurs lèvres, avec toute l'affection de leurs âmes si pures.

En eux si transparente est la matière qu'ils ne peuvent nous cacher aucune de leurs pensées. A nous, hommes vaniteux, ils donnent des leçons de probité, de franchise, d'amitié et d'amour.

Moi j'écoute souvent jaser les tout petits enfants. Je suis de leurs amis.

XV

« And there lay the steed with his nostril all wide,
But trough it there roll'd not the breath of his pride. »

Byron.

Sur son cavalier mutilé se penche le cheval de bataille, le beau cheval à la crinière d'ébène, Furious !

Il le flaire de ses naseaux sanglants ; il cherche à le soulever avec son pied nerveux. Vains sont les efforts : la mort avare retient sa proie.

Alors le beau cheval recule d'épouvante. Frémissant, effaré, il hennit vers le ciel sa touchante prière. La douleur secoue ses membres agiles ; sa sangle s'est brisée.

C'est le matin. Sur les fleurs nouvelles le Printemps fait courir son haleine embaumée. Aux herbes des prairies se balancent les perles de rosée que frappe le vivant soleil. Sur les bords des
437 ruisseaux, dans les branches des saules, les oiseaux chantent l'hymne du réveil !

« Salut à la vie ! Salut à la lumière ! !... » Ainsi disent le gai pinson, le moineau pillard, le roitelet imperceptible, le merle causeur, la fauvette à la robe grise, pareille à une religieuse, le chardonneret vêtu comme un prince d'Orient.

En ce moment passe la jeune fille chanteuse qui conduit ses bœufs roux et ses blanches génisses à la source écumante.

Voyez bondir le noble coursier ! Il s'avance vers la bergère aux jambes nues et lui montre ses belles dents en relevant la lèvre. Il implore son assistance. Ses grands yeux sauvages se remplissent de larmes : il attendrirait des rochers !

Voyant le coursier noir piétiner sur sa bride traînante, libre et sans selle au dos, les troupeaux bêlants s'enfuient par la campagne. — Les esclaves, hélas ! ne peuvent supporter la vue d'un être libre !

— « Maudit soit l'animal qui vient disperser mes bêtes paisibles ! » Et de son bâton noueux la rude paysanne marque la mesure de ses paroles sur la croupe déliée du coursier batailleur.

— « Sotte enfant du village, lui répond Furious, quand mon maître me touchait, c'était avec la pointe de son glaive fumant ou bien avec les dents de ses éperons d'or. Et jamais il ne me touchait que si, blessés tous deux, nous avions besoin de ranimer l'un par l'autre nos forces défaillantes.

« Je te pardonne cependant parce que tu es ignorante et faible, parce que tu ne sais pas le nom de qui tu frappes, parce que la douleur remplit mon âme et n'y laisse plus de place à mon ancien orgueil. »

Il dit ; et du côté du guerrier tournant sa tête en pleurs, il le montrait à la jeune fille.

— Et elle à lui : « Que me font les cadavres ? Puis-je les rappeler à la vie ? Ne sais-tu pas qu'un taureau vivant vaut mieux que dix chevaliers

morts? Ainsi raisonne mon maître. Et s'il manque une tête de génisse au recensement du soir, irai-je lui dire, pour excuse, que j'ai perdu mon temps à pleurer la mort d'un brillant chevalier ? »

— « Adieu donc ! répondit le noble Furious. Hommes que j'ai servis, race perverse et barbare, adieu ! Je ne veux plus de [438] maître. Avant la fin du jour j'aurai rejoint les chevaux sauvages qui voltigent et tourbillonnent dans les grandes savanes. »

Alors vous l'eussiez vu s'approcher de son maître mort et lécher ses paupières pâlies. Vous eussiez entendu ses hennissements suprêmes ;

... Et puis, dans le lointain, son galop sonore et le souffle de ses naseaux !

Non, jamais homme ne sanglota sur son frère mort, comme sur son maître, le beau cheval à la crinière d'ébène, Furious le Batailleur ! !

... Je rêve : — Cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

XVI

Je ne suis pas grand philosophe. Et cependant je me permets de rendre un culte aux morts, un culte de ma façon.

Et je le pratique ; et j'y trouve des compensations qui me rendent plus léger l'écrasant fardeau de ma vie monotone.

Je cherche les morts que j'aime parmi les foules pressées. — Et souvent je les y retrouve ; ils me frappent par leurs manières, leurs traits, le timbre de leurs voix. Ils sont vivants, ils marchent : — Bonjour, amis ressuscités !

Je les cherche dans les œuvres des poètes et des artistes. — Et souvent j'y retrouve leurs pensées, leurs paroles, leurs caprices, la mélodie de leurs chants. Ils sont vivants, ils parlent : — Bonjour. amis ressuscités !

Je les cherche dans les diverses classes sociales, chacun à la place que lui assignent ses facultés agrandies par son passage sous la terre, notre mère féconde. — Et souvent je les y retrouve, ambitieux, ou rêveurs, ou palpitants d'amour : — Bonjour, amis ressuscités !

Je les cherche en me couchant, en m'éveillant, à travers les larmes secrètes qui tombent de mes yeux, dans les rires éclatants [439] qui sortent de ma gorge, dans tous les actes de mon existence, et de jour et de nuit. — Et je les trouve souvent à mon chevet et sur ma route, toujours souriants, toujours consolateurs. — Bonjour, amis ressuscités !

... Je rêve : — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

XVII

O vous qui ne croyez à rien, vous qui n'aimez pas les morts, dites-moi, dites-moi ce que vous deviendrez quand la pelle du fossoyeur aura couvert vos os ?

Dites-moi s'il vous est possible de détourner la vue des abîmes d'outre-tombe ?

Moi, je me sens attiré par ces horreurs noires, je plonge mes regards impatients jusqu'au fond de leurs entrailles.

Et j'en ramène l'Espérance aux yeux limpides, le Calme aux nobles traits, la Raison, la Fermeté, le Courage que rien ne peut vaincre.

Dites-moi, dites-moi... Ne sont-ils pas beaux les morts que nous aimions, la tête couronnée de roses et les lèvres vermeilles, promettant des baisers ? Ne sont-ils pas mille fois plus beaux que les squelettes blanchis aimés des médecins, et les bienheureux embaumés, empaillés que les prêtres adorent ?

Qu'on m'apporte le vin rouge, le café noir et l'hydromel aux couleurs d'or, le havane parfumé, le nard et le cinname ! Que les manolas de Séville promènent autour de moi leurs danses enivrantes ! — Car j'ai vaincu la Mort !

... Je rêve : — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

XVIII

440 Ils mentent ceux qui disent que les morts sont à jamais perdus pour nous, et qu'ils habitent éternellement les feux souterrains ou les plaines azurées des cieux: ils mentent !

Où que la charrue disperse la terre, la terre se retrouve et reproduit. Où que les vents emportent l'air, l'air caresse de nouveau la terre et la féconde. Car la terre et l'air sont corps et âme, indivisibles.

Où que la fermentation répande les parties du corps humain, le corps humain renaît et enfante. Où que la souffrance brise l'âme humaine, l'âme humaine revit dans le corps de l'homme, l'anime et le vivifie de nouveau. — Car l'homme n'est complet que par la réunion de son corps et de son âme.

L'être est immortel. L'universelle matière revivant toujours, le souffle universel ne meurt jamais.

Que m'importent donc les diverses formes sous lesquelles reparaîtront toutes les parties qui me constituent aujourd'hui ? Qu'elles reviennent pierres précieuses, fleurs ou femmes, je suis certain qu'elles vivront toujours de la vie de la matière et de la vie du souffle.

J'ai considéré, dans ce monde, le sort de celui qui renferme son âme entre les murs de sa pro-

priété : et je l'ai trouvé malheureux ! Combien plus infortuné serait l'homme qui, dans le long cours des siècles, restreindrait volontairement sa virtualité transformatrice à la misérable forme qu'il revêt aujourd'hui ! Il se condamnerait à l'éternel supplice du mal, de la mélancolie, du suicide. — La Mort, c'est le Salut !

... Je rêve! — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

XIX

« Un vecchio bianco per antico pelo. »
Dante.

441 C'était un digne vieillard que le père de mon père : franc, droit, robuste, comme les arbres qu'il cultivait. Lui seul m'avait bien gâté quand j'étais petit enfant, et je l'aimais au fond de mon âme comme les petits enfants aiment les grands vieillards.

Une nuit que je souffrais beaucoup, son ombre chérie vint me visiter. — Soyez toujours le bienvenu, grand-père !

Il avait une belle chemise de toile blanche, de larges culottes sans bretelles ; son cou, sa tête étaient nus, suivant sa coutume.

Je le reconnus à ces signes, ainsi qu'à ses beaux cheveux d'argent, à son teint hâlé du soleil, à ses apparences de santé.

Et je me jetai dans ses bras ouverts, et toute la nuit je reposai paisiblement sur sa poitrine.

Et le matin venu — « Grand-père aimé, lui dis-je, quand, oh ! quand donc me sera-t-il permis de déposer cette plume brûlante, et de vous suivre jusqu'à perdre haleine dans le cercle d'or des éternelles transformations ? »

— Et lui à moi : « Pauvre enfant de l'homme, elles passent donc bien lentement sur ton âme attristée, les heures rapides ! ?... Pour que déjà tu sois épris de la Mort décharnée !

» Vis ton heure, bois ta seconde, imprudent ! Pourquoi toujours chercher au fond de la coupe remplie ?... Pour y trouver du fiel ? !

» Vois ! Le vin est vermeil, et chaud le sang de tes artères, et fraîche la jeune fille comme une rose de mai !

» Brise ton corps de fatigue et laisse reposer ton âme lassée. La Mort est capricieuse ; elle fuit quand on l'appelle et se cache derrière les cyprès des tombes, comme la bergère de Virgile, entre les saules du ruisseau. Elle n'obéit aux ordres de personne.

» Vis, sois heureux. Grave sur ton front et sur tes reins ces sublimes paroles du royal Sardanapale :

» Mangez, buvez, aimez ; tout le reste n'est rien. »

442 » Là seulement est la sagesse des hommes et des nations ! »

— » Je m'efforcerai, grand-père, de suivre vos

conseils. Mais revenez souvent au chevet de mon lit. Les nuits sont longues, noires et discrètes. Et leur silence me fait frémir. Car je connais la cruauté des hommes et leur soif de sang. »

... Je rêve : — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !!

XX

« Elle était de ce monde où les plus belles choses
Ont le pire destin ;
Et rose, elle a vécu ce que vivent les roses,
L'espace d'un matin !

Malherbe.

Regardez la passer, la jeune fille aux yeux bleus, aux longs cheveux d'ébène, Sarah la poitrinaire !

Tristes sont ses traits délicats, mourante sa pauvre voix ! Elle marche sur les feuilles tombées, elle se plaît avec les vieillards, elle pleure en caressant un enfant ; les gens en santé lui font peur !

Souvent elle coupe une tresse de sa chevelure frissonnante pour l'envoyer aux plus joyeuses de ses compagnes. Quel autre présent pourrait faire son cœur, son cœur désolé ? !

Souvent, de ses doigts maigres, elle frappe sa poitrine creusée par le mal, comme elle l'a vu faire au froid consolateur de ceux qui vont mourir, à l'homme noir, au médecin !

... Un matin, nous nous promenions. Elle s'ap-

puyait, fatiguée, sur mon bras tremblant. Et j'avais peine à retenir mes larmes ; elle était si belle, si malheureuse !

— « Amis, me dit-elle, tu es jeune, tu es bon. Devant toi sont étendus, comme des champs fertiles, longs jours de bonheur et longues nuits d'ivresse.

443 » Tu cueilleras des fleurs, des bleues et des rouges, des violettes, des marguerites à la couronne d'argent, des boutons d'or. Tu les sèmeras dans les cheveux de jeunes filles plus heureuses que la pauvre Sarah qui se meurt ! Et moi je partagerai ton allégresse, et je te bénirai depuis le séjour des anges !

» Je ne te demande pas cet amour fortuné, délire des sens, fait pour celles qui se portent bien. Car je serais consumée par cet amour comme l'humble bruyère, par l'incendie de la forêt.

» Mais je voudrais emporter le premier souffle de ton cœur. Oh ! donne-le moi par pitié ! Répands quelques vers sur mes paupières lassées, mes mains fiévreuses, mes joues brûlantes, et mes blanches dents qui vont devenir la pâture, oh ! la pâture des vers ! !...

» Viens, viens avec moi près des tombes des bienheureux ! Nous nous reposerons sur la terre brune. Et je serai la fiancée de ton âme. Et dans cette même place où nous aurons récité des vers, je demanderai qu'on me couche dans quelques jours. Et tu seras l'ange gardien de ma mort ; et je serai, je serai, moi, l'ange gardien de ta vie ! —

Viens, oh! viens sur les tombes des bienheureux, nous jurer le premier et le dernier de nos amours mortelles! »

Elle dit. Et déployant son voile noir autour de ma tête, elle approcha de mes yeux ses yeux en pleurs, et regarda jusqu'au fond de mon âme à travers leur transparence.

Moi je crus que l'aile d'un ange avait touché mes cheveux et que je buvais toutes les larmes qui se forment par delà le ciel.

Et sur son beau front malade, j'imprimai, frémissant, la marque de mes lèvres. Et la pauvre enfant se laissa tomber, défaillante, dans mes bras. Je crus, moi, qu'elle ne se relèverait plus! Et j'étais plus mort qu'elle! Et je cherchais à faire renaître sa vie sous mes sanglots ardents!!

Enfin les deux rangées de ses cils se séparèrent, et l'azur des cieux se réfléchit de nouveau dans l'azur de son œil...

— « Chante, ô chante ma mort, soupira-t-elle, mon bien-aimé! »

Et moi, je chantai, je dis, je soupirai, ou plutôt je pleurai ce qui suit :

« Astres splendides, soleil sanglant, voûte étendue des cieux, étoiles et nuages, jetez un regard ami sur la jeune fille qui, lassée [454] de la terre, libre, et rêveuse, et malade, se rapproche, tremblante, de vos sphères infinies!

» Qu'elle soit la bienvenue dans le concert des

mondes, comme la rose parmi les fleurs des jardins, comme la fauvette au milieu des petits oiseaux, comme chez nous, mortels, l'enfant qui voit le jour !

» Ame des Univers, souveraine Révolution ! accorde-moi cette grâce, à moi qui ne t'ai jamais demandé rien, à moi qui perds la voix en chantant tes louanges, à moi qui dois mourir pour te faire vivre parmi les hommes. Fais-moi cette grâce, souveraine Révolution !

»... Je voudrais m'endormir, la tête sur son sein, avec une tresse de ses cheveux entre mes lèvres, mes dents contre ses dents, le battement de mon cœur attentif au battement de son cœur. Avec elle je voudrais mourir, et puis renaître dans la félicité suprême, et monter, et tourner, et m'agiter toujours, de mondes en mondes, de cieux en cieux !

» Eternité d'amour ! Eternité d'existence, mouvement transformateur qui jamais ne s'arrête, extase, poésie, harmonies ineffables, infini de bonheur, la Vie, toujours la Vie !!... Voilà ce que je rêve auprès de ma Sarah qui va mourir !!...

»... Oh ! qu'elle est belle ainsi, Sarah la poitrinaire, frappée par la rouge lueur du crépuscule ! Elle ressemble au jonc fleuri qui expire le soir sur les eaux qui le pleurent ! Mais pourquoi donc l'aimé-je autant ? C'est que je divinise en elle l'Humanité d'aujourd'hui, pauvre race épuisée de souffrances qui ne se régénérera que dans la Mort !

» C'est qu'il est bon d'aimer ! — Non pas un seul être, une seule famille, une seule nation, abru-

tissants attachements des bourgeois aux pensées étroites. Mais tous les êtres, toutes les familles, toutes les nations, tout ce qui se meut, tout ce qui respire, tout ce qui pense! L'Illusion, c'est le grand bonheur ; la Réalité, c'est la misérable souffrance de chaque jour!

»... Respire, ma sœur bien-aimée, respire encore quelques jours pour me dire que tu m'aimes ; que des mondes supérieurs tu pencheras vers moi ta belle tête heureuse; que tu répandras sur mon sommeil des pavots écarlates, et des marguerites argentées, sur les afflictions de ma vie.

» Encore une fois respire, ma colombe blanche, avant de prendre ton vol vers les cieux triomphants. Et promets-moi ton amour de morte, le seul, le véritable amour!

445 » Oh! que n'ai-je tes ailes diaphanes et ton âme sublime pour m'élancer avec toi sur les abîmes, les abîmes de l'Eternité!!!... »

... Mon chant la rendait trop heureuse. Et l'excès de son bonheur se traduisait par une souffrance déchirante, souffrance du regard et de la voix. Sa main convulsée pressait ma main ; sa pauvre poitrine se brisait!... Je m'arrêtai, je l'aurais fait mourir!...

Je la reconduisis à sa famille en pleurs.

... Huit jours après, elle avait pris son vol vers des mondes meilleurs, Sarah la poitrinaire, la sœur des anges!

Depuis je n'ai pas cessé de l'aimer, de l'appeler matin et soir, de suivre ses conseils, de m'inspirer à la pureté de son souffle divin. Dans les concerts d'en haut j'entends sa voix qui chante :

« Viva son io, e tu sei morto ancora
Diss' ella, e sarai semprè finchè giunga,
Per levarti di terra, l'ultim' ora. »

Petrarca.

Bienheureux morts ! protégez-nous !

... Je rêve ! — cela ne fait de mal à personne, et cela me fait tant de bien ! — Ah laissez-moi rêver !

XXI

C'était au crépuscule du matin, l'heure des rêves sanglants !

Nicolas de Russie m'apparut avec son grand sabre et son grand panache. Il semblait horriblement vexé d'avoir enfin trouvé son maître ; il était propre et pimpant comme un caporal.

Je le reconnus parfaitement, bien que jamais je n'eusse vu que ses portraits.

... C'était au crépuscule du matin, l'heure des rêves sanglants !

146 — Lui, s'adressant à moi du haut de ses grandeurs évanouies : « Te voilà, beau diseur de prophéties, me fit-il ? Tu as bien deviné que je précipiterais la Guerre sur l'Europe, tu as bien com-

pris que cette guerre serait la Révolution, et que les tsars de Russie recevraient les premiers le baptême socialiste. Moi, je ne me doute de tout cela que depuis ma mort. Mais voyons, habile homme, dis-moi quel sera mon rôle quand je reparaîtrai dans l'Humanité ? »

— Et moi à lui : « Je vais te le dire, Nicolas de Russie, colosse d'orgueil et de calcaire ! Tu seras tambour-major de l'armée d'invasion. Tu te montreras fier de ton allure martiale, du rappel des tambours battants, des cris des gamins sur ton passage ; tu balanceras de main de maître le bâton du commandement. Tu seras le plus grand par la taille, le premier dans les rangs, trois fois glorieux Nicolas !

«... Tu entreras dans les villes fumantes, par le crépuscule du matin, à l'heure des rêves sanglants ! »

— « Aurai-je un cheval blanc, une belle décoration sur la poitrine, des aiguillettes d'or, un pantalon collant, des corsets, des saluts ?

— » Tu auras tout cela, Nicolas magnifique !

— » Bien parlé, garçon ! Je finirai par te prendre pour un prophète, et comme gage de ma satisfaction, je te donnerai quelque seigneurie de Crimée. »

— » Nicolas ! Nicolas ! Tu n'es plus que poussière ; et tu parles d'empire, de libéralités. La Mort t'a vaincu, superbe fils des Holstein-Gottorp ; moi, j'ai vaincu la Mort. Je puis te donner la

parole de la prophétie qui survit aux ruines. Et toi, que me donnerais-tu, majesté décédée, qui n'as plus que six pieds sous la terre et point de place dessus. Va donc, pour voir, réclamer tes grands domaines à ceux qui les occupent ! La vraie puissance, c'est la Liberté ; la seule vérité, c'est la Prédiction !

» Nicolas ! Nicolas ! Tu n'avais de grand que le corps. Et sous la main de la Mort, le corps se brise comme verre. Moi j'avais la pensée. Je ne suis rien, tu étais tout sur la terre ; tu n'es plus rien, je serai quelque chose, car mes idées se répandront bientôt parmi les hommes. »

... Bientôt, elle resplendiront comme le crépuscule des matins, comme un rêve sanglant !

447 — » Ne sais-tu pas que toute-puissante est ma volonté et que je puis t'anéantir d'un coup d'ukase ? » reprit-il par habitude.

— » Tu te trompes, Nicolas ! Deux gouttes d'un poison subtil, un pouce de fer, une balle de plomb, un coup de sang... Et te voilà tordu ! Tandis que je défie tous tes ukases d'anéantir ma pensée.

— » Tu me parais bien insolent, prophète ? !

— » Je suis fier ; c'est le droit de tout homme libre.

— » Continue !

— » Donc, tu seras tombour-major, tambour-major à cheval des Hulans et des Cosaques ; on créera cette dignité tout exprès pour toi. Et afin qu'il ne manque rien au suprême ridicule de ton rôle, tu te figureras commander l'armée, tu en-

verras à tous les bataillons des trompettes déguisés en aides-de-camp. Les soldats t'appelleront par dérision l'Empereur des tambours.

» Et tu te prendras au sérieux. Et un jour que le véritable empereur passera près de toi, tu t'élanceras sur lui, l'épée nue. Et tu seras arrêté, garroté, jugé sur l'heure et enterré vif dans la Terre Promise de France. »

... Cette exécution se fera par le crépuscule du matin, l'heure des rêves sanglants !

Le front du Tsar se plissa terriblement : ce fut le dernier reflet de son orgueil terrestre. Et puis il se prit à rire, disant : « tambour-major ou empereur, au fait, cela se vaut. Le doigt de la Destruction m'a touché, je suis revenu des vanités d'avant-tombe. — Mais toi qui sais si bien conter la bonne aventure aux autres, que deviendras-tu ?

— » La réponse n'est pas difficile, Nicolas ! Je serai grand philosophe ou grand fou : cela se vaut.

— » Décidément, tu es un vrai prophète... »

... Et Nicolas disparut. Et moi je reste toujours sur la terre avec ma blessure au cœur.

... Reviens me voir encore, Nicolas ! au crépuscule du matin, l'heure des rêves sanglants !

XXII

> « Quand je dis : mon lit me soulagera, ma couche emportera quelque chose de ma peine ;
> » Alors tu m'étonnes par des songes et tu me troubles par des visions.
> » C'est pourquoi je choisirais d'être étranglé et de mourir plutôt que de conserver mes os.
> » Je suis ennuyé de la vie, et je ne vivrai pas toujours. »
>
> *Livre de Job.*

448 Qu'on m'apporte une bière, une bière et un linceul ! — Je suis le fiancé de la Mort ! !

Une belle bière à clous dorés ! Un linceul aux larmes d'argent !

Je me coucherai dans la bière, je ceindrai le le linceul autour de mes reins, comme une écharpe catalane !

Posez-moi sur le front la couronne d'immortelles et de noirs cyprès ! — Je suis le fiancé de la Mort ! !

En vérité, la belle couronne de gloire, que tu me tresses enfin, ô Poésie, ma mère ! J'avais rêvé celle de chêne ou de laurier-rose, ou tout au moins d'épines.

Soit ! Je prendrai les emblèmes qui me viennent. Aussi bien, je n'ai plus le temps d'en choisir d'autres.

Mettez-moi dans les mains de l'encens, de la myrrhe ! — Je suis le fiancé de la Mort ! !

Je les ferai fumer sous mes narines. Et je rêverai que le monde m'a décerné la gloire. Et je la verrai certes mille fois plus belle que le monde ne peut la donner.

Laissez venir à la tête de mon lit le beau coq à la couleur de flamme! Je suis le fiancé de la Mort!!

Qu'il secoue ses ailes fraîches sur ma tête fatiguée! Qu'il chante [449] l'hymne éclatant du réveil à l'aurore, sa maîtresse. Et moi, je saluerai le soleil levant des résurrections.

Je suis le fiancé de la Mort. — Mes amours sont finies sur terre.

Passez sur ma poitrine la chemise de la bien-aimée. Je m'envelopperai dans ses plis flottants comme dans un nuage de souvenirs; je m'endormirai d'un beau rêve d'amour, le cœur battant!

J'emporterai dans les mondes sublimes le parfum de son haleine, l'harmonie de sa voix, ses soupirs entrecoupés, le frisson de sa main, l'ardeur de sa lèvre, la fraîcheur de ses dents.

Et quand je lui rapporterai tout cela dans l'existence prochaine, ma bien-aimée me reconnaîtra, et sur les deux paupières elle me baisera pour m'éveiller.

Je suis le fiancé de la Mort. — Mes travaux sont achevés sur terre.

Dispersez autour de moi, dans les vents, sur le sol, les notes que traçait ma main fiévreuse : j'en

ai fait mon deuil. Je les foulerai sous mes pieds comme des feuilles mortes ; je n'en emporterai que ce qui est essence.

Et dès le matin de mon réveil, dans la génération qui vient, je reprendrai ma plume abandonnée. Et chacun pourra suivre mes pensées d'aujourd'hui dans mes pensées de demain.

Mon âme sera revêtue d'une argile plus pure. Le développement des traditions humanitaires explique et nécessite la migration des âmes dans l'humanité. Hier j'étais Pythagore, et j'entrevoyais les lois générales des transformations. Demain je serai n'importe quel penseur, et je révélerai les mystères de la continuité des existences.

Aujourd'hui, je suis le fiancé de la Mort !

Je suis le fiancé de la Mort. — Mes relations sont tranchées sur terre.

Ouvre-moi tes entrailles, ô terre, terre du printemps, fleurie, miséricordieuse. Je veux me plonger dans tes vapeurs tièdes et renaître. Je veux un tombeau sans nom, sous le gazon des montagnes, près du torrent furieux. Au moins ne ferai-je plus souffrir personne. Je ne puis être enfin aimé qu'après ma mort.

Je suis le fiancé de la Mort !

Spectes et follets, sorcières et gnômes, suppliciés, justiciés, [450] bandits de tous les temps !... Formez autour de moi la ronde infernale ! Le chat Mürr jouera du violon.

Enfourchez vos chevalets, torturés de Ribera! Monte ton coursier sauvage, hetman infortuné d'Ukraine, Mazeppa! Bonivard, Ugolino, roulez-vous, éperdus, sur les cadavres de vos enfants morts. Fouillez, ô mes parents, vos économies dans mes entrailles ; vous avez semé l'avarice, vous récolterez la Mort! Hurlez, Tantale et Prométhée! Râle, Lesurques, sur la machine infâme! Débats-toi, Montcharmont! Montcharmont!

Je suis le fiancé de la Mort!

Et quand viendra le jour d'hymen et de délivrance, formez autour de moi la ronde infernale. Le chat Mürr jouera du violon.

En attendant, je vais. A travers un monde cruel, je traîne la chaîne retentissante de mes tortures dernières. Et j'appelle ma fiancée, la Mort, comme aux premiers jours d'avril, la fauvette écarlate appelle la verdure de la nouvelle année.

Et quand elle viendra, la Désirée, la Mort qui rachète et ressuscite, je secouerai ma tête ainsi que font les chênes au soleil du printemps. Et les vents emporteront de ma tête tout ce qu'aura flétri le souffle des hivers. Et je n'aurai plus que des cheveux noirs comme l'aile du corbeau.

Je suis le fiancé de la Mort!

Formez autour de moi la ronde, la ronde infernale!! Le chat Mürr jouera du violon.

LE PROLÉTARIAT A TURIN.

L'ENFER SUR TERRE.

Annecy, Juin 1855.

« Per me si va nella città dolente,
Per me si va nell'eterno dolore,
Per me si va tra la perduta gente.
... Lasciate ogni speranza, voi ch'entrate. »

Dante.

« DU TRAVAIL ET DU PLOMB ! ! »

Cri des révoltes.

I

[451] Je veux chanter aux hommes un cantique nouveau, le cantique de leurs humiliations et de leurs souffrances aussi vieilles que le monde !

A mesure que j'éléverai ma voix sur la foule pressée, les hommes seront surpris que, depuis six mille ans, on s'obstine à chercher l'Enfer ailleurs que dans ce monde. Les petits ne seront plus paralysés dans leur révolte par la crainte des peines éternelles ; la certitude de l'impunité n'encouragera plus les grands dans leurs quotidiennes rapines. Les bons prendront confiance, [452] les méchants trembleront. Nous ne lâcherons plus la proie pour l'ombre ; nous ne remettrons plus le règlement de nos comptes courants à la vallée de Josaphat,

au contrôle de Dieu. — Et tout n'en ira que mieux dans cette vallée d'angoisses!

La Vérité, la Justice, la Vengeance auront enfin leur jour! — Jour de deuil pour quelques-uns et d'allégresse pour la plupart, jour de colère et de réconciliation, de confusion et de triomphe, de terreur et d'espoir, de meurtre et de résurrection! Jour que les étoiles, le soleil et les eaux salueront trois fois heureux! Jour qui ne caressera que le dernier né de cette génération des rayons roses de son aurore! —

Gémissantes victimes d'un milieu plus fort qu'eux, les hommes connaîtront enfin le véritable péché d'origine, la pomme de cendres et de discordes dont parle le sublime poète des enfers. Ils se regarderont et verront qu'ils vivent entre eux comme le gui rampant avec le chêne fort. Alors ils maudiront le parasitisme de quelques-uns, les labeurs du grand nombre, la division d'intérêts inséparables, la tutelle qu'ils se sont imposée du plus petit au plus grand, du plus pauvre au plus riche. Ils maudiront la résignation au Mal, l'oubli du Droit, l'abandon de plus en plus complet de toutes les ressources nécessaires à la vie. Ils s'apercevront qu'ils ont débattu, consenti, légalisé, signé, contresigné, soussigné, paraphé cet abandon qui décrétait leur mort, et que minuta plus tard Malthus, l'inexorable chiffreur. Ils ne verront plus dans leurs malheurs ni le doigt de Dieu, ni la griffe du Diable, ni la ruse de la femme, ni le dard du serpent. Mais ils éléveront jusqu'à leur

cœur la femme déshéritée, la véritable gardienne de leur repos ; ils fouleront sous leurs pieds et l'ange, et l'archange, et l'aspic, et le dragon. Car l'homme n'a rien à craindre des puissances supérieures et occultes. Jamais il n'a reculé devant les obstacles qui traversaient sa voie, jamais il n'a cédé que devant les hommes. Son plus grand ennemi, c'est la société qu'il a faite sans consulter sa propre image. — La guerre est entre nous, et c'est la paix qu'il faut.

Pour ramener cette paix si désirable, pour découvrir nos enfers, pour vaincre l'ennemi, je ne descendrai pas sous terre, je ne monterai pas aux cieux. Car je ne suis ni Dante, ni Christ, mais celui qui vient après eux et voit l'avenir de moins loin. Car je ne veux pas intéresser les hommes à des douleurs imaginaires, et combattre à grand' peine des adversaires supposés. *Dieu merci*. [453] les maux et les ennemis ne manquent pas sur terre. — Et c'est sur terre qu'il faut les vaincre.

J'ai donc résolu d'alarmer mes semblables par l'exact récit de leurs souffrances réelles, de les absorber dans cette contemplation torturante : afin de les faire rougir d'eux-mêmes et de les soulever de la poussière où ils sont prosternés. J'ai juré de toucher de ma plume les plaies qu'ils abandonnent, d'y verser l'encre corrosive et la salive amère, et de faire saigner, sous ma rage, les cicatrices de l'honneur devenues insensibles.

Je ne serai pas complice, volontairement du

moins, des gens de conciliation, des savants et des endormeurs ; je parlerai net et ferme ; je ne recommanderai pas à mes semblables de souffrir encore, de souffrir toujours. Mais je prendrai dans mes mains un rasoir tranchant et une botte de joncs serrés. Et quand les joncs se plaindront le plus fort, quand ils se reprocheront réciproquement leur gêne, je trancherai le nœud qui les presse de ma lame de fer. Et je dirai :

« C'est ainsi, mes contemporains, que vous pouvez vous délivrer de toute souffrance, dès à présent et à jamais. Ne vous poursuivez plus, ne vous accusez plus, ne vous combattez plus dans vos personnes. Mais faites du contrat social qui vous blesse ce que je viens de faire de ce lien d'osier : des morceaux ! Délivrez-vous par la force de vos bras, par l'énergie de votre vouloir. Ou bien attendez que la Mort qui détruit tout vous enterre avec vos conventions injustes. — *Quia apud Dominum copiosa redemptio,* comme il est dit au psaume.

Je dirai seul le cantique de tristesse et de vengeance. Je ne demanderai pas au peuple le bruyant refrain de ses chœurs ; je ne supplierai pas les partis de propager mes strophes ; je n'irai pas dans les églises décrocher les harpes des prophètes suspendues aux clous d'or ; je ne ferai ni vers ni complaintes !

Je chanterai seul. Car les peuples sont insensibles aux misères des individus, et les partis en sont

avides; car les prêtres du passé se donnent pour prophètes et bercent les hommes aux psalmodies honteuses de leur mendicité; car la Mesure harmonieuse fait oublier les paroles qu'elle secoue dans les plis brillants de sa robe.

Je chanterai seul. L'oubli général de la justice, l'humiliation du pauvre, l'outrecuidance du riche, la torpeur du peuple, la marche [454] indécise des événements, rien ne me fera changer les termes de ma juste et éternelle protestation.

Je chanterai seul. Quand le cerf pleure, quand les chiens fouillent à plein museau ses entrailles fumantes, quand les hommes s'enivrent de ce carnage, l'inflexible son du cor domine tout cela ! Donc je sonnerai le Hallali du Prolétariat égorgé par le Monopole. Ma voix claire et vibrante constatera la vérité dans toute son amertume, elle dénoncera l'assassinat qui se commet sur terre. Vienne ensuite la Vengeance à l'heure qu'il lui conviendra de choisir, je me serai mis en paix avec ma conscience d'artiste, de révolutionnaire et d'honnête homme !

Je suis au milieu de la vie. L'Illusion a traversé ma tête sans blaser mon cœur, le Désespoir a mordu mon sein sans altérer ma foi dans la Révolution. Je n'ai pas assez fréquenté les hommes pour tremper dans leurs tristes calculs; je n'ai pas vécu dans une solitude assez close pour méconnaître les tendances des sociétés. Je me trouve précisément dans les conditions favorables pour

dire les misères et les espérances de mes pareils, pour pénétrer dans tous les cercles de notre Enfer, pour recueillir les plaintes des ouvriers à perpétuité, pauvres forçats de naissance qui supportent le poids du jour et de la chaleur ; qui roulent, sous leurs pieds meurtris, le rocher de Sisyphe : je veux dire le boulet du travail forcé !

Muse des cieux obscurcis, toi dont le regard sombre attend toute la nuit l'étoile du matin, l'étoile d'espérance, Douleur ! prête-moi tes soupirs ! Et toi, mâle Courage qui permets à l'ouvrier de subir ses rudes peines, inspire-moi : pour que je lui donne conscience de tout ce qui détruit son corps, de tout ce qui dégrade son âme, de tout ce que son bras peut abattre dans sa bonne cause ! Réveillez-vous, mes sens ; toi mon estomac, crie ta douleur ordinaire ; regardez, vous les yeux de mon intelligence :

Voici. Le voile qui couvre la Passion du pauvre se déchire en long et en travers ; le vent qui gémit en écarte les lambeaux. Et ma vue plonge derrière, sur un spectacle affreux :

Les affamés se disputent dans les ruisseaux les miettes que les repus y laissent tomber avec dédain. Ce qui coule, ce sont des flots de larmes, des sueurs profuses, des rivières de sang. Ce qui sent mauvais, ce qui attire les mouches ce sont des chairs baveuses, des plaies grises, malignes et gangrenées. Ce qui blanchit, [455] vieillit, fend le cœur et épuise, ce sont les tremblements causés par les

métaux ; ce sont les fièvres, les fléaux, les disettes, les grèves, les misères, les asphyxies, les homicides, infanticides et suicides dont le nombre va chaque jour croissant, ainsi que les flammes dans un incendie qu'on ne veut pas éteindre !

L'Enfer est sur la Terre !

II

Pleurez, femmes de Piémont ! L'exploiteur vous dérobe les hommes pleins de force ; il en fait des cadavres qu'il vous rend juste à temps pour les porter en terre !

La vraie guerre de Russie, l'éternel assaut de Sébastopol, le combat meurtrier de chaque jour, c'est celui que le bras nu livre au capital bardé de fer. Dans les ateliers, la gloire ne chante pas de fanfare éclatante, le canon ne crie point de sa voix homicide, le sang ne coule pas. Mais la Mort frappe sûrement, et les blessures qu'on y reçoit ne pardonnent jamais. Mais personne encore n'est revenu de cette maladie lente qui s'appelle le travail à la tâche, à la force, à la journée ; le travail du prolétaire, du serf, de l'esclave, de l'homme qui ne s'appartient plus !

Femmes de Piémont, que vos beaux yeux fondent en larmes sanglantes ! Vos mortelles souffrances, vos regards suppliants, votre maigreur, la pâleur de vos traits rendront peut-être à vos amants, à vos fils, à vos pères la force de s'affranchir, de

vivre enfin comme il convient à des hommes !

Pleurez, femmes de Piémont, comme pleuraient les braves, les Italiennes d'autrefois. Pleurez pour rendre furieux ceux qui vous aiment, non pour les attendrir. Pleurez, criez vengeance, et déposez à leurs pieds et du fer et des torches. Qu'ils ne vous caressent plus de leurs mains durcies par l'avilissant labeur ! Qu'ils soient rendus par vous aux joies de l'amour, du bonheur ! Que la femme sauve l'homme, l'homme qui n'a plus ni force, ni vouloir, ni conscience de ce qu'il vaut !

Pleurez, femmes de Piémont ! Que vos beaux yeux fondent en larmes sanglantes ! Pleurez de désespoir, de rage et d'orgueil [456] offensé. Relevez-vous les premières : en Occident les hommes sont morts !

O Nature ! pourquoi sourire si joyeusement à la pauvre Italie ? Pourquoi lui prodiguer le beau soleil, les ruisseaux, la verdure, les brises embaumées, l'atmosphère diaphane, les fruits d'or et de pourpre et les cieux d'azur ? Pourquoi tant de splendeur sur ses misères si noires ? Pourquoi des décors de paradis sur ses drames d'enfer ?

Hélas ! partout où l'homme passe, il traîne après lui la disette et la mort ; on peut suivre sa trace aux cadavres des pauvres étendus sur sa voie. Il ruine les contrées fertiles il convertit en déserts les villes peuplées ; il assombrit le pavillon si pur qui brille sur sa tête. Le travail forcé, le paupérisme, la maladie, la servitude le suivent partout comme une meute vorace !

Hélas! la Misère étend sur le monde râlant ses deux bras qui grandissent. Où qu'il fuie, le prolétaire foule un sol occupé déjà ; c'est pour d'autres qu'il sème, pour d'autres qui se croient dans leur droit en l'épuisant. Où qu'il naisse, le prolétaire vit pour travailler et ne travaille pas pour vivre, mais pour suer, souffrir, maigrir, dépérir et mourir avant l'âge!

Hélas! dans aucune ville d'Europe la détresse de l'ouvrier n'est plus grande que dans la belle cité de Turin. Nulle part elle n'est plus dépourvue de ressources, plus privée de remèdes, plus menaçante de s'éterniser. Nulle part le travailleur n'est aussi maltraité par le patron, aussi délaissé du pouvoir et des partis, aussi réduit à l'isolement, à la résignation. Nulle part il n'est plus morne, plus souffrant, plus chétif, plus désolant à voir. C'est ici que l'homme endure réellement l'exil, le martyre, le crucifiement de l'âme et du corps. C'est ici qu'il voit passer la vie des autres du fond de son tombeau!

Pleurez, femmes du Piémont! Que vos beaux yeux fondent en larmes sanglantes! Pleurez de désespoir, de rage et d'orgueil offensé! Relevez-vous les premières : en Occident les hommes sont morts!

J'ai suivi le prolétaire piémontais pendant sa vie. Sur l'honneur, je ne croyais pas que le soleil pût éclairer des maux semblables. Et j'ai trouvé mon sort bienheureux en le comparant à son sort. Et j'ai béni l'exil qui m'amenait en face de cette

misère navrante et centuplait la sensibilité de mon cœur. Et j'ai fait taire [457] ma propre douleur pour décrire sa douleur. Et j'ai déposé sur la table où j'écris un rameau de cyprès. Et je me suis renfermé dans les ténèbres. Et je n'ai parlé de rien, avec personne, pendant toute une semaine, pour n'être pas distrait de la tâche sacrée que j'avais juré d'accomplir. Et tout ce que j'ai vu, je le rapporte ici.

A Turin, l'ouvrier travaille de six heures du matin à dix heures du soir pour vingt-cinq sous en moyenne. Il est logé dans quelque trou de mur; pour être plus exact, je devrais dire qu'il *perche* dans des mansardes délabrées où se réjouissent les vents, la pluie, les grandes chaleurs et les oiseaux de nuit. On lui fait sécher les maisons neuves et achever les vieilles. Il couche sur la paille humide, marche sous le haillon, ne connaît d'autre feu que celui de la forge. Il ne boit que de l'eau. Sa nourriture habituelle se compose de pain noir et de *polenta*, de fruits malsains; jamais de viande n'a craqué sous sa dent. Une heure lui est accordée pour manger dans le jour, une heure exactement! Car telle est l'avarice, l'inhumanité, la brutale, cynique et ignoble convoitise des patrons qu'ils poursuivent leurs malheureux esclaves comme des têtes de bétail, de peur qu'ils ne leur volent une seconde de temps, une goutte de sang ou un effort de muscles.

Oh damnation, désespoir et rage! Oui, pour vingt-cinq sous l'homme le plus grossier peut

acquérir aujourd'hui la *propriété* d'un autre homme! Pour vingt-cinq sous il a le droit de faire tout ce qu'il veut de cet autre homme, de le courber sous les fardeaux, de le forcer à la tâche, de le rôtir au feu, de le faire mourir de faim. Car cet autre homme est à lui depuis la pointe des cheveux jusqu'à la plante des pieds, d'une aurore à l'autre, et de nuit et de jour.

Oui, de nuit et de jour! Hélas! quand l'astre tout puissant est rendu de fatigue; quand sur les arbres, parmi les herbes hautes, dans les maisons heureuses, tous les êtres vivants s'abandonnent au repos; quand la nature est calme et murmurante; quand la voluptueuse lassitude détend les membres; quand le sommeil promène par les artères ses douces caresses; quand le souffle égal d'une paisible respiration s'échappe de toutes les poitrines: quand tout se renouvelle...

C'est alors que l'ouvrier piémontais doit vieillir, se détruire, s'épuiser, s'user, sécher à la corvée! Trois nuits sur six, il lui faut reprendre la tâche au moment où il espérait la quitter; il lui faut s'affaisser sur elle avec l'estomac vide jusqu'à ce que son cœur se soulève de dégoût, jusqu'à ce qu'il en soit exténué, jusqu'à ce [158] qu'il en rêve, jusqu'à ce qu'il en devienne fou, jusqu'à ce que la tristesse s'empare de son âme au point de ne plus lui permettre de ressentir la virginité d'une impression quelconque. Et s'il ne le fait pas, c'est le renvoi de l'atelier, la suppression du salaire et du pain, la mort..... Le Droit du patron va jusque-là!

Pourquoi le jour et la nuit se succèdent-ils dans les cieux, quand, sur la terre, les hommes n'en tiennent pas compte? Pourquoi les pauvres ne jouissent-ils ni de l'ombre ni de la chaleur? Pourquoi le soleil se lève-t-il, se couche-t-il sur leur triste travail? Pourquoi la lune favorise-t-elle tant d'assassinats de sa douce lumière?

Pourquoi, pourquoi se prolonge la vie de l'homme qui ne sert qu'à détruire les autres? Pourquoi sa santé, l'éclat de ses yeux, la finesse de son oreille, la lucidité de son intelligence? Pourquoi ses héritiers enfin, puisque tout cela commet le mal de propos délibéré, sans remords?

Pourquoi les pauvres sont-ils pris dans un cercle de maux si serré, si fatal qu'il leur faille encore faire bonne mine à leurs bourreaux, quand ils devraient en tirer justice avec les ongles et les dents?

Pourquoi l'intérêt privilégié du capital, la dépréciation, la non-valeur du travail? Pourquoi la nécessité de l'existence dans des temps comme les nôtres? Pourquoi l'exploitation, le salariat, le paupérisme? Pourquoi la Civilisation de la propriété?

Et comment la détruire? Que faire contre elle?... Des grèves? On les dissipe avec le fer et le plomb. — Des révolutions? On les achète avec l'or. — Des livres, des doctrines? On les étouffe. — Des journaux, des constitutions? La censure les interdit, l'ambition les dénature, l'hypocrisie les efface, le bon sens public les déchire : on ne lit plus, d'ailleurs.

Le fer seul est plus fort que l'argent. — Ce qu'il faut pour nous délivrer, c'est le bouleversement du monde, le sac de l'Occident, l'invasion du Nord. Je le dirai, je le crierai tant que je n'entendrai pas les coursiers de l'Ukraine hennir à la porte des bourgeois moitié morts. Pas un ouvrier ne sera délivré sans cela, pas un abus ne sera détruit. Et toutes les révolutions qui éclateront jusque-là dans l'Occident ne serviront qu'à rendre les rapports du maître et du salarié plus iniques encore.

Pleurez, femmes de Piémont ! Que vos beaux yeux fondent en larmes sanglantes ! Pleurez de désespoir, de rage et d'orgueil [459] offensé ! Relevez-vous les premières : en Occident les hommes sont morts !

Mais vous ignorez donc, exploiteurs misérables, qu'il faut du fer au sang et de la fibre aux muscles pour que l'homme s'entretienne ? Vous ne savez donc pas que ses forces ne se réparent point d'elles-mêmes, qu'elles ne se refont qu'avec le vin, la viande, l'air, le mouvement, le repos et le sommeil. Je vous le dis : Un ressort ne saurait être toujours tendu. L'homme ne prête pas comme une substance élastique. On perd quand on veut économiser sur lui ; ce n'est jamais impunément qu'on le tente !

Le repos a des droits qui ne périment pas ; le travailleur qu'on prive de tout ce qui est nécessaire à la vie ne trouve plus en lui-même ni l'énergie, ni l'intelligence désirables pour soigner

son travail. L'émulation lui manque ; son bras devient inerte, sa tête sans vouloir. On le voit s'endormir de jour quand il n'a pu se coucher la nuit ; il met quatre heures à faire ce qui n'en voudrait qu'une. Il est tellement déprimé, flétri par l'esclavage, tellement fait à la chaîne que, dans les heures de repos même, il se promène tristement autour de l'atelier de son maître. Il est là, bras croisés, dans l'attitude d'un être las de la vie, ne sachant diriger ses pas ailleurs, ne le pouvant point, ne le voulant point, entrant, sortant, mangeant, buvant au son d'une cloche, comme font les troupeaux.

Ah! qu'elle est profonde, indélébile l'empreinte que laisse la servitude sur une face humaine : rien ne saurait l'effacer. Il n'est pas besoin de marquer d'un signe infamant les forçats du travail ; chacun de leurs traits et de leurs mouvements trahit le sceau fatal ! Ils ont le dos voûté, la démarche pesante, la face terreuse, verte comme celle d'un cadavre qu'on aurait exhumé. Quand un homme a subi dix ans de cette condamnation à perpétuité, rien ne le relève plus ; le mal est dans son sang, l'incurable mal de la misère !

O moderne Ixion, que ta roue tourne vite ! Comme elle te broie, te déchire ; comme elle verse ton sang vermeil ! Jour par jour, goutte à goutte, ta vie non réparée s'écoule ainsi qu'un fleuve dont la source est tarie ! Un muscle après un autre, puis, les poumons, le cœur et le cerveau si fin : tout y passe à son tour ! Notre sol est jonché des débris

d'hommes que l'industrie disperse ; la terre est transformée en un champ de détresse qui ne produit plus que des ronces ! Et sur sa face souillée le monde [460] se promène, danse, communie, présente des offrandes aux Dieux et des impôts aux rois, mène équipages et noces et pompes triomphales !

Voilà pourtant ce que vous faites, ô riches, de l'homme votre semblable ! Vous ne lui laissez que la douleur pour aiguillon et conscience de sa misérable vie ! La terre, dites-vous, n'est peuplée que pour vos ravages ! Et vous moissonnez parmi les foules humaines avec une faucille d'or, les deux pieds dans le sang ! Et vous semez la mort avec les os des cadavres immolés à vos convoitises ! Et vous allez ainsi jusqu'au bout du sillon, ne trouvant jamais la graine trop abondante, ne vous fatiguant jamais de la recueillir et de la jeter au sol.

Ne vous êtes-vous jamais demandé, par hasard, ce que deviennent le sang, la chair et l'âme qui disparaissent ? Ignorez-vous que l'être est immortel dans son essence, que le déshérité renaît sans cesse avec son oppresseur, qu'ils sont liés l'un à l'autre par les étroites chaînes d'une justice terrible ?

Ah ! quand vous buvez joyeusement le jus vermeil de la vigne, quand vous mangez avec appétit la viande succulente des animaux, ne craignez-vous pas que ce vin ne vous empoisonne, que ces aliments ne vous nourrissent point ? Ne sont-ils

pas malades, appauvris, comme le sang et la chair du travailleur que vous avez viciés par vos exactions ? Et quand il vous naît des enfants, quand ils se révoltent contre la tyrannie paternelle, quand ils embrassent la cause du peuple contre celle de ses exploiteurs, ne reconnaissez-vous point en eux les âmes vengeresses de ceux que vous avez mis à mort?

Commettre l'iniquité, sachez-le, c'est éterniser la peine. Le mal fait à l'homme par l'homme revient sur l'homme par l'homme : Tout s'acquitte, tout se rend sur la terre : tortures et récompenses. Une stricte rémunération de tous nos actes, telle est la Providence; elle règne ici-bas : c'est nous qui la faisons à notre image. Il n'est pas d'autre enfer, pas d'autre purgatoire que ceux du Paupérisme et de la Médiocrité; chaque fraction sociale y passe à son tour, de siècle en siècle. Le pauvre d'aujourd'hui sera le riche de demain, tant qu'il y aura parmi les hommes opulence et misère.

Pleurez, femmes de Piémont! Que vos beaux yeux fondent en larmes sanglantes! Pleurez de désespoir, de rage et d'orgueil offensé! Relevez-vous les premières : en Occident les hommes sont morts!

461 J'ai vu le cadavre de l'ouvrier piémontais. Et la Mort, qui ne ment pas, m'a montré ce que faisait du corps de l'homme une existence de privations et de misères. En voici la description :

Estomac réduit aux proportions de celui d'un

oiseau, couvert de cicatrices, d'indurations, de mille plaies chroniques. — Chacune de ces plaies provient d'un jeûne, et chaque jeûne reproduit une plaie. On peut suivre ainsi les dates de toutes les épreuves que ces malheureux corps ont traversées dans cette vie. — Muscles amincis, amaigris, infiltrés, réduits à une substance d'un blanc-jaunâtre qui se déchire sous la pression du doigt. — Lèvres pâles, plombées; l'angoisse leur a fait prendre l'habitude de la contraction. — Artères et veines rétrécies, flasques. — Cœur élargi, relâché, altéré dans sa structure intime, d'une fibre sans consistance. — Cerveau ramolli, gonflé d'un sang verdâtre, parsemé de dépôts calcaires : ce sont autant de traces des appréhensions désespérantes qui tourmentaient l'ouvrier dans son travail de chaque jour. — Sang raréfié dans ses éléments plastiques, substantiels, essentiels à la reproduction des forces agissantes. — Système nerveux dominant tous les autres, comme sur les cadavres des gens de lettres...

Et voilà donc où tant de travail aboutit! A la langueur dans la vie, à la rapide venue de la mort, à la table de dissection! La tombe ne s'ouvre-t-elle pas assez vite sous l'homme fragile qu'il prenne à tâche de la creuser ainsi? Ah maudit soit l'instinct qui nous rattache à l'existence! Que de douleurs s'épargnerait l'ouvrier en se laissant aller au long sommeil! Que de coupes amères écartées de ses lèvres!

Moi, voyant cette carrière d'angoisses, je leur

ai souvent demandé comment ils pouvaient la subir. Oui, j'ai eu ce courage.

Eux m'ont fait la plus éloquente des réponses ; ils ont pris leurs enfants dans leurs bras et les ont embrassés. Et ces pauvres petits souriaient si doucement, leurs pères les aimaient tant, ils se consolaient si souvent près d'eux et de leurs mères, que j'ai gardé pour mon âme les tristes réflexions qui m'obsédaient.

Je pensais : Pourquoi le pauvre aime-t-il quand le riche ne lui en laisse pas la faculté ? Pourquoi le travailleur anime-t-il la poussière du souffle de la vie ? Pourquoi reproduit-il son image désolée ? Ne l'a-t-il pas vue bien triste, bien plaintive dans les ruisseaux grondeurs ? N'a-t-il pas trop souvent médité d'en finir au fond des verts abîmes ? Pourquoi donc se créer à lui-même de [462] nouvelles tortures ? Pourquoi donner, avec la lumière, le funeste don de souffrir à des êtres qui le lui reprocheront un jour ?...

Damnation ! A notre époque maudite, la vie naît abondamment de la misère ; elle la recrée, l'entretient, la développe, la fouette, la provoque. Et telle est la fatalité de la situation, qui ni l'une ni l'autre ne peuvent céder, qu'elles ne cesseront pas de s'embrasser, de s'engendrer. Telle est la malédiction, que du travail forcé renaîtra sans cesse l'attrait à l'accouplement, le besoin de consolation qui attire les sexes l'un vers l'autre.

Cercle infernal ! Hélas pourquoi la fécondité, le travail, l'existence, tout ce qui devrait nous ren-

dre heureux est-il frappé de stérilité, de tristesse, de réprobation ? Pourquoi l'Amour si fort pour produire le bien, pourquoi la Mort si forte pour détruire le mal ajoutent-ils encore aux infortunes du pauvre ? Pourquoi la femme, les enfants et les baisers de son cœur sont-ils maudits, sont-ils perdus ?

Société, société, c'est toi l'honnête, la considérée, la puissante Babel, l'infâme, la recéleuse, l'empoisonneuse, la concubine des voleurs qui repasses en silence le couteau des homicides. Tu forces l'homme robuste à maudire la virilité de ses reins, et la mère de famille à déplorer la fécondité de ses entrailles ! Tu rends la volupté détestable au pauvre, tu sèmes sa couche d'épouvantements ! Tu lui fais désirer d'être pris d'une invincible répulsion d'amour ! Et quand ses pauvres enfants lui tendent leurs petits bras roses, c'est encore toi, mégère, qui couvres la franchise de ses traits d'un masque de férocité terrible, et fais germer dans son cœur, vingt fois l'an, l'abominable, l'irrésistible, pensée de broyer la tête de ses enfants entre les mors de son étau !

Pleurez, femmes de Piémont ! Que vos beaux yeux fondent en larmes sanglantes ! Pleurez de désespoir, de rage et d'orgueil offensé ! Relevez-vous les premières : en Occident les hommes sont morts !

Le patron pénètre dans le cœur de l'ouvrier ; il en extrait tous les sucs de la vie, puis, impuni,

s'en retire avec la même facilité que la guêpe, du casque d'une fleur. Il laisse derrière lui bien des cadavres, et pas un remords, pas un regret, pas même une réputation douteuse. Son œil est dur comme du verre, son cœur ne bat plus que sous l'impulsion de la peur.

— Le PATRON, nom trompeur, amère ironie dans la langue de ces temps détestables ! Le patron d'autrefois, c'était le patricien [463] aux manières bienveillantes, le guerrier fort, le bon riche, le bon larron qui prenait soin de ne pas laisser mourir le faible et l'indigent. Le patron d'aujourd'hui, c'est une sorte de chiffonnier décrassé, liardeur, qui dévore la substance du pauvre et ramasse sur ses établis le restant du pain de sa détresse ! —

Il y a tant de misère dans ce pays ; le travail y est si pénible, si perpétuellement ingrat, le sommeil si rare, la nourriture tellement insuffisante que la race des travailleurs s'y est appauvrie. Vous la voyez malingre, rachitique, contrefaite, hébêtée, presque sans vie, se traîner le dimanche sous les brillants portiques. — Comme si la croix du travail forcé n'était pas assez lourde pour faire fléchir les plus forts, et qu'il fallut y ajouter celle de la déformation !

Il y a tant de cupidité dans ce pays, la soif du gain y est si grande, la rapacité, la barbarie, l'exploitation y marchent avec tant d'impudeur à visage découvert, que l'entrepreneur, après avoir ruiné la constitution des malheureux ouvriers,

prélève sur eux l'escompte de leurs infirmités. De sorte qu'il peut faire le calcul des bénéfices que lui rapporte la dénaturation de ses semblables; de sorte qu'il la produit, l'entretient à dessein et ne s'en cache pas! — Nous trouvons barbares les Chinois qui brisent le pied de leurs femmes pour les rendre plus jolies et plus fidèles, tandis qu'il nous semble très simple que les Européens mutilent les travailleurs pour leur ôter toute force et tout courage. En vérité, nous sommes des cannibales *très comme il faut!*

Il y a tant de cupidité dans ce pays que le patron renvoie sans pitié le plus habile, le plus assidu, le plus ancien de ses ouvriers, dès qu'il en trouve un autre qui puisse faire à peu près aussi bien pour un prix inférieur. — L'homme ne s'attache plus à l'homme que comme le tigre à la gazelle, pour le dévorer!

Il y a tant de misère dans ce pays que le travailleur est obligé de subir toutes les conditions de son maître, de lui faire crédit plusieurs semaines, de passer les fêtes et les nuits au même prix que les jours, de gagner des médailles d'or pour un morceau de pain! — Le capital achète tout, revend tout, corrompt tout. Le civilisé, c'est l'homme au masque d'argent!

Il y a tant de misère dans ce pays que le maigre salaire de l'ouvrier doit encore suffire pour sa famille, et qu'il lui faut entretenir [46] souvent six

ou sept personnes avec sa paie du jour. Car les femmes et les enfants ne reçoivent pas cinquante centimes en moyenne quand ils travaillent, et c'est rarement qu'ils trouvent à gagner leur vie. — Travailler, jeûner, veiller, mourir : c'est le refrain de l'indigence !

Il y a tant de cupidité dans ce pays qu'on a calculé jusqu'au dernier morceau de pain indispensable à la réparation de la machine ouvrière, et que jamais il ne lui est donné plus. — O désolation, profanation de la nature humaine ! On graisse l'instrument, on maigrit l'ouvrier. Et bien souvent l'un est réduit à lécher le fer crasseux de l'autre !

Il y a tant de cupidité dans ce pays que l'homme cultive, récolte et vend les fruits de la terre sans plus y goûter que le panier qui les contient. Le vigneron ne connaît pas la saveur du raisin, le fermier porte le beau froment au marché et se gonfle de mauvaise farine d'orge et de maïs. Les travaux des champs sont plus dépréciés encore que ceux de la ville. Dans les villages, bien des enfants, bien des vieillards meurent de faim : on dit que c'est du choléra ! Pourvu que l'ouvrier semble vivre, pourvu qu'il rapporte tant par jour à celui qui l'exploite, qu'importe s'il existe réellement, s'il se meut et s'il pense ? — Plus l'homme se rapproche de la brute pour la patience et la sobriété, mieux il convient à son maître.

Il y a tant de misère dans ce pays ; le travailleur y est tellement abandonné, méconnu, méprisé

par les intrigants politiques, les partis les plus avancés s'inquiètent si peu des droits organiques de l'homme, que dans leurs plus affreux désespoirs, dans leurs plus grandes famines, les ouvriers manquent de toute direction, de tout conseil. — Il n'est pas d'association ouvrière à Turin, pas une grève n'y est possible faute de ressources et d'énergie !

Il y a tant de misère dans ce pays que, pour fuir l'angoisse de son âme, le pauvre doit souvent se réfugier dans les bras de l'ivresse. — L'Ivresse ! la fausse bonne fille aux joues roses de feux et non de fraîcheur, la consolation dernière, plus assassine encore que la Prostitution ! Autant d'hommes la fréquentent, autant meurent promptement dans des douleurs atroces ! Elle les endort sur son sein râlant, verse à leur estomac des liqueurs corrosives, ce que l'on nomme l'eau-de-vie, les boissons cordiales, [465] ce que j'appelle l'eau-de-mort, les poisons desséchants, qui dissolvent les tissus, les brûlent, les carbonisent et ne trompent la faim que pour l'exaspérer !

Il y a tant de misère dans ce pays que souvent le travailleur envie le sort du prisonnier et du mendiant. Il tend la main à ceux qui passent, il se fait enfermer pour être sûr d'un gîte, pour conjurer la faim ! Souvent aussi, dans cette extrémité, il conduit ses enfants et sa femme sur la place, les fait chanter, danser, égayer le public, quand ils ont la mort dans l'âme, quand lui, l'infortuné, souffre encore bien plus qu'eux !

Il y a tant de misère dans ce pays que les plus chers instincts de la nature finissent par céder à la nécessité. L'inexorable paupérisme engendre la prostitution occulte et précoce. L'ouvrier, manquant de tout, ne doit pas voir le déshonneur de sa femme, la vente de son enfant et les messieurs bien mis qui frappent à sa porte pour introduire l'opprobre en son pauvre foyer. Il doit ne pas ressentir les plus mortels outrages ; il lui faut rester sourd aux réclamations de sa dignité, poser une main de glace sur les battements de son cœur et mille fois mourir de rage et de dégoût.

Il y a tant de misère dans ce pays que le travailleur est dépossédé de tout ce qui rendrait sa vie plus douce : des jouissances de l'esprit, des épanchements du cœur, des purs baisers des siens, de la paix de son âme. On lui a tout pris ; on a déformé son corps, souillé sa conscience, laissé son intelligence en friche comme un triste marais !

Ah ! si l'on pouvait réunir toutes les lamentations, tous les blasphèmes échappés à la patience du pauvre, toutes les larmes qu'il répand, tous les sanglots qu'il dévore, la voix des échos en serait obscurcie, les abîmes des océans et des enfers ne sauraient contenir tant de tortures. Et pourtant combien il faut qu'il en soit encore versé, de pleurs amers, avant que le dernier fasse déborder la coupe de bronze que l'impitoyable Monopole toujours présente aux hommes de sa main décharnée !

Ainsi le veut ce siècle! Tout ce qui est éternel, immatériel en nous, il faut le sacrifier à tout ce qui est temporel, fait d'argile et de fange, rebutant, fatigant de quotidiennes nécessités. L'âme est esclave du corps, la pensée du besoin ; l'enveloppe étouffe l'essence ; l'inspiration, l'honneur, l'amour, la liberté, la dignité d'un homme dépendent de l'état de son estomac.

466 Etrange dégradation de la nature vivante! Suicide éternel! En quoi la mort diffère-t-elle donc tant d'une pareille existence? Je le répète, je la trouve plus rapide, plus franche, escortée de moins d'angoisses et de terreurs : ce n'est qu'un mauvais quart d'heure à passer!

Pleurez, femmes de Piémont! Que vos beaux yeux fondent en larmes sanglantes! Pleurez de désespoir, de rage et d'orgueil offensé! Relevez-vous les premières : en Occident les hommes sont morts!

Ah comment l'homme ne maudirait-il pas la puissance de l'homme, les merveilleuses découvertes de l'industrie, le génie, la richesse, la gloire qui tournent contre lui? Quand ses mouvements sont paralysés par ceux des machines, quand il se sent emprisonné, gémissante victime d'une transformation gigantesque, dans une écorce de fer, comment ne chercherait-il pas à la briser? Certes il reconnaît que la machine est belle, qu'elle fait plus de travail que l'homme et pourrait lui épargner beaucoup de peine ; mais il voit aussi

qu'elle fonctionne à son détriment, qu'elle lui ravit son pain.

Et pourquoi cela? Parce que nous traversons une phase de transition, de décadence et de préparation, phase ambigüe, critique, marquée par la souffrance des personnes, la tension des choses, le déchaînement des désirs et l'insuffisance des ressources. Nous ne pouvons encore détacher nos corps du passé, et déjà nos aspirations entraînent nos esprits vers l'avenir : de là dilacération plus écartelante chaque jour. Les machines actuellement inventées s'appliquent sur la société d'aujourd'hui comme des membres de géant s'adapteraient sur un tronc de nain. Elles ne fonctionneront avantageusement pour tous que dans l'avenir, quand les richesses sociales plus équitablement, plus généralement réparties permettront une consommation immense qui s'accompagnera d'une production proportionnelle.

De l'absence de toute justice distributive il résulte que les machines destinées à faire le bonheur de l'humanité dans l'avenir, contribuent, quant au présent, à assurer son malheur ; — qu'elles sont nuisibles à tous, bien qu'elles paraissent favorables à quelques-uns ; — qu'elles sont dirigées par le monopole, [467] qu'elles travaillent pour lui, c'est-à-dire avarement, mesquinement, épargnant, s'arrêtant, calculant sur des intérêts exceptionnels. — Toutes conditions déplorables qui éternisent le Privilège, c'est-à-dire l'expropriation de tous au profit de quelques-uns, la misère pour les pre-

miers, la malédiction, les soucis, les remords pour les seconds. — Privilège étrange en effet, celui que tous veulent conserver et qui ne profite en définitive à personne, la roue rapide de la fortune précipitant les hommes en un instant du faîte des grandeurs au gouffre d'infortune ! — Mirage d'un faux bonheur, nous détournant de la poursuite du bonheur véritable qui, pareil au soleil de justice, nous réchauffera tous sans brûler personne.

Révolution, grande déesse à la marche inflexible, faut-il te bénir, faut-il te maudire, toi qui n'avances qu'en brisant, en déchirant ? Faut-il seulement relever nos morts, et pleurer, et leur donner sépulture paisible, et te regarder courir, locomotive ardente, sur tes rails enflammés ? Faut-il que l'ouvrier détruise les machines ? Faut-il qu'il les adore ?

Ni l'un ni l'autre. La question n'est pas là. Les machines sont des instruments, elles reçoivent l'impulsion d'une volonté : voilà tout. Quant à l'intelligence qui les dirige, elle est mue par la justice ou par l'iniquité. Le principe d'aubaine est-il juste ? Est-ce légitimement que l'Etat et les compagnies capitalistes exploitent avec privilège exclusif les découvertes de l'industrie moderne ? C'est aux intéressés à résoudre cette question dans la droiture de leurs cœurs. Moi, j'ai prononcé, dans ma conscience impartiale et tranquille, l'arrêt de destruction de la propriété. Dans une révolution nouvelle, ce n'est pas la machine que je briserais, c'est le code civil que je livre-

rais aux flammes ; c'est le retour de l'abus et de l'héritage dans la jouissance que je voudrais prévenir à tout prix ; ce sont les droits du travail que je consacrerais définitivement ainsi dans l'organisme des sociétés.

Tant que les choses iront autrement, on peut bien dire qu'elles iront mal. Tant que les individus ne pourront pas tous employer leurs facultés et satisfaire leurs besoins, on peut bien voir qu'ils souffriront. Tant que des mécanismes tout-puissants de production seront mis en balance avec des ressources de consommation parcimonieuses, misérables, avec une répartition capricieuse, agioteuse, injuste, on peut bien compter qu'il y aura disharmonie dans la constitution sociale, hausse et baisse désastreuses, flux et reflux meurtriers, coups de bourse, coups de banque, [468] bank-notes, banquiers, banquistes, banqueroutiers et banqueroutes. Tout d'abord la concurrence fera des offres supérieures aux demandes, mais elle ne pourra pas les renouveler longtemps faute de consommateurs. Et alors les plus riches entrepreneurs resteront maîtres absolus d'un marché limité qu'ils exploiteront avec des capitaux et des ateliers considérables, — leur propriété. D'où résultera que les tarifs de vente et d'achat, le prix de revient, le taux des bénéfices, le nombre et le salaire des ouvriers, les conditions et heures de travail seront à leur merci et miséricorde. Or nous savons, à n'en pas douter, que la justice est partiale quand elle repose dans les mains de quelques-uns. Nous

savons encore, grâce à une expérience de six mille ans, *positivement* supérieure à toutes les doctrines du vertueux maître d'école Auguste Comte, nous savons, dis-je, par nous-mêmes et par tous que l'altruisme n'est pas précisément le mobile de l'homme quand les moyens lui sont laissés de conspirer avec son égoïsme la ruine de son semblable.

Au contraire, dès que tous les biens de la terre seront convertis en instruments de travail et de reproduction générale, dès que l'activité de l'homme pourra se déverser, s'épancher sur toutes choses, la production et la consommation n'auront plus de bornes ; une distribution haletante, équitable, les équilibrera, les excitera, les provoquera sans cesse. Alors tous les hommes concourront, suivant leurs aptitudes, à un marché sans limites qu'ils exploiteront au moyen de signes d'échange et d'ateliers innombrables, — instruments de fabrication appartenant à l'humanité. Alors tous les hommes seront des ouvriers qui exécuteront pour la masse sociale des travaux attrayants et spéciaux, tout en conservant leur liberté d'action. Alors les lois de la production et de la consommation, ainsi que les taux des valeurs, seront établis par le fait même d'une circulation incessante de tous les biens de la terre entre tous les membres de la société. Or nous savons, à n'en pas douter, que la justice est impartiale quand elle repose dans les mains de tous, quand chacun est gardien de son bon droit. Nous savons, grâce

à l'observation de la nature humaine, *positivement* supérieure à toutes les doctrines de l'illustre demi-Dieu Comte, que l'égoïsme est le mobile de toutes les actions de l'homme libre, et que l'intérêt de chacun ne peut nuire à personne dans une société, juste, dépossédée de moyens d'accaparement et de violence.

Maudit soit le Présent, cet enfant moqueur sans espérances, [469] ce vieillard maussade sans souvenirs! Maudit soit notre siècle qui se défie de l'Avenir et méprise le Passé! Malheur au Monopole qui, de sa main de fer, a lancé les machines qui portent dans leurs flancs la Révolution! Mais aussi, malheur aux travailleurs, aux pauvres, à tous ceux qui s'approchent le plus des funestes engrenages! Rien ne peut les sauver! Le ressort est tendu comme la corde d'un arc; il faut qu'il épuise sa rage titanique; il faut qu'il affame, qu'il broie, qu'il écartèle, qu'il décrive en hurlant sa courbe ensanglantée! Cette abominable Civilisation creusera jusqu'au bout le sillon de sa fosse. Encore se divisera la propriété, encore se multipliera la concurrence, encore baisseront les prix et les salaires, encore le maître fera des économies sur l'ouvrier! Jusqu'à l'épuisement, l'inanition, la mort du prolétaire durera sa torture! Il faut que l'infortuné perde tout espoir de délivrance, tout esprit de révolte, toute dignité; il faut qu'il se laisse conduire au travail comme la bête de somme; il faut qu'il n'ait plus ni sensibilité, ni désir, ni force, ni courage! Il faut que son intelligence soit réduite

aux proportions absolument indispensables pour confectionner une tête d'épingle ! Il faut qu'il en arrive à maudire le Travail, la Découverte et l'Industrie dont il est la victime, l'Humanité qui le laisse mourir de faim, le Dieu qu'ont créé les générations craintives, le père et la mère qui l'ont mis au jour, les enfants auxquels il a repassé le funeste présent de la vie ! Il faut qu'il se laisse mourir de lassitude et de faim au foyer de famille ! Il faut que le petit nombre seulement en finisse par le suicide avec cette vie mourante ! Il faut que la sombre folie, la maladie languide déciment le reste ! Il faut que, trois fois par semaine, le pain manque à l'homme pour qu'il ait enfin recours à la raison suprême, foudroyante, qui du bras de l'opprimé s'abat sur la poitrine de l'oppresseur !

III

Dans les grands centres manufacturiers la transformation et la circulation des valeurs ne s'arrêtent jamais. On risque, on subventionne, on agiote, on remue tant ; il se fait tant d'affaires, il y [470] a tant de capitaux engagés, tant d'industries en haleine, tant de révolutions, de découvertes, d'expériences, d'entreprises de toute espèce, tant de casuel, de hasards, de chances, de revirements, de constructions, démolitions et décombres que le chiffonnier peut y vivre, que le travailleur y rencontre souvent un haillon de manteau royal, un

débris égaré de festin somptueux. Quand le soleil est chaud, ses rayons bienfaisants arrivent aux plus pauvres; quand la moisson est abondante, les derniers trouvent à glaner à côté des premiers. Tel était le sort des serfs du moyen-âge, et peut-être étaient-ils moins à plaindre que les libres prolétaires de mon temps.

Mais, dans les capitales de second ordre où l'industrie vient de naître, dans des pays comme le Piémont où la récolte du champ commercial suffit à peine au riche, que reste-t-il au travailleur? Que peut être la misère issue de la médiocrité, quand celles de Londres et de Paris, filles de l'opulence, sont déjà si déguenillées, si grelottantes et affamées?

Ce qu'est la misère à Turin, je voudrais le faire comprendre; mais ni moi ni d'autres n'y parviendront. Il faudrait pour cela pouvoir décrire la marche défaillante de la mort, sa maigreur osseuse, ses longs jeûnes, son insatiable appétit, sa désolation muette, son rare sommeil, ses dents longues, ses creuses orbites, sa nudité! L'ouvrier piémontais ne vit pas, ne végète pas même; c'est un spectre, un revenant; il s'entretient des larmes que lui font verser les hommes qui l'approchent et des terreurs qu'il cause aux femmes, aux enfants qui ne le connaissent point!

Amère douleur, honte ineffaçable, forcée, fatale aujourd'hui que ce barbare sacrifice de victimes humaines! Lèpre hideuse que cette misère, surtout quand elle sévit sur des sociétés jeunes et

qu'elle y rampe tout à son aise, comme les dartres gourmandes sur le corps d'un enfant!

Le principe de solidarité domine tyranniquement tout organisme humain. Aucun membre des individus ou des sociétés ne s'aurait s'y soustraire. Autant les facultés intellectuelles et affectives sont libres dans leurs manifestations, autant les fonctions matérielles sont enchaînées, comprimées, dans un cercle étroit dont elles ne peuvent sortir sous peine de mort.

Dans l'économie d'un homme adulte se trouve
un cœur dont la force et la capacité suffisent lar-
gement aux besoins de la circulation. Supposez
qu'un second, un troisième cœur parviennent à 471
se former plus tard dans le corps de cet homme
et persistent à entretenir autour d'eux une circu-
lation différente de celle du cœur principal : qu'ar-
rivera-t-il?

Que ces organes tard-venus seront trop faibles pour soutenir la concurrence du centre primitif; — qu'ils ne pourront lutter contre lui qu'à force de souffrances et de sacrifices; — que dans ce travail désastreux, ils appauvriront les autres organes en s'épuisant eux-mêmes; — qu'ils finiront par succomber sans jamais avoir pleinement vécu, sans jamais avoir pleinement laissé vivre.

Ce désordre que je suis obligé de supposer dans l'homme pour me créer un argument par l'absurde, je le retrouve partout dans les sociétés où il a pris force de loi, domine despotiquement et

produit tous les funestes résultats que je signale.

Turin est sans contredit le plus pauvre de ces cœurs industriels secondaires ; comme tel il est condamné sans retour ; tant que l'Europe civilisée gravitera sur le principe d'une absorbante centralisation politique et sociale, nulle alliance ne saurait le sauver. Il ne peut en effet ni fabriquer suffisamment, ni suffisamment écouler pour tenir contre l'immense circulation qu'entretiennent autour de lui des pays plus importants ; il est de trop dans l'Occident commercial. Il est pris entre les zônes de trafic de l'Angleterre et de la France dont l'une l'assiège par mer, obligée qu'elle est de chercher sans cesse des débouchés nouveaux à sa dévorante production, dont l'autre le cerne par terre pour agrandir sur le continent son influence mercantile. Ainsi bloqué, le Piémont végète tristement sur une industrie sans avenir ; ni sa fabrication, ni ses placements ne doivent s'accroître.

Si Turin ne peut prétendre à une action circulatoire européenne, encore moins peut-il être considéré comme un organe continental de production et de consommation. Pour le prouver, je rappelle tout d'abord l'axiôme d'économie politique par lequel il est établi que la production et la consommation sont proportionnelles, ce qui entraîne, comme conséquence, que si l'une est pauvre ou nulle, l'autre le sera de même. D'où résulte qu'il me suffit de démontrer que la production n'existe pas, ne peut pas exister a Turin.

Qu'elle n'existe pas, les faits et les chiffres le té-

moignent ainsi que l'aspect de la ville qui n'est rien moins que manufacturier. Je ne suis ni statisticien, ni descriptif : c'est là mon moindre défaut. Qu'on vérifie donc mon assertion dans les traités économiques spéciaux et dans les guides du voyageur. Comme philosophe, [472] artiste et travailleur selon mon attrait, il me suffit de l'avoir présentée, certain que je suis de son exactitude.

Je veux établir davantage : à savoir qu'une industrie quelconque ne peut devenir florissante à Turin dans la situation présente de l'Europe centrale. En effet, comment cette ville rivaliserait-elle avec Gênes, la Suisse, l'Allemagne, la France et l'Angleterre dont les produits spéciaux suffisent amplement aux besoins de l'Occident ? Comment, pourquoi le ferait-elle sans être encouragée dans ses efforts par l'assurance de débouchés constants ?

L'industrie de Turin est donc forcément limitée à la satisfaction des besoins quotidiens et pressants de la population centrale des Etats-Sardes. Elle n'entreprend un peu grandement, elle ne peut vivre que grâce à la clientèle privilégiée du gouvernement; elle est plutôt une fonctionnaire, une parasite qu'une travailleuse. Et malgré douanes et tarifs, la concurrence du dehors la ruine en approvisionnant le Piémont de tous les produits trop rares, trop coûteux pour être fabriqués avec peu d'argent et de matériel.

La consommation est par conséquent restreinte aux besoins habituels de la vie ; tout ce qui dépasse ces dépenses ordinaires est tiré du dehors.

Ce qui soustrait du pays une somme considérable de capitaux qui n'y reviennent guère.

Au milieu de l'Europe industrielle, Turin est donc comme une île — une *isolée*, disent les Italiens — bornée, sans plus d'espoir, à ses pauvres ressources, à ses pauvres besoins, ne jouissant pas, comme Madrid, de débris de richesses antérieurement acquises, n'ayant pas, ainsi que Rome, privilège de mendicité, ne pratiquant pas la ruse commerciale comme les petites républiques suisses. C'est un pauvre centre, un pauvre astre sans rayons. C'est une pauvre succursale, vivant pauvrement de la pauvre subvention que lui fait un gouvernement pauvre. C'est une contrefaçon maladroite, forcée de lutter contre des fabriques admirablement organisées. C'est un trop-plein, une superfétation, un gui, une verrue, une sorte de monstruosité non viable, se débattant vainement contre l'atonie, l'apathie, la torpeur, la médiocrité, l'incapacité du milieu qui l'entoure. C'est une culture déposée dans un mauvais sol et qui jamais n'y grandira. C'est comme un sacrifice d'Isaac qu'il faut renouveler sans cesse, comme un perpétuel tribut au glouton Monopole, comme une saignée qu'on [473] laisserait couler, comme un cautère, c'est le mot, sur la vigueur du Piémont!

Et plus Turin s'obstinera, s'activera, se forcera dans sa tâche, plus rapidement il précipitera sa chute. Et cependant, cette industrie mort-née ne peut reculer, ne peut avancer, elle est acculée dans une impasse où il lui faut mourir! Elle ne saurait

reculer parce qu'elle représente le Piémont du dix-neuvième siècle, parce que l'appât toujours trompeur d'une riche clientèle tente les mille cupidités rivales de ses avides fabricants; elle ne saurait avancer parce qu'elle manque de sève et de terrain.

La cause de ce désordre et de tant d'autres?... Jetez les yeux sur une carte d'Europe! Voyez comme l'aveugle hasard des batailles, la dent cruelle de l'ambition et le sot amour-propre national ont morcelé, mutilé le continent, faisant des parts sanglantes avec des lambeaux de peuples, comme avec des pièces de venaison! Demandez-vous à quelles indications naturelles, à quels besoins légitimes répondent les frontières actuelles! Dites en quoi l'existence du Piémont industriel et constitutionnel est indispensable à l'Europe! Cherchez à prouver qu'elle ne lui serait pas nuisible dans une ethnographie normale!

Et vous comprendrez que le mal existe, et les Etats-Sardes aussi, et l'industrie turinaise et ses détestables produits. Tout cela se maintient parce qu'il importe bien certainement au bonheur des hommes qu'il y ait un royaume de Sardaigne, une armée, des fonctionnaires, des douanes et des impôts sardes, des fabriques sardes, une exploitation, un prolétariat, une famine sardes, une mendicité, des scrofules, des prisons, des bagnes, des bourreaux et des potences sardes! N'êtes-vous pas de cet avis, de l'avis que professent les gens de sens commun et de pur sang, les rois, les sé-

nateurs, les nobles et les riches, n'en êtes-vous pas, dites, classes contribuables et souffrantes? Ne trouvez-vous pas que ces créations et ces gloires sont très essentielles à votre bien-être? Quant à moi qui n'aime pas me ranger à l'opinion de tous, je ne vois en ceci qu'un amer résultat: c'est que sarde, anglais, français, russe ou turc, protestant ou catholique, serf ou constitutionnel, le troupeau du peuple est toujours tondu, d'autant plus ras tondu qu'il est divisé par fractions plus petites!...

---

474 Et sur qui retombe définitivement tout le poids de ces lourdes intrigues, toute la peine des fautes commises? Hélas! sur celui qui n'y est pour rien, sur qui n'a pas eu voix au conseil, sur le plus accablé déjà, sur le prolétaire! Hélas! Malheur à lui dans les villes où les patrons peuvent faire les pauvres!

Ecoutez bien ce qui se passe à Turin :

La production est une ruine pour les trois quarts des entrepreneurs, pour l'autre quart une végétation misérable, pour trois ou quatre seulement le point de départ de fortunes rapides et colossales; pour les ouvriers elle est un véritable massacre des innocents!

Le patron fabriquant fort peu, lentement et mal trouve son avantage à tirer de l'étranger des produits tout faits. De là deux conséquences : la première, qu'il fait peu travailler; la seconde, que

ne pouvant réaliser de grands bénéfices sur les objets importés, il lui faut gagner beaucoup sur ceux qu'il fabrique.

Ce gain, sur quoi peut-il le prélever ? — Ce n'est pas sur l'achat des matières premières, sur le chauffage, le loyer et les instruments de travail, les prix de toutes ces choses étant établis d'une manière fixe. Ce n'est pas non plus sur la vente, le consommateur apprenant toujours, grâce à la concurrence, les tarifs les plus modérés. Mais c'est sur la main-d'œuvre. Et qui fournit la main-d'œuvre, la marchandise humaine, l'article du bras, du muscle, de la force, toujours déprécié, toujours rabaissé ? Qui le fournit ? C'est le pauvre ouvrier !...

La plupart des prolétaires ne peuvent s'expatrier faute de ressources. Faute de protections, ils ne trouvent pas de travail dans les chemins de fer de l'état et des compagnies. En temps ordinaire, l'offre du travail dans les Etats-Sardes est donc de beaucoup supérieure à la demande.

D'où résulte : que les conditions faites par tous les patrons sont également et inflexiblement cruelles ; — que c'est presque une faveur pour l'ouvrier de travailler à vil prix, de donner sa vie, contre un salaire dérisoire, à l'homme qu'il abhorre ; — que le meilleur ouvrier se voit toujours évincé par le pire, lequel se contente d'une moindre paie et suffit parfaitement aux travaux de la localité ; — que l'ouvrier est absolument à la discrétion de l'entrepreneur ; — que celui-ci, dans sa fabrique, et plus maître qu'un tzar sur

son trône, qu'un pacha dans le sérail, qu'un négrier sur son navire maudit; car il commande de par la brutalité, la nécessité, la pauvreté, la misère ! Et ne l'oublions pas, de [475] par la très-haute protection du gouvernement qui, faisant abus de la force, sanctionne nécessairement tous les excès de l'injustice : la propriété de l'homme comme celle de la chose, l'exploitation du pauvre comme celle du champ, l'indigence comme l'esclavage !

Qu'on s'étonne après cela que les prisons et les hôpitaux regorgent ; que le vol, l'assassinat, l'épidémie sévissent cruellement sur l'humanité ! Qu'on soit surpris des résistances qu'a rencontrées l'exécution de la loi sur les couvents dans presque toute l'étendue des Etats ! Pour ma part, je n'y vois que des conséquences inévitables du paupérisme extrême et je suis émerveillé que ces faits ne se produisent pas en plus grand nombre.

Hélas ! quand la misère et la faim s'étendent sur un pays, quand l'homme en est réduit à cette épouvantable alternative de jeûner ou de dérober, de tuer ou de mourir, est-ce donc sa faute s'il vole, s'il assassine ? Qui de vous, ô riches, habitués à bien vivre, n'agirait de même s'il se sentait expirer ? Mais que dis-je ? Vous faites tous ainsi, chaque jour, *légalement* — c'est-à-dire lâchement, hypocritement, sans y être contraints par un besoin dernier ? — De votre race maudite il n'en est pas un qui puisse se vanter de vivre sans dépouiller le pauvre, sans le déshériter, le saigner, le détruire. Et c'est vous, misérables, qui

traduisez devant vos cours criminelles l'homme qui, provoqué, *sous mis,* affamé depuis des siècles, renaît pour un instant à la conscience de sa valeur et couche à ses pieds un de ses assassins! Pourquoi la société met-elle un de ses membres dans cette nécessité suprême? Lui, répond à l'attaque; il ne fait que se défendre, que conserver sa vie, revendiquer, se réhabiliter, se justifier à ses propres yeux, aux yeux de tous les hommes, pour avoir subi si longtemps un esclavage infàme, Il lui faut vivre enfin, à quel prix que ce soit! Et malheur aux hommes qui prospèrent dans des sociétés en souffrance d'inanition!!

Hélas! quand l'industrie, quand le gouvernement d'un peuple sont trop pauvres pour occuper, pour secourir les indigents, quand la propriété scindée, grevée d'impôts, agonisante dans un souffreteux égoïsme ne peut même faire l'aumône du pain, il arrive de toute force que les congrégations religieuses prennent de l'influence. Car elles recherchent l'autorité plus que le gain, car elles savent et peuvent faire encore les sacrifices nécessaires pour atteindre leur but.

Combien des plus pauvres de Turin seraient morts dans le rude [476] hiver de 1855 sans les distributions de soupes que faisaient chaque jour les moines à la porte de leurs couvents! Que de crimes a prévenus l'assistance de ces religieux! Hélas! que deviendront tous ces malheureux pendant l'hiver dont les tristes rigueurs s'annoncent déjà? Mordront-ils dans les murs des propriétés,

dans le fer des coffres-forts, ou dans le plomb que leur enverra le gouvernement sarde en manière de secours ?

— Je fais observer qu'en ce moment je ne discute pas religion ou philosophie : je constate des faits. Est-ce ma faute s'ils ne sont pas à l'avantage de la très bourgeoise Civilisation du Capital ? —

Quant à la question de droit, si l'on me pressait tant soit peu de donner mon opinion, je la dirais. Je demanderais au gouvernement du comte Cavour qui l'autorise, lui défenseur de la propriété sacro-sainte, à dépouiller *qui que ce soit* d'une possession privilégiée légalement acquise ? Je lui demanderais si cet acte ne constitue pas un délit passible du code pénal ? Je sommerais les tribunaux vendus de requérir contre tous les fonctionnaires voleurs qui ont pris part à la spoliation des couvents. En dévalisant les congrégations, le ministère du roi garde n'a point détruit l'injustice ; il l'a fait tourner à son avantage et à celui de la bourgeoisie qu'il représente si dignement. Qu'importe, si fidèle à l'hypocrisie d'état, il a revêtu des beaux prétextes de droit populaire et de salut public une mesure de lâche brigandage, un vol qualifié, dicté par l'intérêt de parti ? La belle affaire, la grosse affaire en vérité, l'impérissable titre de gloire que cette risible expropriation de quelques pauvres diables de mendiants tonsurés ! Le problème plein de terreurs, l'unique et grand problème de nos temps, il est autrement haut ! Ni le pouvoir trembleur, ni l'opposition bavarde ne l'ignorent plus

que moi ; les hommes justes de tous pays instruisent le procès de la propriété ! — De la PROPRIÉTÉ : *avete capito?*

En attendant, ce qui reviendra certainement au pauvre piémontais de la loi Ratazzi, ce sera l'aggravation de sa misère et de son dénuement à la saison prochaine. Qu'il aille demander des soupes au gouvernement, pour voir ? Il lui sera répondu que le pouvoir est institué pour faire mourir des hommes en Crimée, non pas pour les faire vivre en Piémont !

L'ENFER, L'ENFER EST SUR LA TERRE ! !

IV

« Vexilla regis prodeunt, regis Inferni ! »
Dante.

[477] Voyez cette innombrable armée qui passe par les rues des villes et les sillons des champs ! — C'est la masse compacte des damnés de ce monde, la triste, la maudite, qui n'a pas d'uniformes, pas de drapeaux brillants : l'armée des travailleurs ! Elle s'avance au résonnement de milliers de marteaux, au grincement des limes sur le métal, au sifflement strident des locomotives, au lugubre appel des cloches des fabriques, sous des nuages de fumée de houille, à travers une grêle de sable, par une pluie de feu ! Elle déploie dans les airs une blouse en lambeaux sur un étendard noir !

Les drapeaux du roi s'avancent, du roi des Enfers!

La Blouse! — L'habit des jours et des dimanches, sali par le frottement de mains calleuses, déteint contre les établis et les enclumes, usé, froissé par les veilles et l'incessant travail, rongé par les acides, brûlé par les étincelles, troué par les échardes de bois et les débris de métaux, taché par les corps gras, noirci par le charbon, trempé de sueur, et trop souvent, hélas! de sang!!

L'Etendard noir ! — Emblême lamentable d'une longue existence de douleurs! Il est rougi par les larmes cuisantes des femmes et des enfants, victimes de la tâche et du paupérisme! C'est l'impérial manteau de la mort, porté par des créatures qui végètent à peine, qui perdent beaucoup chaque jour et réparent peu chaque nuit, qui mangent du pain noir et produisent l'or!

Hélas! on répare moins les ouvriers, ces machines vivantes, que les machines inanimées, ces cadavres travailleurs, qu'ils galvanisent! On leur prend de salaire, de nourriture, de sommeil, de repos, de graisse, de sang, de force, de santé, de vie plus qu'ils ne peuvent donner ; on les foule, on les pressure comme raisins en vendange ; on les oblige à marcher, à courir, à se surmener [478] eux-mêmes, à traîner des chariots, à fouiller la terre, à battre les eaux et les montagnes, à marteler, à porter d'énormes fardeaux, à risquer leur vie sans

cesse, jusqu'à ce qu'ils tombent de fatigue et de vieillesse anticipée !

La Blouse et l'Etendard noir : toute une devise qui serre le cœur, toute une légende de souffrances indescriptibles, de drames lugubres et ignorés !

Les drapeaux du roi s'avancent, du roi des Enfers !

Au milieu de leurs phalanges serrées, dans un large espace, sont étalés les instruments de leur supplice ordinaire : machines et roues, haches et faulx, monceaux de charbon, monceaux de plomb, monceaux de fer ! Tout autour sont rangés les invalides du travail, pauvres porteurs de haillons, exténués, chauves, boîteux, manchots, paralytiques, sourds, aveugles ou borgnes que le monde repousse ! Cyclopes déchus, ils sont armés de barres de fer pesantes qui remplacent, entre leurs mains débiles, la lance meurtrière des insolents prétoriens ! — La lance à la rouge oriflamme tachée du sang des braves qu'on mitraille dans les guerres civiles !

Les drapeaux du roi s'avancent, du roi des Enfers !

Au centre de l'enceinte trônent les tristes divinités du Prolétariat : la Peine, la Faim, la Fécondité maudite, l'Epargne ! Elles sont blêmes, hâves, amaigries ; leurs dents sont longues, leurs mamelles flétries, leurs paupières cernées. Elles sont quatre, sur quatre chars.

Le char de la PEINE est de fonte brute, celui de la FAIM de sapin desséché, celui de la FÉCONDITÉ MAUDITE de peuplier tout vert, celui de l'EPARGNE de cuivre massif, usé par le frottement.

Ces chars sont traînés par huit chevaux maigres, au poil roux et long, aux jointures incendiées cent fois. Leurs gencives sont verdâtres, le fouet a laissé sur leurs robes mille stries pelées. Ils toussent, écument et fléchissent à chaque pas ; les chars sans ressorts grincent comme des scies qu'on n'a jamais graissées.

Chacune des Déesses fatidiques porte ses attributs dessinés sur sa robe : la PEINE, des fagots d'épines et des poignées d'orties ; la FAIM, des déserts de sable et des mers sans rivages ; la FÉCONDITÉ MAUDITE, des troches de chiendent ; l'EPARGNE, des ongles crochus et des becs de vautour !

Les drapeaux du roi s'avancent, du roi des Enfers !

479 J'ai vu les armées des rois en marche pour la guerre ; elles étincelaient d'acier et d'or ; elles partaient, joyeuses, aux fanfares des clairons ! — C'était aussi pour l'abattoir !....

Mais du moins, brillantes victimes, elles étaient parées comme pour des fêtes ; dans les champs du Carnage qu'elles allaient ensanglanter poussaient quelques tiges de laurier vert ; sur l'autel du Nationalisme où elles tendaient la gorge, s'élevait le hideux squelette de la Mort, mais caché sous des rubans, des croix et des hochets d'enfant,

Du moins, dans la bataille, les officiers tombent à côté des soldats et la Guerre n'est pas pour eux une fortune sans dangers. Du moins le soldat meurt dans l'ivresse d'une affaire chaude, par la balle ou l'épée.

Tandis que le prolétaire se consume dans le désespoir d'un travail éternellement monotone qui rompt ses membres et aigrit son cœur. Son premier champ de bataille, c'est l'hospice, et son dernier l'hôpital, où il se tord dans une lutte suprême contre le Mal et l'Agonie. Dans ces sombres asiles, il n'entend guère que les voix larmoyantes du prêtre et de la religieuse, que des cris et des sanglots qui décourageraient les plus forts ; sur leurs tristes frontons, il voit déployés des drapeaux noirs. C'est la funèbre enseigne de la seule hôtellerie qui s'ouvre pour le pauvre !

Les drapeaux du roi s'avancent, du roi des Enfers !

V

« Nous arrachons la houille à la terre fangeuse;
La nuit couvre nos reins de sa mante brumeuse,
Et la mort, vieux hibou, vole autour de nos fronts. »

A. Barbier.

Je monterai sur le clocher de l'église prochaine. Et je verrai défiler, au petit jour, le sombre peuple des travailleurs qui se traîne, plus las que la veille, à son travail accoutumé.

Quatre heures sonnent. Voici leur avant-garde : charpentiers, [489] zingueurs, couvreurs, aéronautes, matelots, sapeurs-pompiers, chauffeurs de machines, mineurs ; tous ceux qui risquent leurs jours au milieu d'éléments plus trompeurs que la terre, et ne tiennent plus sous leurs pieds que quelques lignes du sol que nous aimons.

Les voyez-vous voguant par les airs, dans une enveloppe fragile ? Les apercevez-vous sur les croix des clochers, au haut des toitures, à cheval sur des poutres ardentes ? Les voyez-vous emportés par de rapides machines qui vomissent la flamme ? Les suivez-vous suspendus aux vergues des navires, ou pénétrant, à travers le feu, dans les maisons qui brûlent ? Les découvrez-vous travaillant sous terre, à d'immenses profondeurs, nus, frissonnants ou ruisselants de sueurs, dans des souterrains où ils manquent d'air et de lumière, collés contre le roc ainsi que des cariatides vivantes, frappant, à tour de bras et de leviers, les assises des monts dont ils écorchent à peine le visage de pierre et qui leur renvoient coups pour coups ? Les voyez-vous exposés tout le jour aux éboulements de la terre qu'ils ébranlent ?

Ce sont ceux qui portent la hache au flanc et l'échelle de corde autour de la poitrine, ceux qui fraient la route de l'humanité vers les découvertes lointaines. Et que leur revient-il en échange de si périlleux labeurs ? A peine le pain de chaque jour, une tombe ignorée sous la vague errante, aux entrailles de la terre, dans un bûcher fumeux, sur

un lit de pavés ou sous les roues des chars que la vapeur entraîne !

L'Enfer est sur la Terre ! — C'est pour lui que l'Ange de la Mort traque, moissonne et tue ceux qui travaillent d'un crépuscule à l'autre. L'oisif s'engraisse de la substance de l'ouvrier, il dort tout le sommeil de sa veille. Ah rougissons, rougissons de toutes nos veines, nous qui pouvons supporter la vie dans une société semblable et ne savons espérer vengeance, bonheur et justice que dans le Ciel !

Le jour mal venu pour la plupart des hommes répand sur les objets ses vagues de lumière. J'entends l'orchestre des déshérités préluder lentement à son ouverture morne.

Je distingue le gémissement des basses qui s'élève de l'atelier des forgerons, le soprano perçant des ferblantiers et des orfèvres, le tonnerre des marteaux sur les enclumes retentissantes, l'harmonie qu'ils forment tous : serruriers, maçons, paveurs, tisserands, menuisiers, cordonniers, chapeliers, tisseurs et tailleurs. [481] L'innombrable population des ateliers, des usines et des forges frémit et bourdonne comme un essaim d'abeilles.

Ceux-là passeront tout le jour courbés sur la table de travail, aux prises avec le métal, la pierre et les matières premières. Heureux s'ils ont assez d'air pour la soif de leurs poumons !

— Oui, l'air qui court partout, l'air dont le brin d'herbe est rassasié, saturé, l'air manque cepen-

dant à beaucoup d'hommes, et aux plus forts ! On les entasse, comme des poissons salés, dans des espaces étroits où les machines préparent je ne sais quel mélange de soufre, de charbon, de poussière, de salpêtre, de coton, de soie, de gaz méphitiques, de parcelles irritantes, qui leur sert d'atmosphère. Et cela s'appelle vivre en termes civilisés ! Quels mystères redoutables peut donc, après cela, nous révéler la Mort ? ! —

L'Enfer est sur la terre !

Ce sont pourtant ces hommes-là qui conservent l'existence des autres, les couvrent de la tête aux pieds, les abritent, posent la première pierre et la dernière planche de leurs maisons ! Vraiment, c'est en raison de leur inutilité, de leur nocuité, que les hommes sont récompensés par les hommes !

L'air est rare dans les villes ; les eaux y sont empoisonnées ; on s'y dispute le pain et le sel. De vin et de repos, il n'en est plus pour l'ouvrier ! Le feu des hauts-fourneaux tombe sur les forgerons comme une averse de sable rouge. Et ce feu leur brûle la peau, leur dessèche le sang, leur crispe les entrailles et communique à la moëlle de leurs os un affreux tremblement. — L'Enfer est sur la Terre !

Le soleil court sur les blés, les bois et les vendanges. Je vois le fermier penché sur les épis, et le vigneron agenouillé près de sa plante, sa chère fille toujours plus malade, qui lui demande tant

de soins et de sacrifices. — Le berger se réchauffe aux premiers rayons de chaleur qui descendent dans les vallées ou sur le flanc des monts. — Tout le long du chemin poudreux s'en va, pieds nuds, trottant, la jeune fille qui porte sur sa tête le maigre déjeûner des moissonneurs. — Le robuste compagnon se lève au crépuscule pour continuer son tour de France. — Au bord des eaux, appuyé contre un saule, un pauvre vieillard jette en vain son amorce aux poissons défiants. — Là bas, là bas, le braconnier poursuit un lièvre blessé et se heurte au garde du seigneur. — Le bûcheron monte à la cime des futaies, sur les acacias aux [482] épines meurtrières. Ses mains saignent ; il tombe, s'enfonce deux côtes dans la poitrine et le crâne dans le cerveau !

L'Enfer est sur la terre !

Ce n'est rien le matin. Quand vient l'heure de midi, pas un nerf de l'homme n'échappe aux torrides ardeurs qu'exhale le soleil. La sueur du travail fertilise les sillons ; elle y répand le sel et l'eau. Les fruits savoureux se balancent aux rameaux trop chargés, les ruisseaux coulent sur les pentes, la fraîcheur étend son écharpe diaphane sur la lisière des bois.

Mais l'ouvrier est fils de Tantale et de Niobé, l'infortunée thébaine ! Ce n'est pas pour lui qu'il sème et récolte ; ce n'est ni pour lui, ni pour ses enfants que la Fortune épanche sous les cieux son urne d'abondance,... l'injuste Fortune qu'il n'y voit goutte ! — L'Enfer est sur la Terre !

VI

« La misère au cœur dur, notre nourrice immonde,
Nous marqua pour la peine et pour l'obscurité. »

A. Barbier.

Le soleil se refuse à éclairer de plus grandes infortunes ; les ténèbres sans pudeur recueillent les très atroces sous leur froid manteau.

Dans les villes opulentes, sous les demeures des hommes, au sein de la terre éventrée passent des tuyaux sans nom, aqueducs pour les résidus, les nécessités les plus rebutantes de la vie matérielle. Là stagnent des eaux épaisses, saumâtres, noirâtres, verdâtres, jaunâtres, fétides, empoisonnées. Le rat au poil sordide, la souris aux dents creuses, l'araignée repoussante, les mouches aux ailes muettes qui voltigent sur les ordures, le crapaud gluant, le ver cadavéreux et les milliers de créatures monstrueuses qu'enfante la Corruption y pullulent à l'aise, grouillant, faisant ripaille, s'adorant dans les fanges ! A la surface, au fond de ces ruisseaux infects se rejoignent enfin les débris de l'Opulence [483] et la Misère, les restes de couronnes et le crochet du chiffonnier, les haillons de bure et les lambeaux de pourpre, le vieux cuivre et l'or de la Monnaie, le diamant et le pavé. L'égalité n'est pas sur terre, elle n'est pas dans la tombe ; des vidangeurs m'ont affirmé qu'elle se traînait, mourante, dans les égoûts ! !

Attardez-vous la nuit par les rues des capitales, et vous verrez disparaître dans ces fosses béantes des hommes qui ont une âme, des yeux et des narines comme les nôtres, ceux qu'on appelle l'*écume* et la *lie* des sociétés, LA PART DE LA MORT!

Oui, la part de la Mort! les inculpés de pauvreté, les retranchés de par l'économie politique, les parias, les giaours, les *blancs-noirs!* Ceux qu'on dérobe à la vue des riches dont ils irriteraient les nerfs et fatigueraient la pitié! Les spectres qui rôdent à la lueur des torches, tant que dure la nuit, dans les catacombes de Paris souterrain! Ceux qui achètent le triste pain du jour par la lassitude et l'insomnie des nuits!

Et dire que l'offre de travaux si répugnants, si fatalement, si rapidement mortels est encore supérieure à la demande! Dire qu'il y a presse et foule dans les latrines! Dire que la misère est si criante, si folle de besoin qu'il est des milliers d'hommes jeunes contraints d'acheter la vie de chaque jour en cédant à la faim des années d'existence! Et penser qu'il existe, par capitale, trois ou quatre bourreaux immondes qui spéculent sur les déjections humaines, y ramassent de colossales fortunes, y plantent la souche de leurs races fameuses, et disent tous les matins en se frottant les doigts :

« L'or sent toujours bon. Les ouvriers qui meurent en travaillant pour nous s'en vont au paradis. Nous faisons de bonnes recettes chaque nuit, et nous marierons nos filles aux prétendants rui-

nés. Et sur une couche d'or, sous des rideaux de pourpre, la Vermine et la Scrophule *comme il faut* se gratteront leur lard ! »

En vérité je vous le dis, l'infernale imagination des anciens est dépassée par les réalités de la vie présente. Les pâles divinités de l'Achéron, du Styx et de toutes les ondes mortes qui baignent l'Erèbe ont tari, de dépit, les sources de leurs urnes, depuis qu'elles voient s'étaler et grandir sous nos pieds les lacs de soufre et de poix, les étangs de pestilence et de mal !

Oui, depuis que les Fléaux, les Miasmes délétères, la Contagion, la Gangrène et la Mort quittent si souvent leur antique séjour pour s'esbaudir dans le monde des vivants...

L'Enfer est sur la Terre !

[484] Quand la triple Hécate, noir-voilée, protège le repos et les amours de tous, alors se lève la triste cohorte des travailleurs de nuit. Ce sont les compagnons des souris chauves ; ceux dont nous venons de parler et bien d'autres encore : les allumeurs et surveillants des becs de gaz qui perdent la vue pour donner le lumière aux autres ; les boulangers qui fredonnent tristement la complainte de leur mort hâtive, qui la sueur au front, la fatigue aux poignets, moitié nus, soulèvent d'énormes poids de pâte et râlent dans des fournaises ardentes ! — Leurs nuits sont faites pour souffrir !

Les voyez-vous tous, pâles, maigres, se traîner

à regret au travail de minuit ? Ils regardent les couples qui se pressent pour regagner leur couche moëlleuse ; leurs yeux sont gonflés et rouges, leurs poumons pleins de sang ; leurs corps tremblent de ce froid que laisse après lui le défaut de sommeil ; leurs membres fléchissent, leurs flancs plient comme s'ils étaient frappés de mille coups de bâton. — Pourquoi les yeux sont-ils donnés à l'homme qui travaille, entouré de ténèbres ?

S'il n'y avait que ceux-là, les exploiteurs pourraient encore alléguer la nécessité du travail nocturne. Mais la concurrence exigente, impérieuse, s'étend sur le troupeau des salariés, comme sur des moutons une louve en fringale. Loin de diminuer le nombre et la longueur des veilles, l'exploitation les exige plus fréquentes et plus complètes. — L'Enfer est sur la terre !

Adieu le sommeil et les joies de la nuit, travailleurs ! Adieu les heures d'épanchement après le frugal souper ! Adieu le bonheur, la santé, la force ! Tout cela vous est confisqué par la loi du plus riche et du plus fort. A la tâche, à la tâche donc ! — On ne se repose que sous terre !

Aujourd'hui les patrons sont tellement âpres au gain et les ouvriers si talonnés par la misère, qu'il n'est peut-être plus une fabrique où ne résonne toute la nuit le bruit assourdissant des instruments du travail. « Il le faut, disent les industriels ; les ateliers se multiplient comme l'herbe ; le marché vient à rien ; nous ne faisons plus d'affaires avec la bourse du consommateur

qui s'ouvre seulement jusqu'où le veut son maître. Il faut donc que nous nous retrouvions sur le sommeil et la vie de l'ouvrier, car lui ne peut ni cesser de travailler, ni débattre les conditions de son labeur. Il faut que nous gagnions l'aisance de notre oisiveté sur l'excès de son travail — Richesse oblige ! »

Voilà pourtant, prolétaire, jusqu'où tes exploiteurs en sont [485] arrivés de cynisme et de barbarie froide ! Il se poussent les uns les autres sur cette pente glissante, le moins mauvais est entraîné par tous. En civilisation le cœur ne compte plus, la concurrence est inexorable. La bête de somme est moins à plaindre que toi, prolétaire. Vois plutôt :

Le sommeil est d'absolue nécessité pour la conservation de ton être ; mais si tu dormais, *leurs* fortunes ne s'accroîtraient pas au gré de leurs cupidités monstrueuses. Donc tu ne dormiras pas, donc leur capital s'accroîtra toujours, donc la durée de ta vie diminuera sans cesse, donc le plat écu vivra de la mort du bras musclé. Où s'arrêteront tes bourreaux ? Ou plutôt, quand les arrêteras-tu ? Quand enrayera ce mécanisme meurtrier ?...

Le jour où ils viendront te demander sur l'heure la vie qu'ils te prennent en détail, la leur donneras-tu, prolétaire, ô mon frère ? Verra-t-on sur nos places, marchander la chair de l'homme comme celle du pourceau ?...

Je n'oserais répondre du contraire. J'affirmerais bien plutôt qu'ils te proposeront l'infâme

trafic. Et que tu te vendras!... Et que le gouvernement impérial ou républicain d'alors fera maintenir avec les baïonnettes ce bel ordre public! Ne vends-tu pas déjà, prolétaire, ta femme et tes enfants au hideux monstre de la production privilégiée ? Ne les abandonnes-tu pas, éperdus, sous les roues des engrenages qui les triturent comme des fétus ? N'est-ce pas ta voix qui criait dans nos émeutes dernières : mort à ceux qui ne respectent pas la propriété sainte ! ?

Et bien! puisque le sanglant malentendu s'éternise, — puisque la mort du pauvre ne peut être conjurée, — puisqu'il faut, Révolution impitoyable, que tu te vautres dans le sang des hécatombes humaines ; — puisqu'il le faut... Passe donc ton chemin, Révolution, en brûlant tout, comme la foudre! Et que nous cessions de voir les fils des hommes plus malheureux que les oiseaux de nuit, perdant sur le travail des veilles la lumière de leurs yeux!

Ecoutez dans la nuit noire! Le marteau sonne le glas de mort du pauvre. Les étincelles charbonnent ses sourcils ; le feu grille sa peau ; les faix pesants courbent sa taille et détendent les muscles de son bras. Tout repos, tout sommeil sont ravis à la postérité de Caïn le rebelle. Elle passe sur terre, morne et déprimée dès son enfance ; on dirait une condamnée à mort, ou bien encore une détenue à vie qui n'a d'autre espoir que la tombe!

L'Enfer est sur la Terre!

VII

> « Pauvreté ! Pauvreté ! c'est toi la courtisane ;
> C'est toi qui dans ce lit as poussé cet enfant
> Que la Grèce eût jeté sur l'autel de Diane !
> Regarde..... »
>
> *Alfred de Musset.*

486 Que peuvent-ils encore prendre à l'homme, ceux qui l'exploitent, après lui avoir dérobé son sommeil ? Ils lui voleront ce qu'il défend jusqu'à la fin, ce qui est plus précieux que le sommeil, ce qui est plus pur que le sang, ce qui est plus cher que tout : son très cher honneur !

Promenez-vous le soir par les rues où l'on flâne, dans les quartiers des lumières, des cafés somptueux, des magasins splendides. Vous y verrez les plus belles des femmes battre les murs de leurs bras avinés et colporter leurs corps à vendre dans des robes de soie, des robes magnifiques !

Ce sont les enfants de la Luxure, les naïades des égoûts, les prêtresses de la Vénus carthaginoise, les impudiques, les tristes, les marchandeuses, les revendeuses d'amour : les prostituées !

Ce sont les courtisanes des ombres, les belles de nuit, les folles, les vierges de cœur, les publiques de corps : les malheureuses contre lesquelles a tourné leur beauté !

Leurs mamelles sont comme un lit d'auberge sur lequel vient s'étendre chaque passant pressé

du besoin d'aimer ! On leur fait étaler leurs grâces, leurs longs cheveux, la blancheur de leur teint sous les yeux du public, et provoquer la foule du feu de leurs regards !

Elles ne restent jamais habillées et jamais nues ; elles ne se lacent jamais pour être toujours prêtes à l'acte du plaisir, elles ne se délacent jamais pour être toujours disposées à la promenade agaçante !

Elles n'ont ni l'entrain de la bacchante, ni la sèche raideur de la bourgeoise, ni la tendresse de la femme, ni la fougue de [487] l'homme, ni la jouissance des sensations, ni les illusions de l'amour, ni la consolation de pleurer, ni le temps de rire, ni âge, ni sexe, ni veille, ni lendemain, ni parents, ni amis, rarement un amant !

Les sacrifiées ! — Elles vivent de l'amour, et pour elles l'amour est un affreux supplice ! Elles se couchent, la mort dans l'âme, sur le lit banal, le lit infâme où elles meurent de dégoût, vingt fois le jour, les unes après les autres. Elles maudissent les brutales passions qu'elles sont forcées d'allumer et d'éteindre. Elles donnent mille baisers pour un morceau de pain !

Elles sont réduites à habiter au fond des bouges noirs, derrière des fenêtres grillées. Elles dorment au choc des verres, sous des tables fumantes, au milieu des querelles d'ivresse et des rixes ensanglantées, sur les genoux, entre les bras de buveurs inconnus.

Elles ne sont jamais tout à fait reposées, jamais tout à fait lasses ; on ne les éveille pas le matin ; mais on ne les laisse pas dormir le soir. Leurs jours et leurs nuits se succèdent avec une ironique lenteur sans jamais leur apporter le moindre soulagement. Elles mangent et boivent par habitude, sans appétit ; elles subissent l'existence à force d'apathie, de dédain ; elles ne peuvent fuir les ardentes rigueurs de la vie que dans l'étreinte glacée de la mort !

Un soir que je rêvais malheur et que la nuit était sans lune, je vis le royaume de la PROSTITUTION dans les carrefours sans nom. La reine trônait sur des fonds de bouteilles illuminés, serrés les uns contre les autres avec de longs cheveux de jeunes filles. Une de ses mamelles était vierge encore, l'autre flétrie déjà. Elle avait des yeux de verre, une main de plâtre ; ses dents seules étaient restées naturelles et blanches comme le marbre. Elle portait au front une couronne d'épine-vinette et de houx ; jamais cette couronne n'avait fleuri, jamais elle ne s'était fanée !

Autour d'elle, aux accents d'une mandore brisée comme leur cœur, des jeunes filles dansaient ; leurs pauvres jambes, leurs beaux bras étaient agités d'un mouvement mécanique. Elles servaient à leur reine de la viande froide, de blanches salades de laitue, des bains de lait fabriqué, des parfums grossiers et des liqueurs fortes. Et Mylitta dégoûtée crachait sur chaque chose après l'avoir

à peine efffeurée du bout des ongles. Et les damnées, [488] rendues de fatigue, moitié pleurant, moitié dansant, rentraient dans les modernes *malebolges !*

Les infortunées ! — Les filles dites de joie, qui ne sont que tristesse ! Les filles dites d'amour, qui ne sont que rancune ! Les éternellement stériles, sans cesse conviées à la fécondité ! Les fiancées de la Mort, toujours et toujours rappelées à la vie par des transports qui leur sont insupportables. Les hommes les poursuivent de leurs brutales caresses, de leurs obscènes insultes ; les enfants les sifflent, les couvrent de poussière. La police qui protège toutes les lâchetés les laisse lapider en souriant. Elles font le bien, on leur rend le mal. A leur métier honni, elles deviennent acariâtres, haineuses, plus grossières que ceux qui les fréquentent. Attaquées par tous, il faut qu'elles se vengent de tous ; maltraitées, il faut qu'elles maltraitent. — Oh cela serre le cœur, de voir la femme ainsi traînée dans la boue des ruisseaux !

Leur corps est comme un tronc d'arbre fulguré ; leurs charmes se flétrissent comme des rameaux privés de sève. Car la santé s'est retirée d'elles avec la joie. Elles ont quinze ans, seize ans, l'âge où les femmes heureuses s'épanouissent à la vie. Déjà cependant les plus affreuses maladies se réjouissent dans la moëlle de leurs os ; déjà la Mort réclame leurs cadavres couverts encore de parures empruntées !

Les désolées ! — Leurs joies éphémères leur causent des tristesses mortelles. Elles peuvent s'oublier, s'étourdir un instant dans les vapeurs du vin ou la folle joie des sens. Mais bientôt elles s'éveillent, entendent d'étranges rumeurs dans leurs cervaux qui tremblent, se coupent les pieds et les mains à des débris de verres. Et alors elles pensent à la mère, à la sœur qu'elles ne reverront plus, au père qui les a maudites, à l'épouvantable réalisme de leur sort ! Alors elles sont prises de convulsions et de vertiges à tout briser, elles pleurent amèrement, blasphêment, grincent des dents, arrachent leurs cheveux par poignées, et se débattent en vain contre la société de l'injustice, contre le Dieu du mal qui leur ont fait cette destinée lamentable !

Les inconsolables ! — La lassitude et la surexcitation des sens leur interdisent les joies de la maternité. Ou quand elles deviennent mères, elles rougissent de l'avouer devant le monde, et surtout, oh douleur ! devant l'enfant auquel elles ne peuvent donner [489] le nom d'un père, et qu'elles aiment cependant du plus ardent amour, de l'amour réprouvé !

Les pauvres, les plus pauvres de toutes ! — Elles sont retranchées de la société. Et cependant elles en sentent le contact à chaque heure, quand les hommes affamés, ivres de vin et de concupis-

cence, viennent leur demander le soulagement des plus intraitables appétits ! Et qu'elles ne peuvent se refuser à les satisfaire, qu'ils soient vieux, repoussants, infirmes ou contrefaits, dès qu'ils ont de l'argent ! Elles sont plus malheureuses qu'on ne saurait le dire ; on ne tient pas compte de leur âme, leur corps est taxé comme une marchandise de boucherie. L'amour ne leur apparaît que de loin en loin, leur apportant, sur ses ailes coupées, le plus amer des calices, l'écume des passions. Le reste du temps, elles sentent s'agiter sur leurs seins le spectre maigre de la Luxure qui les dégoûte à jamais du bonheur !

Voilà cependant ce que les hommes ont fait de la femme, leur mère et leur nourrice, leur amante et leur sœur ! Ils en ont fait un chiffon qu'ils se renvoient de l'un à l'autre, une éponge qui boit la fange des rues, quelque chose qui n'a plus de nom, plus de forme, plus d'existence, une créature qui marche, dort, veille, sourit et se tord de volupté sans jamais vivre ! Et plus elles sont jeunes, plus elles sont belles, plus elles ressemblent à Cléopâtre ou à Madeleine, plus elles sont séduisantes, plus elles ont à souffrir des caprices d'êtres vulgaires, plus vite on les descend dans la tombe, la prison ou le lit d'hôpital.

Et si par hasard un homme sensible vient à s'éprendre de l'une d'elles en raison même de son malheur ; s'il l'arrache, encore vivante, au gouffre sans étoile, cet homme-là ne trouvera pas un

juif, pas un valet qui consente à le présenter dans les maisons honnêtes !

Par les soirées d'hiver, quand les heures sont des siècles, quand le vent balance la mansarde dans ses hurlements sinistres, quand le travail est rare, que le feu manque au foyer et le pain sur la planche, quand le père de famille compte avec désespoir ses enfants qui n'ont pas mangé...

Alors la pauvre mère maudit la fécondité de son ventre et regarde sa fille en pleurant : « tu es jeune, tu es vierge, lui dit-elle, et tout cela se vend ! Les riches, qui nous font tant de mal, te donneraient, si tu les voulais, des baisers et de l'or !... Tout plutôt que mourir ! »

Et l'enfant est sortie, la pauvre enfant ! Longtemps elle court par les rues blanches de neige, sans chaussure à son pied ! longtemps elle tourne, retourne près des repaires écartés où le vice tient sa cour. Elle ressemble au beau papillon du soir qui voltige, tremblant, autour des lumières sombres, avant que de mourir. Plusieurs fois elle recule, glacée d'épouvante, quand elle entend les chants lubriques, les trépignements de colère, les jurements, les sanglots qui éclatent dans ces lieux maudits. Enfin, pâle d'horreur, mourante, elle franchit le seuil qui la sépare de la vie. La porte des enfers se referme sur sa proie ; le monde ne la reverra plus !

L'ENFER EST SUR LA TERRE !

Victimes de la misère, sacrifiées sans bonheur et sans gloire, c'est ainsi que les enfants des plus pauvres donnent toute leur vie pour sauver le plus menacé de leurs jours. Et les mêmes hommes qui élèvent des statues à Eponine en font ensuite des morceaux pour jeter à la face des prostituées! Oh malédiction !

Et c'est une société, ce ramassis de prêtres, de soldats et de célibataires par calcul qui versent le sang et l'honneur des filles déshéritées ! C'est une société, ce tripot de commerce, ce jeu de roulette et de bourse où tout homme qui gagne a le droit de mépriser sa sœur et de la souiller pour deux francs !!

Pères, frères, fils et amants de femmes aimantes... si celles qui vous sont chères étaient contraintes une seule fois de gagner leur pain et le vôtre à la rougeur du front, dites, la défendriez-vous, cette civilisation qui ne vous laisserait que vos poing pour maudire ? Non certes ! Et parce que vous n'en êtes pas victimes, parce que vous ne portez pas un de ces deuils irréparables, vous vous estimez heureux, fiers de l'ordre des choses, disposés à étendre la plaie de la prostitution, à la faire saigner cruellement, après joyeux repas ! Mais qui donc vous répond que le flot de fange ne montera pas jusqu'à vous, qu'il n'arrachera pas de leurs gonds les portes de vos demeures ? Ah quand elles sont venues au monde, celles que vous achetez aujourd'hui, leurs pères ne pensaient

guère qu'elles seraient contraintes de se vendre à vous !

L'ENFER EST SUR LA TERRE !

VIII

> « Le travail fiévreux, les joies amères, les inspirations du prophète, je les connais. De toutes les gloires humaines, celle-là seule me tenterait qu'ils ont eue en partage. — A chacun son sort dans cette vie. »
>
> *Ernest Cœurderoy.* — HURRAH !

491 Pourquoi tremblent mes doigts ? Pourquoi s'échauffe ma tête ? Pourquoi vois-je les lignes que je trace danser sur le papier ? Pourquoi le sol se dérobe-t-il sous moi comme si j'étais ivre ? Pourquoi me secouer ainsi, torrents d'électricité qui passez dans l'air ? Pourquoi m'agiter encore, démon des prédictions qui m'as tant fait souffrir ? Pourquoi me charger de nouveaux messages de malheur ? Quand cessera-t-elle, cette mission d'épouvante qui m'est échue ?...

Je parlerai cependant, car je ne puis me taire ; je décrirai ce que je vois :

Nous roulons, nous glissons, nous volons sur la pente d'abîmes inconnus. La Révolution court à son but à travers des cataclysmes ignorés jusqu'alors ; rien ne saurait enrayer sa marche triomphale. L'horizon est sanglant comme un voile de pourpre. Partout tremble la terre. Les

glaciers des Alpes vont se convertir en autant de volcans. Au sommet du Mont-Blanc, sur sa couche éternelle, le Génie des solitudes s'est relevé pour un travail immense.

Bientôt des villes et des villages disparaîtront dans des lacs de soufre et de lave vomis par le globe en transformation. D'énormes blocs de rochers s'écroûleront sur les récoltes et les demeures des hommes. Les cloches de bien des églises sonneront le dernier tocsin. Et la lueur sinistre des incendies, s'allumant de toutes parts, éclairera ces scènes de mort.

Aux rivages des mers, au pied des monts, sur les eaux des grands fleuves, au milieu des prairies, les hommes se rencontreront, [492] fuyant du nord au midi leurs maisons flamboyantes. Matin et soir ils dresseront leurs tentes sous de nouveaux cieux. Les plus étrangers se connaîtront, se fréquenteront. Les races, les mœurs, les langues, les hommes et les femmes se mêleront dans des croisements sans fin. Bourgeois et barbares dont le plus noble instinct consiste à faire l'amour en tous temps, bourgeois et sauvages ne seront plus occupés que du soin minutieux de se reproduire. On en trouvera partout, dans les fentes des rochers, à l'ombre des haies, au bord des frais ruisseaux. Et la génération tôt venue qui sortira de ces inclinations ne saura guère si elle est fille de curés ou de Cosaques.

Car il faut bien enfin que la terre secoue l'homme, puisque l'homme veut rester immobile,

puisque rien ne peut le détacher de la propriété. Et moi, prophète, je dois annoncer aux hommes ce qu'ils ne voudront pas croire, ce qui les fera sourire ! — Qu'ils sourient donc !

Je le répète : les montagnes vont bondir comme des faons de biche et les vallées trembler comme des cavales vierges. Une révolution terrestre est imminente, en Europe tout d'abord.

Car nous sommes tourmentés dans le présent par une soif inextinguible de bonheur et poussés vers l'avenir par des aspirations incompressibles. Les ressources que nous finissons d'épuiser ne sont plus en rapport avec nos besoins qui croissent chaque jour.

Dans l'ordre matériel, la vitesse des chemins de fer, la lumière du gaz hydrogène carboné, les combustibles terreux et ligneux ne nous suffisent plus. Les récoltes manquent, les végétaux les plus utiles sont frappés de stérilité. Les animaux et les hommes succombent à des fléaux inconnus dans leur essence ; des perturbations extraordinaires s'observent pour les climats, les saisons, l'atmosphère. Il n'est pas un coin de terre qui ne soit cultivé, pas un filon de métal que n'ait exploré le marteau ; il ne reste plus une usine à bâtir.

Il faut que les monts s'abaissent, que les vallées s'élèvent, que le vieux Tellus incline davantage son échine pour que les rails de fer la parcourent librement d'un diamètre à l'autre. Il faut que les

eaux thermales pleuvent en abondance à la surface du sol et se renouvellent sans cesse. Il faut que nous trouvions au sein de la terre mis à nu des produits alimentaires dont nous ne soupçonnons pas l'existence.

Il faut que l'avare Cybèle nous découvre ses richesses et nous [493] livre des secrets qu'elle ne peut plus cacher. Il faut que les océans de flamme et de lumière qu'elle recèle en ses entrailles se fraient une issue jusqu'à nous. Il faut que l'eau des mers et des rivières s'étende sur ce lit de feu, bouillonne, se volatilise en mille manières et nous révèle le mode de formation de mille gaz nouveaux [1]. Parmi ces produits de création récente, il nous faut recueillir la vapeur que nous renfermerons dans nos ballons et les étincelantes clartés qui remplaceront les pâles éclairages employés jusqu'ici. Il nous faut ravir aux éléments le feu, le feu qui ne s'éteindra plus !

Les diamants, les pierres précieuses, les perles, les coraux, l'or et l'argent vont devenir aussi communs que le caillou. Afin que le luxe qui causait nos plus grands maux, fasse désormais notre bonheur et notre joie. Afin que les bijoux les plus éclatants ne soient plus portés par les plus riches et les plus laides, mais par les plus jeunes et les plus jolies, par celles qui vont ramasser des pavots dans les champs.

(1) Avant peu, les ingénieurs trouveront le moyen d'utiliser les matières ignées que crache le Vésuve.

Dans l'ordre moral, de formidables problèmes ont été soulevés qui maintenant nous torturent et surexcitent notre imagination. Que d'esprits tendus sur la matière ! Que de cerveaux brûlants ! Que de physionomies contemplatives, rêveuses, inspirées ! Que de révélations téméraires ! Que d'âmes acharnées à la recherche de l'absolu ! Que de pupilles éblouies, ternies par les veilles ! Que d'ambitions, d'émulations généreuses allumées par l'ardente foi qui dévorait Archimède ! Combien aussi voudraient s'écrier : *eurêka* — j'ai trouvé !

J'AI TROUVÉ ! mot flamboyant d'espoir, riche de récompenses, aiguillon du génie, gage de bonheur, assurance de repos ! J'AI TROUVÉ ! promesse qui fait tant chercher !!

Donc il faut que les viscères du globe, étalés devant les hommes, deviennent pour leurs esprits un livre ouvert. C'est là qu'ils apprendront les lois des tranformations éternelles, de la vie future, de l'incessante résurrection de toutes les choses, de l'infinie liberté de tous les êtres ; le mode de formation de l'impondérable fluide qui produit les opérations de la pensée, les mystères de la création !

Eternité toujours jeune ! sous le voile qui les dérobe encore [494] j'entrevois tes divins charmes... Et ce voile déjà se déchire de toutes parts ! Esprit impatient qui remue, tous mes nerfs, ne m'agite plus ainsi, ne me montre pas trop de spendeurs à la fois ! De peur que fasciné, hors de moi, je ne me précipite vivant, dans tes flammes ! — Oh

que l'homme est petit quand il se mesure à l'immensité !

Revenons à la terre.

Il faut aussi que les sociétés s'élancent à toutes jambes dans l'orbe des révolutions qui retournent les mondes ; il faut qu'elles règlent leurs mouvements inaperçus sur ces cataclysmes gigantesques. Il faut que les empires et les royaumes disparaissent dans les fumées de la guerre, sous les chauds baisers du canon. — Je l'ai dit assez, et les faits le crient encore plus fort !

Il faut que les femmes se vendent à tout le monde et ne se donnent plus à personne ; il faut que toute inspection de police et de santé devienne impraticable sur les filles publiques. Il faut que l'argent perde sa valeur par sa banalité, et la femme son charme en se faisant vénale. Il faut que la prodigalité des courtisanes disperse les trésors entassés par l'Usure ! Il faut que la Prostitution étale ses appas à bon marché sur les places, au coin des rues, le long des bornes, dans les ornières des chemins, dans les clairières des bois, dans les vignes malades, sur les divans des palais et le foin des chaumières ! Il faut que nous revenions aux temps d'égalité fatale où elle sacrait François I[er] et Lazare de sa rouge couronne ! !

Afin que toutes les créatures humaines rentrent dans leur droit d'aimer. Afin que des chansonniers réputés populaires n'aient plus l'impudeur de nous chanter sur un air sautillant les amours de Lisette.

— Ses tristes amours, à la pauvre fille de l'ouvrier que le jeune bourgeois séduit, enlève, nourrit pendant cinq ans avec les maigres restes de ses épargnes, accable jour et nuit de sa mauvaise humeur, du poids de son orgueil ; et puis laisse tomber où tombent tôt ou tard tous les trésors perdus ! — Afin que l'excès de la Débauche nous ramène à la réserve séduisante de la Pudeur. Afin que la Corruption nous fasse désirer l'Amour. Afin que l'Ange de tendresse s'élève, en déployant ses ailes, du chaos infâme de la Prostitution ! !

Oui je le prédis, de l'abîme de misère et de gangrène où l'Humanité s'est laissé choir, elle ne remontera jusqu'à l'amour qu'en se prostituant. Et cela moins noblement cent fois que la [495] hideuse Messaline, l'abominable femme qui caressait des régiments entiers !

L'Enfer est sur la Terre !

IX

> « Il y a tel homme qui a travaillé avec sagesse, science et adresse, lequel cependant laisse tout à celui qui n'a point travaillé. — Cela aussi est vanité et un grand mal. »
>
> *Ecclésiaste.*

Dans la famille du pauvre la souffrance est inépuisable comme la fécondité. Quand l'ouvrier se sent l'estomac vide d'aliments et plein d'angoisses, quand il s'est consumé tout le jour sur un

travail ingrat, il cherche des compensations dans les seules joies qui lui soient laissées ; il finit de s'épuiser la nuit. Dans ces embrassements maudits du Travail et de la Pauvreté sont conçus des enfants malingres, rachitiques, proie certaine des lentes maladies et de la misère triste. — « *Celui qui n'a pas été n'est-il pas plus heureux que les vivants et les morts ? Du moins il n'a pas vu les méchantes actions qui se font sous le soleil.* »

Dans des âges moins cruels, la multiplication de la famille travailleuse assurait sa richesse. L'homme robuste, la femme féconde, le couple prolétaire, méritaient bien de la patrie romaine qui récompensait leurs services et recueillait leurs enfants dans ses légions conquérantes, riches de butin. S'il ne donnait pas à ses serfs la liberté d'aller et de venir, le seigneur du moyen-âge ne leur laissait pas du moins celle de mourir de faim. Ses intérêts exigeaient qu'il en prît soin pendant toute leur vie, car ils étaient sa famille ou tout au moins sa chose. Aussi leur mesurait-il son attachement en raison de leur fécondité.

Aujourd'hui la population prolétaire pullule plus vite que le chardon des champs. Elle jette sa graine aux chaudes heures de [496] la nuit comme la plante fourragère aux brises du soir ; et tout est bon à sa bonne semence. Sur la planche et la pierre, sur la paille, sur les haillons, dans les mansardes calcinées, dans les soupentes humides, l'enfant du pauvre pousse comme champignon,

moitié vêtu, moitié nourri, sans précautions, sans soins. — « *Herbe sauvage est tôt venue.* »

Les Malthusiens disent aux pauvres : amusez-vous, croissez, faites des garçons et des filles : il nous en faut. Ils ne nous coûtent pas plus à nourrir qu'à mettre en terre ; aux petits des oiseaux Dieu donne pâture et sépulture, pourquoi ne les donnerait-il pas aux petits des pauvres ? Quant à nous, plus il passe d'hommes sur la terre, et plus il en entre dans nos fabriques, et plus l'offre du travail est grande, et moins nous le payons. Nous sommes les exploiteurs, les économes qui glanons dans le champ vital tout ce qu'épargne la Mort ! — « *Le meurtrier se lève au point du jour et tue le pauvre et l'indigent ; de nuit il dérobe comme un larron.* »

Depuis que la force de la machine remplace l'intelligence de l'homme, l'activité, la vigueur, la santé, les facultés de celui-ci tournent contre lui-même. Le travailleur est réduit au rôle d'un instrument qui en surveille d'autres et semble encore moins animé qu'eux. Pour faire cet ouvrage d'automate, la femme, l'enfant suffisent et coûtent moins cher que l'homme. Le calcul des intérêts n'a point de limites. Plus l'être est faible et chétif, moins il exige de salaire. D'où résulte qu'on spécule sur la maladie, le défaut de forces ; — que les hommes sont chassés de l'atelier par les femmes et les enfants ; — et que, dans les grandes villes

manufacturières, les tout-petits garçons trouvent plus facilement du travail que leurs pères. — « *Cependant ils s'en iront comme ils sont venus, sans rien emporter du travail de leurs mains.* »

Et puis la femme et l'enfant n'ont ni la volonté, ni le pouvoir de se révolter contre leurs maîtres ; ils ne rassembleront jamais ces formidables grèves qui mettent les entrepreneurs à deux doigts de leur perte. Mais ils se laisseront traire, tondre, égorger sans plus de résistance que les brebis et les agneaux. Quand la fatigue et le sommeil gagneront les petits enfants, quand ils ne pourront plus ouvrir leurs pauvres yeux injectés par les veilles, les contre-maîtres ranimeront à coups de fouet leurs forces défaillantes. La machine peut travailler nuit et jour ; la [497] créature humaine y restera donc attachée nuit et jour. Et quand elle mourra par la peine, elle sera remplacée sur l'heure, car le paupérisme rassemble à la porte des fabriques toute une population d'affamés. La fécondité du prolétaire peut faire face à l'insatiable cupidité des capitalistes ! — « *L'homme né de femme est d'une vie courte et pleine d'ennuis ; il sort comme une fleur, puis il est coupé, et s'enfuit comme une ombre et ne s'arrête point.* »

Non certes, les petits des animaux ne souffrent pas sur terre comme les petits des hommes. On laisse les poulains bondir dans les plaines jusqu'à ce qu'ils aient la force de porter le cavalier ; les

veaux et les agneaux jouissent en liberté de leur courte existence. Mais l'homme réservé pour d'incessants travaux, l'homme que menacent tant de dangers de mort, l'homme qui peut pénétrer plus avant que tout autre animal dans les secrets de sa destinée, l'homme avare et rapace se condamne, dès le sein de sa mère, au plus lent des suicides, celui par la faim et le salariat. Qu'on ne vienne pas me dire qu'il est doué d'une intelligence supérieure aux autres êtres, et qu'il marche en levant les yeux aux ciel. Hélas! le pauvre enfant des fabriques est bien morne, bien souffreteux, bien plus courbé, bien moins agile que l'animal! Il marche le front penché vers la terre; ceux qui l'exploitent craignent qu'on l'instruise, ils ne lui laissent pas même une heure sur vingt-quatre pour aller à l'école. L'enfant doit respirer, se mouvoir et sentir comme la machine qu'il suit. Celle-ci devient sa marâtre, son unique société, son modèle! Qu'on s'étonne encore de l'abrutissement de l'ouvrier au dix-neuvième siècle! — « *N'y a-t-il pas comme une guerre sur terre? Les jours des mortels ne sont-ils pas comme ceux des mercenaires?* »

Dans le pays d'une obscurité semblable à l'ombre des sépulcres, deux ans j'ai séjourné. J'ai vu Londres et Birmingham, Manchester et Sheffield. J'ai vu la multitude des prolétaires anglais défiler à minuit sous les torches des tavernes grises où l'on boit l'eau ardente. Ils n'avaient pas de chemise et portaient un habit!

— L'habit de dixième main qui, du lord de Hanover square passe à son valet de chambre, du valet de chambre au député chartiste, du député à l'éditeur de journal, du journaliste au bourgeois de la Cité, du bourgeois au maquignon de Smithfield, et du maquignon à la longue série de commissionnaires qui aboutit aux honnêtes hébreux d'Old Jewry, de Whitechapel et de Saint-Giles. 498
— L'habit qui ne tient plus à celui qui le porte, l'habit-guenille dont les lambeaux se détachent à chaque pas ! — L'habit pétrifié de houille, reluisant de crassitude, imperméable à l'eau ! — L'habit qui ne va bien que sous le chapeau tuyau-de-poêle rougi, cassé par trop d'usage. — L'habit de veille et de sommeil qu'on ne quitte jamais et qui se dissout sur le dos qui le porte. — L'épouvantable livrée de la plus épouvantable misère ! —

Ces hommes ressemblent à des ombres, et leurs villes à des nécropoles. Ils sont devenus insensibles aux pluies, aux fins brouillards qui pénètrent les os, aux étouffantes chaleurs de juillet ; ils se sont cautérisé l'estomac avec le gin et ne ressentent plus les tortures de la faim. En tous temps, en tous lieux on les voit résignés, impassibles, muets, promenant leurs longues faces blêmes, tirées, plombées, incrustées de charbon. Ils passent la plupart de leurs nuits sur les trottoirs boueux, sous les arches des ponts, dans l'herbe des grands parcs qui ruisselle de neige, de givre ou de rosée. Ils dorment leur meilleur sommeil dans les réduits infects de Saint-Giles et de Whitechapel où

on les entasse sur une paille humide, dans des soupentes sans air : hommes, femmes, enfants, pêle-mêle, dans l'ordre où les présente le hasard.

J'ai pénétré dans ces repoussantes géhennes de la misère *libre*. Et j'ai senti se soulever mon cœur et manquer mon haleine. Je me suis demandé comment des êtres semblables à moi pouvaient vivre dans une atmosphère pareille ; comment ils ne volaient pas, ne tuaient pas pour être admis plus vite à la retraite de la prison, au sommeil de la potence ; comment ils supporteraient cette existence un seul jour sans l'hébétude qui les protége de sa cape de fonte ; comment cette existence de végétal pouvait être un bien pour eux ?

Redoutable question : faut-il préférer la vie à la mort ? Alternative affreuse qui souvent se présente à leur âme ! Misère qui défie tout crayon, toute plume, tout orchestre infernal ! Torture et damnation comme il n'en fut jamais sous le soleil qui brille ! Oh ! quand l'homme en arrive à désirer la mort, peut-on bien dire qu'il vive ? Et sa misérable existence n'est-elle pas le plus grand de tous les supplices ?

L'Enfer est sur la Terre !

X

« Hélas ! la Mort est bien à l'ouvrage,
Et pour répondre à la clameur sauvage,
Son maigre bras frappe comme un taureau. »

A. Barbier.

499 Je veux descendre avec les plus pauvres l'échelle des plus grandes souffrances ; je veux m'enfoncer plus avant encore dans le labyrinthe aux mille méandres où se traîne leur existence persécutée.

O divin travailleur qui sus te diriger dans l'antre de Minos, et toi, le plus éloquent des apôtres, ô Paul, qui revins des enfers à la clarté des cieux, je vous invoque ! Soutenez-moi tous deux dans ma longue entreprise.

Après la perte du sommeil et celle de l'honneur, le prolétaire endurera plus encore ; sa vie sera souillée, tarie, empoisonnée dans ses sources vives. Et cela sans bruit, sans le moindre scandale, sans qu'un *gens* de justice ait rien à y voir, sans qu'une plainte transpire au dehors, sans qu'on puisse accuser nul autre que le Destin, le grand criminel sur lequel passent leur colère les rimailleurs de mon temps.

Quand on traverse les faubourgs des grandes villes, le regard s'arrête sur des bâtiments d'aspect sombre occupés par les industries insalubres. Ces usines funestes ne portent pour enseigne

qu'une teinte de deuil, une teinte grise ; on pressent, à les voir, qu'il s'y commet de lents assassinats. La police pudibonde les relègue dans les quartiers les plus misérables, près des prisons, des hôpitaux et des fosses communes auxquels elles fournissent incessamment leur contingent de malheureux.

Exploiteurs et parasites, puisqu'il vous faut vivre de la mort de l'homme, faites promptement du moins ! Fondez le plomb en balles, injectez du mercure dans ses veines, forcez-le de boire des vins chargés de litharge et de lécher le vert-de-gris de vos [500] vieux sous. Il n'aura pas à souffrir ainsi des lentes et atroces maladies que les ouvriers contractent dans les fabriques meurtrières ; il connaîtra son affaire, il sera tué sur l'heure ; les douleurs de l'agonie lui seront épargnées !

Dans leurs conversations avec les peintres qui viennent argenter leurs châteaux, les gens du monde ont entendu nommer la colique métallique, mais ils ne savent pas quelles souffrances elle déchaîne dans l'organisation, et de quel prix est payé leur luxe par certaines classes de travailleurs. Je vais le leur dire afin qu'ils n'en ignorent :

La plupart des ouvriers qui préparent le blanc de plomb sont détruits en quelques années ; ceux qui travaillent l'étamage des glaces succombent plus vite encore ; quant à ceux des usines de cuivre, ils souffrent plus cruellement que tous les autres.

Dans les hôpitaux de la Charité, de Saint-Antoine, de Beaujon, de Necker et de Saint-Louis sont traités tous les ans, par centaines, les malades atteints de la colique de plomb. Les médecins les blanchissent à peu près; puis les renvoient à la fabrique qui les dirige de nouveau sur l'hôpital. Au bout de quelques voyages semblables, ces infortunés, épuisés par les ravages alternatifs du poison et du contre-poison, trouvent enfin dans la mort le repos qui leur a été refusé pendant la vie. Mais avant de les endormir du doux et long sommeil, combien d'étapes a semées la maladie sur le chemin de leur Calvaire!

A l'hôpital Necker j'ai suivi de mes yeux des tortures que mon imagination n'aurait pas soupçonnées dans ses plus grands écarts. Je vois encore se traîner à la consultation des ouvriers amaigris, terreux, livides, chancelant sur leurs jambes, ne pouvant plus rien tenir dans leurs mains. Il faut que le mal en soit arrivé là pour que leurs patrons se décident à les envoyer aux médecins! La charité n'a plus d'autres mobiles sur terre que la mauvaise honte et la pudeur *in extremis!* S'ils ne redoutaient pas les clameurs de l'opinion, les maîtres feraient mourir les ouvriers à la tâche, à la peine, sur place. L'hôpital leur sauve ce dernier remords et les débarrasse des cadavres.

Quand les malheureux entrent dans les salles encombrées, on les étend sur des lits où ils se raniment assez pour devenir plus sensibles aux atteintes de leur mal. Je me les représente encore

tordus par des coliques tellement dilacérantes que nulle parole ne saurait les décrire. Alors ils prennent les attitudes les plus contractées [501], les plus torturantes, afin d'échapper à l'excès des douleurs. La respiration manque, les battements du cœur sont suspendus; il semble que l'angoisse diminue le volume du corps; la peau de leur ventre se rapproche des os de leur dos! Ils se roulent dans des convulsions effrayantes, pareilles à celles des épileptiques; mordus par la souffrance, ils poussent des hurlements lamentables, comme ces damnés que Dante nous montre plongés par la tête dans la poix fondue. Tout sommeil leur est refusé; pendant la nuit, la douleur traverse la moëlle de leurs os comme une lame de rasoir chauffée à blanc. Ils sont pris par ce délire sombre, infernal, muet, sans extases et sans haleine que la Mort laisse tomber, de ses ailes funèbres, sur la couche des moribonds. Eux-mêmes ne peuvent comprendre comment la vie s'acharne sur leurs membres destinés à une paralysie prochaine; vingt fois, dans leurs accès, ils invoquent la mort, suprême remède des maux incurables. Et la Mort ne vient pas, l'entêtée qui fuit ceux qui l'appellent, et court, tête basse, sur ceux qui la fuient.

L'Enfer est sur la Terre!

J'appelle ces fabriques de poisons les antichambres du cimetière. Je compare les ouvriers qui travaillent la céruse à des cadavres vêtus de deuil, animés d'un mouvement mécanique et destinés à

rendre plus redoutables encore les abords de ces lieux. J'appelle ces fabriques des *tours* où les sociétés marâtres jettent leurs enfants derniers-nés. Je les appelle des guillotines sèches, des machines pneumatiques dans lesquelles on déverse le trop plein des prisons et des bagnes, pour en finir. Je les appelle des pontons à noyades qu'on fait sombrer dans l'Eternité tout chargés d'hommes.

L'ENFER EST SUR LA TERRE !

A ces travaux maudits les cheveux tombent, les dents se déchaussent et deviennent branlantes, l'haleine exhale une odeur infecte ; la peau, les poumons, les intestins se doublent d'une enveloppe de métal tellement épaisse que rien ne peut la dissoudre ; tous les organes sont littéralement assiégés, envahis, pénétrés, étouffés, indurés par le plomb ou le cuivre. Chaque pore devient comme une tranchée toujours ouverte à l'ennemi, comme une porte que la Douleur referme avidement sur la matière qui l'affolle.

Oh c'est bien là la blouse de plomb, l'infernale tunique plus corrosive que celle de Nessus, la cape dévorante qu'imagina le [502] poète au front plissé, la montagne d'Atlas plus pesante chaque jour sur le dos qui la porte !

Ah douleur et torture ! L'homme né de femme blanche, pure, aimante et sensible, devient noir, sombre, inerte, dur comme le métal qu'il travaille; il ne bondit plus que sous les coups de marteau frappés par la Souffrance. Oh qui ne

pleurerait à songer que tant d'ouvriers affrontent une mort certaine en préparant les vernis, les glaces, les meubles brillants, les cuirasses étincelantes qui font l'orgueil et la joie des riches de ce monde ! Et cependant les sociétés à l'œil éteint ne donnent pas une larme au gaspillage criminel de toutes ces existences !

L'Enfer est sur la Terre !

XI

Selon que nous avons eu plus ou moins de chance dans cette vie, suivant que nous prenons, pour en sortir, le chemin de la ruse ou celui de la force, deux hommes nous reçoivent à la porte : le fossoyeur ou le bourreau. Ces deux damnés occupent le dernier cercle des enfers terrestres.

L'Enfer est sur la Terre !

Ils sont renfermés dans une étroite fosse dont les parois sont de squelettes pressés, dont le fond et le couvercle sont de couperets affilés à neuf. Devant eux le Diable dépose leur nourriture et leur breuvage ordinaire : des chairs vertes, sanieuses, et du sang dans un crâne fraîchement détronqué.

Le fossoyeur est las de viande, et le bourreau de sang. — Laisse-moi boire, dit le premier, je suis repu, j'étouffe. — Laisse-moi manger, dit le second, je suis ivre, je suis à jeun. — Et l'un et

l'autre se préparent à apaiser les plus vives tortures que l'homme puisse ressentir.

L'Enfer est sur la Terre !

Mais le fossoyeur est souillé de terre, et le bourreau teint de rouge, de la tête aux pieds. Et dès que le premier approche ses [503] lèvres du crâne, le sang s'élance et rejaillit sur la face du second. Et dès que le second approche ses dents de la chair, celle-ci fuit, par une attraction mystérieuse, sous les pieds du premier. En sorte qu'avec le temps le visage du bourreau devient écarlate comme la gueule d'un volcan, et les jambes du fossoyeur bouffies comme celles d'un hydropique. — Malédiction ! s'écrient-ils tous deux, nous sommes condamnés à être tout ensemble affamés et repus pendant l'Eternité !

Et dans leur rage aveugle, ils se précipitent l'un sur l'autre ; celui-ci pour boire, celui-là pour manger de l'homme vivant. Effroyable baiser ! sauvage délire qui demeure inutile ! De ses voraces dents le bourreau ne saisit qu'une chair insapide, et le fossoyeur sent ses lèvres brûlées par le sang qui coule des veines enflammées du bourreau !

L'Enfer est sur la Terre !

Autant de minutes il y a d'un soleil à l'autre, autant de fois ils renouvellent la lutte épouvantable ! Autant il s'échappe de gouttes de sang du crâne où ils boivent, autant en versent leurs veines pour le remplacer ! Autant il manque de morceaux de chair sous leurs pieds, autant de lam-

beaux ils détachent de leurs corps pantelants ! Et cependant une vengeance toujours nouvelle crispe leur foie ; toujours leurs yeux pleurent une nouvelle pluie sanglante, toujours repoussent sur leurs os de nouveaux muscles, une peau nouvelle.

— Si nous nous arrêtions, dit le fossoyeur, je suis las de fouiller ma vie dans tes entrailles. — Je le veux, répond le bourreau, je suis fatigué de trancher tes os avec mes dents.

L'Enfer est sur la Terre !

Mais à peine l'armistice est-il conclu que la fosse s'ébranle au roulement de mille tambours voilés. En même temps elle se remplit de clartés sépulcrales, du sifflement des fouets cruels et des tristes refrains du cantique pour les morts. Et voici qu'une voix nasillarde, voix de juge et de prêtre, s'écrie : « Travaillez, travaillez plus fort, maudits ! Versez le sang, tourmentez la fibre pour notre compte ; nous vous donnons votre part de curée, nous vous défendons de vous arrêter dans les siècles des siècles ! »

Et l'implacable combat recommence, et de nouveau jaillit le sang, et de nouveau crient les chairs sous les crocs anguleux !....

L'Enfer est sur la Terre !

504 Si le fossoyeur et le bourreau ne craignaient pas de raconter leurs rêves, les hommes verraient que je n'exagère pas les peines qui les obsèdent ; ils se convaincraient que l'Opprobre et la Malédiction pèsent d'un poids énorme sur l'âme

à quelque degré qu'elle soit descendue d'impudeur et de cruauté. Qu'on regarde bien les lèvres du bourreau tout injectées de sang, le visage blême du fossoyeur, et ses yeux éteints, entourés d'un cercle livide; qu'on observe la contenance embarrassée de ces deux hommes et la sombre expression de leurs physionomies quand ils se trouvent en présence des autres; qu'on ose chercher leurs âmes dans leurs prunelles de faucon et de chat-huant.....

Et qu'on me dise si ces gens-là ne sont point bourrelés de remords, poursuivis par d'atroces terreurs, réveillés chaque nuit par des apparitions dégoûtantes, dégouttantes de sang!

L'Enfer est sur la Terre !

Et cependant ils ne sont pas plus coupables que ces animaux soigneux qui recouvrent de terre les dépouilles putréfiées des leurs. Il ne faut pas confondre plus longtemps ceux qui enterrent avec ceux qui tuent. Le fossoyeur et le bourreau sont les plus à plaindre de tous les êtres qui portent un cœur sous la mamelle. D'autres perçoivent le prix du sang, d'autres s'engraissent du suc des chairs ; il ne leur reste à eux que l'écume de la liqueur qu'ils versent, que la fange des fossés qu'ils creusent. Ils sont damnés dans leurs personnes, et condamnés dans leurs races à l'éternité de la peine et de l'infamie.

Ceux qui tuent, ceux qui vivent de la mort des autres, le sachant, le voulant, ceux qu'il faut traîner devant le tribunal de l'opinion par le pan de

leurs robes, ce sont les privilégiés — juges, propriétaires, prêtres, médecins et autres — qui ne permettent point aux hommes de vivre en travaillant, de mourir tranquilles, d'être enterrés en paix. Hélas! les meurtriers légaux vivent comblés d'honneurs et de richesses.

L'Enfer est sur la Terre!

Epouvantable le sacrilège que l'homme commet sur les restes de l'homme! Infâmes les violateurs qui ne s'arrêtent pas même devant les charmes froids de la Mort et ses yeux sans regards! Carons pannés, ces fonctionnaires sacrés et diplômés qui fouillent dans les cercueils l'obole crasseuse de leurs salaires! Hideux ces chacals en gants blancs qui se couchent en travers des fosses ouvertes et disent aux parents des morts :

« [505] Nous avons imprimé sur le sein de la terre le timbre de notre puissance; personne ne peut y déposer ceux qu'il aime sans notre permission. Aux riches nous laissons acheter des tombeaux somptueux, devant les pauvres bée la fosse commune; aucun ne reste découvert après la mort. On peut se promener dans les cimetières fleuris. La démence et les mœurs sont sauvegardés; que vous faut-il de plus? — Le prêtre doit vivre des autels, le médecin des malades, et les gouvernant des cadavres! »

L'enfer est sur la terre!

La mort est inéluctable pour l'homme; c'est avec effroi qu'il voit sa grande ombre se pencher sur lui; il laisse des parents et des amis en pleurs!

N'est-ce point assez d'épreuves ? Faut-il encore que le pouvoir reste maître de tourmenter nos derniers moments ? Lui permettrons-nous longtemps de violer ce qui est plus précieux qu'un testament, ce qui devrait être le plus sacré des cultes, je veux dire la suprême aspiration de nos âmes quand elles s'envolent aux régions infinies ? Notre corps sera-t-il privé toujours d'une sépulture paisible au sein des éléments ? Ne pouvons-nous donc comprendre qu'un Gérard de Nerval, par exemple, soit libre de laisser pourrir dans un égoût ses dépouilles mortelles, s'il attache à cette sorte d'inhumation quelque idée philosophique ? Souffrirons-nous encore, et puis encore que la gent officielle vienne mêler ses réclamations cupides, son formalisme et ses patenôtres à l'explosion première de la douleur des survivants ? !

Si du moins l'Autorité faisait valoir elle-même les terrains de sépulture qu'elle concède ; si travailleuse, soigneuse, elle les fouillait de ses ongles crochus ; si seulement elle rendait une rose, une marguerite à ceux qui sont sous terre pour tout l'argent que payent ceux qui demeurent dessus ! Si le gouvernement honorait ou laissait honorer les morts que nous aimons ! S'il nous était permis de leur rendre un autre culte que celui des cantiques latins marmottés par les prêtres !

Si l'ignoble sergent de ville ne souillait point de sa présence infecte le saint asile des tombeaux ! Si du moins nous étions à nous après le dernier soupir ! !

Mais non. L'Autorité veut que nos os soient numérotés, alignés les uns à côté des autres. Et ce sont les plus malheureux, les plus pauvres qu'elle charge de cette odieuse mission. *Aux gueux la besace*, dit le proverbe. Après avoir dépouillé le prolétaire de tout bien, de tout droit au travail, de tout honneur, la Civilisation [506] lâche et peureuse le contraint aussi d'enfouir les morts; elle rassemble sur sa tête les vengeances et les mépris de tous!

L'ENFER EST SUR LA TERRE!

Homme! sois glorieux. Tu as droit à six pieds environ de la terre du gouvernement et aux attentions particulières de ses croque-morts. Mais tu es sujet jusque dans la tombe. Les nécropoles sont administrées, les morts ont leurs registres, l'ordre règne aussi là! La Bureaucratie s'est glissée dans la couche des cadavres, elle a violé leur pudeur comme ne l'eût jamais fait la hyène gloutonne! Tout va bien, tout est en règle!

L'ENFER EST SOUS LA TERRE! Ce sont les vivants qui le préparent aux morts!

XII

La Nature est recueillie dans un profond silence; la Rosée traîne sa robe blanche sur les prairies; la douce clarté de la lune envahit les cieux, le jour commence pour le monde des morts.

Je suis enfoncé dans le gazon des printemps jeune et tendre encore. Ma tête s'appuie sur mes bras croisés, et mes yeux regardent les brillantes sentinelles de la terre, les étoiles tremblantes, qui se rendent, les unes après les autres, à leur poste accoutumé.

Je me prends à rêver. Il me semble que je suis dans la fosse commune, parmi tous ces cadavres ! J'ai froid, je nage dans un océan de vermine : c'est un songe affreux !

Toutes ces boîtes de sapin serrées, tassées les unes contre les autres, s'agitent, tremblent, éclatent sur place. Ceux qu'elles renferment ne peuvent se dégager de la pression qui les torture. Horreur ! les os sont aplatis, déformés, pénétrés par les os !

Les malheureux cadavres tentent des efforts inouïs pour se relever. Ils insultent, blasphèment ; la souffrance leur arrache des exclamations que jamais on n'entendit nulle part. Le bruit qui sort de cette fosse maudite est tellement prolongé, lugubre, épouvantable, [507] qu'à la ronde les chiens errants, les oiseaux de nuit et les voleurs n'osent point approcher.

Et moi j'entends, hélas ! distinctement ces plaintes déchirantes et confuses :

« Pourquoi serres-tu si fort ? — Retire les ongles de tes pieds des prunelles de mes yeux ! — Je manque d'air ; la terre et les cercueils pèsent sur mon corps d'un poids épouvantable ! — Je suis pris entre les planches de ma bière ; j'allais m'é-

chapper, elles se sont refermées sur moi! — Où suis-je, grand Dieu ? Je ne vois plus ni le ciel bleu, ni l'air transparent; je ne puis remuer le petit doigt de ma main! — Quel réveil! — J'étouffe! — J'avale du sable et de la chair meurtrie! — Sainte Vierge, délivrez-moi! — Taisez-vous, malheureux! On dirait que nous sommes déjà dans l'Enfer; je veux dormir, — J'ai trahi mes amis, j'ai tué mon père; les supplices de l'Eternité commencent pour moi! — Je suis le damné dont les peuples ne prononcent le nom qu'avec effroi! Je suis celui qui devint empereur en égorgeant, celui qu'ensevelirent ici les barbares vengeurs. Je suis le plus gangrené, le plus pestiféré de tous ces cadavres: les chiens ont renoncé sur moi! Je suis Napoléon le maudit!! »

Horrible assemblée! Dans cette fosse viennent se confondre toutes les hallucinations ambitieuses, toutes les folies, toutes les furies d'orgueil, toutes les trahisons, ignorances, superstitions, cupidités, rapines, violences, concupiscences, barbaries criminelles, peines, douleurs, misères et maladies enfantées par la Civilisation!

Là sont rapprochées la tête qui médita le meurtre et la poitrine qu'il perça, les jambes qui marchaient pour les rois et les dents qui déchiraient la cartouche des émeutes, les épaules qui portaient des fardeaux et la main qui leur traçait la tâche. — Là, contre le noir charbonnier, gît la blanche fille au sein virginal! Le vieillard est couché par dessus tous ceux qui vinrent au monde

après lui ! — Sur les frêles membres de son enfant on a jeté la mère ; elle entend ses cris aigus et ne peut se soulever ! — Les ennemis ne sauraient détacher l'une de l'autre leurs bouches qui s'embrassent, les amis se mordent avec avidité ! — Les plus étouffés veulent monter sur les autres et les meurtrissent pour se frayer passage ! — Les uns sont renversés la tête en bas, d'autres foulés aux pieds, d'autres écartelés, étranglés, râlants ; tous sont couverts d'un sang glacé qui leur donne un frisson mortel ! [508] — Il y en a beaucoup qui râclent avec leurs doigts la vermine qui pullule dans leurs entrailles vertes ! —

Le vieillard redevient nouveau-né ; l'enfant passe en quelques heures par tous les degrés de l'existence ; sa tête se couvre de cheveux blancs. Les femmes sont filles et mères à la fois ; la mort enfante des fœtus qui ne respirent pas. Tous ces débris du monde terrestre ne savent s'ils doivent désirer la mort ou la vie, ni ce qu'est la vie, ni ce qu'est la mort ! Ils grincent les dents et rient comme des fous ; ils sentent qu'on les dévore et qu'ils renaissent à l'instant même. Le globe leur semble un désert dont les grains de sable s'assemblent et se transforment pour constituer des êtres nouveaux. Ils voient l'air, l'eau, le feu passer sur un chaos de débris qui s'animent et renaissent. Ils ont perdu toute notion de l'espace et du temps. Ils s'écrient d'une voix lamentable :

« L'ENFER EST SUR LA TERRE ! »

Quant tout à coup, sur la cîme des montagnes

voisines m'apparaît un croissant de feu semblable au disque de la lune en son premier quartier. Peu à peu ce croissant s'allonge, se rétrécit et s'étire en une faulx tranchante. Puis se dégagent successivement, de derrière la montagne, de longs cheveux gris, un front chauve, des traits si vieux qu'ils semblent se dissoudre, un vieillard démesurément grand qui porte écrit en lettres de lumière son nom sur sa poitrine. Je frotte mes yeux pour mieux y voir et je lis : LE TEMPS, FIDÈLE SERVITEUR DE LA RÉVOLUTION.

En ce moment l'aspect de la fosse commune change. L'Esprit des transformations passe dessus, et du bout de son aile y sème des étoiles. A l'instant même, les boîtes de sapin s'allument et se tordent dans les flammes sans plus de résistance que des feuilles sèches. Pendant qu'elles pétillent, le Temps s'écrie de sa voix enrouée :

« Mon bras maigrit à la tâche, mais il ne se fatigue jamais. Il n'y a plus une goutte de sueur sous la peau de mon front, mais je n'en suis que plus dispos à mon éternel travail. J'ai desséché plus de mers, submergé plus de continents qu'il ne reste de cheveux à ma tête ; je croque les empires comme des feuilles d'artichaut ; et quant aux hommes, je disperse leurs cités aussi facilement que des fourmilières. Cependant plus j'avance dans ma carrière sans fin, plus mes labeurs sont pénibles, plus rares sont mes heures de repos. La Révolution, toujours jeune, éventre ses vieux serviteurs sans plus de pitié qu'un piqueur son che-

val. Le monde a beau changer, ma tâche reste la même et le zèle de ma maîtresse redouble [509] avec les siècles. Je donne sans cesse la mort sans pouvoir jamais l'espérer. »

L'éternel Melchisédech se tut. La fumée produite par l'incendie des cercueils se dissipa. Tous les êtres que j'avais vus auparavant désespérés, furieux ou mornes m'apparurent rayonnants de cette beauté surhumaine que donne l'allégresse. Leurs voix étaient fraîches et suaves comme celles que prêtent les poètes aux célestes esprits. Elles chantaient :

« L'air se parfume et s'épure, il est moins lourd à nos poumons. Un frisson de bonheur court par nos veines; nous sentons des ailes grandir sur nos épaules; nous sommes prêts à nous élancer dans des mondes meilleurs. Nous attendons que le joyeux soleil se montre à l'horizon, plus étincelant, plus large. Alors nous essaierons notre vol en traversant les airs et les océans comme de jeunes hirondelles, qui fredonnent jusqu'au but de leurs lointains voyages !

» L'Enfer est sur la Terre que nous quittons. Dans celles ou nous allons nous trouverons le Ciel. — Sois bénie, Révolution ! »

XIII

« Car voici le moment de la débâcle humaine;
La Morgue va pêcher les corps que l'eau promène;
L'égoïsme, en sultan, jouit et règne ; il a
Des crimes à cacher, et son Bosphore est là. »

Hégésippe Moreau.

Quel bénéfice retire l'artisan du travail qu'il fait sous le soleil? A quelles mers sans fond coulent ses sueurs et ses larmes? Qui lui connaît une consolation, un délassement, un heureux asile pour ses vieux jours? Qui lui sait un espoir, un soutien?

Quant il est seul, le pauvre, personne ne lui vient en aide dans la maladie. Pour arriver à sa mansarde, les femmes craindraient [510] de fatiguer leurs petits pieds, les rêves heureux saliraient le bout de leurs ailes?

Et quand il est père, sa souffrance est centuple. Car l'enfant est trop faible, la femme trop sensible pour ne pas désespérer. Car la Faim crie toujours, et l'Opulence n'entend jamais. Car le Monde est trop vieux pour ne pas se faire ermite, sourd, avare et sans entrailles. Car les hommes en sont venus aux dernières pratiques de l'hypocrisie. Ils ne se plaignent pas quand ils souffrent pour faire croire à leur courage; ils se plaignent quand ils voient souffrir pour faire croire à leur pitié. Ils n'éprouvent rien de ce qu'ils feignent; ils ne sont ni compatissants ni braves; la misère réelle pèse

sur leur conscience comme un double remords; ils la laissent seule et sans appui.

Porte ta croix, ô prolétaire; travaille, travaille! Donne la riche écume de ton sang pour la mousse amère des boissons frelatées; donne la fine fleur de ta vie contre la mouture de farine, contre du pain noir! — L'ENFER EST SUR LA TERRE!

Femmes jeunes et jeunes hommes, quand vous êtes amoureux, heureux comme des oiseaux; quand vous vous pressez poitrine contre poitrine, songez à ces souffrances sans nombre qui suent ou grelottent dans l'isolement : n'en détournez pas vos regards!

Pensez-y souvent au contraire : non pour leur faire l'insulte d'une aumône, mais pour contribuer selon vos forces à la venue du Droit. Pensez-y, apportez votre éloquence, votre style ou votre pierre à la révolution qui les délivrera, qui vous délivrera!

Pensez-y! Que le bonheur vous fasse chérir la justice; que votre main bienfaisante et vengeresse se pose dans la leur. Il est si facile d'aimer un peu tout le monde quand on est bien aimé par quelqu'un ici-bas. Personne n'est assuré de fuir le malheur sur terre; et relever ceux qui souffrent, c'est travailler pour soi.

Jeunes femmes et jeunes hommes, quand vous êtes heureux comme les oiseaux du printemps, songez aux malheureux. L'amour, le jeune amour, celui qui vous enchaîne, c'est la sublime égalité,

la suprême justice, celle qu'on apprend, qu'on enseigne dans un baiser, celle qui rend belle et bonne toute créature vivante !

Vous aurez visité les derniers asiles du pauvre ? Vous vous [511] serez arrêtés à l'Hôtel-Dieu, à l'Hospice de la vieillesse, à la Morgue, devant l'Amphithéâtre? Alors, dites-le, n'avez-vous pas souffert, n'avez-vous pas pris peur ? Etes-vous restés sans émotions, vous sang et nerfs, alors que la corde des guitares peut frémir sous la pression d'un doigt ?

Ah malheur à vous si jamais vous n'avez pleuré sur les infortunes des autres ! Malheur à vous si vous avez ri de bon cœur quand sanglottaient les pauvres ! Car la charité, la vengeance, la haine du mal, l'amour du bien, c'est la même passion. On ne la calcule pas, on l'éprouve. Aujourd'hui c'est tout le contraire ; on ne sent rien, on spécule sur tout ; les philanthropes sont les plus durs des hommes, ils ne secourent que les hypocrites et les esclaves qui leur ressemblent. Le fier artisan ne peut rien attendre de personne !

Travaille, travaille, porte ta croix, ô prolétaire ! — L'Enfer est sur la Terre !

Encore quatre stations à fournir et nous arrivons au sommet du Golgotha moderne ! Il en est temps ; la fatigue me gagne, et moi qui ne soutiens cette lourde croix que du bout de ma plume, je me sens épuisé.

Reprends donc courage, mon âme, franchissons résolument ces dernières étapes de douleur. Me verrait-on céder devant la tâche monotone que j'ai choisie, quand l'ouvrier ne s'arrête pas, lui, devant le travail accablant qu'on lui impose ? Me verrait-on céder ?

Non certes. Je veux me raidir contre les séductions du repos, je veux écrire encore ces lignes difficiles. Tant mieux si elles me coûtent quelque peine et des larmes ! Car je les verserai sur ce papier, comme le pauvre verse sa vie sur la matière qu'il façonne.

Et peut-être réussirai-je à séduire, à émouvoir ceux qui n'ont pas formé dans leur cœur la coupable résolution de protéger le mal. Ce sera difficile :

L'ENFER EST SUR LA TERRE !

Station de l'Hôtel-Dieu ! — Le travailleur y est porté dans un brancard, sur un matelas puant, sous des couvertures sales et lourdes qui empêchent à l'air d'arriver jusqu'à lui. Il y est porté par deux hommes qui ne lui sont rien, qui s'arrêtent à chaque [512] bouchon pour rire et boire, tandis que les curieux examinent tout à leur aise l'aspect du patient.

Il y entre par une porte encombrée de malheureux comme lui. Ceux-ci le surveillent avec envie, car il leur dispute le dernier lit vacant.

Il y reçoit tous les matins la visite d'un médecin à l'œil indifférent, qui l'examine pour l'amour

de la science, l'interroge brusquement, lui répond à peine et parle politique en lui tâtant le pouls. Tout le long du jour, les étudiants, l'aumônier et les sœurs lui tourmentent le corps et l'âme de mille manières. — Son pauvre corps si brisé, sa pauvre âme si triste !

L'ouvrier est couché dans une salle immense, dans des lits que la Mort dépeuple continuellement, que la Maladie repeuple sans cesse. A ses côtés les uns râlent, d'autres jouent aux cartes, d'autres l'espionnent, qui le croirait ? pour la gloire du bon Dieu !

Il sort de ce lit, à peine convalescent, pour retourner à son travail meurtrier, à sa douleur profonde, à sa faim, à sa soif de bonheur ; — ou bien pour être étalé sur la table fatale, la table froide où des hommes froids dissèquent, avec des instruments d'acier, son cœur, son large cœur qui fournissait tant de battements, de travail et d'amour !

Porte ta croix, ô prolétaire ; travaille, travaille ! Donne la riche écume de ton sang pour la mousse amère des boissons frelatées ; donne la fine fleur de ta vie contre la mouture de farine, contre du pain noir ! — L'ENFER EST SUR LA TERRE !

Station de l'Hospice ! — Les invalides du travail y sont entassés comme des prisonniers dans les casemates. Il y sont nourris, vêtus, soignés comme des galériens, aérés comme des soldats en caserne, chauffés comme des Cosaques. Les maladies épidé-

miques les moissonnent ainsi que les vents de novembre balaient la race des insectes ailés !

Ah pauvres les vieillards ! Quand ils sont riches, leurs héritiers les obsèdent à l'envi de soins intéressés. Quand ils sont indigents, c'est à qui s'en débarrassera le plus vite. Leurs familles les livrent à l'assistance publique, celle-ci les renvoie dans les hospices, et l'hospice ne garde pas longtemps le dépôt qu'attend la Mort !

— Que je plains le vieillard en Civilisation ! Lui que nous devrions entourer de nos soins, lui dont la place est si clairement [513] marquée dans l'harmonie des groupes humanitaires, lui dont les conseils aideraient puissamment les hommes, dont les récits instruiraient sans peine les enfants, lui qui dirigerait si patiemment tant d'utiles recherches, qui conserverait tant de choses précieuses en les collectionnant, nous le sacrifions ! Oui, le faible et débile vieillard est devenu la victime de l'intérêt sordide, de la méprisable ruse, des plus lâches trahisons. On en a fait un être maussade, irrité, capricieux, à charge à lui-même et aux autres, haineux, odieux presque, inutile toujours, parce qu'on n'a pas trouvé l'emploi de ses aptitudes. De tous les patriarches d'une génération, l'on vénère ceux-là seulement qui se sont montrés méprisants pour les hommes, et les ont détruits par grandes masses dans les batailles. Les rois, leurs tout-puissants complices, leur font construire de somptueux hôtels, et les peuples les adorent. Quant à ceux qui n'ont fait que du

bien, on les recouvre de terre lourde afin de n'entendre jamais plus la prière de leurs voix ! —

L'ENFER EST SUR LA TERRE !

Station de la Morgue ! — Au centre de Paris, sur la rive droite de la Seine, fangeuse comme il convient à une alliée de la Tamise, sur un quai désolé, s'élève la Morgue !

Vilaine petite maison, carrée, basse, humide, moitié chaumière, moitié monument, verte à la base, grise sur la façade, couverte en noir !

Tirez le cordon ! A la porte vous trouverez un vivant, et dedans cinq ou six morts étendus sur la pierre afin que les passants puissent les réclamer. — Quand ils l'osent !

Si l'homme vivant ne marchait pas, on le prendrait facilement pour un des cadavres qu'il garde. — Cadavres infiltrés, verdis, promenés par le fleuve ou l'égoût pendant des semaines entières, tellement macérés, défigurés, hideux, épouvantables, que leurs parents eux-mêmes n'y voient plus que du bleu. — Le bleu de la Mort !

C'est la froide et redoutable Morgue ! Elle recueille les plongeurs que le Désespoir attire au fond des eaux, au cœur des flammes ! — Les tristes plongeurs qui jamais ne reparaissent !

Passe le seuil, jeune philosophe, si tu veux connaître les hommes de ton temps. Commande à ton dégoût, approche de ces 514 morts, demande la cause de leur fin si dramatique, si solitaire. Et tu reconnaîtras que cette même société, qui les ex-

pose maintenant au public, leur a porté le coup et veut cacher son crime en lavant ces victimes !

Ce vieillard s'est noyé parce qu'il n'avait plus de pain ! — Cet artiste s'est pendu parce que la majorité de ses confrères a diffamé son cœur et nié son talent ! — Cette jeune fille a vu l'amant que préférait son âme devenir le mari d'une autre femme, et ne pouvant veiller dans les transports d'amour, elle a voulu s'endormir dans la tranquillité de la tombe !

Et pourquoi le pain manque-t-il aux vieillards ? — Pourquoi les encouragements sont-ils refusés à l'artiste ? — Pourquoi la beauté, la santé, les qualités du cœur ne comptent-elles plus dans les balances qui pèsent la fortune ?

Et pourquoi tous n'ont-ils pas droit au travail, droit à l'instruction, droit à l'amour ? Pourquoi la propriété, les autorités académique et familliale ? Pourquoi la souffrance de l'estomac, l'humiliation de l'intelligence et du cœur ? Pourquoi le long supplice de Caïn, la mort sanglante d'Abel ? Pourquoi le mal, le meurtre, la guerre ? Pourquoi l'outrecuidance du riche, la dépression du pauvre ! Pourquoi l'indigestion et la fringale ? Pourquoi la mort de l'homme par l'homme ?!...

L'Enfer est sur la Terre ! Porte ta croix, ô prolétaire ; travaille, travaille ! Donne la riche écume de ton sang pour la mousse amère des boissons frelatées ; donne la fine fleur de ta vie contre la mouture de la farine, contre du pain noir !

Station de l'Amphithéâtre! — Dans le monde *très comme il faut*, parmi les femmes nerveuses et blondes, il est de fort bon ton de rechercher des impressions rudes. Ces dames témoignent souvent aux étudiants le désir de visiter les salles de dissection. Elles disent, les misérables, que cela leur procurerait des émotions délicieuses. L'administration, généralement bête et faisant ordinairement tout mal, a du moins eu le bon sens d'interdire aux femmes l'entrée des préparations anatomiques. Cependant puisque vous y tenez, Mesdames, moi qui n'ai rien à vous refuser, je vais vous ouvrir à deux battants les portes de l'amphithéâtre!

— Mais avant, promettez-moi de me lire et de ne rougir point. Personne ne saura jamais que vous avez ouvert ces pages. Et si quelque maladroit parle de moi devant vous, virginalement vous [515] baisserez les paupières, tousserez en mi bémol et direz sèchement qu'une femme respectable ne saurait entendre mon nom. Ce petit mensonge vous fournira l'occasion d'une visite à votre confesseur. Et quant à moi, je ne me plaindrai pas d'être renié par vous en public, si, dans le particulier, vous faites bon accueil à ces très moraux et très seigneuriaux *Jours d'Exil*. Je serai très fier si vous vous entretenez avec moi seul quand il fait nuit bien noire, quand l'orage se réjouit au dehors, quand la douce veilleuse se consume en pleurant dans son vase d'albâtre, quand les rideaux de soie bien tirés encadrent

vos divins charmes dans leurs reflets bleus ou roses. De vous je ne demande que cela. Donnez ensuite ce que vous voudrez à votre curé d'abord, puis à votre époux. Et que le public se contente du reste ! —

Donc, entrez sur mes pas. Voyez apporter entiers et reconnaissables tous ces corps qui ne sortiront d'ici que par morceaux. Entendez résonner toutes ces têtes sur le dernier oreiller qu'elles auront en ce monde, le billot de bois dur où d'autres, par centaines, ont laissé leurs cheveux. Il en arrive ainsi vingt environ par salle ; à Paris, c'est au moins cent qu'il en faut par jour !

Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir !

Les étudiants courent à ces dépouilles comme les ânes à l'avoine ; ils leur font fête dans la langue des professeurs : un patois renouvelé du grec, très distingué sans doute, mais dont ils ne comprennent pas le premier mot, car ils sont bacheliers. Il fixent leurs cadavres, dans toutes les positions, à la table d'étain où l'on torture la mort ! Ils étendent les uns sur le dos, comme des crucifiés ; ils allongent les autres sur le ventre ; ils mettent ceux-ci par côté, ceux-là de travers, plusieurs la tête pendante, ou bien encore les pieds en l'air, souvent les bras repliés derrière les épaules, croisés, attachés là pour empêcher au corps de glisser !

Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir !

Ils essaient ensuite leurs instruments sur les doigts, les lèvres et les gencives ; ils rasent les cheveux et la peau du crâne pour en finir plus vite.

Le scalpel s'ébrèche, crie, grince sur les os de la tête. Eux y vont des deux mains.

Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir!

Quand toutes ces préparations sont terminées, ils se divisent les sujets, leur coupent les membres, les éventrent, leur ouvrent la poitrine, frappent à coups de marteau redoublés sur les crânes
516 sonores, détachent la calotte osseuse avec des crochets de fer, passent leurs doigts sur le siège suprême de l'intelligence humaine, sur ce cerveau si fin dans sa structure merveilleuse. Ils le font macérer dans l'eau, durcir dans les acides ; ils le coupent par tranches, le détaillent, le morcellent l'émincent, le pressent entre deux verres pour le regarder au microscope, le réduisent en une pâte sanglante, horrible à voir, qu'ils emportent sous leurs ongles, et qu'ils vous présentent, au bal, en vous tendant la main !

En avant deux ! Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir !

Ils enlèvent le nez et les oreilles, déchirent les muscles, tordent les entrailles, pincent les nerfs, brisent, torturent, hachent, dilacèrent, écartèlent, tenaillent chaque fibre du corps, mettent tout à nu : le sang, la chair, l'os qu'ils grattent, et la moëlle de l'os ; arrachent les dents, sortent la langue de la bouche et râclent les yeux ! — Les yeux si beaux ! !

Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir !

Puis ils bourrent le grand poêle ronfleur de graisses, d'estomacs, d'intestins, de poumons et de

cœurs qui crient, se tordent, pleurent, gémissent, sanglottent en brûlant et portent jusqu'aux nuages leur noire fumée, leur repoussante odeur, afin de témoigner en haut des sacrilèges de l'homme !

Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir !

Ils soufflent sur cet holocauste offert par eux aux Dieux des universités ; ils le font joyeusement flamber, y allument leurs pipes, se chauffent les mains, se frottent les jambes pour exprimer leur bien-être, et se lancent facétieusement à la tête des organes qui vivaient encore la veille ; ils s'en cachent dans les poches en manière de plaisanterie, posent leur pain sur leurs préparations, le portent à leur bouche avec leurs mains sanglantes. Et le reste des singeries... Rien n'est aimable comme les petits des bourgeois, les gracieux étudiants en médecine !

Si le cœur vous en dit, régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir !

Lorsqu'ils ont fini leur travail du jour, leur travail de fourmis, ils le cachent avec soin dans une poitrine ouverte et vide afin de le retrouver intact le lendemain, puis ficellent le tout, le couvrent d'un morceau de peau blanche, et s'en vont en chantant. De sorte qu'on peut voir, spectacle épouvantable ! des morts préposés par leurs bourreaux à la garde de leur propres débris ; des 517
morts qui font peur par l'expression de torture et de rage empreinte sur leurs traits ; des morts qui semblent se déchirer, se violer eux-mêmes, et souffrir de leur nudité bien plus que les vivants !

Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir !

Et quand ces pauvres morts ont subi les profanations de la curiosité vaine, il leur faut encore être souillés par la cupidité grossière. Après la grimace du singe, le coup de pied de la bête de somme ; après l'étudiant, le garçon d'amphithéâtre. Celui-ci malpropre, malôtru, malhonnête, malsain, hideux salarié de la mort, passe tous les soirs la revue des tables de travail. Restes d'hommes et d'enfants, tronçons de femmes et de vieillards, côtes, cristallins, ongles et poils, quarts de génitoires et moitiés de mamelles, ils rassemblent tout ce qui a servi dans une serpillière étroite, tellement ordurée que le diable ne la toucherait pas du fin bout de sa queue longue. C'est une confusion, une abomination, une répugnance, une pestilence dont rien ne peut donner une idée ; c'est à faire vomir un croque-mort !

Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir !

Combien de fils de famille se forment l'esprit et le cœur à cette grande école ! Ils en sortent ignorants, pédants, outrecuidants, docteurs enfin. Ils croient posséder le secret de l'existence parce qu'ils savent le siège précis du cœur et de la glande pinéale ! Ils se figurent connaître les causes de la maladie parce qu'ils constatent les désordres qu'elle produit ! Ils traitent les vivants comme ils écorcheraient les morts ! Il ne se rendent pas compte des ressources vitales ; ils affichent un souverain mépris pour la science humanitaire et voudraient substituer leurs petites formules aux grandes lois

de l'être ! Ils sont importants, dominateurs, beaux-diseurs, esprits-forts. La démangeaison les prend de faire parler d'eux en leur province, et alors ils deviennent agitateurs dans le vide, philanthropes par maintien, démocrates par ambition. Fiers de faire peur, convaincus de leur supériorité sur le peuple, prêtres de la matière, ils prétendent, comme les prêtres de l'esprit, à une dictature sacerdotale. Ils nient l'existence de l'âme, son immortalité, l'harmonie de la nature, les aspirations de l'humanité, la vie future, tous ces grands mobiles de la vraie morale. Ils se rient de la délicatesse, de la générosité, de la souffrance, de l'affection ; ils ont fait de l'amour la plus fatigante, la plus hébétante, la plus rebutante nécessité matérielle ; ils n'en parlent jamais qu'en se frottant.

518 Régalez-vous, Mesdames, voilà le plaisir (1) !

(1) Observation. — Les médecins me demanderont si je crois les dissections inutiles aux étudiants, et par quoi donc je les remplacerais ?

Distinguons, chers confrères. Les dissections sont utiles, mais non les forfanteries d'apprentis bouchers, mais non les gaspillages de chair humaine, mais non la malpropreté, le matérialisme, la vanité, l'insensibilié, le jargon d'érudit qu'on en retire.

On a fait, dans ces derniers temps, un déplorable abus de la théorie, dans les études médicales comme dans toutes les autres. On a rendu la science anatomique fatiguante, impossible à force de minuties. En voulant tout savoir on a fini par tout désapprendre.

Je demande à mon tour si les détails fastidieux des traités descriptifs ne sont pas inutiles pour les trois quarts au moins des étudiants en médecine, s'ils ne leur deviennent pas nuisibles même en les détournant de la grande observation

— J'ai découvert l'horrible réalité de vos souffrances, ô travailleurs ! [519] Je les ai dites comme elles sont afin d'allumer la rage en votre cœur, afin qu'elles soient imprimées une fois et ne puissent plus être démenties par personne.

J'ai marché jusqu'au bout le chemin de votre

des lois de la vie ; je demande s'ils ne sont pas oubliés aussitôt que retenus par cœur, et s'ils trouvent jamais leur application dans la pratique ordinaire ?

Quand renoncera-t-on donc une bonne fois à la stupide prétention de faire des encyclopédistes avec tous les petis paysans qui pleuvent à Paris chaque année des parties les plus éloignées de l'empire pour se faire raboter un peu. Je veux bien que la nation frrrançaise soit délicate, sensible, intelligente et maligne entre toutes ; mais enfin chacun de ses membres ne peut espérer devenir un monstre de savoir un immortel, un académicien !

Pour ma part, je suis persuadé que les dissections nombreuses et assidues ne sont nécessaires qu'aux chirurgiens, physiologistes, micrographes, oculistes, et autres espèces particulières. A ceux-là suffiront amplement les corps qui leur sont légués par des dons spéciaux. Au surplus, qu'ils s'en contentent ou pas, qu'ils s'arrangent comme ils voudront, ils n'ont pas le droit de toucher aux autres et de faire payer l'impôt de la mort, le tribut des corbeaux, aux malheureux si crucifiés déjà tout le temps de leur existence !

Je viens de dire que les anatomistes hériteraient des cadavres pour exercer le talent de leurs doigts. Je ne crois pas être utopiste, en effet, lorsque j'avance que dans un quart de siècle, les hommes rassurés sur la future destinée de leurs âmes n'attacheront plus une aussi grande importance à la conservation de leur argile dans un lieu consacré.

Moi-même, bien qu'il me fût plus agréable de reposer après ma mort dans le lit bleu des eaux, je n'hésiterais pas cependant à léguer mon corps, s'il devait leur faire grand plaisir, soit à mon bon cousin et ami le docteur Charles Viard, soit à mon ancien camarade d'internat, l'habile professeur Broca, soit au savant et célèbre ophthalmologiste

croix ; j'ai fait, je vous le jure, tout ce que pouvait ma force.

Si mes efforts ont été trahis par le dégoût, la fatigue et la longueur de la route, pardonnez, pardonnez-moi, mes frères, ne me retirez pas votre estime, ne me blâmez point !

Ah rude était la tâche ! déserte, inconnue la des-

M. Desmarres. Je serais sûr du moins d'être utilement employé pour le progrès véritable de la science, et traité par eux avec tous les égards dus à mon bon vouloir.

Combien d'amis de la bonne médecine et des bons médecins, combien de malades reconnaissants agiraient comme moi. N'avons-nous pas vu M. Orfila faire promener dans l'école sa popularité défunte et livrer son grand cadavre à ses chers étudiants ? Que d'hypochondriaques, d'esprits originaux, excentriques, observateurs et curieux voudront qu'on sache à quelles affections ils ont succombé, surtout quand les connaissances médicales, plus généralement répandues, permettront à chacun de risquer sur son mal une opinion personnelle. — J'affirme que ces donations satisferont, et au-delà, le zèle des plus zélés.

En effet, si j'ajoute à cela la vulgarisation des découvertes du docteur Auzoux, la certitude que bien d'autres inventions de ce genre seront faites dans l'avenir et mises à la portée de toutes les intelligences, je forcerai les plus savants à convenir que les dissections peuvent être singulièrement restreintes. Elles deviendront pour l'étudiant un travail exceptionnel, destiné seulement à vérifier les données acquises dans les livres et près des cadavres artificiels. — Je fais toujours mes réserves pour les hommes spéciaux, habiles à découper ; il n'est pas prudent de chercher noise à ces gens-là.

Ainsi seront épargnées aux jeunes gens ces études répugnantes et pénibles qui blasent leur cœur, matérialisent leur intelligence et trop souvent détruisent leur santé. Certainement il faut des anatomistes, des chirurgiens, des menuisiers et des micrographes. Mais pas trop n'en faut', comme dit la ritournelle de mon pays.

cente aux Enfers! Sous mes pieds roulaient les cailloux, sous mes mains criaient les ronces ; j'étais plongé dans les ténèbres ; les vapeurs du soufre, la poussière me suffoquaient.

J'ai tenu bon cependant. Et j'ai fourni ma course. Et je suis de retour à la douce lumière!

On m'avait élevé pour faire un bourgeois, non pas un homme. Tenez-moi compte, prolétaires, d'une bonne volonté qu'on trouve si rarement dans la classe moyenne. Ne me rejetez point si je suis plus faible que vous.

Car la franchise est une force. Car la plume détruit bien des résistances contre lesquelles se briserait le marteau dur. Et souvent le plus fort a besoin, sur la terre, d'un plus petit que lui.

520 S'il arrivait toutefois qu'on vous excitât contre moi ; si les gens de parti vous enseignaient à me maudire, comme ils l'ont déjà fait...

Et bien! je supporterais cette malédiction même avec le courage passif de l'homme souvent méconnu. Je me dirais :

Travaille, travaille, marche en avant, poète, porte ta croix aussi jusqu'au seuil de l'Humanité future.

L'ENFER EST SUR LA TERRE!!!

LE LAC D'ANNECY.

Annecy, Juillet 1855.

« L'eau, c'est la Liberté ! »
Jours d'Exil. — 1re Partie.

I

J'ai respiré sous bien des cieux ; j'ai côtoyé bien des rivages, franchi bien des frontières ; j'ai connu beaucoup d'hommes, parlé beaucoup de langues, depuis celle dont les mères bercent leurs nouveaux-nés jusqu'à celle que soupirent les femmes dans le délire d'amour ; j'ai conduit bien des proscrits à leur demeure dernière ; j'ai ri quelquefois, plus souvent j'ai pleuré : toutes les émotions que l'homme peut ressentir ont été miennes. Et je ne sais pas encore ce qu'est le bonheur. Le bonheur dont on parle tant en mangeant, buvant et faisant vie qui dure... je ne le connais point !

Moins je le trouve cependant, et plus je le poursuis. Plus mes forces s'affaissent, plus mes pensées s'élèvent ; plus s'attarde ma santé paresseuse, et plus mon imagination vagabonde s'élance en avant. Plus je me sens plongé dans le gouffre du Désespoir, et plus je me débats, saisis-

sant de mes mains les rares brins d'herbe qui croissent sur la pente des abîmes inconnus.

L'impatience qui dévore ma vie s'accélère à chaque seconde [522] comme le mouvement de la pierre qui tombe. Les années et les jours accroissent la pesanteur du fardeau qui m'accable. Souvent la respiration me manque, et mille pensées étranges frappent mon cerveau de leurs rumeurs confuses. Souvent l'Inspiration et l'Ennui se disputent sans raison mon âme palpitante ; plus souvent encore, je laisse la vie s'échapper de mon être, comme une liqueur empoisonnée, d'un flacon de cristal...

C'est trop végéter par la pensée, c'est trop souffrir ! Je veux me raidir contre toi, Désolation muette, dont le regard me tue. Je veux renaître à la vie qui s'agite à mes côtés ; je veux reprendre racine dans le sol fertile où fleurissent les gazons et les myosotis. Haletant, submergé, sur le point de mourir, je veux étreindre toute chance de salut : fleur de nénuphar, cœur de femme, douce haleine d'enfant. Je veux l'aimer, la bénir, la couvrir de mes derniers soupirs, de mes tristes baisers !

Je veux m'emparer des cieux et des eaux, de la terre verdoyante, de la brise qui guérit la fièvre, et du chant de l'oiseau qui repose doucement les âmes fatiguées. Je veux revenir aux amours de ma jeunesse !

Ah ! s'il n'est pas trop tard... je veux dire à la rapide seconde : Belle, trois fois belle, promesse d'infini bonheur, arrête-toi ! Idéal Idéal, dévorant

météore que je n'ai vu qu'en rêve, je t'ai saisi; tu m'appartiens! Magnifique Nature, je veux répondre à tes grands sourires, aux mille voix de tes sublimes harmonies ; je veux chanter avec toi l'hymne des matins et des soirs!

S'il n'est encore trop tard... viens, ô la préférée de mon cœur, entoure ma tête de tes cheveux, attire mon regard jusqu'au fond de tes yeux, fixe-le, garde-le! Que je ne voie plus ce monde infernal! Que je ne sente plus ma poitrine oppressée du poids de l'humaine argile! Que la solitude à deux se fasse dans mon âme!

S'il n'est encore trop tard... conduis-moi sur les bords du lac enchanté. Nous nous coucherons parmi les hautes herbes de la prairie ; tu pencheras sur ma bouche tes lèvres caressantes, tu murmureras un soupir et dira doucement :

« Pourquoi songer toujours? Pourquoi réveiller, provoquer la pensée torturante? Pourquoi chercher si loin le bonheur qui nous suit, ô pauvre âme inquiète?!

» Vois la neige de Juillet dormir sur le granit, comme sur la face d'un pénitent la larme d'extase échappée de ses yeux! Entends le grillon dans l'herbe, la source des vallées; suis l'étoile [523] et le soleil dans leur cours qui ne varie point. Tout est heureux au monde. Renais, renais encore!

» Arrive à point qui sait attendre. La Félicité est femme, et la femme n'est point farouche; celui-là peut l'atteindre qui ne la fatigue point d'irritantes poursuites. Suis la femme qui t'appelle

sans la devancer jamais; aime à son heure, et non pas à la tienne; elle saura te conduire à travers les écueils du monde et sur l'abîme des eaux. Ne lui demande ni le temps qu'il fait, ni l'heure qui sonne. Eh! qu'importe la vie de ton corps, si ton âme est joyeuse!

» Viens! L'univers est beau, le firmament est pur; l'onde est légère aux rames, et facile au bateau qui la fend de sa proue! »

II

La surface des eaux est unie comme une glace de Venise; le ciel y reflète les plis de sa robe d'azur, les mille dentelles de ses nuages blancs, ses horizons noirs d'orages. Au fond du lac reposent les ombres des Alpes, colossales guerrières vaincues dans les déluges et couvertes depuis par le linceul des neiges Dans le lointain courent les barques avec leurs voiles déployées, leurs voiles latines qui fendent l'air comme des faulx tranchantes.

Je m'élance, avec celle que j'aime, sur la plaine inconstante. Les flots nous balancent dans leurs baisers humides; ils écoutent la cadence de nos rames et s'écartent, dociles, pour nous laisser passer. Sur les hautes cimes la Tempête en délire secoue sa crinière frémissante. Oh laissons la rugir! Aimons-nous, aimons-nous!

Que m'importent le nom de ces montagnes et la partie du monde où me surprend une seconde

d'amour? Que me font le présent et le passé, les hommes et leurs querelles, et leurs discours trompeurs? En quoi me toucherait toute la gloire qu'ils donnent ou toute celle qu'ils promettent? J'ai perdu jusqu'au souvenir de mon nom, jusqu'à la conscience de ma nature humaine; [524] je ne sens plus battre mes artères; ma poitrine se soulève à peine.

Europe! ô misérable arène d'ambitions furieuses, tu peux verser ton sang dans des guerres insensées! Moi j'ai prévu ton sort, j'ai voulu conjurer le coup qui t'attendait : et tu m'as lapidé!

Et tu m'as lapidé!.... Maintenant je suis las, je dors, et je rêve, et je chante :

« N'effacez pas, ô vagues, le sillon des nacelles joyeuses! Brise, n'emporte pas le parfum des haleines unies! Je veux mourir sur l'eau. L'eau, c'est la vie, la joie, le Léthé des douleurs, le baume à la blessure, la fraîcheur à la fièvre, la pureté, la résurrection pour ceux qui sont morts, le miroir de l'Avenir et de l'Infini. — L'eau, c'est la liberté! »

III

O Savoie! j'aime ta sauvage nature, promettant la fécondité comme une vierge amoureuse; j'aime les douces brises de tes montagnes parfumées d'infinies senteurs; j'aime ton ciel qui rappelle les matinées de Naples et les soirées d'Irlande! J'aime ta grandeur et ta force!

Oui, j'aime le pays des Alpes décharnées et des

vallées fertiles, la patrie de l'aigle et du roitelet, du sapin et du saule, du chamois et de l'ours fauve !

Voyez-la ! Sa tête est couronnée d'un casque de glaciers ; elle élève jusqu'aux cieux son rouge panache de rhododendrons ; à ses pieds s'étalent les beaux lacs d'azur et les verts rubans du jonc flexible, les sources thermales qui rendent la santé, les mines qui donnent la richesse, les plaines aux grains d'or, les prairies plantureuses. Sur ses robustes flancs croît la vigne, la toujours jeune, l'enivrante, l'amoureuse, la patronne des joyeux délires qui grandit au choc des coupes et mûrit, étendue sous le grand soleil, paresseuse comme un lézard vert !

525 J'aime le pays où les éléments amis se fascinent, s'enlacent, se pénètrent et se marient dans de puissants transports ; où l'on trouve de l'eau sur le faîte des rochers, des rochers au fond des lacs, des nuages balancés aux flancs des précipices, des vallées captives dans des géhennes de pierre, de la glace en été dans des maisons antiques, de la chaleur en hiver, dans des campagnes fortunées qui rappellent les tiennes, Andalousie la belle !

J'aime les riches torrents étendus sur les côtes des monts, comme des fils d'argent sur le front des vieillards ; les cascades qui secouent dans l'air les mille pans de leurs robes ; l'arc-en-ciel qui se mire paisiblement dans le chaos des neiges et la poussière des eaux ; j'aime le *Fier* majestueux et limpide, qui roule ses ondes tournantes à travers

les ravins, pareil à ces héros de nos luttes civiles, intrépides dans les mêlées, pleins de sérénité dans leurs familles, pareil à vous, Guillaume Tell, Washington, Buonarroti, Bolivar !

J'aime le pays où le ciel et l'eau rivalisent de clartés ou d'horreurs noires, où les panoramas sont grandioses, les monts roses et argentés ; où tout est ferme et droit : le sapin sur les pics, les saisons sur leurs trônes, et l'homme sur un pauvre bateau que flagelle l'orage, ou dans l'âpre montagne où se réjouit la bise des hivers !

J'aime la patrie des vaillants et des forts, la Savoie batailleuse, pépinière de guerriers. J'aime les trois couleurs et la croix de ses bannières. J'aime les braves gens qui rendent amour pour amour et franchise pour franchise; dont le foyer est large et l'âme ouverte, qui ne font mordre à leur feu que des gros troncs de chênes, à leur cœur, que de grands sentiments.

Ici tout est neuf, tout est pur. L'air est bon aux poumons ; la terre est arrosée d'azur, de soleil, de fraîcheur et d'eaux vives ; le bonheur crie dans l'eau, dans l'herbe, dans la fleur. Les bains sont salutaires; les zéphyrs vous caressent avec tant d'amitié ! L'orage est sur les cimes, et la joie dans les plaines.

Et penser qu'il y a des plantes, des oiseaux et des jeunes filles qui s'étiolent dans les villes mansardées, quand il est sous les cieux de semblables

oasis ! Oh les grands détenteurs d'argent et de terre, les petits émules de ceux d'Irlande qui bannissent les [526] pauvres des magnificences de la nature, c'est ici surtout que je les maudis ! Non certes, ce n'est pas moi qui vous encenserai, riches industriels et agriculteurs de la pauvre Savoie.

22 *juillet*. — Au pas de lourds chevaux, sur un char d'épis d'or, l'Eté bruni parcourt les champs...

Du haut des monts descend la fraîche Déesse, la Flore des Alpes, l'enchanteresse, la diaprée, qui lui tend les pans de sa robe gonflés de mille fleurs. Elle a recueilli le sainfoin écarlate, les labiées animées des abeilles, les orchis aux figures allégoriques, le chanvre aux enivrantes senteurs, la mélisse et le chèvre-feuille, la pervenche aux yeux bleus et l'églantier des bois.

Oh combien tu en as séduit, et des plus grands, Flore préférée des cieux, riche des trésors de tous les climats ! C'est toi qui portes dans les longues tresses de tes cheveux, de ta tête à tes pieds, la rose rouge des Alpes, l'étoile bleue du Saint-Bernard, la véronique des vallées, la germandrée du roc et les myosotis qui bordent les torrents. C'est toi qu'aimèrent Jean-Jacques, Candolle, Humboldt et Saussure, toi qui rends les sentiers de l'Exil moins déserts et ses heures moins longues à mon ami Vallier.

La robuste Cérès des plaines, l'Ondine voluptueuse des ruisseaux, la Naïade aux cheuveux d'or,

qui se baigne près des rives du lac, se reposent des chaleurs sur les foins embaumés. Elles présentent à l'Eté qui passe leur large corbeille aux couleurs changeantes. Là sont les trèfles à la corolle sucrée, les innombrables légumineuses dont les ailes blanches, bleues, jaunes et roses, se perdent dans les herbes comme autant de papillons. Là sont encore les renoncules touffues, les aigrettes aériennes des graminées, les pavots écarlates, les bleuets des blés, le tournesol gêné dans sa tournure de grand seigneur, les lys et les nénuphars aux couronnes d'or et d'argent, les hampes élancées du jonc, la marguerite qui sait les secrets de l'avenir, et la reine des jardins, l'adorée du rossignol, la rose.....

Ils viennent aussi voir passer le char de leur grand ami, les oiseaux joyeux qui peuvent chanter toujours sans jamais se lasser de leurs chants.

« Salut! disent-ils, Eté béni qui nous donne la lumière et la chaleur, les longues matinées et les soirées rêveuses, les fruits [527] du cerisier, les groseilles rouges et blanches, la fraise des coteaux, le muguet des vallées, les grains, les bois, les haies, pour nous et les petits de nos amours.

» Nous sommes nombreux dans ce pays, nous y sommes heureux. Nous volons du marais au glacier, du mélèze au sureau, de l'abîme aux nuages; nous peuplons tout, les herbes des prairies et les fentes des rochers. Notre vue peut saisir toutes les merveilles de la nature rassemblées autour de tes

rives, ô cher lac enchanté! Nos frères du Léman sont tristes et solitaires; la nature qu'ils habitent est trop vaste pour leurs ailes et pour leurs voix; ils ne peuvent ni se parler, ni se poursuivre d'un bord à l'autre de l'immense nappe de cristal; ils sont divisés comme les hommes: les uns restent Suisses, les autres Savoyards.

» O radieux Eté! pendant tes jours de fête, nous n'avons pas à craindre le fusil du chasseur. La caille au rappel sonore et la perdrix glaneuse peuvent chanter à plein gosier les moissons et la verdure! »

VI

Ce sol que mes pas mesurent, celui-là le foula qui s'appelait Jean-Jacques. Sur la colline prochaine on peut poir les ruines de la maison qu'il habitait (1). Au milieu de cette nature calme se re-

(1) Le culte des grands hommes ne rapportant rien encore dans la pauvre Savoie, le propriétaire de l'emplacement sur lequel est situé l'ancienne maison de Mme de Warens, laisse les orties se repaître de ses dernières pierres. Dans quelques années, quand les bords du ravissant lac d'Annecy seront mieux appréciés et plus visités par le gros des touristes, ce même propriétaire se sentira pris d'une vénération subite pour la mémoire du citoyen de Genève et fera pieusenent relever sa demeure. Oh le fameux traquenard que ce sera pour le positivisme enthousiaste des Insulaires! — Qu'on vienne me dire après cela que les propriétaires ne sont pas artistes, intelligents et sensibles! Ils daignent faire entrer dans leurs profondes spéculations la célébrité d'un pauvre diable de philosophe.....

posa [528] quelque temps sa pauvre âme qui, plus tard, devait tant souffrir.

Singulier homme encore ! Tourmenté par ses pensées, comme un octogénaire ; sensible, comme un enfant, à la moindre preuve d'affection qui lui était donnée ; tremblant, ainsi qu'un prophète, à l'heure d'inspiration; ferme, obstiné dans son inexorable logique; tantôt transporté et tantôt abattu ; résigné dans toutes les épreuves de sa rude carrière; insouciant, comme un poète, de la vie quotidienne ; mené, ramené par une gouvernante qu'il n'aimait pas, mais qui lui était indispensable pour cirer ses souliers.

Tout rappelle son nom dans les contrées alpestres, en Suisse et en Savoie : les fleurs qu'il recueillait; les bonnes gens avec lesquelles il aimait à s'entretenir ; les chemins frais au bord des ruisseaux où il allait, tête baissée, poursuivant la pensée si prompte à la fuite ; les sources qui rient au ciel à travers leur voile de cresson vert ; les fauteuils de pierre dans la montagne ; les abbayes et les châteaux qui s'avancent dans les eaux du lac, sur des presqu'îles chargées d'arbres, pareilles à des bateaux de verdure. Il aimait tout cela !

Je me suis assis sur les degrés de cette maison qui tombe; j'ai repassé, dans ma mémoire, les épreuves que cet homme avait souffertes, et ses œuvres qui préparèrent une révolution dans les sociétés d'Occident. — C'était le matin; le soleil rougissait l'horizon, mettant en fuite les ténèbres

de la nuit avec sa poudre d'or. Et je me sentis tout frissonnant de ce divin respect que fait naître en nous le souvenir des grands mortels. Et je m'y abandonnai, bienheureux, sans compter les heures. Quand je redescendis la colline, le grand astre, le souverain, éclairait et vivifiait tout : il faisait un beau jour. Salut, Lumière! Salut, Pensée! m'écriai-je. Rien ne peut contre vous...

Aujourd'hui nous sommes à un demi-siècle de toi, formidable Révolution de Jean-Jacques et de nos pères ! Qu'as-tu fait cependant pour ceux qui manquent de toutes choses, pour ceux qui sont chargés de famille et d'impôts, pour ceux qui défendent avec leur sang l'héritage du riche. Spectre sanglant! dis, qu'as-tu fait pour eux?...

Qu'avons-nous fait nous-mêmes?... Rien encore, ô mon Christ! Et tandis que j'écris doucement ces pages, couché dans l'herbe, à l'ombre des haies fleuries, ou dans le fond de ma péniche balancée
529 sur l'eau bleue; tandis que je jouis du sublime spectacle de tes magnificences, ô Nature bien-aimée! tandis que je travaille en artiste, à mon heure, pour moi, selon les inspirations de mon âme... là, tout autour de ma demeure, sont des milliers d'hommes qui supportent l'écrâsant poids du jour ou le feu des hauts-fourneaux, mortel à la vie, pour enrichir l'exploiteur qui boit leur sang, appauvrit la moëlle de leurs os et fait croire, ô malheur! qu'il les *entoure d'une paternelle sollicitude!*... Et le fait croire et dire à ceux-là même,

ô prolétaires, que vous regardez comme les plus dévoués de vos défenseurs!! (1)

Tant que le Travail ne sera pas pour tous ce qu'il est aujourd'hui pour moi, délassement et volupté ; tant qu'il y aura misère, oppression, guerre et parasitisme dans les sociétés aux mamelles flétries... ne te repose pas, ô mon âme ! ne te fais pas complice du crime ou seulement de l'indifférence des heureux de ce monde.

Bonne est la poésie riante pour les hommes heureux, pour les sociétés justes, pour les temps de paix et de liberté. Le rossignol respecte la tristesse de l'hiver, il ne chante ses amours qu'aux belles nuits de printemps. Je ne veux pas non plus insulter à la misère de ceux qui souffrent ; j'aurais plutôt honte de ne point la partager !

Il ne m'est pas donné d'alléger leurs privations matérielles : personne ne le pourrait. Tout ce qu'on jette de liberté, de fortune et d'avenir à l'abîme des douleurs modernes ne profite, forcément, hélas ! qu'aux traitants et aux despotes. L'aumône est insultante, et le sacrifice inutile aujourd'hui. Le fer ne se brise qu'avec le fer, l'argent ne cède qu'à l'argent ; la misère ne peut guérir que par l'excès de la misère. Il faut que le Mal, l'Iniquité, l'Humiliation, et la Faim, et la Désespérance grandissent, grandissent encore ! Il faut qu'elles ravagent les sociétés comme des louves pressées de fringale !

Oh du moins, puisqu'il en est ainsi ; puisque,

(1) V. la *Cornélia d'Alfi* de M. Eugène Sue.

seules, les sociétés peuvent remuer les sociétés ; puisque, seule, la guerre peut réveiller les révolutions endormies ; et puisque je ne suis qu'un homme sans or, sans ambition de pouvoir, sans intrigue, sans autre puissance que la pensée... Puisqu'il en est ainsi...

Je resterai dans la médiocre aisance que m'a faite le hasard ; [530] je remuerai des idées scandaleuses, je fouetterai des vengeances fécondes, je ferai crier le Pamphlet strident et l'amère Ironie !

J'enroulerai des serpents autour de mon bras. Et je ne craindrai que leurs morsures. Et je frapperai de leurs têtes à droite, à gauche, en haut surtout, les entrailles trop pleines ! Et je troublerai leurs digestions et leurs nuits béates !

Aux événements je dirai : galopez, golopez sur des chevaux de bataille, roulez au bruit du canon, devancez la fanfare des clairons éclatants ! Guerre, rends-nous la Paix, et toi, Vol, la Justice, et toi, Prostitution, l'Amour ! Débordez, Torrents de fange et de luxure, sur cette société noire ! Escadrons ennemis, Venins et Fléaux, épaves de l'Enfer, broyez les hommes, violez les femmes, dansez, trépignez sur les villes fumantes ! Qu'on ne sache pas d'où vous venez, où vous allez ! Qu'on ignore pourquoi vous avez commencé, pourquoi vous continuez, comment vous finirez ! Que je vous suive, moi seul, échevelés, salaces, inassouvis, jusqu'à la mer de sang où vous irez vous débattre et mourir. Je vous ai donné la note de l'harmonie, la mesure de la valse, quand j'ai crié : HURRAH !!!

..... La trentaine mord dans mes cheveux comme la flamme blanche sur les charbons, comme la neige sur les sapins noirs. Et je n'ai rien encore fait pour vous, Humanité ma mère, de ce que je rêvais ! Oh que l'Inspiration est capricieuse et fugace! Comme elle épuise et fait trembler ! Oh que notre force est peu de chose quand nos désirs sont sans limites ! La pensée parcourt les temps et les univers en une seconde, et la plume ne saurait écrire, hélas ! qu'une lettre à la fois. L'instinct de la justice, la passion du vrai renversent en une minute les sociétés iniques ; le fusil et le sabre ne tuent pas même un homme sur dix coups ! Cependant fais ce que peux, ma force, advienne que pourra ! Que du moins, à l'heure suprême, il me soit permis de croiser mes bras sur ma poitrine et de dire en m'endormant : j'ai conduit mon sillon, à ma peine j'ai suffi tout seul, et je me décore de mes propres mains de l'ordre du Bon Vouloir !

V

531 Au matin, le terrible soleil embrasse l'onde, comme l'amant qui s'éveille, sa maîtresse adorée. Il la caresse, la serre, la couve, l'échauffe, l'étouffe de ses rayons ardents ; il aspire son haleine ; il la fait rougir, frissonner, et se tordre, et mourir, en plongeant ses mille regards de feu dans ses milliers d'yeux verts.

Gloire à toi, saint **Amour** !

La bergeronnette des rivages chante : « Joie ! Joie! Je suis la sœur de Vénus, mère d'Amour et des Grâces. La même heure nous vit naître de l'écume des flots, et le balancement de mon corps rappelle le voluptueux frisson de la vague qui me donna le jour. Je suis fière et coquette ; je m'élève dans l'air, entraînant mon amant à ma suite. Nous nous poursuivons, nous agaçons, nous chatouillons des ailes. Et quand nous avons trop aimé, nous buvons à longs traits la fraîcheur du lac bleu.

» Gloire à toi, saint Amour ! »

Quand le soleil arrive au plus haut de sa course, l'aigle royal s'élance du sommet des glaciers. Son cri superbe ne parvient pas jusqu'à nous qui nous traînons péniblement sur terre. C'est l'aigle qui dit à l'astre des jours : « Salut ! Salut ! aimant de mon regard, ô souverain des mondes, Phœbus aux cheveux d'or ! Quand tu te lèves, les plus beaux peuples se prosternent pour chanter ta gloire. Et quand tu te couches, les peuples les plus braves déploient leurs voiles pour suivre au sein des mers ton brillant incendie. Moi, j'aime ta lumière et ta fécondité. Et quand tu embrâses la voûte bleue, je tords mon cou sur le cou de ma compagne fauve, et je chante et je dis : sois heureuse, ô ma reine, d'être aimée par le roi des cieux. Et nous crions tous deux :

» Gloire à toi, saint Amour ! »

La carpe dorée vient dormir sur les ondes. Oh que le poisson [532] est heureux dans l'eau! Rien n'arrête sa course rapine ; il n'est point fatigué du contact de ses semblables ; il ne parle pas : c'est une peine de moins qu'il se donne pour arriver au même but que les hommes bavards. A lui l'air et le soleil pour épancher sa joie; à lui les pierres et les abîmes pour cacher sa tristesse. A lui les insectes aux ailes d'argent ; à lui les petits innombrables enfantés sans douleur en un jour de soleil.

Gloire à toi, saint Amour !

Le pêcheur chante :

« Quand le soleil est bon, quand l'oiseau dort sur l'arbre,
Quand le poisson joyeux songe à l'amour dans l'eau,
Quand la brise des monts, en courant sur le marbre,
Devient fraîche et douce au repos :
» Moi je rame et je sue, et pour ne pas mourir
Je présente la mort à plus faible que moi.
Ainsi passe la vie : souffrir force à souffrir,
Le crime a pris force de loi.

» La joie n'est que dans la tombe,
Le sommeil, que dans la nuit ;
Tout le jour l'homme succombe,
Son dur labeur est maudit !
Nous n'avons plus sur terre
Qu'un seul plaisir permis :
De faire
Des enfants à minuit.

» Gloire à toi, saint Amour ! »

Comme un vieux grenadier sauvé de la campagne de Russie, l'Hiver s'est enfoui dans son manteau de neige. Longtemps séparé de la terre qui le pleure, le soleil revient s'étendre dans la couche de l'épouse ; il fait rougir les roses et les cerises sur ses heureuses joues. La robuste Savoie semble parée pour des noces. Elles a ses ruisseaux pour collier d'argent, ses forêts de pins et de châtaigniers pour couronne ; le firmament est son voile d'or et d'azur ; les nuages ceignent ses flancs d'une écharpe légère. Le rossignol parle d'amour quand les cloches des hameaux sonnent les complaintes de l'Angelus et du Couvre-feu. C'est à ces heures dangereuses que l'esprit vient aux filles...

Gloire à toi, saint Amour !

533 Lorsque déclinent les ardeurs du jour, les petites filles baigneuses suivent le bord des prés. Elles recueillent des scabieuses et des renoncules, les étendent sur l'herbe et dansent autour en se déshabillant. Comme des nymphes surprises, elles serrent, au moindre bruit, leurs chemises de toile sur leurs épaules blanches, tâtent l'eau de leurs pieds mignons, se sauvent, reviennent en poussant des cris joyeux et de longs éclats de rire. Enfin les y voilà jusqu'au cou, les petites folles. Celle-ci veut faire des ricochets avec des cailloux plats ; celle-là poursuit les vertes demoiselles ; l'audace de la plus grande excite l'émulation de ses compagnes ; la plus jeune cache sa figure

effrayée dans les longues boucles de ses cheveux.

Pauvres enfants ! Aujourd'hui vous avez encore la santé, l'innocence, le bain limpide, le chaud soleil, et sous vos montagnes aimées, un abri pour le soir. Puissiez-vous ne pas pleurer tout cela quelque jour ! Puisse l'Emigration à la jambe maigre, la vieille marcheuse en haillons, ne vous conduire point dans les cités lointaines ! Puisse-t-elle ne point vous livrer, la recruteuse infâme, à la prostitution, au mal, à la nostalgie, aux nuits sans sommeil, aux jours sans pain. Gardez-vous de la Cupidité, la conseillère barbare qui conduit aux abîmes. Aimez, et vous vivrez auprès de qui vous aime, au rustique foyer. L'Amour est assez fort pour racheter de la Mort !

Gloire à toi, saint Amour !

Le soleil s'endort, illuminant les entrailles du granit et les ondoyants panaches des sapins. Frappé par les vents, le peuple des joncs sonores élève dans les airs ses mille voix frissonnantes :

« Nous sommes les premiers-nés de la terre vierge qui dort au fond des eaux. Nos nourrices sont les vagues qui nous couvrent de leurs langes transparents et nous bercent mollement au murmure de leurs lèvres. Nous sommes beaucoup d'enfants ; la jeune Terre, notre mère, est maigre et prisonnière dans les abîmes humides ; elle nous envoie vers le jour et l'air comme autant de soupirs d'espérance. Nous marchons à la conquête de l'élément limpide comme, parmi les hommes, les

pionniers de la pensée s'avancent à l'assaut des consciences froides. D'abord nous luttons avec peine contre la fureur des vagues, les secousses désespérées des vents et les barques pesantes. Puis nous croissons et multiplions ; nous nous tassons, croisons nos racines, les enfonçons dans 534 la vase et le sable, dipersons nos graines autour de nous et surmontons toute résistance.

» Alors nous prenons un pied,... deux pieds,... puis quatre. Nous envahissons, resserrons l'empire du vieux Neptune au trident ramolli ; nous caressons les lames et modérons leurs élans par nos discours trompeurs. Chaque année nos plus braves succombent, et nous avançons sur leurs dépouilles comme, dans la bataille, les soldats enivrés. Entre nos pilotis un nouveau sol se forme ; il monte, il monte... la terre arrive enfin à la surface de la plaine aqueuse. C'est en vain que plus tard le flot hurleur veut reprendre ce qu'il a perdu : la terre résiste à tout ; nous combattons pour elle !

» Et quand elle a vaincu, les herbes plus heureuses et plus frêles, les plantes parasites s'étalent sur son sein plus gonflé, bruni par le soleil. Nous leur laissons la place. Car nous aimons les grandes luttes, la guerre des éléments et la tempête folle qui nous bat de ses bras. Et nous traçons toujours, plus avant, plus profond. Car nous sommes les vertes tiges de promesse et les fleurs d'alliance que la Nature, dans sa sollicitude, fait prospérer, aimer et reproduire entre la terre et l'eau.

» Gloire à toi, saint Amour !

Oh qui pourrait, Nature, célébrer dignement les mystères et les ressources de ton infinie fécondité?! C'est toi qui fais vivre la mousse contre le rocher, l'insecte dans les herbes, et dans le marais, au milieu des eaux grandes, la fauvette bavarde qui construit son nid avec plus d'art que l'hirondelle, et le suspend par des fils, comme un hamac, entre les roseaux agités par l'orage.

Ecoutez sa chanson :

» Je laisse au pinson les arbres du verger, au *roi de verdure* les haies touffues, la vigne en fleurs au linot, au verdier de la prairie, au martinet les ruines du manoir. Moi, j'aime les vapeurs tièdes qui dorment sur les eaux et les soupirs des brises à travers les herbes marines. Je suis l'amie du nageur et du nautonnier ; je les avertis de la présence des écueils, je leur signale l'orage qui va fondre sur eux. Et quand ils ne distinguent plus leur route qu'à la lueur sinistre des éclairs, je pousse des cris de détresse et les dirige, en volant, à la rive prochaine. Oh qu'il m'est doux d'aimer dans mon nid d'algues vertes, quand les élements font rage autour de moi, quand ils m'oublient dans leurs embrassements terribles, quand ils foudroient le chêne !...

« [535] Gloire à toi, saint Amour! »

Alors que les Ténèbres couvrent la terre de leur voile de crêpe, que la Rafale insensée fait éclater les cimes flexibles des saules et des peupliers d'Ita-

lie, alors que le bonhomme Minuit enfourne sa tête grise dans son vieux casque-à-mêche et promène ses douze bâillements de tonnerre dans les crevasses des rochers... Alors que le lys des vallées, replié sur sa tige, pleure la lumière absente, que le batelier diligent a jeté l'ancre fidèle, cargué les voiles, séché, verni, lissé sa barque si chère, comme ferait le cavalier pour son cheval... Alors que les Alpes tremblent, ainsi que de jeunes vierges, aux approches de la nuit...

A cette heure, le Chevalier du Lac s'élève lourdement au-dessus des abîmes ; c'est avec peine qu'il soutient à fleur d'eau son corps bardé de fer.

Le nom du Chevalier ? — S'appelle-t-il Humbert à la blanche main, ce chef redoutable qui, le premier, porta dans les batailles la croix des ducs savoyards ? — Est-ce le Comte Verd, exterminateur des Maures ? — Est-ce Philibert-Emmanuel, le glorieux vainqueur de Saint-Quentin ? — La légende reste muette. Le gouffre gronde ; c'est du sang frais qu'il veut. Qu'on ne lui parle pas des morts ! Ou qu'on craigne ses colères sombres et les insatiables appétits que ce mot éveille dans ses entrailles !

« Qu'on amène mon coursier sarde ! Je veux gravir les monts confiés à la garde de ma race. » — Ainsi dit le Chevalier.

Tout autour du lac s'étendent des écuries de cristal rafraîchies par mille sources jaillissantes et parfumées de la senteur des herbes marines. Là, plus de mille chevaux sont enchaînés par des li-

cous d'or à des auges de marbre. Jamais plus beaux ni plus robustes ne se désaltérèrent dans les abreuvoirs d'albâtre des palais de Lydie; jamais ceux de Xerxès n'eurent si grande abondance de mélisse, de sauge et de menthe poivrée.

A la parole du maître ont volé ses pages empressés. Non jamais monture barbe n'entendit si tôt son nom que *Bravo*, le coursier sarde, quand les écuyers l'appelèrent d'un bout à l'autre des écuries sonores.

Il eût fallu le voir piaffer et faire jaillir du feu sous l'argent de ses sabots. Il eût fallu l'entendre traîner sa chaîne d'or sur la pierre veinée, puis franchir la porte en se dressant sur ses pieds de derrière!

536 On le selle, on le bride, on lui fixe aux jambes des fers palmés en moins de temps qu'il ne m'en faut pour vous le dire.

Dès que le coursier sarde sent dans sa crinière la main ferme de son maître, ses flancs s'élèvent et la sueur perle de ses poils luisants. Depuis deux ans il n'était pas sorti.

Et quand le Chevalier à la pesante armure enfonce le pied dans l'étrier, la Savoie résonne comme un tambour de bronze frappé de mille balles à la fois.

Il erre par monts, par vaux, le Chevalier du Lac. En le voyant, Phœbé joyeuse paraît se souvenir de son divin compère, Mars le redoutable,

quand il portait la cuirasse que lui forgea Vulcain.

Que cherche-t-il, le Chevalier ? — Des ennemis à combattre? Non. Il en a tant et tant étendu devant les pieds de ses chevaux qu'il a pris peur du sang et voit chaque nuit, dans ses rêves, des têtes séparées du tronc dont les yeux le menacent de leurs regards bleuâtres.

Que cherche-t-il, le Chevalier? — Des chamois et des ours? Non. tant de fois il a caché la lame de son couteau dans la gorge des chèvres-mères, il a dépecé tant d'oursons, enfumé tant de renards, que la montagne est veuve de ses habitants, et qu'on s'y promènerait des années sans entendre les ébats de deux fauves.

Il restait encore au sommet de la Tournette neigeuse une couple d'aigles, fiers d'être restés maîtres de la contrée par la mort de tous les leurs. Ils ont trop chanté, l'autre soir, le coucher du soleil. Et le Chevalier sanguinaire les a découverts dans la nuit. De son gantelet de fer il a pesé sur la femelle qui couvait ses petits : il a tout écrasé.

Et l'aigle-mâle a tenté de lui crever les yeux, mais il a brisé son bec sur le cimier du casque de combat. Mourant de douleur, il a quitté sa montagne natale, et depuis cette nuit funeste il parcourt les Alpes en gémissant. Il ne veut plus d'autre compagne ; il bat les aiguilles des glaciers de son aile tremblante, et boit de l'eau des neiges pour rafraîchir son sang.

Que cherche-t-il, le dur Chevalier? — Fascinés

par les reflets de sa cuirasse, les hideux enfants de la nuit lui font cortège.

Lui, de la pointe de son glaive brillant, écarte de sa tête ceux qui passent trop près; le sol en est tout noir. Ah s'il ne détruisait que les hiboux, le Chevalier du Lac!

537 Que cherche-t-il donc? — Il laisse son cheval marcher au petit pas; il n'a pas même toussé depuis qu'il est sorti de son palais humide. Et cependant ses regards sombres trahissent les sauvages ardeurs de ses entrailles. Il serre son coursier entre ses jambes maigres par un mouvement nerveux que je n'ai jamais vu faire aux cavaliers; ses dents grincent, sa bouche est remplie d'une écume rougeâtre : un tigre effraierait moins. — Que cherche-t-il, le Chevalier maudit?

— Ne t'impatiente pas, lecteur; tu ne le sauras que trop tôt si ton âme est sensible au récit des grands malheurs. —

Sous les bouleaux à blanche écorce, aux étoiles tremblantes, s'est endormie la bergère des Alpes. Sa gorge est nue, ses mains frissonnent, la sueur ruisselle de son front : elle rêve d'amour. — Colère des vents, ah laissez-la dormir!

Il l'a vue, le Chevalier du Lac : « Prépare tes épaules, a-t-il dit, mon bon cheval, pour ma fiancée nouvelle. » Et les sanglants désirs montent à ses tempes qui battent. Et le vertige court par sa tête. — Colère des vents, réveille, oh réveille la bergère au sein nu!

L'homme a mis pied à terre. Le cheval flaire les herbes embaumées. Le chien des troupeaux s'élance pour défendre sa maîtresse et tombe victime de sa fidélité. — Soyez honnête, mais soyez faible ; il vous en sera fait autant.

Il la charge sur le dos du fier coursier, le Chevalier maudit ! Des arçons de sa selle, il retire des cordons de soie tachés de sang et les passe sur les reins de la fille éplorée qui appelle sa mère. Deux nœuds, trois nœuds..... « Je souffre bien, crie-t-elle, mon gracieux seigneur, épargnez-moi ! — Et seule, la Tempête lui répond de son rire infernal.

Mais lui serre davantage l'enfant tremblante, et lui ferme la bouche avec la crinière de son cheval. Puis ramenant les deux bouts des liens meurtriers entre ses dents de marbre, il plonge ses éperons jusqu'à la racine dans le ventre de sa bête. — Ce n'était pas la première expédition de ce genre qu'ils faisaient ensemble.

« En avant, Bravo! Vole sur l'aile de la Nuit, par les ravins et les rochers, les forêts et les fondrières; suis la seconde qui passe ; étonne l'air et les vents par la rapidité de ta course ! La [538] fortune est belle. En avant ! En avant ! » — Il animait ainsi son cheval, le Chevalier du Lac.

Un bond encore ! Les voici sur le bord de l'abîme béant. Les roseaux frémissent aux hennissements bien connus du coursier ravisseur ; dans les mai-

sons du rivage les bonnes femmes s'agenouillent saintement ; l'Echo grelotte dans sa robe grise et redit les monotones exorcismes du clergé savoyard.

Un bond, un bond encore! Les voilà suspendus entre le ciel et le gouffre ; l'eau tourbillonne, écume d'allégresse; un éclair aveugle le Chevalier qui pousse des cris de rage. En avant! En avant!

Comme un bloc de granit détaché du flanc des monts, le groupe vivant s'enfonce dans les flots qui ramènent sur lui leur vert linceul. Le lac pousse un long soupir de ravissement, il tient sa proie ; il ne la rendra plus!

Sans doute, hélas! le Chevalier va coucher la bergère des Alpes dans son lit de pourpre, et puis après, dans un des cercueils préparés pour recevoir les victimes de ses fougueux transports.

Le Silence dormeur s'étend un instant sur les traces que le Crime a laissées à la surface des eaux.....

Une heure après, sous le ciel étoilé, sur l'eau phosphorescente, un pêcheur dirige sa barque légère en chantant ses amours. Aux rayons de la lune il distingue deux corps qui paraissent et disparaissent à chaque instant. Il les atteint en deux coups de rame, puis à grands efforts, les couche au fond de sa barque.

L'un respire encore, le contemple avec toute la passion que donne un premier amour, et meurt.....

C'était la bergère des Alpes, la fille brune de *Menthon*, la fiancée du beau pêcheur de *Talloires*.

Pourquoi la Mort cruelle n'enlève-t-elle jamais les hommes qui goûteraient le mieux ses consolations amères? Dieu d'amour et de grâce, toi seul peux savoir ce qu'aurait donné le jeune pêcheur pour suivre son amante dans les grottes de cristal qui scintillent sous les eaux!

Il prend sa tête dans ses deux mains et se donne à pleurer. Oh que l'homme souffre quand les sanglots parviennent à forcer le passage de sa gorge!

Cependant la frêle barque est trop chargée. Pour la première [539] fois elle s'enfonce au-dessous du miroir d'azur et le flot, son ennemi, la déborde en grondant. Puis il vient mouiller les jambes nues du pêcheur et le ravit un instant à sa douleur profonde.

Le danger est pressant, mortel. Le robuste batelier veut séparer le cadavre de sa fiancée du guerrier bardé de fer qui la tient dans ses bras. Mais il ne peut les désunir. Tant sont tenaces les liens que tu tresses, ô Crime!

Une natte des cheveux de la pauvre enfant se voit sur le cou du Chevalier du Lac; aucune force humaine ne saurait détacher ces cheveux des chairs meurtries. Dans l'agonie de son honneur, sans doute la vierge a si fort serré la gorge du bourreau qu'elle a coupé de sa chevelure noire le collet de son haubert, et qu'il est mort étranglé.

La fosse mugissante s'entr'ouvre. Au fond sourient les poissons aux yeux verts qui se repaissent de la chair des cadavres. La barque enfin chavire. Le gouffre insatiable attire tout.....

Longtemps l'agile nageur dispute à l'élément furieux les restes de son amour. Mais ses forces s'epuisent; il abandonne au destin ce qu'il avait de plus cher, et l'instinct suprême de la conservation lui revient pour appeler à l'aide.

C'est la pointe du jour. Les paysans mettent le nez à leurs fenêtres de papier gras et se frottent les yeux pour voir d'où partent les cris de détresse. Ils courent de l'un chez l'autre, s'agitent, bavardent, disputent beaucoup pour ne rien faire. Et vingt fois le pêcheur serait mort s'il n'avait eu ses deux bons bras pour le ramener au rivage désiré.

Quand il reprit ses sens, il raconta dans le bourg de Talloires l'épouvantable catastrophe de la nuit. Depuis, il ne monta plus de nacelle, ne dansa plus et ne courtisa plus les filles du village. Souvent les bateliers vinrent lui rapporter qu'ils entendaient, vers l'aube du matin, comme des sanglots, à la place où s'était déroulé le drame lugubre.

..... Est-ce la voix de l'abîme? Ou celle du Chevalier du Lac? Ou bien les soupirs d'amour que la bergère de Menthon envoie du fond des eaux à son fiancé fidèle?.....

..... Depuis ce temps, dans ces belles contrées,

on n'est plus [540] éveillé la nuit par le galop forcé du coursier de bataille. Et les jeunes filles s'en vont gaiement danser sur les montagnes, à la clarté de la lune, sans craindre des ravisseurs inconnus.

— Ne ris pas, lecteur. Mon imagination n'a pas trouvé seule ce que je viens d'écrire. Mais ce conte est le sombre reflet des drames trop réels auxquels se heurtent chaque jour les pieds du penseur qui traverse le monde et sent battre son âme dans son sein.

Jeunes filles! ne vous endormez pas sous les lustres des bals, dans les bras des vieux chevaliers de la valse! —

VI

Abîme, abîme! Que de victimes a dévorées ta rage! Combien tu as pris de jeunes filles sur le coup de minuit, quand leurs fiancés leur pressaient la main! Combien de jeunes hommes qui tendaient bravement leurs voiles contre la tourmente! Tu as attiré le pêcheur et le batelier, rudes gens qui cherchaient leur vie dans tes ondes; le proscrit qui se reposait un instant sur tes rives; l'enfant joueur qui ne savait pas nager; le vieillard dont l'expérience en avait détourné tant d'autres de tes pièges mortels!

Elles s'étendent sur leur butin; elles courent, elles courent, les vagues bleues; le frisson les rend

blanches, la rage les aveugle, le tonnerre les poursuit de son bruit écrasant. Elles redeviennent ce qu'elles étaient au haut des monts : froides comme la neige, insensibles comme la tristesse, effrayantes comme la solitude, innombrables comme les siècles de l'éternité, instruments de naufrage et de mort!

Le Dieu des neiges est assis sur un pic éclairé par le soleil couchant ; sous ses pieds sont les glaces éternelles. Une étoile plus brillante que les autres resplendit parmi ses cheveux. Ainsi l'homme passe et repasse sans cesse entre le blanc linceul de la mort et la lumière ardente des résurrections.

Cette vue reporte mon âme vers l'Eternité!

VII

541 Souvent je songe que je pourrais mourir dans ce pays, sans position sociale, sans richesses, sans considération, sans recommandations officielles ; hors les nations, hors les lois, hors le monde des hommes qui gronde autour de moi!

Je songe qu'alors je ne serais pas libre de dire à mes amis : « Prenez mon corps ; entourez-le d'iris et de glaïeuls ; portez-le sur les rives du lac, à l'harmonie des hymnes de liberté. Et jetez-moi dans l'eau chanteuse, ma plume à la main, mon Byron sur le cœur! »

Je songe qu'il existe sous tous les cieux des vic-

times prédestinées de la tyrannie, de l'usure. Ce sont les hommes qui refusent de s'associer aux brigandages des autres, à leurs parjures, à leurs assassinats légaux; les raides, les aigus, les importuns qui se lèvent sans cesse devant les sociétés, comme l'éternel remords de leur conscience en peine!

Ce sont les proscrits..... Ceux qu'on dépouille, qu'on traque comme loups; qu'on expédie, d'un continent à l'autre, avec beaucoup moins de précaution que des ballots de marchandises! Ceux parmi lesquels on pêche comme en vivier, on fouille comme en battue : jusqu'à ce qu'il n'en reste plus un pour crier Liberté! Ceux contre qui l'on déploie rigueur et courage parce qu'on n'a rien à craindre de leur isolement et de leur faiblesse! Les petits cadeaux que les gouvernements se repassent pour entretenir leur amitié sacro-sainte! Les jouets vivants qui servent à divertir des princes à demi-morts! Ceux que tous les ânes, pourceaux et mâtins, mangeurs de budget, cherchent à toucher, à repousser du pied! Ceux qui sont hors la vie, hors la mort communes, parce qu'ils ont juré de conquérir le droit de vivre à tous!

Je songe enfin que je suis un de ces hommes... Et que je n'ai qu'un droit contre cette société : droit de conscience et de dignité fière, droit du plus faible et du plus outragé, le triste droit de
542 dévorer l'insulte dans le silence des nuits, de serrer les poings sur mon cœur, d'accumuler des haines et de me promettre une vengeance terrible

dans le monde où nous sommes, ou plutôt dans un autre.....

En attendant, je veux mourir hors l'opinion, la législation et la coutume; libre comme j'ai vécu. Je veux une sépulture ignorée, loin des villes fangeuses, au plus froid du glacier, au pied des saules, sous les futaies ou dans les ondes, ainsi que je l'ai dit et écrit tant de fois.

Quand sera morte la volonté de fer qui, si souvent, me préserva de souillure, je ne veux pas que le caprice ou la crainte livre mon corps à une autorité quelconque. Nul de vous n'a droit sur ma personne, domestiques du pouvoir! Je suis mort civilement, je ne suis plus du troupeau, je ne suis plus de l'abattoir ni du cimetière, je ne suis plus chose à enterrer, à dépecer, à tondre.

Arrière, froqués et défroqués! Ne me touchez pas. Je n'ai besoin ni de vos enregistrements, ni de vos parchemins, ni de vos actes. Vos cierges sentent le vieux bouc amoureux, votre eau bénite est un poison, vos bureaux puent l'employé, vos prières résonnent à mes oreilles comme des chapelets de blasphèmes! Vous faites payer tant pour un crucifix de bois, et tant pour un crucifix d'argent! Vous violez la suprême égalité, l'égalité de la tombe! Vous vendez depuis dix-huit siècles, ô prévaricateurs infâmes, les nobles traits du Christ qui se donna pour nous!

Ah! si jamais vous introduisiez mon corps dans votre enfer d'église, la rage qui m'a tant de fois

excité pendant la vie serait assez forte encore pour me galvaniser. Et me relevant de toute ma hauteur, yeux brillants, nud de bras, je déchirerais vos oripeaux noirs et les disperserais aux quatre vents des cieux! Et je m'écrierais : Anathème, Forfaiture et Sacrilège! Et vous vous sauveriez tous, la queue entre les jambes, épouvantés d'avoir violé le secret d'un cercueil!!

Oui, si vous l'osiez jamais, je serais mort à tenir ma parole de vivant! Il y a je ne sais quelle puissance surnaturelle en moi qui ferait ce miracle et vous consternerait!

Etrange tyrannie, celle qui vous prend au berceau pour ne plus vous lâcher qu'à la tombe! Tyrannie qu'il n'est possible de détourner de sa tête que par une rebellion exemplaire et de continuelles souffrances! Quoi donc, il ne m'est pas permis de mourir [543] sans être harcelé par la gent officielle! Quoi, je ne puis désigner à un ami le lieu désert où je crois trouver le repos, et le prier de m'y accompagner, sans cortège, dès l'aube du matin! Quoi, lorsque je prends congé de tout ce monde que j'abhorre, il me faut encore lui envoyer des lettres de faire part, et fournir moi-même une thèse à ses sarcasmes!

Mais en définitive, à qui donc appartient le sol qui nous porte? A quelques centaines d'histrions qui se font appeler rois et ministres? Ou bien à tous les hommes? Et à moi comme aux autres? Je prétends en avoir ma part, entrer dans ce monde

et en sortir comme il me convient, exempt d'extrême-onction et de baptême!

Humanité routinière et lâche, combien de temps encore fléchiras-tu l'échine sous le drap noir que les prêtres et les gouvernants tendent sur ton passage? Combien d'étapes encore fourniras-tu dans l'eau bénite et le sang? Vois-tu les animaux des forêts venir, comme les hommes, déclarer leurs naissances, leurs unions et leurs morts au bureau de plus fort qu'eux? Les vois-tu confesser, comme des péchés, les secrets de leurs familles, honteux, rougissants, ne sachant quelle contenance tenir, froissant entre leurs doigts les poils de leurs moustaches? Vois-tu qu'il leur soit demandé compte, comme à nous, du nombre de leurs petits et de leurs moyens d'existence? Vois-tu qu'on leur assigne une place pour se reposer, quand ils tombent sur le sein de la terre, fatigués du poids de la vie?

Ah que de fois je serais tenté de dire avec Jean-Jacques : retournons à la sauvagerie primitive! Et que de fois je m'écrie comme Guerrazzi, le chantre moderne de la grande Florence : « Les ani-« maux ont aussi leurs passions, et souvent moins « mauvaises que les hommes. Nous, quand nous « voulons outrager un homme, nous l'appelons « *bête*. Si les bêtes possédaient la parole pour s'in-« jurier, combien de fois elles se diraient : *homme!*.. « Et avec plus de raison que nous. » (*Assedio di Firenze.*)

Et que peut donner le gouvernement à vos corps, hommes peureux qui lui demandez un dernier asile? Six pieds de terre à peine dans un lieu banal, regorgeant déjà de la putréfaction de milliers d'autres! La belle couche, la propre couche en vérité! C'était bien la peine de faire tant de chemin toute votre vie pour arriver là!

Mais voyez donc l'univers! Est-ce que la nature n'est pas bien [544] plus grande, bien plus calme, bien plus splendide que les cimetières des hommes? Est-ce qu'elle vous interdit quelqu'un de ses sites merveilleux plutôt après la mort qu'avant? Vous avez à choisir dans les monts, les vallées, les mers, les lacs et les fleuves, l'arbre, la pierre, la vague ou la troche d'herbe que vous aimez le mieux pour dormir le bon sommeil. Là vous aurez les pluies, les brises, les larmes de rosée, les vapeurs transparentes pour vous rafraîchir de vos fatigues; vous aurez le soleil pour sécher vos sueurs. Là vous ne serez plus importuné du bruit des vivants ni de la peur des morts; là vous serez doucement bercé dans le concert des harmonies sauvages!

N'avez-vous pas été bien assez longtemps esclaves sur terre? Voulez-vous encore l'être dessous? Où donc, quand donc enfin vous appartiendrez-vous?

Quand je mourrai, je confierai ce qui restera de mon argile à qui sait tenir ses serments. Et je lui ferai jurer de ne me laisser salir par aucune auto-

rité, et d'aller me remettre au sein de la nature, dans la place que j'indiquerai. Car je ne voudrais pas compromettre les hommes de ce temps en les rendant complices d'une revendication pareille : je sais combien les plus indépendants de tous dépendent encore de l'opinion, de l'intérêt.

Et si quelque fonctionnaire vient demander à la personne que je sais bien pourquoi cela s'est fait de cette manière, il lui sera répondu : « Parce que cela nous a convenu. Que me voulez-vous? Qui êtes-vous? Je ne vous connais pas. Je n'ai rien à vous répondre. De quel droit me barrez-vous le chemin? Celui qui n'est plus de la terre a pu vivre libre malgré vous, il a voulu mourir libre malgré vous aussi. Allez le chercher dans les eaux qui le promènent de rivages à rivages! Moi j'ai fait pour lui ce qu'il a jugé bon de faire. Poursuivez-moi, si vous l'osez, vous qui ne connaissez ni le prix de la liberté, ni la religion de l'attachement! »

... Je sais deux êtres par le monde, une femme et un homme, à qui je demanderais pareil service, et qui me le rendraient coûte que coûte. En vérité qu'importent les amitiés du monde, ses faveurs, ses honneurs, ses persécutions et ses haines à qui peut compter sur des affections semblables? Qu'importent l'opinion, la renommée, la gloire à qui connaît les ineffables joies que donnent l'amitié et l'amour?

545 Pouvoir, Pouvoir! je te défie de me faire regretter jamais un seul acte de ma vie d'artiste et

d'honnête homme! Je te défie de me rendre malheureux tant que je sentirai ma main dans la main de mon ami, mon cœur battant sur le cœur de celle que j'aime, tant que les rêves des nuits m'apporteront, sur leurs ailes d'or, le gracieux sourire d'une mère qui ne me fit jamais souffrir que par excès de tendresse! Je te défie d'empoisonner ma vie en me faisant douter des attachements qui m'ont tendu la main lorsque j'étais au plus profond du gouffre de misère, de calomnie, de désespoir!

Ne perds donc plus ton temps, Pouvoir, à t'acharner sur qui te méprise. Poursuis plutôt ton chemin glorieux; prends Sébastopol et Moscou, guerrier redoutable! Prends la lune aussi, avale la mer et ses poissons, Gortschakoff, Mourawieff, le Tsar, le grand Constantin et leurs navires pleins de moëllons : mange tout, digère tout, et que leurs arêtes te soient légères! Retiens aussi le soleil sur la pente du Couchant! Tout t'est permis, tout t'est possible. N'es-tu pas l'invincible, le terrible, le grand vainqueur qui, d'un tour de ton sabre de bois, d'un bout de l'Europe à l'autre, dispersas les innombrables bataillons des proscrits, comme autrefois la jument de Gargantua dispersait, de sa queue formidable, les mouches bovines qui la gênaient dans sa marche triomphale? Tiens, Pouvoir mon ami, si jamais tu reviens de Crimée, je te paie un aigle vivant pour chanter tes exploits...

UNE FEUILLE DE MON DOSSIER

DÉTACHÉE DES ARCHIVES DE LA POLICE.

« Homo homini lupus. »
Hobbes.

« Track'd like wild beasts, like them they sought the wild,
As to a mother's bosom flies the child ;
But vainly wolves and lions seek their den,
And still more vainly men escape from men. »
Byron.

546 Ainsi volaient mes pensées à travers cette immense nature, comme des oiseaux voyageurs qui s'appellent, se rassemblent et passent sur nos têtes, insoucieux des fatigues et de la longueur des routes. Ainsi j'écrivais d'amour et de haine, de misère et de joie. Ainsi je revenais insensiblement à la plénitude de l'existence. Ainsi passaient mes jours comme des nuits rêveuses.....

Mais que prévoir de la ruse? Que faire contre la force? Comment se préserver du grossier contact des gens de police et de leur souffle infect? Je sais bien un moyen : tendre le dos au bâton et la gorge au collier, traîner fièrement la chaîne du maître, s'appeler chien, bourgeois, contribuable ou valet. J'aime mieux la liberté *quand même*, l'air des monts, le châlet perdu dans les sapins, la canne

de voyage et les rêves vagabonds des enfants de Bohême!

547 Ce n'est pas que la police soit fine, elle est bête comme bonnetier; — ce n'est pas qu'elle soit bien informée, elle ne se doute jamais que des bruits qui courent les rues depuis plusieurs semaines : à l'heure qu'il est elle cherche encore Mazzini en Suisse; — ce n'est pas qu'elle soit considérée, personne ne peut parler de ses rapports avec elle sous peine de déshonneur ; — ce n'est pas qu'elle soit propre, ses agents n'ont pas seulement de quoi s'acheter des gants de gendarme ou du saindoux à la rose ; — ce n'est pas que son personnel soit inconnu, le mouchard est toisé dès le premier examen que fait de lui quelqu'honnête homme : il ne soutient pas le regard ; — ce n'est pas qu'elle soit intelligente et polie, elle se recrute parmi les plus ignorants et les plus grossiers des hommes ; — ce n'est pas qu'elle soit habile, elle n'est que brutale ; — ce n'est pas qu'elle soit active, ses domestiques passent leurs journées aux dominos et leurs nuits chez les filles, se soûlant et mangeant comme pourceaux à l'engrais : le reste de leur temps est à leur ambassade.

Mais elle est la *police*, le palladium des sociétés, l'administration préférée; elle a beaucoup d'employés, pas mal d'argent, quelque peu d'or ; elle elle est le miroir autour duquel planent les milliers d'ailes de la Convoitise ; elle est la maîtresse courtisane dont chacun recherche les faveurs et les écus ; elle est le grand fumier cher aux mouches! Offi-

ciellement ou officieusement l'immense majorité de mes contemporains se fait entretenir ; pour les femmes c'est très bien, elles le doivent à leur beauté ; mais les hommes sont impardonnables, c'est leur laideur qu'ils vendent. — De sorte que de raccroc en raccroc, de canard en canard, de bric ou de brac, la police finit, après bien du papier noirci, bien des sueurs répandues, par rencontrer votre piste..... quand vous ne vous donnez pas la peine de la cacher.

Tout ceci pour te raconter, lecteur, qu'un jour où je pensais à te servir quelque méchant morceau de ma façon, le 22 juillet, je reçus de je ne sais quel manant de l'intendance d'Annecy l'aimable invitation de me présenter le lendemain devant son maître.

Cultive qui voudra la connaissance de Mgr le proconsul piémontais, je n'y vois aucun obstacle si ceux qui le font sont en règle avec leur dignité ; moi je m'en priverai le plus logtemps possible. Restez en pour vos frais de port, ô très illustre fonctionnaire, mais ne comptez pas sur l'honneur de ma visite. Je vous tire ma révérence avec les quatre doigts, le pouce et la [548] pointe du nez et *vous prie d'agréer l'assurance de ma haute considération.*

J'en souris encore de dégoût, comme un flâneur qui se rappelle le contact d'un crapaud dans quelque beau gazon vert où il comptait rêver, comme un gourmand qui s'apprête à savourer une pêche

soyeuse et mord dans..... un asticot! J'en sourirai longtemps, si longtemps que mon rire fera soulever ta perruque, ô Pipelet qui gardes les clefs et les mœurs de la bonne ville d'Annecy en Genevois!

En dix, en cent, au plus perspicace de ceux qui m'ont lu, je donne à deviner pourquoi je me trouvai, par un beau matin d'été, banni de la Savoie que dorait le soleil? Et je fais suivre la proposition de cette énigme d'autant de points d'interrogation et d'admiration qu'il y a de vallées et de pics sur le nez pittoresque du vénérable président Dupin : ?!?!?!?!?!?!?!?! ?! etc., etc, etc.

Quel tort faisais-je donc à la pauvre Savoie? — Oh que les gouvernants sardes, que les grands propriétaires et industriels indigènes, que les banqueroutiers frauduleux qui y vivent à l'aise, que les endormeurs *officiels* de la Démocrrratie frrrançaise ne lui en fassent jamais plus que moi! — Qui se plaignait de mon séjour sur les bords du lac enchanté? Je me livre rétrospectivement au plus sévère des examens de conscience. Et je ne me rapelle pas avoir une seul fois regardé, sans le respect qu'on doit à cette institution, le flamboyant panache de MM. les carabiniers du roi. Je suis bien sûr de n'avoir pas émis une idée qui fût de nature à subvertir l'esprit du plus éveillé des Annecyquois. Je ne puis m'accuser, en conscience, d'avoir jamais marché sur les oignons d'aucun dignitaire de l'endroit. Mon propriétaire, que j'avais payé d'avance, n'est certainement pas plus content

qu'il ne faut des mesures dictatoriales déployées contre moi ; non plus que la servante du logis, bonne femme qui mouilla plusieurs mouchoirs le jour de mon départ. Je me suis scrupuleusement gardé de la moindre appréciation irrévérencieuse sur MM. les réfugiés, parfaitement bleus et frrrançais, tolérés et estimés dans les Royaux-Etats. Les bons paysans, les beaux petits enfants et les chiens de chasse du voisinage étaient de mes amis. Je suis trop rêveur, trop ami de mon repos et de mon travail pour sortir des intimes jouissances du foyer et passer au café une seconde de mon temps ; je me respecte trop pour m'occuper de politique et de police, pour voir tout le monde ; je ne parle beaucoup qu'à [549] deux ou trois amis. Un homme de mon espèce est le cauchemar de l'autorité ; elle n'en peut tirer ni un renseignement, ni une injure, ni un oui, ni un non, pas même un point à mettre sur un i. Quel prétexte les plus zélés pouvaient-ils donc trouver pour me bannir des tranquilles domaines de S. M. chrétienne ?... En mille, en dix mille, lecteur, je te le laisse encore.....

Je veux t'aider un peu. — Si la police a résolu de te jouer quelque mauvais tour, ce sont les bonnes raisons qui lui manqueront le moins, quand même tu ne lui en fournirais pas plus que M. Bonaparte ne donne de bonheur à la France pour tout son argent, son honneur et son sang. Puisse-tu ne jamais t'en convaincre par expérience propre, ô lecteur mon ami ! En vérité je te le dis, il faut que la police trouve des prétextes ; et celui

qu'elle déterra contre moi..... en cent mille, en millions, je te le donne encore !

Tu ne devines pas, tu jettes ta langue aux chiens : je m'y attendais. C'est qu'en effet, intelligent comme tu dois l'être, tu ne saurais jamais imaginer pauvreté pareille dans l'esprit de gens qui ont tout à leur disposition, jusqu'aux académiciens, jusqu'aux forçats libérés, jusqu'à M. Gisquet, jusqu'à M. Vidocq, jusqu'au crime... Je vais donc te le dire : les mouchards des brigades européennes de sûreté m'accusèrent de FOLIE ! Oui, relis cette phrase, ouvre bien grand les yeux et les conduits auditifs, lecteur ; les *mouchards* m'ont décrété, *moi*, de folie ! !

Au diable le ton sérieux quand je parle de canailles de ce genre. Donne-toi carrière, ma bonne plume d'acier : sus à la Rousse, écorche-la !

Ah ! maîtres estaffiers, seigneurs porte-tripailles, beaux valets de bourreaux, rustres mal sifflés et mal léchés, chiens galeux de préfecture... c'est vous, vous les infâmes, les méprisés, les ignares, les fainéants, vous qui m'accusez de folie ?! Mais entendez donc les rieurs, et voyez s'ils sont pour vous !

Ah ! misérables sacs à vin, vous étiez pleins jusqu'à la gorge, vous étiez *bus* quand vous avez inventé celle-là. Et ce n'était pas du bon encore, car l'inspiration n'est pas heureuse.

Mais d'abord apprenez donc à mettre l'orthographe sur les torchons d'avis que vous envoyez aux gens. Puis faites-vous apporter un miroir

quand vous êtes attablés dans quelque cabaret borgne, au milieu de vos très-moraux compagnons de ribotte. Et puis vous me direz, vous-mêmes, s'il est possible que des 550 pensées ayant un sens quelconque sortent des têtes d'ânes que vous portez ?!

En verité, je serais curieux de connaître la forte tête de votre bande à qui revient l'honneur d'une si forte découverte !

Ah pardieu ! ce doit être un crâne modèle, celui qui peut contenir une cervelle aussi remarquable ! Si vous entouriez ses tempes du laurier d'Apollon ou du chêne d'Hercule ? Si vous l'envoyiez à M. Lélut de l'Institut, ou à M. Trélat ancien ministre, qui ont fait tant d'études consciencieuses sur les frontaux des crétins, des idiots, des fous et des philosophes ? Si vous faisiez empailler l'homme, et couler du plomb dans la boîte de son malicieux intellect ? Si vous le décrétiez immortel ? Ne le trouvez-vous pas trop ingénieux pour un homme seul ? Si vous lui donniez en mariage quelque princesse de placement difficile, afin de relever, s'il est possible, la moyenne intellectuelle des races royales ? Si vous lui faisiez élever un Panthéon rien que pour lui ? Si vous suppliiez N. S. Pie IX de le canoniser ? Si vous le nommiez votre plénipotentiaire à Monaco ? Si vous le mettiez à la poursuite du citoyen Soulé, le grand serpent de la mer des Antilles ? Si vous l'envoyiez à quelque exposition zoologique pour la prime de perspicacité ? Si vous le

faisiez voir pour un sou ? Si vous le décoriez ?!...

— Car je ne sais, sur ma parole, comment vous pourriez récompenser assez dignement un si précieux sujet, un fonctionnaire qui a sauvé la Savoie du plus incorrigible des anarchistes! —

Si tu me croyais fou, race vendue, tu serais heureuse de m'entendre agiter mes grelots sur les masses et demander au bon sens public la justice qui m'est due. Non, tu ne poursuis pas les fous avec cet acharnement; non, tu ne les fais pas expulser de tous les pays d'Occident. Si tu ne le craignais, tu n'entourerais pas de tes attentions spéciales celui qui n'a que sa pensée pour force. Tu serais prise de vergogne et ne voudrais pas l'apercevoir davantage qu'il ne t'aperçoit, lui. Non, tu n'entretiendrais pas à Turin, Berne, Genève, Lausanne et Londres quelques mouchards de plus en son honneur. Et tu ne le ferais pas accoster dans les rues par tes agents méprisables, tarés, taxés, connus par tous, et que lui ne veut pas connaître.

Dites donc, dites donc, Grandgousiers magnifiques, que vous êtes plus empêtrés que gouvernants ne furent oncques; avouez [551] qu'une parole de franchise vous fait trembler comme une assemblées de mouches ; — que mes prédictions vous ont donné la chair de poule ; — que vous craignez de ne pouvoir toujours étouffer ma pensée. Non, vous n'y réussirez point, je le jure, et le jour est proche où elle sera entendue, comprise, même dans les villes et les campagnes de la France asser-

vie. Avouez donc que la Vérité est forte comme l'Amour, et la Conviction plus puissante que la Force, l'imbécile traîneuse de sabre. Dites donc qu'il suffit d'un homme libre pour faire frémir tout un royaume d'esclaves. Dites que vous n'avez jamais entendu voix comme la mienne, une voix qui va chercher au fond des entrailles les fibres les plus irritables de la vie, pour les faire frissonner.

Et quand je serais fou !... De bon compte, n'y aurait-il pas de quoi le devenir quand on observe votre ignoble société tourbillonnant sur l'abîme des décadences ? N'y aurait-il pas de quoi le devenir quand on travaille dix heures par jour, et cela depuis quinze années ?

Qu'il se lève donc le plus distingué d'entre vous ! Qu'il mène deux ans seulement, à mes côtés, la vie de luttes, de déceptions, de privations, et d'ostracisme que vous m'avez faite ! Qu'il ait le courage de rester libre et honnête malgré tout, envers tous !... Et nous verrons ce que vous en retrouverez au bout de ce temps-là !

Ah ! si je perdais la raison en combattant pour l'humanité... si je souffrais le mal dont Socrate, Pascal, Rousseau, Christ, Salomon de Caus, Saint-Simon, Hennequin et tant d'autres grands ont plus ou moins souffert... j'en serai fier et je le dirais à qui voudrait m'entendre. Comme le guerrier, je montrerais avec orgueil les blessures reçues dans les combats. Et quand vous passeriez à ma por-

tée, je vous crierais : vous n'avez jamais éprouvé quels affreux vertiges donnent les inspirations les plus sublimes. Vous êtes trop bêtes pour jamais devenir fous, vous êtes trop calculateurs pour soigner et honorer, comme font les Turcs, ceux qui le deviennent à force de travail. — *Chacun chez soi, chacun pour soi!* Les sociétés actuelles ne savent rien faire autre chose que d'achever leurs malades !

Ce n'est pas l'embarras. Il y a par le monde tant de bourgeois qui croient parole de police comme article d'Evangile ! Puis, cette nôtre époque est tellement gonflée d'insipides bavardages, la [552] grande diplomatie est devenue quelque chose de si parfaitement identique aux commérages des portières du *Marais!...*

... Que plus est invraisemblable et stupide un bruit répandu, plus vite il fait son chemin à travers tout ce monde cancanier !

... A tel point que bon nombre de gens honnêtes et modérés comme gardes nationaux, mais bornés comme esturgeons, qui jamais ne m'ont vu ni entendu, vous affirment *très sérieusement* et d'après les renseignements *les plus positifs* que j'ai la barbe rouge, des griffes au bout des ongles, la malheureuse passion de dévorer les petits enfants, et que je suis fou à lier !

Qu'y faire ! Fumer, cracher et les laisser dire ; me renfermer dans la persévérance que donnent d'inébranlables convictions, et travailler sans re-

lâche à faire accabler tout ce monde-là par la postérité !

Allons, ô plats sujet du Pape et de l'Empereur, Français nés malins qui faites la risée de l'Europe : voilà ma tête ! Coiffez-la, si vous l'osez, du bonnet de Momus ; attachez-y pour grelots tous les diadêmes de vos rois. Et je vous réponds d'avoir assez de force dans la nuque pour leur faire sonner un carillon comme on n'en entendit jamais du temps que ces joyaux étaient portés par leurs altesses sourdes et muettes.

Car c'est moi, moi le fou, qui, depuis tantôt quatre ans, vous annonce la Guerre et l'Invasion maintenant à vos portes ; c'est moi, le fou, qui ai prédit la chûte de la Démocratie hurleuse et de l'Empire flegmatique, les trahisons, disettes, fléaux, pestes et tremblements de terre ; — c'est moi, moi le fou, que les événements justifient de tout point et dont ils semblent attendre la parole pour se dérouler comme autant de serpents ; — c'est moi, le fou, qui n'avance rien sans preuves, qui mets en défauts tous vos sages, et qui, malgré vous, remplirai la mission prophétique que je me suis donnée !

Lecteur, je te suppose nerveux et ami du beau. — Incline-toi pour le compliment, et continuons s'il te plaît. — Je me persuade que tu ne peux pas voir une mouche dans du lait, un noir sur le sein d'une femme, un hibou parmi les petits oiseaux,

un chien de berger dans le milieu des agneaux qu'il mord, non plus qu'une araignée sur des roses ou un épicier dans un bal, sans sentir se soulever ton cœur.

553 Combien ton dégoût serait plus invincible encore si, voyageant dans les plus beaux pays du monde, sur les fleuves les plus torrentueux et les lacs les plus purs, sous le bleu ciel de l'Italie, tu te heurtais à chacun de tes pas au douanier, au gendarme enragés jusqu'aux dents, aux impériaux mouchards de France et d'Autriche qui s'excitent au *travail !* Que deviendraient ton enthousiasme, ton extase, tout le prestige du charme, dis, lecteur, si tu te sentais, pour une cause ou pour une autre, ressortissant du paternel poignet de tous ces braves coquins de hart et de potence qui font tache sur la nature dont ils se sacrent rois ?

C'est là que j'en suis, depuis sept ans, pour avoir osé commettre, dans ce monde de dons Juans de boutique, une indiscrétion que ne pardonnent pas ceux qui vendent leurs maîtresses, pour avoir osé dire que j'étais épris de la Liberté. Et pour avoir fait l'aveu de ce saint amour, me voilà justiciable des derniers limiers de la basse police, de ces mouchards honteux que les gouvernements recrutent parmi les sergents croqueurs de grenouilles, les banqueroutiers frauduleux, les tranfuges des sociétés secrètes, les culotteurs de pipes en disponibilité, les éponges à bière, les en-

tonnoirs à petits verres, les culottes de peau qui vieillissent dans les bureaux et les casernes, les réchappés de bagnes, les revenants de potence, les ramassés d'égoûts : délicieuse société dont les plus avisés sont choisis pour former le *bureau des mœurs.*

Oui, j'en suis là. Et si le représentant du pouvoir sarde en Genevois avait pu se passer la satisfaction de me faire la morale, il m'eût bien certainement reproché mes opinions folles, mes écrits incendiaires qu'il n'a pas daigné lire, et la misanthropie qui me rend insupportable à la partie *bien pensante* de l'émigration.

Oh pitié ! doux Jésus. Cela parle d'idées, de doctrines, de droit et de devoir ! Et toute leur religion est dans leur estomac, toute leur conscience dans leurs bourses ! Et on les conduirait jusqu'à Saint-Pétersbourg avec un plat écu ! Ils serviraient n'importe qui, ils écriraient n'importe quoi, ils vendraient père et mère, ils mangeraient de leur frère, ils mèneraient violer leur sœur... pourvu qu'on les remplît ! — Cela parle d'honneur, de justice et de liberté !

J'ai vu de riches gourmands nourrir, dans des viviers, des murènes voraces. Ils leur jetaient de la chair humaine meurtrie, [524] verdie qu'elles déchiraient avidement. Mais pour gras que fussent les éleveurs, pour goulus que fussent les poissons qui faisaient ainsi ventrée, les uns et les autres n'offraient pas un spectacle d'ensemble aussi

hideux que celui du gouvernement gonflant ses fonctionnaires avec les impôts et les souffrances de l'humanité !

Mon juste courroux m'a déjà fourni bien des expressions dédaigneuses, bien des termes triviaux et des comparaisons flétrissantes pour stigmatiser de pareils êtres ; cependant je ne suis pas satisfait encore. Oh que le dictionnaire français est pauvre !

Que je les appelle crapauds, je mentirai : car le crapaud a la pudeur de ne pas se montrer au jour ; — que je les appelle porcs, je mentirai : car si le porc est sale, du moins il n'est pas traître et sert à quelque chose après sa mort ; — que je les appelle vipères, je mentirai encore : car la vipère est gracieuse ; — que je les appelle hyènes, je mentirai toujours : car la hyène ne s'acharne que sur les cadavres.

Que je les nomme infâmes, ils hausseront les épaules comme des gentilshommes ; — que je les nomme assassins, ils se prétendront mouchards ; — que je les nomme mouchards, ils se diront voleurs ; — que je les nomme souteneurs de filles, ils se proclameront amis du ministre ou de l'ambassadeur. — Je renonce à les qualifier ; sur leurs échines ma plume s'ébrécherait sans que j'y parvinsse. Involontairement, quand j'en parle, la main me démange, le crachat me vient à la bouche, et la rage à la dent.

Que je les chasse par la porte, ils rentreront par

la fenêtre ; — que je les menace, ils iront me dénoncer ; — que je leur crache à la face, ils s'essuieront d'un mouchoir volé chez quelque pauvre fille ; — que je leur jette des pierres, ils feront gros dos ; — que je cherche à les noyer, ils sont si pleins de vin et de santé qu'ils surnageront toujours ; — que je veuille les marquer au fer rouge, leur graisse rance les préservera. — Je vous le dis, jamais on ne peut se débarrasser d'un mouchard qui vous piste ; c'est plus tenace que la poix, plus plat que la punaise, plus répugnant que l'araignée, mille fois moins fier qu'un pou !

Souvent je me suis demandé si ces malheureux avaient encore des mères, comment ils pourraient supporter leurs regards, et ce qu'ils leur répondraient, aux pauvres femmes, quand elles viendraient leur demander compte de l'honneur de leurs noms ? Je me suis demandé s'ils tenaient à la vie de celles qui leur ont [555] donné le jour et s'ils avaient oublié qu'on meurt de honte ! Et j'ai espéré pour eux qu'ils n'avaient plus de mères !

Je sais qu'à la rigueur on peut être préfet et ne pas se croire voleur ; six mille ans d'injustice ont tellement faussé la notion naturelle du droit qu'il suffit maintenant d'un uniforme pour couvrir et justifier les actes les plus coupables. Quand les hommes voient passer le plus épais des rustres révêtu d'une livrée gouvernementale quelconque, ne fût-ce que d'une plume au derrière, ils saluent en s'inclinant jusqu'au sol, se sauvent à

toutes jambes et recommandent leurs âmes à Dieu.

Quant à moi, je proclame le civilisé de beaucoup supérieur au singe en ce qu'il a la parole pour dissimuler sa pensée, la loi pour protéger ses rapines, le toupet pour ombrager son front chauve, et l'uniforme pour cacher sa laideur.

Le gendarme et l'assommeur sont les maîtres du monde ; pour les autres hommes, ils le sont de leur pipe quand ils l'ont fumée. La nature, l'air, les cieux, les eaux, la terre, les vallées et les montagnes se prosternent devant la Bureaucratie.

Qu'un employé de la sûreté publique vous voie battre son chien, qu'un recors vous surprenne en conversation avec sa femme, que le mode de fonctionner de votre cerveau ne soit pas du goût de M. le commissaire, que l'angle de votre nez avec l'horizon déplaise au plus petit barbouilleur de papier du consulat, faites peur en éternuant à la progéniture de quelque rat-de-cave : c'est bien assez, c'est beaucoup trop. Vous voilà, *ipso facto*, renvoyé du pays que vous aimiez, de ses îles et dépendances ; votre maison, vos lettres, vos secrets, votre repos sont à la disposition d'un fouilleur de justice ; il peut vous mettre la main sur le collet au milieu d'une fête, à table, au lit, aux côtés de votre femme, de jour et de nuit. Estimez-vous bien heureux encore que le gouvernement longanime ne vous autopsie pas vivant pour s'assurer que vos entrailles ne renferment pas

quelque ordre du jour révolutionnaire, et votre cerveau quelque opinion subversive.

Sois fière, ô noble France ! Ta police est la première du monde ; tu tiens en Occident le sceptre de la Délation et du Parjure ; tu n'enfantes plus d'autres héros que des mouchards ; ton nom veut dire insulte à la liberté ! Car partout on sait comment tes agents gagnent leur misérable existence, et quiconque se promène avec la croix d'honneur devient suspect d'espionnage ou d'escroquerie.
556 Et non contente de ton opprobre, tu contrains les faibles gouvernements qui t'entourent à te suivre, du plus loin qu'ils peuvent, dans la voie du déshonneur.

Sois fière, tu es dignement réprésentée dans tous les estaminets et lieux sans nom des capitales. C'est là qu'on chante tes victoires entre deux parties de piquet, avec l'enthousiasme que donnent l'absinthe et le trois-six. C'est là qu'on apprécie la tête d'un proscrit, le courage d'un capitaine, la conscience d'un ministre, la portée d'une révolution, la conduite d'une guerre ou la solidité d'un trône.

Et vivent les grosses panses et les trognes vermeilles ! Vivent les Johns Falstaffs et autres Macaires et Mercadets du glorieux pays où j'ai reçu le jour !

Donc vous m'avez traqué de buisson en buisson, de frontière en frontière comme un oiseau blessé. Donc vous m'avez fait expulser, sous prétexte

d'aliénation mentale, de tous les états du roi de Piémont, y compris Chypre et Jérusalem. Donc vous m'avez défendu la Suisse, la Belgique et la République de Saint-Marin. Parbleu, ce sont de bien grands exploits, et vous me croyez certainement fort embarrassé, fort mal à l'aise où je suis.

Oh que sots vous êtes! Et qu'est-ce que cela peut me faire que vous m'interdisiez tout l'Occident, et tout l'Orient encore? Il vous en restera la honte : voilà tout. Est-ce que l'air n'est pas le même sous tous les cieux? Est-ce que le monde ne s'étend pas devant moi tout de long et de large, avec ses villes grandes et ses hameaux paisibles? Est-ce que je ne suis pas toujours là même où vous voudriez le moins que je fusse? Est-ce que je n'ai pas tous les noms imaginables à ma disposition? Est-ce que vos passeports sont faits pour des Iroquois? Est-ce qu'il ne faut pas que je vive quelque part, au bout du compte? Est-ce qu'on ne trouve pas partout des caractères d'imprimerie? Et si vous me poussiez ainsi jusqu'aux rivages des Océans, est-ce que l'Amérique n'est pas à douze jours de l'Europe, l'Amérique plus libre que ce vieux continent qui se fendille sous mes pieds?

Si j'étais obligé de traîner un parti après moi, si je me tenais à l'affût de je ne sais quelle réputation bâtarde, si je ressemblais à tous ces imbéciles qui ne savent rien faire par eux-mêmes, je vous comprendrais encore. Mais comment voulez-

vous m'empêcher de manifester mon opinion sur vous et vos pareils, sur les gouvernements et les oppositions, sur Napoléon et Robespierre, 557
d'Orléans et Plon-Plomb, Dieu et Diable, Pape et Enfer ? Dites un peu, comment l'empêcherez-vous ?...

Elle est bien utile en vérité, la mesure de vigueur que vous avez prise contre moi ! C'était réellement bien la peine de décacheter des lettres qui sont mon secret, de saisir des livres qui sont ma propriété, de vous exposer une fois de plus à mes pamphlets sanglants, de cracher en l'air pour que que cela vous retombât sur le nez ! Vos épaules de pygmées n'ont-elles point une assez lourde charge, pauvres gens auxquels tout un monde qui croûle confie la rude tâche de le soutenir ?

Mais mesurez donc la longueur de vos bras, allez essayer la force de vos poings sur les machines des Champs-Elysées, considérez de sang-froid ce que vous pesez dans les destins de l'Europe, et voyez si c'est trop de toutes vos ressources et de toute votre énergie pour faire face quelque mois au colosse du Nord !

Voilà comment ils gaspillent tes finances et tes souscriptions patriotiques, ô bon peuple de France ! Ils font la chasse à de pauvres diables de proscrits et à leurs œuvres, ils payent à boire à des mouchards, à dîner à des reines, à souper à des courtisanes, à téter à des principicules ! Sont-ce

là tes intentions, ô peuple, excellent peuple, dont le nom et les votes sanctifient tout ?!

Sachez-le donc, ô vous de la censure ! Celui qui peut concevoir des pensées les publie malgré tout ; ce sont les moyens de vulgarisation qui manquent le moins. S'il me plaît, par exemple, de faire paraître un livre qui vous déplaise, je suis certain de l'avoir imprimé, répandu, fait connaître avant que le plus vigilant de vos argousins ait seulement frotté ses yeux pour s'éveiller. Car je travaille pour moi, tandis qu'eux, les mendiants, festoient à vos dépens.

Sachez-le ! Il y a dans la volonté et la discrétion une puissance invincible. Vous avez soldats et fonctionnaires de toutes bouches, fonds publics et fonds cachés. Eh bien ! je suis plus fort et plus riche que vous. J'ai pour moi la Franchise et l'Idée. Et ces deux auxiliaires ne se paient ni à prix d'or, ni à prix d'infamie, de déshonneur, du mépris de soi-même et de la malédiction des autres. Je n'ai pas besoin de tremper le bec de ma plume dans le sang, comme vous y trempez la pointe de vos sabres. Je n'ai [558] pas besoin de me retrancher derrière une garde de prétoriens, de vicieux et manants personnages. Je dépends moins du public que vous.

Sachez-le ! Vous n'achetez jamais que des services à vendre, vous ne pénétrez jamais qu'en des consciences violées, vous ne pouvez séduire avec l'argent que des intelligences de seconde main.

Vous ne ferez croire à personne qu'un homme qui sent sa valeur vende sa conscience et son esprit pour un morceau de pain souillé.

Sachez-le ! Ceux qui sont inscrits sur les cadres de vos ambassades, Alexandre de Russie, Constantin, M. de Rothschild, M. Jeanne ou M. Domange, le mobilisateur, peuvent vous les soulever sans se donner grand mal. Car c'est viande à enchères que la viande de mouchards ! Je parie qu'en France, Soulouque en trouve tant qu'il désire, et des meilleurs, s'il veut seulement leur promettre une pelure un peu moins légère que le caleçon national de Haïti.

LA CHASSE DE L'EMPEREUR.

Août 1855.

De quelque part.

« Tayaut ! Tayaut ! Le peuple chasse. »
G. Matthieu.

[559] Il est parti, le marchand de moutarde, le héros piteux de Strasbourg et de Boulogne, le maudit qui ne s'éveille que pour le massacre et le parjure, le conspué, Badinguet premier du nom ! Il est parti pour la chasse à l'homme.

Tayaut ! Tayaut L'Empereur chasse.

Hurlent autour de lui les mâtins de sa meute : molosses au croc vorace, griffons fouilleurs d'entrailles, hauts-pieds aux longues oreilles, bassets à jambes torses, lévriers d'Espagne et d'Afrique, terriers d'Ecosse. — Chiens de tout poil et de toute allure, courants, couchants, rampants surtout. — Chiens de haute et de basse-cour qui lancent, suivent, forcent et déchirent pour avoir le restant de boyaux dédaigné par leur maître.

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

Piaffent autour de lui vieux chevaux et chevaux neufs, chevaux légers ou lourds, chevaux borgnes et morveux, chevaux de fiacre, de sacre, de remonte et de rechange ; les baveux et les [560] pous-

sifs, ceux qui ont eu le feu aux jambes; rosses d'abattage, ânes bâtés, mulets impérialement têtus : tous grands mangeurs d'avoine qui trotteront, sauteront, danseront, et braieront autant que l'on voudra pour avoir du son.

Tayaut! Tayaut! L'Empereur chasse.

Et piqueurs sont en selle. — Tayaut! Tayaut! — Piqueurs fourbus, ventrus, forcés, talés, tarés : Fialin et Magnan, Maupas et Castellane, et Morny l'intrépide! Des salons et des tavernes, de toute cuisine et de tout cellier, de toute caserne et de toute alcôve tous sont venus, gueule béante, estomac vide. Piqueurs en bas à jour, en culottes de cuir, en blanc, en rouge, en vert, en violet et en tricolore. L'on ne tient pas en cour à l'opinion des bêtes. Tout roule bien. L'homme de Décembre se nomme le Lion!

Tayaut! Tayaut! L'Empereur chasse.

Et piqueurs sont en selle, fouets déployés, cors aux lèvres. — Tayaut! Tayaut! — « Allons! les chiens au bois. Trouve, retrouve, amène, canaille! Dénonce, trahis, mords, assomme. Tout est à nous, tout est pour nous. Vive la chasse! »

Tayaut! Tayaut L'Empereur chasse.

En avant! Bêtes et gens, les unes portant les autres, se pressent, se frottent, se heurtent, grognent, se mordent, bondissent, hurlent et se réclament. — Tayaut! Tayaut! — On les schlague, on les débride, on les déchaîne : sergents de ville, gardes-champêtres, gendarmes à cheval et à pied,

fixes ou mobiles, coureurs du fisc et des gabelles, tireurs de corde, démons de potence, mouchards et douaniers, gueux des montagnes, gueux des salons et gueux des plaines. Tout est lancé !

Tayaut ! Tayaut ! L'empereur chasse.

Sur les hauteurs et dans les fonds, à travers blés et vignes, par les hameaux et les taillis, les prés et les jardins tout roule et se précipite. Adieu haies et clôtures ! Adieu moissons et vendanges ! Tout est rentré. — Paye, paysan ! —

Tayaut ! Tayaut ! L'empereur chasse.

Tout est bon : épis et raisins, taureaux et génisses, sangliers et tonquins, sous et écus, anguilles et jeunes filles, fine toile et gentil vin. Ils s'attablent dans la maison, caressent la femme et la chambrière, battent le grain et les gens, enfoncent les tonneaux, les portes et autre chose. Ta fille est belle, manant, porte-la sous les draps des coureurs d'aventures ; ton fils est fort, [561] envoie-le sous Sébastopol, aux démêlés des rois. — Paye paysan, l'impôt de l'avoir, l'impôt de l'honneur et l'impôt du sang. Tu veux un empereur : *ergò* pour les frais du culte, s'il te plaît !

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

Par les villes et les champs, aux frontières et sur les flots tous fuient, tous s'échappent devant la meute altérée ; tous montrent aux chasseurs l'envers de leur cœur. Philosophes et représentants, médecins et notaires, ouvriers et laboureurs, enfants, femmes et vieillards, tous détalent, tous prennent leurs jambes à leur cou. — Tayaut ! Tayaut !

— C'est un sauve-qui-peut général. Des populations entières se couchent à plat ventre et jettent dans le lit des fleuves leurs fusils et leurs faulx. La France est prise de dysenterie, de panique. Et les nations d'Occident, qui se rient beaucoup d'elle, ont bien grand mal au cœur.

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

Rien ne leur résistant, les bandits s'encouragent. « Pille, massacre, mitraille et pends ; tue, tue ! Holà ! Tantbeau, Briffault, Ravageaud, Sangrado ! A corde ! A feu ! A guerre ! — Tayaut ! — Courage mes braves de Décembre ! Rincez-vous la gueule avec du sang ! Buvez, corbleu ! bonne chère ! Faites des bûchers avec des cadavres, et réchauffez autour vos mains mortes de froid ! Cassons les verres : c'est le bourgeois qui paiera. »

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

Hallali ! ! La France est à genoux, celle de Clovis, de Louis XIV et de la République, la réchappée du premier Empire : à genoux sous la botte d'un écuyer de cirque. Alors piqueurs de sonner victoire, et chevaux de flairer la bête, et baudets de la frapper du sabot, et mâtins de mordre, et valets d'écurie de fouailler, et courtisanes de rire, et Badinguet de paraître, comme l'infernal Dieu de Sophocle, comme le boucher ou le bourreau, tenant son coutelas en main !

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

Ah ! du moins quand elle a fléchi sur ses jarrets, quand elle a pleuré tout le sang de ses veines,

quand ses grands yeux si doux s'ouvrent pour la dernière fois à la lumière du ciel, la biche des forêts ne se relève plus; elle ne passe plus sous les futaies, fière comme une reine, suivie de ses amants dix-cors; elle ne conduit plus ses faons à la fontaine. Mais elle meurt du même coup qui l'a blessée. — Tandis que la France vit pour danser et chanter son [562] déshonneur insigne! Tandis qu'on la voit éhontée comme une femme des halles, parée comme une courtisane, lactive comme une Messaline, recevoir sans pudeur les hommages des artistes et les visites des étrangers! Tandis qu'elle sacrifie sans remords, dans un duel inégal, la verte jeunesse de ses campagnes! — Mais quel subtil venin portent-ils donc en leur foie, ces vagabonds sans cœur, qu'ils fassent ainsi mourir les nations les plus renommées sous leurs baisers infâmes?! Oh malheur à la femme qui se rend, après deux refus, à l'opiniâtre violence du ravisseur! Il lui fera payer cher ses mépris passés. Malheur à la France déflorée par Napoléon-le-Pirate! rien ne lavera sa souillure éternelle.

Tayaut! Tayaut! L'Empereur chasse.

La Curée! La Curée! les victimes du jour râlent pêle-mêle sous les pieds des chevaux, membres écartelés, cheveux épars, poitrines trouées de balles, bouches et narines sanglantes, et crânes ouverts. Les limiers baffrent à plein museau dans un tas de cadavres. Une fois dans sa vie, l'agent de police se déclare saoûl de chair humaine.

Tayaut! Tayaut! L'Empereur chasse.

Ils en ont tué beaucoup; chaque commissaire de police en a son plein carnier. Ils remplissent leurs cachots d'hommes, comme les bourgeois remplissent leurs gardes-mangers de menue venaison. La gangrène se met dans les blessures d'un grand nombre; beaucoup meurent étouffés; les autres se disputent des fèves, des lentilles, des perruques de magistrat et des semelles de militaire, dans les gamelles impériales. Entre temps la chasse rentre aux Tuileries pour faire ripaille.

Tayaut! Tayaut! L'Empereur chasse.

Tout regorge : basses fosses, casemates et pontons. Les navires aux flammes tricolores emportent le surplus sous les climats tropicaux, dans les déserts brûlants et les îles perdues. Ceux-là sont le butin de la mort. Jamais ils ne reverront les doux rivages de la patrie que plusieurs aiment encore. Faute de bras pour les cultiver, beaucoup de champs fertiles porteront des chardons, et dans bien des villages, les femmes et les enfants conduiront la charrue lourde en pleurant le père de famille.

Tayaut! Tayaut! L'Empereur chasse.

Ce n'est pas tout. Quelques-uns se seront échappés du massacre général; plus heureux que les autres, ils auront trouvé refuge dans les pays voisins. Pauvre asile! presque autant vaudrait la prison. Car ils seront numérotés, gardés et traqués comme [563] gibier de réserve. L'Europe occidentale est la faisanderie de sa M. I. Bruxelles, Berne et Turin tremblent en saluant les employés de la rue de Jérusalem. Les gouvernants des états limitro-

phes, leurs préfets et gendarmes sont les gardes et chiens de meute de l'empereur des Français; il les fait inspecter, surveiller, réprimander, dégrader ou décorer par ses ambassadeurs, consuls et espions. Le hideux décembraillard mène l'Occident décrépit à la pointe de son gourdin.

Tayaut! Tayaut! L'Empereur chasse.

Avant peu, l'honnête citoyen de Thurgovie, le célèbre policeman de Londres fera décréter l'extradition des proscrits politiques comme droit international d'Occident, et mesure de salut pour la Civilisation. Ce sera le dernier, le plus lâche des délires enfantés par cette ignoble orgie. Ce sera le glas de mort de Badinguet-le-Mystérieux et de sa bande joyeuse! — Ce qui est écrit est écrit. —

Tayaut! Tayaut! L'Empereur chasse.

S'ils n'étaient que des hommes! Si, dans cette société de corps-de-garde, au milieu de ces saturnales dégradantes, ne se trouvait pas une femme, une enfant de Madrid dorée par le soleil!

Que la Laideur célèbre des vertus du Crime; que Napoléon III et Robespierre conduisent eux-mêmes leurs chars de triomphe : passe encore. Mais qu'ils fassent partager à des femmes le mépris dont on les poursuit; qu'ils chargent des têtes gracieuses du lourd diadême des tyrannies criminelles; qu'ils les sacrent impératrices ou déesses de la Liberté; qu'ils les fassent monter à leur gauche sur un trône sanglant: voilà le hideux de la Terreur!

Pauvre siècle, celui dans lequel les plus belles

créatures consentent à blanchir des atrocités noires en y participant! Triste civilisation, celle qui corrompt à ce point les sentiments et les sens des jeunes filles que leur cœur ne se soulève plus à l'odeur du sang! Préjugés immoraux, ceux qui font naître dans une âme de femme je ne sais quel caprice inqualifiable pour un vieux débauché, parce qu'il est empereur et peut tuer autant qu'il veut!

Oh qui ne s'affligerait de sentir une jeune et belle femme présider aux massacres de Décembre, aux déportations, proscriptions, emprisonnements en masse? Qui ne s'affligerait de la voir trôner, ainsi que le Génie des tortures, sur des monceaux de corps râlants! Qui ne souffrirait de sentir la main d'Eve dans la main de Judas?

564 Espagnole! Espagnole! ta vanité t'a perdue. Trop souvent, dans l'arène, tu avais vu scintiller le sang vermeil des taureaux sur l'écharpe du matador. Et dès qu'on t'a présenté l'impérial manteau de France teint du sang mal versé, taché d'or mal acquis, tu l'as jeté sur tes épaules comme un éclatant costume de bal, charmée d'être plus riche et plus magnifique que tes compagnes!

Ah si tu t'étais montrée plus soucieuse de l'honneur que des honneurs; si tu l'avais regardée de près, cette tunique de Déjanire que rien ne saurait plus détacher de tes bras blancs, tu aurais reculé d'horreur! Tu te serais convaincue que la Beauté perd toujours en s'unissant au Crime, et que toutes les grandeurs de ce monde ne peuvent effacer

une souillure quand elle atteint la conscience. Où tu rêvais le Bonheur et la Gloire, tu aurais découvert la Tristesse et la Réprobation.

Maintenant il est trop tard pour pleurer la tranquillité, les joies et la santé perdues ; trop tard pour regretter la belle ville aux sérénades, les *caballeros* brillants et la *corrida* splendide ; maintenant tu ne peux plus entendre qu'en rêve les guitares retentissantes, le tonnerre des castagnettes, et les couplets qu'on chante dans les *vervenas* de Juin, par les nuits étoilées. Et quand tu berces sur ton cœur ces songes heureux, Espagnole ! Espagnole ! tu te sens éveillée par le Remords qui médite à tes côtés de nouveaux crimes.

Tayaut ! Tayaut ! L'Empereur chasse.

As-tu gardé, Napoléon, le cheval qui te portait dans les jours de Décembre, celui qui boit du sang et monte sur les morts pour saluer la foule ? As-tu conservé sur ta maigre face l'horrible pâleur du cadavre ? Aujourd'hui comme alors, te voit-on parader au grand soleil, à la tête des bataillons mercenaires que tu guidais aux carnages certains ? Toutes ces têtes de boule-dogues et de bêtes de somme sont-elles bien à toi ? — Oui, dis-tu, rien qu'à moi. — Oh garde-les, garde ta honte ! Bien riche et bien glorieux tu es, Napoléon !

Ah prends garde, assassin ! C'est un effroyable exemple que donnent tes semblables, ceux qui passent sur la terre sans foi, sans conscience, sans amour. Ils font douter de toute vérité, désespérer

de toute justice, aspirer au néant, bénir le meurtre et le mal. Ils font croire au droit de la force, à la sainteté du parjure, à l'habileté de la trahison. — Que ceux qui ont mitraillé s'attendent [565] à la balle; que ceux qui ont égorgé s'attendent au couteau; que ceux qui ont frappé par derrière reçoivent au bas des reins les plus frappantes insultes; que ceux qui ont fait de Paris la Rome et la Byzance de leur triste empire en soient chassés, tambours battants, par de nouveaux Barbares plus civilisés et plus impitoyables que les Vandales de Genséric! — Le Crime appelle le Crime. L'ombre de la Mort se traîne derrière le squelette de sa patronne à la pâle clarté de la lune; elle est plus grande encore et plus altérée!

Tayaut! Tayaut! Empereur, chasse!

Mais tu as froid, bourreau! le peu de dents qui te restent claquent de dépit les unes contre les autres. Tu crains la solitude et le silence où l'âme inquiète repasse d'elle-même un sévère examen; tu t'éloignes des fontaines cristallines où l'on voit sa laideur. Galope, forcené, sur la poussière des grandes routes; plonge, tête baissée, dans toutes les mares de fange qu'un insupportable mirage te fait prendre pour autant de flaques de sang. Fuis-toi, fuis-toi de toutes les jambes de ton cheval. — Tayaut! Tayaut! — Si tu t'arrêtes un seul instant pour te rafraîchir, tu verras dans le fond du verre de vin vermeil des milliers d'yeux sanglants qui te crieront :

« Tayaut! Tayaut! Empereur, chasse!

» Nous te défendone de trouver le repos dans l'ivresse; nous voulons qu'elle te soit lourde et pleine de remords. Nous te défendons d'oublier tes crimes sur le sein de ta femme; nous voulons que, si par hasard, tu reproduisais ta triste image, elle devienne pour toi cause de mille tortures.

» Tayaut! Tayaut! Empereur, chasse.

» Ce qui est écrit est écrit. — Nous lisons dans l'avenir. Ta chute est aussi prochaine que celle des derniers cheveux de ta tête pelée. Ton impériale dynastie finira dans un égoût. Et nous disons vrai. Car nous sommes les prunelles des victimes immolées en Décembre à ton ambition borgne.

» Tayaut! Tayaut! Empereur, chasse! »

ÉPILOGUE.

Prier, c'est travailler !

I

[566] La Justice, le Travail, la Liberté m'ont dicté ce livre. Je veux leur rendre grâce, les adorer sous de purs emblêmes ; je veux les graver à jamais dans mon cœur. Je veux, le soir venu, joindre les mains en silence, me recueillir, penser et prier. — Prier c'est travailler !

La Prière, c'est le souffle de l'âme, son chant d'allégresse ou de douleur, la consécration des souvenirs, l'essor des espérances, l'infini de tendresse, l'abîme et le ciel d'effusion où la pensée radieuse s'élance quand elle quitte la terre pour des mondes meilleurs. — Prier c'est travailler !

La Prière est nécessaire à l'homme ; c'est sa vie morale, sa voix intérieure, l'élan de tout son être vers l'Eternité. — Prier, c'est être heureux !

La Prière ne sera plus apprise dans les livres, elle ne sera plus dirigée vers un être incompréhensible et redoutable, elle ne sera [567] plus récité pour

accomplir un commandement sévère. — Prier c'est travailler !

Mais elle sera pensée, puisée dans nos émotions quotidiennes; elle s'élèvera vers nos affections les plus chères, vers des êtres qui respirent, parlent, sentent comme nous et peuvent nous rendre amour pour amour. Elle s'adressera, touchante, aux morts et aux vivants que nous chérissons, que nous divinisons : à l'enfant, à la femme, à l'ami, à la créature idéale; elle animera nos créations, nos espérances, nos entreprises. — Prier c'est travailler !

La Prière sera soupirée, murmurée doucement, ou bien déclarée, chantée, selon les dispositions de l'esprit. On la dira dans cet instant de recueillement suprême où l'homme passe de la veille au sommeil, quand il n'a pas encore oublié sa vie présente, et quand déjà les rêves qui montrent l'avenir ou le passé. — Prier c'est se souvenir !

Elle sera l'hymne du soir, le doux hymne qui nous berce, nous dispose au repos, à la joie du cœur, l'hymne précurseur des songes heureux. — Prier, c'est espérer !

Prier, c'est vivre. — La Prière, comme le Rêve, variera suivant l'âge de l'homme, ses occupations, ses idées. La Prière, comme le Rêve, reflètera la vie. L'enfant et la femme ne prieront pas comme l'homme. Le proscrit ne priera point comme l'individu sédentaire. Voici les prières sous l'impression desquelles je m'endors chaque nuit :

II

Prier, c'est travailler !

Justice, Vierge immaculée qui cesses de nous plaire dès que tes yeux sont battus et ta taille grossie! Justice, la plus précieuse des aspirations de notre jeunesse : je t'adore sous les traits d'un aimable enfant !

Viens donc, réjouis mon cœur, garçonnet de douze ans, plus savant et plus droit que les magistrats et les docteurs des Juifs, [568] toi qui les confondais ! Souris-moi, Christ que j'aime dans l'âge où tu n'étais encore ni chef de religion, ni Dieu, ni tout-puissant. Alors toute ta science était la vérité, l'espérance et l'amour. Alors toute neuve, irrésistible, la pensée s'emparait de ton âme naissante. Tu brillais d'illusions, la lutte te passionnait, tes propres discours te faisaient trembler comme la feuille du bouleau. Tu traversais alors, plein de courage, les premières épreuves de cette vie d'apostolat et de martyre qui eut pour trône, pour chaire et pour croix le Calvaire glorieux.

En toi je révère l'enfance future, l'enfance bienheureuse qui nous prédira l'avenir, nous ravira de terre, nous rendra cette confiance en nous-mêmes sans laquelle nous sommes incapables de grands desseins, et nous prenant par la main, nous entraînera, nous imposera ses vives croyances,

son enthousiasme que rien n'arrête, nous élèvera, nous grandira, toute petite qu'elle est !

Justice, la plus précieuse des aspirations de notre jeunesse, je t'adore sous les traits d'un aimable enfant !

Prier, c'est travailler !

III

Travailler, c'est prier !

Travail consolateur, toi qui peuples la solitude, réjouis le prisonnier, distrais le riche, annoblis le pauvre, Travail, but de la vie, son soutien et son charme, Travail aux bras habiles, à la tête puissante, je t'invoque sous les traits d'un homme fort.

Mets ta main dans la mienne, Xavier Charre, mon ami. Fais passer dans mon âme le courage, la force, le génie qui vivent dans la tienne ! que je sois patient, ferme, résolu comme toi dans la lutte entreprise !

Beaucoup sont poètes qui jamais n'ont écrit un vers. Beaucoup sont artistes qui jamais n'ont manié l'archet ou le pinceau. Beaucoup [569] sont hommes d'énergie qui jamais n'ont tenu le gouvernail des affaires. Beaucoup sont philosophes qu'on appelle ouvriers !

Tu es plus poète, plus artiste et plus sage que

moi, mon grand ami. Car je songe à la gloire ; et toi, tu suis dans l'air la fumée d'un cigare ou les ailes d'un songe. Car je me préoccupe encore des hommes, et tu ne les vois plus. Car je réfléchis quand tu chantes, et j'écris quand tu rêves. Car tout rêve est brillant, toute réalité pâle; car tout rêve est bonheur, toute réalité peine.

Ceux qui me nomment FOU t'appellent IGNORANT, SIMPLE D'ESPRIT, BORNÉ DE MOYENS. Frère, sais-tu pourquoi ?

C'est que tu n'es pas fait, comme eux, pour les intrigues, les querelles, les vanités mesquines. C'est que tu n'es pas un homme de parti, de police, de trahison et de mensonge. C'est que tu ne sais pas supputer les intérêts qu'une amitié rapporte.

Sois en fier. Laisse les briller dans les discours frivoles, dans les conversations calomnieuses, dans les serments fragiles que prête et viole la duplicité de leur cœur. Méprise tous ces gens qui se font esclaves du peuple pour lui mieux voler argent et suffrages.

Tout est calcul en eux : le sourire, l'éloge, le blâme, la poignée de main, la lettre qu'ils écrivent, la recommandation qu'ils donnent, les désunions et les rapprochements que leur ruse provoque. Ils t'importuneront dans le succès, ils t'accableront dans le malheur; ils te vendront toujours. Tu les verras, comme les mouches, s'abattre sur le miel et fuir les vents glacés qui prédisent l'hiver. Méprise-les !

Ils t'appellent *ignorant*, toi le grand ouvrier, qui donnes des conseils au poète et à l'architecte, toi qui peux exercer vingt métiers de ta main, toi qui fais des roses avec le platine, des cheveux avec le bois, des merveilles avec tout !

Ils t'appellent *ignorant*, toi que l'on voit décorer les façades des palais, élever des arcs de triomphe, sculpter de ton marteau des palmiers gigantesques, des fontaines jaillissantes, des fleurs délicates, des hommes d'armes, des canons, des glaives, des drapeaux, des croissants, des lauriers et des larmes !

Ils t'appellent *ignorant*, toi qui saisis les rapports de tous les arts, toi qui pourrais souder les anneaux innombrables de cette grande chaîne qui rattache l'ouvrier au sculpteur, le sculpteur au peintre, le peintre au poète, le poète au philosophe, l'homme à l'infini ! Toi qui sais animer la matière, lui faire prendre sous tes [570] doigts les formes les plus belles ! Toi qui conçois de sublimes pensées en tordant du fer ! Toi qui as tout appris sans maîtres, sans ressources ! Toi qui as puisé dans ta pauvreté même l'orgueil de ta révolte, toi qui as tout sacrifié : femme, enfants, position à l'amour du juste ! Toi qui supportes vaillamment l'exil, toi qui passes les nuits et les jours sur un travail déprécié, toi levé quand ils dorment, toi veillant quand ils jouent, toi frappant quand ils causent ! Ils t'appellent *ignorant... ignorant !!*

Oh blasphême, injustice ! Et voilà cependant les protecteurs des arts, les amis de l'ouvrier, ses

vengeurs ! Fais des révolutions pour ceux, ô peuple, nomme-les tes chefs et tes représentants. Et quand tu les auras élevés sur la scène du monde, quand ils y gesticuleront, qu'ils y parjureront, ils t'appelleront vile multitude, canaille, *ignorant... ignorant !!*

Ah ! puisque, dans ce monde, la plume vaut encore plus que le marteau, puisque c'est mon métier d'écrire, mon métier misérable, je saurai te venger de leur outrecuidance. Continue ton grand travail, moi je les poursuivrai, le pamphlet dans les reins. Moi je leur dirai que la *vile multitude*, c'est l'oisive bourgeoisie qui vit d'aubaine; que les *ignorants*, ce sont les faiseurs de constitutions, de vaudevilles, de chansons à boire, de proclamations à incendier; que les *ambitieux* et les *esclaves*, ce sont ceux qui flattent la foule et ne comprennent pas le génie du travailleur, ceux qui ne l'aimèrent jamais pour lui-même !

Ignorants tous ceux-là ! Ignorées leurs intrigues, ignorés leurs partis ! Insensée leur haine, insensées leurs vengeances ! Perdue leur opinion sur les hommes et les choses, perdue leur peine, perdus leurs noms ! Perdus eux-mêmes, noyés, brisés, broyés, annihilés, anéantis, évanouis, dans le tourbillon qui s'élève sur le monde ! — IGNORANTS !... IGNORANTS !!

Travail aux bras habiles, à la tête puissante, je t'invoque sous les traits d'un homme fort.

Travailler, c'est prier !

IV

571 Combattre, c'est prier !

Liberté, Liberté, protège-moi !

Toi qui maintiens tout astre à sa distance et tout homme à sa place ! Toi qui nous apparais toujours sous des formes nouvelles ! Toi que tous les artistes n'ont pensée que pour eux ! Toi, la bien-aimée des êtres, le but toujours fuyant et toujours poursuivi, Liberté, protège-moi !

Toi que voient les enfants, rosée, joueuse, s'ébattant dans les herbes, grimpant au haut des arbres ou les pieds dans les joncs !

Toi que la jeune fille passant sur les pelouses, au galop d'un cheval, valsant sous les grands lustres, ou bien encore la gorge pleine de soupirs, tout de long étendue sur la souple ottomane, près de la harpe vibrante, pressant un portrait sur ton cœur !

Toi qu'aime le vieillard, matinière et conteuse, la lèvre au bord du verre, les deux poings sur la hanche, un rouet sous ton pied !

Toi que l'homme à son aise caresse au coin du feu ! Toi, sa compagne de table, sa joyeuse commère dans le lit de ménage, la bonne fille aux seins complaisants, aux petits mots d'amour, aux soupirs de bien-être !

Toi qu'aime le rêveur, penchée sur des secrets, baisant ou chiffonnant les lettres qui les disent,

l'œil fixe, les cheveux épars, et le doigt sur la lèvre !

Toi que suit le jeune homme par les rues dépavées, sur les champs de bataille, dans les mondes inconnus !

Liberté, Liberté, ma sainte et ma maîtresse, écoute ma prière :

Qu'elle était fière et grande, sur les remparts croûlants, Saturnina la brave, la Romaine à l'œil noir ! Avec sa robe grise elle semblait porter le deuil de la patrie mourante, elle s'était fait une écharpe du drapeau d'Italie. Sur le sable, autour d'elle, bondissaient [572] les boulets aux écarts imprévus. Ses narines se dilataient à l'odeur de la poudre, comme celles d'une cavale au simoun des déserts.

Les Français avaient roulé jusqu'au Tibre leurs tirailleurs gris comme la fumée de poudre ; ils lui avaient tué son amant, le bersagliere lombard !

Et Saturnina s'était penchée sur son corps, elle avait pris dans sa main frêle sa carabine de combat, et d'un lambeau de sa tunique s'était fait du soldat mort un souvenir sacré !

Elle ne voyait plus dans le monde que trois choses belles et désirables :

L'armée des ennemis qui présente la rangée de ses poitrines aux balles meurtrières ;

La Vengeance qui charge les armes, éclate avec la poudre et va défigurer les hommes du Nord ;

Et la Mort qui console, la Mort aux grands do-

maines, la triste, la jalouse qui a pris son amant !

Et plus s'avançaient les assiégeants, plus elle était joyeuse, plus elle étanchait sa fureur dans leur sang détesté, plus elle se rapprochait de celui qu'elle avait perdu, plus elle était au ciel !

Ses doigts sont noirs, son œil sanglant ; entre ses dents serrées elle déchire la cartouche aussi facilement qu'elle tranchait le fil de soie dans ses jours de bonheur.

Les voici, les voici ! Déjà, dans les enceintes, la trompette ennemie sonne un chant triomphal. Déjà les hordes papistes ont foulé ton sol libre, République romaine, fille et mère de héros !

La jeune fille remplit son arme de salpêtre, de plomb et de cailloux ; elle s'agenouille près de son cher cadavre, l'ensevelit avec elle dans les plis du drapeau qu'ils défendaient tous deux. Et ferme, déifiée dans ce moment suprême, elle détache ses pensées de la terre et des hommes !...

Quand ils la voient ainsi, les tueurs de femmes, les assassins de nations, les soldats de Bonaparte-le-Parricide hésitent un instant. Puis ils s'avancent, résolus, vers le groupe d'amour et touchent le cadavre du bout de leurs fusils.

Alors, vous eussiez vu Saturnina la brave se relever, bondir, faire éclater son arme sur le groupe ennemi, mordre, sauter aux yeux et se tordre, mourante, au milieu des baïonnettes. Jusqu'à ce qu'elle vînt tomber, rougie par son sang, sur le corps mutilé du bersagliere lombard !...

573 Liberté, Liberté, ma sainte et ma maîtresse,

venge la chûte de Rome, la honte de la France, les pleurs de l'Europe libre et la mort de Saturnina, l'Italienne à l'œil noir !

Combattre, c'est prier !

V

Italie ! Italie ! ma nation bien-aimée, que ne sais-je traduire mes pensées dans ta langue si belle ! Que ne puis-je atteindre à l'harmonie divine qui présidait aux œuvres de tes grands immortels ! Pourquoi faut-il me débattre, malheureux prisonnier, dans le labyrinthe d'un idiôme de rhéteurs et d'avocats ? Que ne m'exilait-elle plus jeune, la patrie des soldats, des prêtres et des juges qui te porta le coup mortel, ô ma noble Italie ! !

Alors ma langue souple et mon âme flexible se fussent développées aux accents de ta voix. Alors mon œil riant eût supporté l'éclat de tes lumières si vives, les teintes ardentes de tes tableaux et la chaleur de ton soleil. Et maintenant, je ne t'écorcherais pas, comme un jargon du Nord, dans ma bouche vandale. Et je ne rougirais pas de mon ignorance près des frères italiens que me donna l'exil.

Italie ! Italie ! grande autrefois, grande maintenant, célèbre dans la liberté comme dans l'esclavage ! Contrée toujours illustre de Romulus à

Garibaldi, de Virgile à Pindemonte, de Michel-Ange à Canova ! Patrie des guerriers, des sages, des artistes, des grands proscrits, des grands prophètes ! Terre des Apennins, de la louve-nourrice, du lion de Saint-Marc et des aigles romaines ! Sol fécond, bienheureux, où croissent les forêts, les moissons et les pampres ; que les Alpes et la Méditerrannée bercent dans leurs grands bras ! Italie qui renfermes Naples, Venise, Florence, Milan et Rome, mère des grandes républiques et des empires fameux, ô la plus malheureuse, la plus éprouvée des nations-martyres, sanglante arène où les hordes du Nord partageaient leur butin ! !

574 Ah secoue ta torpeur, brise tes chaînes, relève-toi ! Souffle sur les cendres de ta gloire qui vont se refroidir comme les vagues des océans ! A la main ton épée ! A la main ton pinceau ! Rends-nous les chants du Dante et de l'Ariosto ! A la mer tes gondoles ! A la mer tes vaisseaux ! Découvre-nous des mondes, mondes de la pensée, mondes de la matière ! En avant ! En avant ! c'est pour l'Humanité !

Moi je sais, Italie, quelles destinées sublimes l'Avenir te réserve :

Ta splendeur future sera plus grande encore que ta splendeur passée. Tu ne brilleras plus dans la guerre, et quand fouillant ton sol, le laboureur trouvera des débris d'armes, il en fera des jouets pour ses enfants ou des décors pour ses théâtres.

Mais ta langue sera parlée par tous les artistes

du monde, et sur les bords du Tibre, les peuples frères élèveront un immense théâtre aux neuf sœurs de la Grèce. La danse et la musique, les courses, les régates, les luttes d'hommes et d'animaux, le sombre drame, la comédie rieuse s'y donneront la main. La nature humaine y sera vue sous tous ses aspects, grande ou mesquine, illustre ou ridicule, agile ou forte, active ou rêveuse, joyeuse ou désolée.

Dans tes plaines, Italie, sous ton ciel azuré se réuniront tous les peuples qui se connaîtront mieux et s'aimeront davantage. C'est là qu'ils laveront dans des flots de vin généreux les taches du sang répandu par les glaives.

Alors les aigles ne crieront plus sur les monts; les lions, les loups et les ours auront été détruits avec les solitudes. Le croissant, l'arc-en-ciel, les étoiles, les navires, les arbres, les fruits, les fleurs, les oiseaux, les animaux, utiles les remplaceront sur les étendards des hommes.

Salut! Italie, soleil du monde dans l'Avenir!

Novembre 1855.

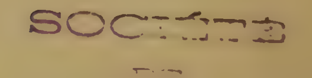


TABLE DES MATIÈRES

DU 3e VOLUME

JOURS D'EXIL, DEUXIÈME PARTIE, DEUXIÈME MOITIÉ.

ITALIE.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER VOLUME

Imprimerie Générale de Châtillon-sur Seine. — A. PICHAT.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 09 13 06 16 011 4